



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DE LA PAGE INTERNET
Site de Philippe Remacle

RETOUR À L'ENTRÉE DU SITE

**ALLER À LA TABLE DES MATIÈRES DE
LUCRÈCE**

Lucrece

livre 1 - livre 2 - livre 3 - livre 4 - livre 5 -
livre 6 - Appendice - [table des matières](#)

Oeuvre numérisée par Marc Szwajcer

LUCRÈCE

(TITUS LUCRETIUS CARUS)

DE LA

NATURE DES CHOSSES

(DE RERUM NATURA)

TRADUCTION COMPLÈTE EN VERS FRANÇAIS

AVEC UNE PRÉFACE ET DES SOMMAIRES

ANDRÉ LEFÈVRE

Auteur de Virgile et Kalidâsa, de la Flûte de Pan, etc.

Professeur à l'École d'Anthropologie

Nouvelle édition, revue par l'auteur



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES

PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

4, RUE ANTOINE-DUBOIS, 4

1899

Tous droits réservés

« Épicure, me plaît et ses dogmes sont forts. » MOLIÈRE

Ce livre, –jadis tiré à petit nombre et vite épuisé – a paru dans un temps (1876) où il existait encore quelques convictions – philosophiques –et même quelque enthousiasme littéraire.

L'allure fringante de l'introduction, l'apologie à outrance de certaines erreurs, simplement négligeables, semblent d'un autre âge.

Modérer l'une? tempérer l'autre?

A quoi bon?

Mieux vaut laisser à l'œuvre son caractère, sa jeunesse archaïque aujourd'hui.

Pendant dix années de lutttes, de douleurs nationales, mais aussi d'espérances –hélas ! misérablement déçues, – le grand poète romain a été mon réconfort, mon ami.

Cette traduction est le fruit d'une intimité passionnée et reconnaissante. Il n'y sera rien changé.

Des Templa serena, des calmes retraites où l'âge va me confiner, je souhaite – mais sans

illusion – à cette ombre fidèle de TITUS
LUCRETIUS CARUS bon retour au pays des vivants.

1876-1898

LUCRÈCE
(TITUS LUCRETIUS CARUS)

ET LE POÈME

DE LA
NATURE DES CHOSES
(DE RERUM NATURA)

La renaissance de la philosophie expérimentale fait de Lucrèce un contemporain. Il semble que l'antique poète de la nature, longtemps retiré dans sa gloire solitaire, en dehors et au-dessus d'un monde livré aux fureurs du mysticisme, aux stériles querelles de la scolastique, aux froides rêveries de la métaphysique, redescende enfin parmi nous, pour s'associer au triomphe définitif de la science.

Et voyez, c'est à qui ne sera pas le dernier à saluer le retour du philosophe. Les traductions et les commentaires se succèdent. Hier, M. Sully-Prudhomme esquissait d'une plume facile, une interprétation en vers du premier livre, ajoutant à son essai une dissertation plus sincère que précise, sorte de déclaration de neutralité entre la métaphysique et la méthode expérimentale. Après lui, M. Ernest Lavigne nous offrait, en prose, une version très littéralement exacte, précédée d'un fort bon travail sur la Physique de Lucrèce. Entre deux, si nous ne nous trompons, Pongerville rééditait son Lucrèce académique, trait d'audace qu'on eût admiré sans doute, s'il ne s'était trouvé presque aussitôt dépassé. Croirait-on que l'Université, alma mater, s'est décidée à mettre entre les mains de ses tendres nourrissons des morceaux choisis du De Natura?

Peut-être pour les préparer aux cours de M. Martha et leur faire mieux goûter son intéressant volume, Le poème de Lucrèce, hommage d'autant plus précieux qu'il émane d'un adversaire. Après la Sorbonne, la Revue des Deux Mondes, puis l'Académie française, il a été donné aux quarante immortels de voir Lucrèce traité de haut par l'incompétence de M. Marmier, et corrigé, oui corrigé, avec une indulgence dont il ne se soucie guère, par le bon ton de M. Cu villier-Fleury. Enfin la Revue de MM. Littré et Wyruboff, la Philosophie positive, publie depuis deux ans, des fragments étendus d'une traduction complète, en vers, œuvre de dix années, celle-là même qui est aujourd'hui soumise au jugement des lettrés.

Ainsi donc, admis dans les collèges, reçu avec faveur à la Sorbonne, critiqué à l'Académie, Lucrèce est dé-sormais un classique. Il est vrai qu'il n'a jamais cessé de l'être pour les amis de la grande poésie et pour les esprits émancipés. Mais tout ce mouvement qui se produit autour de son nom n'est-il pas un signe des temps? De là, en tout cas, l'opportunité d'une étude où seront résumés quelques renseignements biographiques, trop peu nombreux, et les principaux traits d'une grande doctrine, dont Lucrèce a été, dans l'antiquité, le plus élo-quent interprète.

I

Au commencement du dernier siècle de la République, Rome, maîtresse du monde, instruite par la conquête, affinée d'ailleurs par l'éducation grecque, avait rompu avec les grossières et naïves croyances de sa forte jeunesse. Ses propres dieux ne lui faisaient plus illusion : elle en avait vaincu, elle en avait domestiqué tant d'autres, dont les cultes bizarres allaient bientôt éveiller la curiosité blasée des femmes, des affranchis, du peuple arraché par l'empire aux affaires publiques ! Le polythéisme, comme les religions vouées à une mort prochaine, ne comportait plus que des pratiques sans foi. Mais, si les poètes pouvaient prendre avec Janus ou Jupiter d'étranges licences, les habitudes religieuses

demeuraient encore intimement liées à l'existence publique et privée. Elles étaient officielles et domestiques. Les convenances, les intérêts, l'hypocrite gravité de ces augures qui ne se regardaient pas sans rire, devaient prohiber, comme complicité d'athéisme, tout commerce avoué avec l'audacieux dont la puissante ironie a relégué les dieux hors du monde et des choses humaines. Sur le livre et sur l'auteur planait une terreur superstitieuse. Aussi est-ce en vain que l'on demanderait aux contemporains de Lucrèce et à ses successeurs immédiats le moindre document certain sur sa personne et sa vie. Ils l'admirent, ils l'imitent, ils le désignent, sans le nommer. Pour fixer approximativement la date de sa naissance et celle de sa mort, il faut recourir à des compilateurs ou à des polémistes chrétiens, Eusèbe de Césarée, Jérôme, sources plus que suspectes, où l'on ne doit puiser qu'avec réserve.

Lucrèce, Titus Lucretius Carus, naquit à Rome vers 90 ou 95 avant notre ère, et mourut jeune encore, vers l'an 50 ou 51. Si l'on ajoute qu'il était d'une famille équestre, dont plusieurs membres ont été honorés de fonctions publiques, et qu'il vécut dans l'intimité d'une maison patricienne, les Memmius, on aura réuni en peu de lignes tout ce que l'histoire sait de lui.

Les biographes, à court, se sont naturellement, comme eût fait le Simonide de la Fontaine, rejetés sur ce Memmius Gemellus, auquel est dédié le *De Natura*, et dont la destinée n'a pas été étrangère à quelques-unes des plus belles inspirations du poète. A la fois homme politique, orateur et lettré, Memmius débuta par une préture en Bithynie. Il partit pour la province en compagnie d'un poète et d'un grammairien qui n'étaient pas les premiers venus, Catulle et Curtius Nicias. A son retour, il eut à triompher d'une accusation intentée par César, et parut avec éclat dans plusieurs procès, contre Gabinius, contre Rabirius Posthumus que défendait Cicéron lui-même, enfin contre le grand Lucullus, dont il

voulait empêcher le triomphe. Son talent n'était point contesté. « Orateur ingénieux, à la parole séduisante, Memmius, dit Cicéron, (Brutus, 70) fuyait la peine, non seulement de parler, mais encore de penser; consommé dans les lettres grecques, il était quelque peu dédaigneux des latines. » Ses mœurs étaient celles de son temps ; ses galanteries furent illustres ; s'il échoua contre la vertu de la fille de César, femme du vieux Pompée, il fut plus heureux, semble-t-il, en quelques aventures. Une, entre autres, se termina par un scandale public à la veille même d'une fête de la jeunesse, à laquelle il devait présider sans doute. « Cicéron, dit M. Martha, raconte le fait avec grâce: « Memmius a fait voir d'autres mystères à la femme de M. Lucullus. Le nouveau Ménélas, ayant mal pris les choses, a répudié son Hélène. L'ancien Pâris n'avait offensé que Ménélas, mais le Pâris du jour a tenu à blesser encore Agamemnon » (le vainqueur de Mithridate, frère du mari supplanté). La vie élégante et les intrigues amoureuses n'excluent pas l'ambition. Memmius brigua le consulat, mais avec tant d'ardeur qu'il fut convaincu de manœuvres et condamné à l'exil. Il alla tranquillement finir sa vie à Athènes, où il avait fait ses études, et dans les jardins même d'Épicure, dont la propriété lui fut contestée par le philosophe Patron, l'un des successeurs du maître.

Il est hors de doute que toutes ces vicissitudes d'une existence agitée, d'une carrière prématurément brisée, étaient présentes à la pensée de Lucrece lorsqu'il opposait aux angoisses de l'ambition et de l'amour la sérénité de la philosophie, la paix de l'esprit et de la conscience. Maint passage fameux n'est pas un magnifique lieu commun ; on y sent cette grande éloquence qui part du cœur. C'est le moraliste qui parle, mais c'est aussi l'ami qui conseille et qui console.

Il faut aller plus loin encore, et reconnaître dans l'austère mélancolie du poète l'écho d'un sentiment personnel, l'intense retentissement des souffrances, de luttes, partagées et ressenties aussi bien qu'observées. L'homme

même se trahit ici et montre à nu ses plaies. Compagnon de Memmius, Lucrèce a peut-être rêvé les gloires de la vie publique, mais à coup sûr il a connu, il a éprouvé toutes les amertumes des passions vaines. S'il est revenu de l'amour, c'est qu'il y a plongé à corps perdu. S'il a implacablement sapé les autels de tous les dieux, les bases de toutes les religions, c'est qu'il s'y est réfugié en vain. S'il nie, c'est qu'il a cru. Voilà le secret de son génie. Ses ressentiments, ses douleurs et ses déceptions animent et transfigurent les déductions rigoureuses de l'école. Il a vécu son œuvre. Sa vénération pour Épicure, est l'enthousiasme du naufragé pour son sauveur.

Nous l'avons dit ailleurs, la plus haute poésie est celle qui exprime sous la forme la plus personnelle les conceptions les plus vastes et les plus puissantes. C'est pourquoi Lucrèce conserve, à travers les âges, une de ces immortelles couronnes qu'il a si noblement réclamées.

Il faudra, je le sais, disputer la victoire.

Mais, frappant ma poitrine, un grand espoir de gloire
De son thyrses magique a fait vibrer mon cœur.
Fort du suave amour des muses, sans terreur
J'entre en ces régions que nul pied n'a foulées,
Fier de boire vos eaux, sources inviolées,
Heureux de vous cueillir, fleurs vierges qu'à mon front,
Je le sens, je le veux, les muses suspendront;
Fleurs dont nul avant moi n'a couronné sa tête,

Digne prix des labeurs du sage et du poète
Qui, des religions brisant les derniers nœuds,
Sur tant de nuit épanche un jour si lumineux !

Sa mort prématurée, sur laquelle on ne sait rien, a exercé l'imagination inoffensive ou haineuse des critiques. On ne peut tenir compte de l'aimable tradition qui la place au jour et à l'heure même où Virgile fut revêtu de la robe virile. Elle a été attribuée avec une certaine vraisemblance soit à une maladie de langueur,

soit aux effets délirants de philtres amoureux, soit encore, au chagrin causé par l'exil de Memmius. Selon Eusèbe et Jérôme, Lucrèce se serait tué. Quoi d'étonnant, en effet, si ce grand cœur, blessé par le mensonge des passions, terrassé par un mal physique ou moral, si ce grand esprit, sentant au milieu des guerres inexpiables crouler la République romaine et s'effondrer le monde antique, avait désespéré de la patrie, de l'homme et de la vie.

Puisque sa fin tragique supposée a servi de thème aux plus oiseuses déclamations, il n'est pas inutile de réfuter brièvement ces sophismes.

Le suicide a peu de chose à faire avec les doctrines. Celles qui l'ont favorisé, le stoïcisme par exemple, n'ont pas été les plus funestes à la nature humaine. Celles qui l'ont interdit, comme le christianisme, prêt à naître au moment où disparaissait Lucrèce, non seulement ne l'ont pas supprimé, mais, en rabaissant la terre et la vie, l'ont implicitement autorisé et légitimé. La philosophie enseignée par Lucrèce n'a jamais préconisé le suicide: Démocrite s'est tué, Épicure, est mort plein de jours. Affaire de tempérament, contagion d'un certain milieu social, suggestions de la misère ou de la nécessité, il n'y a rien de plus dans le suicide.

La méthode scientifique ne permet sur la mort volontaire aucune opinion préconçue. Elle voit la mort telle qu'elle est, fait brutal aussi dépourvu de sens que la chute d'une pierre ou l'évolution d'un astre. Loin d'y pousser les hommes, elle concentre sur ce court et unique espace de la vie toutes les énergies de leur personne éphémère. Mais, tout en conseillant la lutte, c'est-à-dire le contraire de la résignation et du découragement, elle n'accuse pas à tout propos de lâcheté ceux qui ont cherché dans le néant le recours suprême et l'inaltérable paix. Parfois même il lui arrive d'honorer la force virile qui, du même coup,

arrache aux fatalités conjurées leur arme et leur victime.

Lucrèce donc s'est tué s'il l'a voulu. Qu'importe? Il vivra toujours. La véritable vie des grands hommes n'est-elle pas leur action sur la postérité? Et leur véritable histoire, celle de leurs sentiments et de leurs pensées?

M. Martha a tracé de main de maître un tableau des temps où Lucrèce a vécu, et des circonstances qui l'ont amené à chercher un refuge dans la philosophie.

« Sa vie est enfermée entre deux dates qu'il faut retenir, entre les commencements de Sylla et la mort du séditieux Clodius. Elle coïncide avec le temps le plus abominable de l'histoire romaine. Lucrèce a pu voir dans son enfance Marius chassant Sylla de Rome, Sylla chassant à son tour Marius ; un peu plus tard, un jour de vote, le combat sanglant sur le Forum et dans les rues, où dix mille hommes périrent ; puis, après la rentrée de Marius et de Cinna, ce vaste égorgement qui dura cinq jours et cinq nuits ; au retour de Sylla, la terrible bataille à la porte Colline, où l'armée des Italiens réclamant des droits civiques fut exterminée, où cinquante mille cadavres restèrent au pied des murailles. Le lendemain, il a pu entendre les cris de huit mille prisonniers massacrés près du Sénat, pendant que Sylla répondait tranquillement aux sénateurs épouvantés: « Ce n'est rien, quelques factieux que je fais châtier. » De douze à seize ans, selon les calculs, il a pu voir les proscriptions du dictateur qui durèrent six mois, les listes du jour s'ajoutant à celles de la veille, les sicaires courant dans les rues, l'immolation de quinze consulaires, de quatre-vingt-dix sénateurs, de deux mille six cents chevaliers... Après tant d'horreurs, il put voir encore la paisible et insolente abdication de Sylla, défi jeté aux hommes et aux dieux. Enfin vers trente-deux ans, il a partagé les angoisses de Rome pendant la conjuration de Catilina, et plus tard, en voyant la République livrée à Clodius pour préparer la dictature de César, qui passera bientôt le Rubicon. Et ce

qu'il voyait n'était guère plus désolant que ce qu'on pouvait prévoir. Dans aucun temps, pareil spectacle ne s'est offert aux méditations d'un sage. Combien la doctrine d'Épicure devait paraître belle et salutaire en enseignant que l'ambition et la cupidité sont la cause de tous les malheurs ; combien vraie, en proclamant que les dieux ne s'occupent pas du monde ! » Et nulle autre en effet ne pouvait mieux convenir à un esprit altéré de certitude et de paix. Des rêveries de Platon, la nouvelle Académie n'avait su extraire qu'un probabilisme énervant. Le système mixte d'Aristote n'avait abouti qu'au scepticisme paradoxal de Pyrrhon. Sans doute le Stoïcisme, au milieu d'exagérations qui prêtaient au ridicule, avait découvert et formulé le véritable caractère, le but de la vie : l'action indomptable. Mais seul, l'Epicurisme présentait un ensemble complet, une conception générale du monde et de l'humanité. Seul, il fondait la certitude sur l'expérience. Il est vrai qu'absorbé dans la contemplation de la vérité, il prêchait le dédain des choses périssables, le détachement, l'abstention, funestes principes que le christianisme devait pousser à leurs plus déplorables conséquences, au profit des tyrannies temporelles et spirituelles. Mais quoi ! sa morale, d'ailleurs austère et pure, car elle plaçait le souverain bien, la volupté, dans la pratique de la vertu, répondait précisément par ses mauvais côtés aux besoins d'une époque tumultueuse, aux désirs des âmes désorientées par la tempête. Elle arrachait l'esprit aux terreurs superstitieuses, à l'épouvantail des dieux insensés. C'est par là qu'elle a séduit Lucrèce. C'est par là qu'elle a mérité d'être appelée l'émancipatrice du genre humain.

Qu'importent aux générations modernes le but particulier, les erreurs sociologiques d'Épicure et de Lucrèce ? Les mœurs, les aspirations variables sont plus puissantes que les philosophies pour conduire la vie et régler les actions. Mais le mépris de la routine, l'horreur du préjugé, l'amour de la vérité pour elle-même, ont besoin de fortes initiatives et

de grands exemples. Là est le bienfait de l'Épicurisme antique. Il a rendu le monde et l'homme à eux-mêmes, la nature à ses lois, l'esprit à la raison, c'est-à-dire à l'expérience. Aussi le nom de Lucrèce est-il mêlé à tous les progrès du genre humain; il reparaît jeune et vivace à chaque époque critique, à chaque défaite des mysticismes et des théurgies. Les systèmes passent, même le sien, mais ses principes, son impulsion persistent. L'homme a véritablement travaillé dans le plan du sage, et le résultat de chaque science a toujours confirmé l'axiome fondamental : tout est matière et force, ou plutôt, substance en mouvement. Les dieux ont lutté pied à pied contre l'observation victorieuse ; mais ils n'ont jamais repris les positions qu'elle leur a enlevées ; et ils rentreront tour à tour dans le domaine illusoire où Démocrite, Épicure, et Lucrèce les avaient confinés d'avance.

La force de la doctrine et le génie de son interprète n'ont jamais été sérieusement contestés par les hommes qui cherchent à savoir et à penser par eux-mêmes. On peut dire que le naturalisme d'Épicure et la morale stoïcienne se sont partagé l'empire des esprits et le possèdent encore, mais en commun désormais. Déjà Cicéron, en discutant avec agrément, souvent à faux toutefois, les deux conceptions, en essayant de les battre l'une par l'autre, en les opposant comme inconciliables, ce en quoi il errait grandement, n'a fait qu'en constater la puissance. Lui-même, qui penchait pour le scepticisme moyen de l'Académie, il ne croyait pas plus aux dieux et au surnaturel que Lucrèce ou Caton ; bien plus, il pratiquait tour à tour la morale d'Atticus et celle du Portique. Quant à l'auteur du *De Natura*, un lettré comme lui ne pouvait que l'admirer: « Les poèmes de Lucrèce, écrivait-il à son frère Quintus, sont bien tels que tu les juges : le génie partout y éclate et l'art s'y cache ».

« Presque tous les poètes venus depuis, dit M. Martha, déposent un hommage aux pieds de Lucrèce. S'ils n'osent prononcer son nom, ils

lui apportent le tribut de leur reconnaissance discrète et presque clandestine... Ils veulent le suivre, ils ne peuvent, et déclarent ingénument leur impuissance. Faute de pouvoir l'imiter, ils s'inclinent devant lui ».

Le jeune auteur inconnu du petit poème intitulé Ciris, se faisant « l'interprète de l'admiration contemporaine », s'écrie en ses rêves de gloire: « Ma muse... s'élançe d'un essor hardi vers les astres du ciel, elle ose monter la colline où peu se hasardent... Oh ! si la sagesse m'admettait dans la haute demeure d'où l'on peut contempler au loin de par le monde les agitations humaines ! » Passage directement inspiré de Lucrèce. Et l'on peut en dire autant de ce tableau tracé par Virgile dans son Silène :

Car il disait comment, aux profondeurs du Vide,
L'eau, la terre et le souffle, et la flamme liquide,
Germes premiers unis en concours créateur,
Ont du mol univers condensé la rondeur ;
Comment, libre des mers en leurs plages encloses,
Le limon affermi prit les formes des choses ;
La stupeur des mortels devant l'astre des jours;
Par la chute des eaux les nuages moins lourds;
Les bois perçant la terre, et l'homme rare encore,
S'aventurant sans route aux cimes qu'il ignore.

« Le plus grand poète de Rome; déjà parvenu à la gloire, se montre devant Lucrèce aussi humble » que le débutant du Ciris. Qui ne connaît le divin passage des Géorgiques : « Puissent d'abord m'accueillir les muses, mes plus chères délices, elles que je sers, pénétré d'un immense amour ! Qu'elles m'enseignent la marche des astres et les routes des cieux !... Ah ! si je ne puis aborder ces mystères de la nature, si la froideur de mon sang enchaîne mon génie, au moins me plairai-je aux campagnes, aux eaux qui fuient dans les vallées. Fleuves, forêts, je vous aimerai sans gloire ! Heureux qui put connaître les causes ! qui sous ses

pieds jeta les terreurs et l'inexorable destin,
et le vain bruit de l'Achéron avare ! »

Les souvenirs de Lucrece abondent chez
Horace :

« Que le juif Apella le croie ; non : je
sais que les dieux coulent en paix leurs
jours, » securum agere oevum, l'emprunt est
textuel. « Je sais que si la nature opère
quelque merveille, ce ne sont pas les dieux qui
ont pris la peine de nous l'envoyer du haut de
la voûte céleste ».

Ovide, en ses Métamorphoses, peint son Chaos
de couleurs Lucretiennes ; il se demande « si
c'est Jupiter ou les vents qui tonnent ». Et
dans les Fastes: « Heureux les génies qui, les
premiers, connurent ces mystères, et qui
tentèrent de s'élever en ces régions
célestes ! »

Propertius réserve à sa vieillesse l'étude de
la nature; il se promet de chercher si le
serpent vengeur siffle sur la tête de
Tisiphone, ou si l'enfer n'est qu'une fable
imposée à la crédulité misérable, et s'il n'est
plus de crainte au delà du bûcher. Et voici le
faible Tibulle qui, une fois, interrompt sa
plainte amoureuse, pour songer au grand
problème : « Qu'un autre dise l'ouvrage
merveilleux de ce vaste monde ! » Il est vrai
qu'au moins dans le sens vulgaire et faux du
nom, Tibulle était un épicurien pratique: « un
porc du troupeau d'Épicure, », a dit Horace en
riant.

Puis vient Sénèque le Tragique, qui, en vers
admirables, bien que mal placés, porte au
théâtre le résumé des idées de Lucrece sur la
mort. Stace dans une pièce des Silves, Claudien
même dans son Enlèvement de Proserpine,
introduisent des réminiscences du De natura. La
conception d'Épicure, est devenue un lieu
commun, une matière à amplifications.

Seule, l'aigre voix d'un pédagogue détonne
dans ce chœur voilé d'admiration qui s'élève
autour de Lucrece. Quintilien, d'ordinaire plus
sage, a le mauvais goût de comparer le grand

poète avec je ne sais quel versificateur du nom de Macer.

Nous aurions trop à faire de chercher dans Bacon, dans Montaigne, dans Gassendi, dans Bossuet même, et au siècle suivant dans Voltaire, Diderot, André Chénier, sans parler de l'Anti-Lucrèce du cardinal de Polignac, fort goûté de M. Patin, le souvenir, l'influence, l'imitation du De natura. De nos jours, on est bien forcé de reconnaître que la plupart des opinions de Lucrèce sur les corps, sur la constitution générale de l'univers, sur la vie et la mort, forment le fond même de la pensée, du sens commun. On se rejette sur la prétendue tristesse du système, comme si la tristesse était autre chose qu'un caractère individuel et subjectif. On a beau jeu contre les erreurs scientifiques d'un homme, ou plutôt d'un temps où la science n'existait pas ; nous les mentionnerons plus loin. Il est toutefois une contradiction prétendue très sincèrement alléguée contre le système, et qu'il importe de réduire ici à sa juste valeur.

Diogène de Laërte nous a conservé quelques paroles d'Épicure qui semblent impliquer un certain dédain pour la science. Aussitôt la critique s'en empare, c'est son droit, et s'étonne que l'auteur d'une doctrine fondée sur l'expérience scientifique fasse bon marché de son propre principe. Ainsi, au moment même où il va reconnaître que la théorie atomique, les vues sur la pluralité des mondes, sur la succession des êtres vivants, sur la concurrence vitale et les diverses phases de la vie humaine, ont été confirmées par les découvertes modernes, M. Martha se hâte de déclarer que la science de Lucrèce est incomplète, surannée, inférieure à celle de Platon; bien plus, que l'école d'Épicure méprisait la science, et n'aurait adopté en partie le système de Démocrite que pour ruiner la croyance aux dieux et à l'immortalité des âmes. Tout cela, parce qu'Épicure a dit : « Il nous suffit de savoir que cet ordre n'est point l'effet d'une redoutable providence, qu'il peut s'accomplir de bien des manières qui ne nous

important en rien, mais qu'aucune d'elles n'est à craindre ».

Où donc est la contradiction? Chaque science particulière a pour but la découverte du vrai sur un point donné. La philosophie compare les résultats obtenus et en induit certains principes qui la guident dans la conception générale des choses. Quelques certitudes fondamentales, l'observation constante de certains faits même mal expliqués, comme par exemple la réalité inéluctable de la naissance et de la mort, lui suffisent pour affirmer et nier dans les questions principales. Elle est prête à enregistrer toutes les expériences ultérieures ; mais elle sait d'avance qu'elles se feront conformément au plan et à la méthode. Elles deviennent pour elle d'une importance secondaire, elles modifieront les détails sans ébranler l'ensemble. Tout est ainsi ; tout pourrait être autrement. Mais toute solution s'accordera nécessairement avec cette loi générale induite des phénomènes connus, à savoir : tous les phénomènes sont naturels ; ils procèdent de causes connues ou qui peuvent l'être, mais dont aucune n'impliquera jamais l'intervention d'une volonté rectrice.

Nous savons aujourd'hui, par exemple, que la terre tourne autour du soleil et sur elle-même, que la masse de toutes les planètes ensemble est fort inférieure à celle de l'astre central. Mais le contraire n'infirmerait aucunement la loi philosophique. C'est l'astronomie qui changerait sa loi. Le fait ne cesserait pas d'être naturel et enchaîné à d'autres faits également naturels.

Épicure et Lucrèce, qui ignoraient absolument l'astronomie, la chimie, l'anatomie et la physiologie scientifiques, peuvent donc et doivent même admettre à la fois les solutions les plus contraires de certains problèmes, non point « pourvu qu'elles se concilient avec leur morale » (qui, en effet, les intéresse particulièrement), mais parce que les unes et les autres ne peuvent que se ranger sous la loi générale légitimement induite de faits suffisamment connus. En reconnaissant son

ignorance partielle, Lucrèce accepte d'avance toute les informations de l'expérience scientifique. Il accueille des hypothèses et n'en préfère aucune ; mais il sait et il dit qu'aucune de ces causes, réelles ou supposées, ne démentira l'enchaînement naturel et fatal des choses. Quoi de plus franc et de plus sage?

Nous avons noté succinctement les circonstances, le milieu historique et moral, qui ont formé la pensée de Lucrèce et guidé son inspiration. C'est maintenant dans son œuvre que nous allons étudier le philosophe et le poète.

II

Le *De rerum natura* s'ouvre par une célèbre invocation à Vénus, que certains aveugles volontaires ont assez puérilement taxée d'inconséquence. Lucrèce a choisi pour muse une déesse à laquelle il ne croit pas plus qu'à Cybèle ou à Neptune. Il y a été déterminé par de puissantes raisons patriotiques et philosophiques.

Vénus était regardée par les Romains comme la mère et le symbole de leur race ; le culte associait sur les mêmes autels Rome et Vénus. N'était-il point délicat et de bon goût, en transplantant à Rome une doctrine étrangère, de dire aux lecteurs : « Le matérialisme désormais est romain ; il nous appartient d'autant mieux qu'il est représenté dans notre vieil Olympe par notre divinité nationale. Le souverain but d'Épicure, est le plaisir (on expliquera ce mot) : Vénus est la volupté. La réalité des choses est le développement de la substance féconde : Vénus est la fécondité. Épicure enseigne le calme des sens et de l'esprit : or une intelligente mythologie fait de Vénus la toute-puissante maîtresse du dieu de la guerre. Pourquoi ne pas nous emparer de ce symbolisme, leçon ingénieuse, condamnation implicite de nos discordes civiles? » Lucrèce, en vérité, pouvait-il être mieux inspiré? Du même coup il annonce la doctrine qu'il va exposer et la place sous la protection du sentiment national.

C'est là une flatterie heureuse et qui ne compromet point la dignité de la science.

Après ce début, Lucrèce est fort à l'aise pour mettre les dieux à leur place, dans la sphère des fantaisies allégoriques. « Quant aux dieux, » nous dit-il dès le premier chant, et c'est bien lui qui parle, quoi qu'en pense la soupçonneuse érudition des philologues allemands (Bernays entre autres),

Quant aux dieux, hors du monde et des choses humaines,
La loi de leur nature isole leurs domaines
Dans la suprême paix de l'immortalité.
Tout péril est absent de leur félicité.
Satisfaits de leurs biens, ils n'en cherchent pas d'autres,
Et, libres de tous maux, ils ignorent les nôtres.
Ni vice ni vertu, ni pitié ni courroux
N'ont prise sur les dieux : ils sont trop loin de nous !

Il attribue à la terreur et à l'ignorance l'opinion que le monde est l'œuvre d'une volonté divine (I, ĩ 50-160) ; et il ajoute : « Dès que nous aurons vu que rien ne peut être créé de rien, nous concevrons mieux d'où peut procéder chaque chose et comment tout se produit sans le concours des dieux ; »

Au seuil de la doctrine est assis ce principe :
Rien n'est sorti de rien ; rien n'est l'œuvre des dieux.

Il y revient sans cesse (VI, 53) :

Seule, aux yeux des mortels, l'ignorance des causes
Transporte aux dieux le sceptre et l'empire des choses.

Et au livre II (167 et suiv.): « Quelques ignorants croient que la nature de la matière n'est point capable, sans la direction des dieux, de conduire avec une régularité si sage, si conforme à la logique humaine, le cours changeant des saisons... ; ils supposent que

tout est l'œuvre des dieux. Mais ils me semblent aussi loin que possible de la vraie méthode. Et d'abord, sans rechercher les principes des choses, est-ce que les imperfections de la Nature ne suffisent pas à écarter l'hypothèse d'une origine divine)... Tu ne peux absolument croire (V. 157-187) qu'une partie quelconque de l'univers renferme les saintes demeures des dieux... Dire que les dieux ont voulu disposer la nature en vue de l'homme ; qu'il faut louer sans cesse cet ouvrage divin et le traiter d'éternel..., c'est de la folie pure. De quel usage pourrait être à ces immortels, à ces bienheureux, notre reconnaissance ; de quel prix assez grand pour qu'ils créassent quelque chose à cause de nous)... Puis, quel mal y avait-il pour nous à ne pas exister) Celui qui est né, quel qu'il soit, veut demeurer en vie tant que le plaisir l'y engage ; mais celui qui n'a point goûté à la coupe de la vie, celui qui n'est pas entré en compte, est-ce qu'il se plaint de n'avoir pas été créé? Au reste, qui aurait pu donner aux dieux l'idée des choses et des hommes? Comment auraient-ils su ce qu'ils voulaient faire et deviné la force des éléments premiers ou leur puissance de combinaison, si la nature elle-même n'eût été là pour leur montrer l'échantillon de son tra-vail créateur) »

Par l'éternel loisir du calme insoucieux
Où vous vivez, dieux saints! Par vos âmes
sereines!
Qui de vous aurait pu, prenant en mains les
rênes,
Diriger l'infini, somme des univers,
Faire à la fois tourner les cieux et les
éthers,
Et verser aux sillons le feu qui les féconde?
Qui, présent à toute heure, en tout lieu, sur
le monde
Abaissant le manteau ténébreux des vapeurs,
Viendrait troubler les airs de soudaines
clameurs.
Souvent pour écraser son propre autel en poudre

On fuirait aux déserts pour essayer la foudre,
Arme qui porte à faux et dont les coups,

passant

A côté du pervers, abattent l'innocent?

L'attaque est bien dirigée. Lucrece redouble
(VI, 386-421).

Eh ! si c'est Jupiter qui tonne, si les
dieux

Lancent à leur caprice au travers des nuées
Le feu, le tremblement, les sinistres huées,
D'où vient l'impunité du crime heureux?
Pourquoi

Aux flancs troués du monstre oublié par la loi
Ne font-ils pas vomir la flamme vengeresse,
Sévère enseignement à l'humaine paresse?
Tandis qu'enveloppé dans ce lien de mort,
L'innocent, l'homme au cœur sans reproche, se
tord,

Brusquement abattu par la foudre, et proteste
Contre l'aveuglement du tourbillon céleste !...

L'ampleur du style accuse encore le piquant
de la raillerie. Lucrece ne croit pas aux
dieux, cela est facile à voir, même sans bonne
volonté. Il les fait inactifs, c'est-à-dire
inutiles; inutiles, c'est-à-dire ridicules et
vides de sens. Il aurait pu les nier, mais il a
mieux aimé les traîner tout le long de son
livre, augmenter leur inanité de tout le
travail de la substance, et les faire figurer
au triomphe de la Nature des Choses.

De temps en temps il montre en eux
l'allégorie, l'invention humaine, et à ce titre
il consent à employer leurs noms. C'est la
conclusion d'un célèbre passage du livre II :

Commençons par la terre. Elle enferme en ses
flancs

La source de ces eaux dont les tributs roulants

Renouvellent la mer immense ; elle recèle
La flamme qui du sol par cent bouches
ruisselle, »

Ces feux que des Etnas vomissent les fureurs ;
Elle possède enfin les semences des fleurs
Et des blondes moissons, les germes des
feuillages

Mouvants, des fruits heureux et des frais

pâturages,
De quoi sustenter l'homme et les bêtes des
monts.
Ce n'est donc pas à tort que nous la proclamons

Mère auguste des dieux, des hommes et des
êtres,
Et qu'elle est apparue, aux chantres grecs, nos
maîtres,
Haut montée en un char traîné par deux lions...

Suit la peinture des fêtes de Cybèle et un
essai d'explication symbolique de ses
attributs ; et le poète a soin de faire
observer que, si bien imaginés soient-ils, le
culte et la déesse sont également répudiés par
la saine raison. Ceci entendu, il ne veut pas
contrarier ceux qui appellent la mer Neptune et
les moissons Cérès, et qui préfèrent le mot
Bacchus au terme propre, vin ou liqueur. De
même il permet qu'on donne à l'orbe terrestre
le titre de mère des dieux, « pourvu qu'on
sache que cela n'est pas ».

Il est impossible d'affirmer plus fortement
le néant de la divinité, de nier plus
explicitement les entités métaphysiques.
Lucrèce en connaît le danger; et, de tous les
bienfaits dont il remercie son maître Épicure,
aucun ne revient plus volontiers sous sa plume
que l'affranchissement de l'esprit humain. Pour
lui, écarter de tout phénomène l'intervention
divine, c'est dissiper les vaines terreurs,
c'est briser le joug, non des superstitions
seulement, comme l'insinuent de prudents
commentateurs, mais bien de toute religion.

En vain, restreignant aux divinités de
l'Olympe la portée des attaques du poète,
chercherait-on à sauver de ses coups soit une
religion, soit la religion en général, soit
encore les axiomes spiritualistes. La portée
des arguments de Lucrèce n'est point limitée
par le temps. La sentence par lui rendue contre
les dieux de Rome et de la Grèce a été
prononcée une fois pour toutes : elle s'étend à
toutes les illusions passées, présentes et
futures, de cette curiosité trop tôt découragée
ou trop tôt satisfaite qu'on nomme le sentiment

religieux, à toutes les abstractions personnifiées, de quelque âge et de quelque ordre qu'elles soient.

On a tenté de prendre Lucrece en flagrant délit d'inconséquence, et de montrer qu'il obéit lui-même aux tendances qu'il réproouve : « Si son ironie, a-t-on dit, relègue les dieux dans une stérilité qui les condamne, sa religiosité inconsciente ne fait que leur substituer une entité plus vague, la Nature des Choses, dont on connaît assez la prosopopée (Livre III). Appelez cette invisible souveraine Sagesse divine, Harmonie préétablie ou Providence, et vous avez dans Lucrece un précurseur de Jésus, de Paul ou de Leibniz, à tout le moins de Spinoza ».

Est-il besoin de répondre qu'il y a dans Lucrece une physique imparfaite, mais nulle ombre de métaphysique. Et comment pourrait-il y en avoir, puisqu'il n'admet rien en dehors de la substance, ni existence sans corps, ni intelligence sans vie, ni fonction sans organe. Quant, à l'activité impersonnelle qu'il attribue souvent à la nature, c'est affaire de métaphore, pure poésie, mais consciente. Il résume d'un mot (et tout mot est une abstraction, et toute abstraction est légitime quand elle ne dégénère pas en entité) la qualité fondamentale des choses, le mouvement substantiel, que les modernes désignent par deux termes dont l'un sous-entend l'autre, Force et Matière.

La religion rend toute science inutile ou périlleuse : cela est ainsi, les dieux l'ont fait. Mais une fois qu'on a quitté ce banal refuge des esprits paresseux, le monde apparaît ce qu'il est, le champ de notre curiosité, le domaine de la science. L'observation devient légitime. Lucrece observe donc, bien ou mal, suivant que les choses sont simples ou complexes, mais enfin il observe. De ce qu'il observe, il induit; nous ne procédons pas autrement. L'atomistique d'Épicure, est une hypothèse, rectifiée en partie, mais qui domine plus que jamais la chimie moderne. La méthode qui l'y a conduit est celle de la science,

l'unique voie de la vérité ; cette voie s'est allongée, voilà tout, mais n'oublions pas que, si notre siècle l'a accrue de plusieurs milliers de lieues, si désormais on y marche c'est la vapeur, elle n'allait pas, il y a deux cents ans, beaucoup plus loin qu'au temps de Lucrèce. Le fait premier, le point de départ de la philosophie sérieuse, c'est l'évidence des corps, la certitude de la véracité de nos sens :

Rien, si ce n'est un corps, ne touche et n'est touché,

nous dit Lucrèce (I.305) ; et, comme il réduit ou compare toutes les sensations au tact (II, 434),

Le tact, par tous les dieux! le tact, vrai sens du corps,

son aphorisme équivaut à ceci : tout ce qui tombe sous les sens est un corps ; et, l'intelligence n'étant que le trésor des sensations et n'existant pas sans les sens, il suit que toute substance est corporelle, est sensible. Il est d'ailleurs parfaitement puéril de mettre en doute l'existence des corps (I, 423) ; ce genre de pyrrhonisme est du domaine de la comédie ; et Molière, n'en déplaise à certains matérialistes mystiques, l'a pour toujours réduit en poussière, sur le dos de Marphurius. Le corps, l'objet des sens, la substance enfin se manifestent à nous en même temps que notre propre personne qu'ils limitent, et leur réalité est inséparable de la nôtre. C'est la base de la certitude. Autrement, où appuyer quoique que ce soit du témoignage de la raison, puisque la raison procède des sens.

L'existence des corps admise et démontrée, il est facile d'observer que rien n'a de réalité sans un corps, et il est inévitable de conclure que les corps ont seuls une existence propre. Tout le reste consiste en rapports, propriétés et résultats de ce qui est. Lucrèce fait très brièvement et très justement la part de « cette autre nature des choses » (I, 433).

Le positivisme n'a pas inventé l'immanence, mot plus terrible que la chose. Lucrece nomme immanent où inhérent tout ce qui ne peut être isolé d'un corps sans cesser d'être. Et c'est précisément le cas des propriétés physiques et des accidents moraux. Voici le passage (I, 452-464):

J'appelle qualité ce que nulle puissance
N'ôterait d'un objet sans en briser l'essence :

La chaleur dans le feu, le poids dans le
rocher,
L'humidité dans l'eau, dans le corps le
toucher,
Dans le Vide absolu la pleine inconsistance.
Tout ce dont la venue aussi bien que l'absence
Laisse subsister l'être en son intégrité,
Comme discorde et paix, servage et liberté,
Opulence et misère, à bon droit je l'appelle
Résultat, circonstance, affaire accidentelle.
Le temps, par soi, n'est pas; c'est la fuite
des ans ;
Ce qui fut ou sera lui donne seul un sens.
Le temps, qui l'a touché? Peux-tu séparer
l'heure
De la réalité qui marche ou qui demeure?

Et ici le poète, en d'admirables vers, nous
force d'avouer que, s'il n'y avait eu ni corps,
ni sol, ni cités, ja-mais un Paris ne se fût
enflammé pour une Hélène, jamais le cheval de
bois n'eût causé la ruine d'Ilion.

Il faut donc refuser aux faits, simples
rapports,
Cette réalité qu'ont le Vide et les corps;
Manifestations du mouvement écloses,
Ce sont des accidents de l'espace et des
choses.

Il nous semble que cette distinction entre
le monde des corps et celui des faits,
absolument subordonné au premier, est une vue
de génie et la lumière de la philosophie. Elle
écarte un de ces écueils métaphysiques où ont
sombé les Kant et les Hegel.

Maintenant, comment se comportent ces corps, qui ont seuls une réalité substantielle? Ils se désagrègent, ils périssent, en tant que formes ; mais rien ne diminue dans l'univers (II, 66). La nature résout chaque chose en ses éléments, de sorte que rien de fondamental ne périt (I, 216). Les diverses combinaisons de ces éléments dont la substance est immuable résistent dans leur intégrité, jusqu'à ce qu'elles rencontrent une force supérieure à celle qui les maintient. Rien ne retourne au néant, la décomposition reverse dans le grand tout les éléments de chaque chose (I, 241-265).

Pour qu'une chose naisse, il faut qu'une autre meure.

La mort nourrit la vie, et l'univers demeure.

Ainsi enfin, la matière peut être éternelle et les corps périssables. Rien ne naissant de rien (I, 151, 206, 266), il faut que tout provienne d'éléments déterminés et se manifeste là où les conditions de son existence se trouvent réunies (I, 170). Mais quels sont ces éléments, dont plusieurs peuvent être communs à beaucoup de corps, comme les mêmes lettres à des mots différents (I, 137)? Est-ce le feu seul, comme le veut Héraclite; l'air, l'eau, la terre, comme d'autres l'ont supposé? Sont-ce deux de ces prétendus éléments combinés? Sont-ce les quatre ensemble? Empédocle penchait vers ce dernier système (I, 636-717). Anaxagore admettait autant d'éléments qu'il voyait d'espèces de corps ; pour lui, le sang était homogène et composé d'une foule de gouttes de sang, les os d'une quantité de petits os, de même pour tout objet, inerte ou vivant. Lucrèce passe en revue les divers arguments et les rétorque avec une extrême précision. Ayant constaté que tout être qui change s'anéantit, et que tout composé d'éléments muables est sujet à la mort, il en conclut que l'univers, sous peine de renaître chaque jour du néant, ce qui n'est guère possible, doit reposer sur des corps immuables. Quelles sont, maintenant, les conditions nécessaires à l'existence des agrégats? Lucrèce les ramène à une seule, le mouvement (II, 132) :

Les éléments premiers se meuvent par eux-mêmes.

Prima moventur enim per se primordia rerum.

« Tout est dans les alliances et les mouvements divers » (I, 820, 846).

Lucrece revient sans cesse sur cette vérité, aussi évidente à ses yeux que l'existence d'éléments immuables. Les êtres diffèrent « selon les distances, les allures, les affinités, les poids, les chocs, l'ordre, les mouvements, les positions, les figures » des corps primordiaux (II, 94-130). Nul répit pour ces germes:

Lorsqu'à travers la nuit d'une chambre fermée

Le soleil glisse et lance une flèche enflammée,

Regarde, et tu verras, dans le champ du rayon,
D'innombrables points d'or, mêlés en
tourbillon,

Former leurs rangs, les rompre, encor,
toujours, sans trêve,

Et livrer un combat qui jamais ne s'achève.

Tu concevras alors quels infinis hasards

Bercent les éléments dans l'étendue épars.

Et ailleurs (I, 1020): « Ce n'est certes pas par un dessein préconçu, par la réflexion d'un esprit sagace, que les éléments des choses se sont coordonnés ; ils ne sont point convenus par traité de leurs mouvements respectifs. Partout, à jamais, poussés des par chocs innombrables, s'essayant à tous les genres de mouvements et de combinaisons, ils arrivent enfin à ces agencements qui constituent l'ordonnance présente des choses. Il faut bien que la force de la matière soit infinie comme elle (V, 417-432).

On connaît la belle démonstration de l'infini dans l'espace (I, 957-982) :

Mais d'abord, quelle route, environnant le monde,

En marquerait le tour? Pour être limité,

Il faudrait que le monde eût une extrémité;
C'est au delà des corps qu'est situé leur
terme ;
Or rien ne se conçoit que l'univers n'enferme,
Rien qui soit au delà de la totalité.
Le monde, évidemment, n'a point d'extrémité.
Il n'importe en quel lieu l'observateur se
place ;
Un pas ou mille pas n'ôtent rien à l'espace ;
L'infini se dérobe et n'est pas entamé,
Mais prenons que l'espace est un cercle fermé.
Cours à l'extrême bord de sa rive dernière,
Et lance un trait : ou bien l'impulsion
première
Va le porter au but où l'adressait ta main,
Ou quelque obstacle va lui barrer le chemin.
Choisis, car tu ne peux soi tir de ce dilemme :

Dans les deux cas, où donc est la limite
extrême?
Que ta flèche rencontre un obstacle au début,
Ou bien qu'elle passe outre et vole jusqu'au
but,
La fin que tu cherchais t'échappera de même.
Va, place où tu voudras le rivage suprême;
Je t'y suis. Tire encor; tu tireras en vain.
Toujours devant le trait reculera la fin ;
Et c'est une entreprise infinie, où la fuite
Sans cesse accroît le champ ouvert à la
poursuite.

Il n'y a ni haut, ni bas, point de fond où
se rassemblent et d'où partent les éléments :
l'espace est sans bornes (II, 89-92) ; aussi
n'est-il pas vraisemblable (II, 1051-1081),
« quand de toutes parts s'étend l'infini, et
que d'innombrables germes volent éternellement,
poussés par des mouvements sans nombre, qu'il
ne se soit formé qu'une terre et qu'un ciel,
les nôtres, et que tant d'éléments ne
produisent rien ailleurs.

« Bien des rencontres pareilles ont dû avoir
lieu ; il y a, en d'autres régions, d'autres
orbtes terrestres, d'autres races humaines et
animales. Ciel et terre et soleil, lune, mer et
tout ce que nous voyons n'est point seul de son
espèce ; il y en a d'innombrables ». C'est la

pluralité des mondes. Admirable intuition, surtout de la part d'un homme qui, dans son astronomie enfantine, n'accordait aux astres que leur grandeur apparente !

Les éléments immuables, dont le concours produit toutes les formes périssables, sont nécessairement solides et indivisibles. C'est l'unité suprême, ultime, sans fraction. « Si la moitié de la moitié a encore sa moitié, et ainsi de suite, le petit sera aussi infini que le grand, et l'élément dernier égal à l'univers» (I, 611). D'ailleurs, ce morcellement indéfini entraînera une telle déperdition de force, que la nature se trouvera sans ressources contre l'anéantissement, et ne pourra réparer à temps les formes incessamment désagrégées. Bien que la raison ne répugne pas à la divisibilité infinie qu'admettait Anaxagore (I, 830-846), les plus récentes théories chimiques semblent devoir confirmer l'induction de Lucrèce.

Indivisibles, solides, les atomes sont innombrables, puisque l'univers, leur somme, est infini. Lucrèce veut encore qu'ils soient pourvus de diverses figures en nombre limité, et que le nombre des atomes de chaque ty-pe soit infini (II, 334, 341-600). On a fort ridicularisé les atomes ronds, crochus, anguleux, mixtes, et nous n'avons pas l'intention de les défendre. L'usage qu'en fait le poète n'en est pas moins très ingénieux ; c'est grâce à eux qu'il rend compte de la diversité des genres et des espèces. Ils remplacent pour lui nos corps simples, dont chacun est composé de molécules identiques entre elles, irréductibles l'une à l'autre. Si la physique et la chimie consentaient à parler un instant la langue de Lucrèce, elles pourraient, sans préjudice notable pour la science, reconnaître qu'une soixantaine de types ou de figures atomiques président aux diverses combinaisons de la substance.

Il y a ainsi dans Lucrèce un certain nombre d'hypothèses que l'observation scientifique n'a point justifiées, mais qui n'en gardent pas moins une valeur relative. Elles ont été

rectifiées, non supprimées. Telle est, au fond, la fameuse théorie de la déclinaison des atomes (II, 216-293). Ce n'est en effet, sans démonstration suffisante, que la vibration ou l'ondulation, par laquelle nous expliquons aujourd'hui les combinaisons moléculaires, les phénomènes caloriques et lumineux. Telle encore l'analyse des sensations colorées, si conforme, à ce que nous ont enseigné de plus délicates expériences (II, 729-832).

De ce que l'atome est trop petit pour être perceptible. Lucrèce conclut que l'atome est dénué des propriétés qui frappent nos sens, aussi bien que de l'organisme qui les engendre. Corpuscule insensible et insensitif, l'atome produit le monde sensible et vivant par ses figures diverses et ses mouvements sans nombre. Les aspects des choses ne sont que des rapports entre nous et certains groupes de matière. De même que le son et que l'odeur, la couleur est un attribut des corps en mouvement, et surtout des corps éclairés. Loin d'exister par elle-même, elle n'est qu'un résultat de la lumière, laquelle n'est qu'un rapport déjà complexe.

Citons encore une de ces conceptions fausses qui, chez Lucrèce, tenaient la place d'hypothèses aujourd'hui, généralement adoptées. C'est une de celles que le poète affectionne le plus ; et pour elle il combat avec persistance des maîtres tels qu'Héraclite, Empédocle et Anaxagore. Il faut avouer que, de son temps, son excellente argumentation le rendait sans réplique. Il s'agit de ce Vide absolu, infini comme la matière, dont Lucrèce remplit les interstices des choses, libre et pur milieu auquel les corps doivent leur élasticité, leurs densités diverses, carrière sans borne ouverte à l'activité universelle. Au premier abord, il semble que Lucrèce, moins heureux ici que dans son explication du temps, attribue à l'espace, c'est-à-dire au rapport abstrait des positions occupées par les corps, une existence propre et réelle. Et il est bien vrai qu'il ne s'est point gardé de cette erreur ; il croit à l'étendue en soi ; mais il y croit parce que les faits, tels qu'il a pu les observer, lui en démontrent la réalité. Tout ce que nous expliquons aujourd'hui par

l'électricité et par la raréfaction de certains corps, il l'explique, lui, et avec beaucoup de vraisemblance, par les doses inégales de vide contenues dans la trame des êtres. Le plaisir qu'on éprouve à suivre ses ingénieuses déductions (I, 330-440) doublera si l'on veut bien oublier le terme impropre qu'il applique à l'un des plus grands desiderata de la science. Il est convenu aujourd'hui que le Vide n'existe pas : on sait que l'espace est aux corps ce que le temps est aux faits, un rapport, une abstraction de noire cerveau. Mais nous n'en sommes pas moins forcés d'admettre entre les choses et dans leur tissu, puisqu'aucune molécule n'en touche une autre, ce libre milieu supposé par Lucrèce. Où Lucrèce a vu le Vide, c'est-à-dire rien, nous plaçons quelque chose : mais ce quelque chose équivaut à ce rien. Bien plus, ce quelque chose est au-dessous, au delà de rien. Il est plus subtil que le vide le plus parfait obtenu par nos machines pneumatiques : il est impondérable. Au Vide lucrétien substituez par la pensée l'Éther de nos savants, et Lucrèce sera ici au courant de la science contemporaine.

Des atomes innombrables, indivisibles, insensitifs, déclinants ou vibrants, pourvus de divers types immuables et de mouvements infiniment variés, agents de la matière sans borne et sans fond ; autour des corps et dans les corps constitués par les combinaisons de ces atomes, un milieu impondérable, pénétrable en tous sens, espace absolument libre, le Vide ou l'Ether ; d'un côté, la substance en mouvement, de l'autre, sa carrière : tels sont les deux principes dont le concours éternel forme, maintient, défait et reconstruit les formes passagères de la somme universelle, sans commencement et sans fin ; tels sont les éléments d'une conception du monde, si large et si vraie dans son ensemble qu'elle enferme et domine encore toute la science et toute la philosophie.

Si, de la conception générale du grand tout, nous venons à ce que Lucrèce pensait de notre univers terrestre, nous retrouverons, mêlées à

des erreurs singulières, les mêmes intuitions de génie qui, d'observations nécessairement incomplètes, s'élèvent jusqu'à la divination de la vérité.

Ce fut d'abord un concours d'éléments divers et de groupes dont les densités variées superposèrent la terre, l'eau, l'air, les astres, lambeaux ignés qui volent dans les régions supérieures (V, 433-509), emportés par le courant de l'air, régulier et alternatif comme celui de l'Océan.

Ce monde ainsi constitué par le simple jeu du mouvement atomique, Lucrèce le parcourt avec la témérité d'une ignorance presque totale, mais aussi avec la prudence de la sagesse qui attend tout de l'expérience.

Le soleil (V, 565) fait-il le tour du monde en passant sous la terre (V, 659), ou bien se reforme-t-il tous les jours à l'endroit où nous le voyons se lever (V, 702)? Le poète hésite. En cherchant comment un si petit corps peut éclairer et échauffer le monde, il devine presque la vibration du rayon à travers les couches atmosphériques (V, 592 ; II, 149). Il dit que la lune emprunte au moins une part de son éclat au soleil (V, 703) ; il accueille l'opinion qui fait de la lune une pelote (pila) lumineuse pour nous d'un seul côté (V, 711-720). Quant aux météores, ces grands faiseurs de dieux, s'il en explique imparfaitement la production, il sait du moins que ce sont des effets naturels de causes également naturelles. Il constate en vers magnifiques que le tonnerre tombe des nuées, lorsqu'elles courent en grand nombre et sont battues du vent (VI, 95-100) ; il sait aussi que l'éclair est la foudre même et qu'on le voit avant d'entendre le tonnerre, parce que la lumière voyage beaucoup plus vite que le son.

C'est des sombres amas de la nuée épaisse,
Non des flocons légers dans un ciel pur épars,
Que la foudre jaillit. Qui n'a de toutes parts
Vu les brumes presser leurs bataillons
funèbres?
Qui n'a cru bien souvent que toutes les

ténèbres

Allaient, quittant les bords des fleuves des enfers,

Remplir les profondeurs des cavernes des airs?

Si lugubre est la nuit, si morne est le visage

Que sur nous l'épouvante incline, quand l'orage,

Prêt à lancer la foudre, aiguise les éclairs !...

La lueur bondit, vole et tremble ; c'est le vent

Qui sème ainsi l'éclat de ce reflet mouvant.

Engouffré dans la nue, il la creuse, il s'y roule,

En voûte épaississant les masses qu'il refoule.

Sa rage, l'enflammant, le projette au dehors,

Ainsi le mouvement peut embraser les corps :

Tu vois le plomb rapide en tournoyant se fondre

Sous ce vent échauffé le nuage s'effondre,

Et les germes ignés s'échappent, furieux,

En jets éblouissants qui nous poignent les yeux.

Puis l'oreille est frappée et la voix de l'orage

Éclate ; mais le son est plus lent que l'image.

Les trombes, les pluies, les miasmes délétères, auxquels sont rapportées les grandes épidémies, telles que la fameuse peste d'Athènes (fin du VI^e livre), les tremblements de terre, les volcans, les Avernoes, ces marécages insalubres où la superstition plaçait l'entrée des enfers, sont tour à tour l'objet de peintures éclatantes et de réflexions ingénieuses.

Lucrece est loin de soupçonner l'électricité et le magnétisme; il connaît cependant les effets de la « pierre d'aimant » sur le fer (VI, 906-1080) et s'efforce d'en rendre compte par des affinités et des mouvements moléculaires, auxquels en somme, il faudra toujours revenir.

Un phénomène qui l'a frappé et qu'il comprend très exactement, c'est l'égalité constante du niveau des mers. Le volume des eaux marines ne s'accroît pas ; pourquoi?

Tout d'abord le soleil boit l'onde; nous voyons

Les tissus d'eau trempés séchés par ses rayons;

Sa puissante chaleur au même instant visite
Les surfaces de mers sans nombre et sans limite.

Si peu qu'il en aspire en chaque région,

Sur un si vaste champ, l'évaporation

Totale se mesure à l'ampleur du volume.

Joins-y ce que le vent peut emporter d'écume

En balayant les flots. Dans une nuit souvent

Les chemins inondés sont séchés par le vent

Et la fange liquide en écorce figée.

Songe aussi que les eaux dont la nue est chargée,

Qu'elle disperse en pluie au gré des aquilons,

Elle les prend aux mers pour les rendre aux sillons.

Combien n'en faut-il pas pour arroser le monde !

Enfin, le sol poreux en lacunes abonde;

Par le fond et les bords la terre étreint les mers ;

En épanchant ses eaux dans les gouffres amers,

Elle reçoit les leurs, les filtre, et, toutes neuves.

Les ramène en arrière à la source des fleuves,

D'où leur flot pur reprend les chemins qu'à leur cours

Leurs pieds, cristal fluide, ont creusés pour toujours.

Sur la forme de la terre. Lucrece n'est pas explicite; il emploie souvent le mot orbis, mais bien qu'il admette que le soleil puisse circuler sous elle, il n' imagine pas qu'elle soit sphérique. Aussi se refuse-t-il, en beaux vers, (I, 1051-1066), à reconnaître la possibilité des antipodes ; et il y est fondé, puisque les attractions mutuelles engendrées par la pesanteur sont lettre close pour l'astronomie de son temps. Il pénètre presque toujours les vérités générales, il ne peut atteindre aux vérités partielles. L'analyse ne vient qu'après la synthèse.

« Pour que la terre, dit-il (V, 535-550), se soutienne au milieu de son univers, il faut que son poids décroisse peu à peu; il faut qu'elle ait, en dessous, une autre nature accommodée aux régions aériennes où elle est assise. Ainsi les membres de l'homme ne lui pèsent pas, tandis que le moindre poids étranger le gêne souvent. Tant il importe quelle chose est adjacente à telle autre ! ainsi la terre n'a pas été soudain apportée, jetée du dehors dans son atmosphère ; conçue dès l'origine avec tout son univers, elle en est partie intégrante, comme nos membres le sont de nous-mêmes. » Cet équilibre est contrarié par les tremblements de terre, sortes de frissons causés par des vents souterrains (VI, 592), et par les volcans, fièvres de ce vaste corps (VI; 656). On dirait des maladies, tempérées par les eaux de la mer qui, bues par le soleil, retombent en nuages dans les fleuves et reprennent incessamment la voie une fois tracée à leur course liquide (VI, 636).

La terre (II, 346-666 ; V, 794) renferme ou reçoit dans son atmosphère tous les germes de ce qu'elle porte. Elle est la mère des êtres, la vraie Cybèle; les animaux ne sont pas tombés du ciel. D'abord parurent les végétaux, comme le duvet d'une forte jeunesse (V, 785); puis vinrent les animaux qui s'en nourrissent, et les hommes. Lucrèce croit à la génération spontanée (V, 797). Les exemples qu'il cite témoignent d'une profonde ignorance en fait d'histoire naturelle ; mais sans que la force de ses raisons en soit ébranlée, en effet la génération spontanée, au moins initiale, est incluse dans la négation d'une volonté créatrice.

La terre a perdu sa fécondité première. Pourquoi non? Elle est mortelle, comme tout autre agrégat d'atomes (II, 1139-1150, 1152-1165; V, 236-416, 824). Le temps n'est plus où partout des milieux favorables sollicitaient à naître les formes et les espèces vivantes, où la sève coulait des pores du sol comme le lait du sein d'une mère vigoureuse (V, 805, 835-875) ;

L'air tiède aux nouveau-nés servait de vêtements;
Sur le lit onduleux de l'épaisse verdure,
La terre leur offrait la douce nourriture...
Certes la terre alors essaya d'enfanter
Des êtres singuliers, imparfaits ou complexes.
(Tel est cet androgyne, étrange nœud des sexes,

Qui n'est ni l'un ni l'autre et reste entre les deux),

Les uns, rampant sans pieds, d'autres, sans mains sans yeux:

Ceux-ci privés de bouche et ceux-là de visages ;

Ou de membres confus stériles assemblages,

Incapables d'agir et de se diriger,

De saisir une proie ou de fuir le danger:

Monstres que prodiguait la terre en sa jeunesse!

Mais en vain ; la nature en proscrivait l'espèce,

Que déformes sans nom durent s'éteindre, avant

De transmettre à des fils le principe vivant !

Celles qui jusqu'à nous se sont perpétuées

Le doivent aux vertus dont elles sont douées...

Quant aux déshérités, ceux qui n'étaient pas faits

Pour vivre indépendants, ou payer en bienfaits

Leur pâture assurée et la tutelle humaine,

Jusqu'à l'instant fatal de leur perte certaine

Ils gisaient, enchaînés par l'implacable sort,

Victimes de la force et butin de la mort.

Ne croit-on pas entendre Darwin et Haeckel?
N'est-ce pas là le Struggle for life, le combat pour la vie et la sélection naturelle?

Ainsi la terre a produit tout ce qu'elle porte ; ainsi l'homme est apparu sur ce sol où il rentrera ; il s'est manifesté là où se trouvaient rassemblées et prêtes les conditions de sa vie particulière. Pourquoi? Question oiseuse à laquelle croit répondre l'invention d'une volonté divine, comme si l'attribution d'un fait à un dieu avait plus de valeur que la constatation du fait lui-même. Le recours à un plan surnaturel n'est qu'un aveu déguisé

d'ignorance, ignorance impardonnable puisqu'elle concerne une difficulté créée par l'enfantillage humain. Les enfants demandent pourquoi, mais non les hommes, auxquels la science apprend qu'il n'est pas de pourquoi dans l'existence des choses. Cette vérité les étonne d'abord, malgré son évidence : personnes vivantes, ils sont habitués à ne faire rien sans dessein ; mais il leur suffit de constater, pour écarter toute fausse analogie, que les éléments matériels ne sont ni des personnes, ni des volontés, et que la nature des choses porte en elle-même la loi, fatale et indifférente, de leurs combinaisons.

Lucrèce est, on le conçoit, nettement ennemi des causes finales. Il recommande à son élève d'éviter cette vicieuse erreur qui consiste à dire : « Les yeux ont été faits brillants et transparents, pour que nous puissions voir ; les jambes et les cuisses ont leurs têtes emmanchées dans des jointures flexibles, pour que nous puissions lever le pied et courir ; les bras ont été attachés solidement à l'épaule, et les mains, ces deux servantes, pendent à nos côtés, pour que nous puissions satisfaire aux nécessités de la vie; et ainsi de suite. » Rien dans notre corps ne s'est produit en vue de l'usage que nous en faisons. C'est l'existence du membre qui en engendre l'emploi. Ni vue avant les yeux, ni parole avant la langue. Bien plutôt penserais-je que la langue a de beaucoup précédé le langage, et les oreilles l'ouïe, et tous nos membres enfin le service que nous en tirons. Non, leur usage n'a pas été la raison de leur origine ! etc. (IV, 82.-855).

Le premier et nécessaire office des membres dont l'homme est pourvu, c'est de lui certifier l'existence des corps qui l'entourent, et, par suite, sa propre identité. Il ne s'attarde pas à l'oiseuse question de la certitude, il n'imite pas ces abstrauteurs de quintessence qui se demandent gravement s'il y a quelque chose. Les sens ne peuvent être récusés. S'ils ne sont pas véridiques, la raison, qui tout

entière vient d'eux, ne peut être que fausse (IV, 480-487) :

En somme, c'est des sens que la raison procède. S'ils sont faux, elle est fausse, et croule sans remède.

Lucrèce ignore presque absolument l'anatomie ; il serait donc absurde de lui demander une exposition exacte des opérations sensorielles ; mais, assuré que les mauvaises ou bizarres explications de certains phénomènes ne fausseront point son jugement sur le caractère et le sens des faits, on peut se laisser aller au charme prodigieux d'une poésie où la richesse infinie du vocabulaire semble une progression de nuances harmonieuses disposées autour de l'idée.

Lucrèce peint en véritable gourmet les jouissances du goût ; mais ce matérialiste, tout abject qu'il puisse être, ne s'appesantit pas sur le moindre de nos sens, qui se confond presque avec le toucher. Il ne s'arrête pas davantage à l'odorat, dont il reconnaît seulement la portée plus étendue (IV, 677, etc.).

Tous les sens procèdent du tact, mais à des degrés divers ; plus ils s'en rapprochent et plus il y a en eux de certitude ; mais plus ils s'en éloignent, plus le rapport qui s'établit entre eux et leur objet est indirect, plus alors leur sphère est étendue, et plus ils gagnent en noblesse, en valeur intellectuelle. Telles sont l'ouïe et la vue, la vue surtout, à laquelle nous empruntons les noms de la plupart des actes du sensorium commune, de l'esprit. Lucrece y applique toute son attention, sans en pouvoir découvrir le mécanisme ; mais combien il s'approche de la vérité !

La langue, dit-il, articule, et la disposition des lèvres et des dents façonne la parole, qui est chose corporelle et traverse l'air, se déformant plus ou moins selon les obstacles et les distances (IV, 555). En précisant un peu cette donnée ingénieuse,

nous arriverions aisément à la transmission d'un mouvement aérien par des vibrations d'ondes sonores. Aussi n'y a-t-il guère à reprendre dans l'explication de l'écho, ce jeu des collines et des rochers, qui se renvoient dans les vallons solitaires des lambeaux de phrases et des refrains perdus (IV, 584-593).

Rien de plus brillant que les vers consacrés à la vue (IV. 324-455). L'effet du soleil sur les yeux éblouis de taches colorées; l'apparence, ronde à distance, des tours qui ne le sont pas ; cette ombre qui nous suit en imitant notre allure et que la lumière efface au fur et à mesure sans pouvoir le supprimer ; le navire en marche, immobile pour ceux qu'il emporte ; les astres, regardés comme fixes, bien qu'ils soient toujours en mouvement; les colonnes des portiques, continuant de tourner aux yeux des enfants qui viennent de faire une pirouette ; les agencements de la perspective ; la rame rompue par le miroir de l'eau ; tous les phénomènes extérieurs de la vision semblent ainsi prodiguer, sans l'épuiser jamais, le trésor des expressions charmantes et saisissantes.

Nous savons que les images se forment sur notre rétine; Lucrèce l'ignorait; il les place en dehors, à peu près comme Platon faisait des idées. Il existe pour lui des simulacres, pareils à des pellicules impalpables détachées du contour extrême des objets, et qui, voltigeant çà et là, conservent l'apparence et l'empreinte des choses qui les ont émis. Ainsi les vapeurs, les fumées, les parfums s'exhalent des eaux, des flammes et des fleurs; ainsi, du vélarium agité par la brise, tombe sur l'amphithéâtre un mobile reflet de pourpre, enveloppant la scène et la salle, vestales et sénateurs et statues des dieux (IV, 70-81). Ces simulacres, ces reflets, qui peut en nier la réalité? La surface de l'eau ou du métal, un miroir, les arrête au passage (IV, 105). Allons, poète, il n'y a plus qu'un mot à dire, mais tu ne le dis pas ! Faute d'avoir deviné que l'œil est un miroir conscient, Lucrèce re-

jette en dehors de nos sens, dans l'air, les opérations qui se font en nous.

Il n'y a pas, croit-il, que des images directes : il en est de médiates, fournies par des combinaisons spontanées, à peu près comme les figures variées des nuages (IV, 130-143); celles, par exemple, qui terrifient nos esprits, dans la veille ou dans le songe, ces fantômes, ces apparences de ceux qui ne sont plus. N'allez pas supposer, au moins, que ce soient des ombres échappées de l'Achéron, « ni qu'il subsiste de nous quelque chose après la mort, lorsque le corps et l'âme séparés se sont dissous en leurs éléments (IV, 37-45) ! Quand nous voyons des Centaures, des Scyllas, des Cerbères, c'est qu'il y a en suspension dans l'atmosphère des images de toute sorte, mêlées et confondues. Ce n'est certes pas la réalité vivante qui peut donner lieu à la vision d'un Centaure ; il n'y eut jamais d'animal ainsi fait ; seulement il arrive que les images d'un cheval et d'un cavalier se rencontrent et se superposent en une seule (IV, 736-746). »

Reportez dans le cerveau ces associations d'idées et d'images, et vous aurez une heureuse et vive peinture des procédés que la mémoire emploie pour créer et nourrir l'imagination. Les simulacres qui nous entourent à l'état de veille nous suivent dans le repos : nous les emportons avec nous : ils sont donc en nous. Comment les percevoir quand l'œil est fermé? Ici Lucrèce serait embarrassé, s'il ne concevait l'âme comme une partie distincte du corps, au même titre que l'oreille et la bouche ; l'âme demeure éveillée, et c'est elle qui accueille et groupe, un peu au hasard il est vrai, les images dispersées dans l'air frais de la nuit. Laissant de côté ce qu'il y a de puéril dans ce corps endormi et cette âme vigilante, conception qui donne prise aux arguments du spiritua-lisme banal, notons au passage une idée ingénieuse : le mouvement imaginaire de ce que nous voyons durant le sommeil est produit par une succession d'images (comme dans un très joli jouet d'enfant) : « L'une disparaît, l'autre prend sa place, si

vite que l'attitude seule semble avoir changé, non l'objet (IV, 775) ».

Les animaux aussi bien que l'homme jouissent de pareils simulacres ; il n'y a que des degrés dans le monde vivant.

Souvent le fier coursier, dans l'ombre étendu, rêve,
Sue, et souffle, et s'agite, et son flanc se soulève,
Comme si la barrière à son élan cédaient,
Et comme si la palme au terme l'attendait.
Les chiens, en plein sommeil, jettent soudain la patte
De çà, de là ; leur voix en cris joyeux éclate ;
Ils plissent leurs naseaux et les ouvrent à l'air,
Comme si quelque piste avait frappé leur flair
Longtemps même, au réveil, leur ardeur les entraîne
Sur les traces d'un cerf aux abois, ombre vaine

Que l'aurore dissipe en rappelant leurs sens.
Et les chiens du logis, nos gardiens caressants,
Les vois-tu secouer la somnolence ailée
Dont leur paupière agile est à peine voilée,
Sur leurs pieds en sursauts dressés, comme à l'aspect
De quelque visiteur au visage suspect (IV, 981-998).

Chacun poursuit en songe ce qui le captivait éveillé ; l'amateur de théâtre revoit les danses et les pantomimes, le général les batailles, le chasseur le gibier rapide ; l'avocat rumine des textes de loi ; le criminel recommence son crime ; le voyageur altéré nage au milieu d'un fleuve qui ne peut apaiser sa soif ; l'amoureux croit presser l'objet qu'il aime. Et par une ironie mélancolique, rattachant l'amour au songe, le poète met son lecteur en garde contre les pièges et les folies de la passion. Dans ces vers tour à tour enflammés et amers, douloureux et sereins, libres et austères, on sent plus qu'ailleurs le

fond de l'âme, le désespoir de l'homme, sous la discrétion du sage.

Des raisons assez médiocres ont décidé Lucrece à présenter l'esprit et l'âme comme des corps aussi réels que les autres agrégats de matière. Il n'admet pas avec Démocrite, Leibniz et Schopenhauer la coexistence indivise de l'âme et du corps dans chaque élément premier. Et en ceci il voit juste ; il n'est à aucun degré panthéiste. Mais on ne saisit guère ce qui répugnait dans la belle comparaison de la lyre, si vraisemblable quand on l'applique au cerveau pensant. Quoi qu'il en soit, il ne veut pas que l'âme soit une résultante, une harmonie, le nom de la concentration cérébrale des impressions sensorielles (III, 99-105). Mais que les spiritualistes ne se dérident point. En renouvelant quelques-uns de leurs arguments, par exemple l'intégrité et la santé de l'âme durant la souffrance ou après la perte d'un membre (où n'est pas son siège), Lucrece remarque qu'il suffit pour la dissoudre d'un soupir exhalé (III, 221). En lui concédant une nature particulière, il la localise et la borne.

Notez que la substance dont il la compose est corporelle, périssable, analogue à celle de la vie, faite d'un peu de souffle, de chaleur, d'air et d'autres atomes innomés aussi impondérables que l'éther de nos physiciens (puisque son départ ne semble pas diminuer le poids du cadavre, III, 221). Cette âme qui est un attribut de tout être animé, naît, grandit, décline et meurt avec le corps ; ses atomes se dispersent comme les autres. En tout cas, l'homme, fait de corps et d'âme, cesse d'être quand le groupe qui constitue sa personne est désagrégé.

Écoutez, spiritualistes, ceci s'adresse à vous, et jamais vous n'avez répondu. Pour qu'on supposât l'âme immortelle, il faudrait, ou bien qu'elle se souvînt d'une existence antérieure, ou bien que, spécialement créée pour chaque vivant, elle fût insinuée toute faite, complète, immuable, et cela à quel moment, (III, 777)? Lors de la conception, sous peine

d'avorter? Idée bouffonne. Après la naissance? (Quatre-vingts jours pour les personnes du sexe, à ce que pensait un évêque). Au baptême? A la première communion? Dernier délai. Donnée plus tard, il est probable qu'elle serait peu docile à l'enseignement du catéchisme. Mais encore, pour que cette âme immortelle fût l'homme même, il faudrait qu'elle conservât après la mort les sens et la parole, sans lesquels il n'y a point d'homme ; au moins n'en connaît-on pas. Les stoïciens l'avaient compris. Ils se contentaient de mourir, renvoyant leur âme, démarquée et neutre, dans le trésor, le foyer ou l'océan des âmes. A quoi bon l'immortalité impersonnelle? C'est le Nirvana.

Pour Lucrèce donc, et ici nous ne faisons qu'effleurer ses divagations d'anatomie microscopique, l'âme est une partie du corps, comme la main et le pied (III, 96), matérielle bien qu'impondérable, (208-221), quintessence de vie répandue dans tout le corps (136-144), mais fixée principalement dans la poitrine, autour du cœur, naissant, croissant, vieillissant comme le reste de la structure humaine (418-446): bref, mortelle.

Savoir que l'homme, corps et âme, est périssable, que la mort n'est rien, qu'il n'y a ni crainte ni espoir par delà le tombeau, c'est pour Lucrèce le commencement, le milieu et la fin de la sagesse, toute la philosophie ; c'est le remède efficace qu'il oppose aux ambitions démesurées, aux folles passions, enfin à ces superstitions fondées uniquement sur l'incertitude d'un grand peut-être. Loin de croire que la vue sereine de la réalité ouvre la barrière à tous les vices, il la considère comme la garantie de la vertu, de la dignité probe ; elle répand le calme dans l'homme tout entier et dissipe le trouble qui obscurcit la raison. Ces idées sont exposées, avec quelle suprême grandeur ! dans le début et la conclusion du livre III.

L'histoire de l'homme sur la terre est largement résumée dans le livre V. Le tableau, merveilleux de puissance, est tout moderne.

Nous allons en décalquer les grandes lignes, en les réduisant aux proportions qu'il est inutile de dépasser ici. (V, 923-1456).

Lorsque l'homme apparut sur le sein de la terre,

Il était rude encor, rude comme sa mère.

De plus solides os soutenaient son grand corps,

Des muscles plus puissants en tendaient les ressorts.

Peu de chocs entamaient sa vigoureuse écorce ;

Le chaud, le froid, la faim, rien n'abattait sa force.

Des milliers de soleils l'ont vu, nu sous le ciel,

Errer à la façon des bêtes.

Les fleuves et les fontaines désaltéraient les hommes et les animaux. Feu, vêtements, huttes même, étaient choses inconnues. Ni société organisée, ni morale, ni lois ; le besoin et la force. L'union passagère des sexes était, ou apaisement brutal du désir, ou soumission à l'impérieuse violence du mâle, ou prix de quelque présent rustique, glands, arbouses, poires sauvages.

Servi par la force prodigieuse de ses mains et de ses pieds, l'homme, avec des traits de pierre, des os, ou de pesants bâtons, poursuivait et abattait les bêtes des forêts. Surpris par la nuit, il se couchait nu sur la terre, s'enveloppant d'herbes et de feuillages ; encore dormait-il d'un sommeil inquiet, exposé à céder sa couche à de terribles hôtes, les sangliers ou les lions. Parfois happé par son ennemi, vivant il se voyait descendre en un tombeau dévorant ; ses gémissements remplissaient les bois et les montagnes. Les blessés se traînaient, ne sachant ce que leur voulait la souffrance, jusqu'à ce que la vermine cruelle les eût privés de la vie.

Plus tard, on bâtit des cabanes, on prépara des peaux. Enfin, la découverte du feu hâta la civilisation. D'où nous vient ce bienfait? De la foudre, ou des embrasements spontanés sous

le choc des vents? Quoi qu'il en soit, le feu défendit les hommes contre l'hiver, leur enseigna la cuisson des aliments, la fusion des métaux, la fabrication des armes et des outils. Les premiers engins de défense avaient été les mains, les ongles, les dents, les pierres, les bâtons. Puis vint l'or, l'argent; puis le bronze; le fer suivit. Alors commença l'empire de l'homme. Le cheval, le bœuf furent domptés ; les troupeaux subirent le joug et connurent les douceurs de l'étable. Les étoffes succédèrent aux fourrures. On fit des nattes de laine, puis des tissus.

La maison avait créé le champ, la propriété, les lois. Tout en exploitant les troupeaux, on plantait la terre. La femme avait son rôle ; la famille se groupait autour du foyer; l'éducation des enfants assurait la durée des unions. La société succédait à la nature. L'homme, adouci par les caresses des siens, arraché à l'égoïsme stérile par les avantages réciproques de l'amitié, s'habitua à respecter les pactes, formels d'abord, puis tacites, qui le liaient pour la défense commune à ses voisins, à ses semblables. De là les fédérations particulières, l'hospitalité, puis les cités et les nations. Il y avait bien des violences, des crimes, des guerres ; il y en a encore, et nous savons assez, après deux mille ans, que la solidarité n'a point achevé son œuvre d'apaisement. La société est une seconde nature, collective, entée sur la première, toute d'égoïsme. Elle ne peut vivre qu'à la condition de ne pas étouffer l'autre, qui est son support ; est-ce que la greffe prospère, si on mutile le tronc qui lui fournit la sève? Aussi, le progrès n'est-il qu'un compromis de plus en plus parfait, un accord de plus en plus intime, entre le fonds individuel et la greffe sociale ; il ne doit rien détruire de l'homme, de ses instincts, de ses passions, il doit tout améliorer et étendre par de lents perfectionnements. Là ont échoué les religions et les utopies absolues.

Mais cette organisation, même rudimentaire, de la famille, de la nation et de la morale,

l'homme n'aurait pu l'accomplir sans la parole. Lucrèce le sait. Il pense que le langage s'est élevé progressivement du cri au discours. Il ne s'étonne pas que l'homme, doué des instruments de la parole, l'ait graduellement émise, articulée, fixée, régularisée. Est-ce que les animaux n'ont pas leurs dialectes divers, en rapport avec leur faculté de sentir, de penser, de raisonner? Est-ce qu'ils n'en varient pas les accents et les sons? Leurs langues sont pauvres, parce que leur gosier est rude, leur intelligence obtuse et leurs progrès insensibles. La sensation chez l'homme a été l'origine de la parole, et la parole à son tour a été l'instrument de la pensée persistante, de la mémoire assurée et de la logique.

Rien ne prouve mieux que les religions, les tâtonnements de la pensée humaine. L'étonnement et la curiosité de l'ignorance enfantèrent les dieux, d'abord dispersés dans l'univers entier partout où l'esprit se heurtait au mystère, puis groupés dans le ciel où sont les astres, refuge de la divinité qui recule et s'évanouit devant la science. O misérable espèce humaine, s'écrie le poète, quand tu as attribué tes passions, tes caprices et tes rancunes à ces fils de ton illusion, que de gémissements et de larmes tu nous préparais ! Est-ce qu'il y a de la pitié dans l'adoration d'une pierre voilée ou d'une statue, dans les prosternements et les sacrifices sanglants. La sagesse, c'est la sérénité croissante en face de l'univers.

Il est doux, quand les vents troublent au loin les ondes,
De contempler du bord sur les vagues profondes
Un naufrage imminent. Non que le cœur jaloux
Jouisse du malheur d'autrui ; mais il est doux
De voir ce que le sort nous épargne de peines.
Il est doux, en lieu sûr, de suivre dans les plaines
Les bataillons livrés aux chances des combats
Et les périls lointains qu'on ne partage pas.
Mais rien n'est aussi doux que d'établir sa vie

Sur les calmes hauteurs de la philosophie,
Dans l'impassible fort de la sérénité ;

De voir par cent chemins l'errante humanité
Chercher, courir, lutter de force et de génie,
Consumer en labeurs la veille et l'insomnie,
Monter de brigue en brigue aux échelons
derniers,
Et s'asseoir au sommet des choses, sous nos
pieds !

Il ne faut point dissimuler que la sérénité
de Lucrèce est mêlée d'une dédaigneuse
tristesse.

La source de la joie est la source des
pleurs !
On ne sait quoi d'amer du milieu des délices
Monte, et serre le cœur: remords poignant des
vices
Et du bel âge oisif au devoir dérobé...

C'est de l'amour qu'il parle ainsi. L'amour,
dont il a souffert, et dont il connaît les
douceurs, témoin des vers émus sur les joies de
la famille, et un charmant passage sur
l'habitude qui embellit mêmes les laides,
l'amour n'est plus pour lui que la ruine de
l'âme et du corps, la dissipation des héritages
lentement acquis, le déperdition de toutes les
noblesses viriles. L'ambition n'est qu'un
leurre ; tour à tour enivré et terrassé par la
fortune, l'homme ne vit que pour la mort.

Rien n'est plus contraire à la destinée
humaine que cette morale austère où se
complaisent encore aujourd'hui, au moins en
paroles, quelques dilettantes honorables qui
placent l'art au-dessus de l'action. Rien n'est
plus étranger à la doctrine de Lucrèce, à son
aspiration constante vers la science, vers la
possession de la vérité. Ses modernes disciples
sont une protestation vivante contre l'inertie
et l'atticisme moral.

Mais quoi ! Ce grand cœur ne peut se faire
aux lenteurs, aux hésitations du progrès. Il
désespère des hommes, parce qu'il ne donne ni
au passé ni à l'avenir toute leur étendue. Il
vivait en des temps si bien faits pour
déconcerter et décourager la sagesse qui ne
s'appuie pas sur une science complète ! Il

pousse à l'abstention, à la retraite ; pourquoi s'intéresser à ce qui va finir? Le monde est mortel, et les temps sont accomplis. On reconnaît là cet affaissement morbide qui a tant contribué à la rapide propagation du christianisme, culte de l'extase passive, de l'énergique humilité. Lucrèce le matérialiste fut donc, en quelque sorte, mais par la faute de son époque, un des précurseurs de Jésus. Mais ce qu'il avait de chrétien a passé. Il nous lègue sa puissante raison et ses intuitions sublimes, pour en finir avec ce qui reste de chrétien dans le monde.

Ainsi, éternelle et infinie coexistence de la matière et de la force : le mouvement et le milieu proclamés pères des formes inorganiques et vivantes ; les rapports et les faits, accidents et résultats, soigneusement distingués des réalités substantielles ; la loi de sélection et l'évolution des êtres clairement exposées et affirmées sans ambages; ainsi, dans le domaine intellectuel et moral, la valeur des sens établie : l'âme, sinon expliquée, du moins réduite aux conditions de toute substance organisée ; la terreur de la mort bannie ; l'immortalité, la providence, les dieux et toutes les superfétations des mysticismes et des métaphysiques écartés, dissipés, pulvérisés, et la terre livrée à l'activité humaine. Voilà les enseignements rassemblés en corps de doctrine par le matérialisme antique et presque tous encore acceptés en principe par la science moderne. On peut dire que Lucrèce a embrassé d'un coup d'œil juste tout le champ que nous fouillons en détail avec moins de chances d'erreurs partielles. Nous avançons, mais dans le même plan. Et c'est pourquoi Lucrèce est un des maîtres de la pensée ; c'est pourquoi nous rendons hommage, autant qu'il est en nous, à cette raison vigoureuse et à ce mâle génie, à cette clarté d'exposition qui ne refroidit jamais l'imagination grandiose et mélancolique de l'un des poètes les plus complets dont puisse s'enorgueillir l'humanité.

Mais les passages que nous avons cités çà et là suffisent-ils à faire deviner la grandeur de cet artiste incomparable? Signalerons-nous la majestueuse ordonnance du poème: I, l'univers et les systèmes ; II, les atomes; III, l'âme et la mort; IV, les sens, les rêves et l'amour ; V, le monde et l'homme; VI, les météores et les maladies? Ou bien noterons-nous la noblesse et l'enthousiasme des cinq grandes expositions où Épicure est glorifié (I, II, III, V, VI)? l'invocation à Vénus, la vision de la fin des mondes pleuvant en débris formidables ; le triomphe de Cybèle, la prosopopée de la Nature et la nécessité inéluctable de la mort ; les phénomènes de la vue et de l'ouïe, la peinture des songes et de l'amour ; le tableau du monde se débrouillant de lui-même, la naissance de l'homme et le développement des industries et des arts ; enfin l'origine du tonnerre et des trombes, les tremblements de terre et les volcans, les Avernoes, la peste d'Athènes, tous autant de morceaux éclatants qu'on veut bien accepter pour classiques?

Il faut lire et relire Lucrèce, pour comprendre et apprécier l'intime alliance de cette puissance critique et de cette poésie pleine de grâce et de force. Car Lucrèce n'est point aride. Et si ses premiers plans sont nus et minutieusement fouillés (surtout au livre II), les vastes perspectives qui encadrent ses tableaux y projettent une vie diffuse et magnifique. Il ressemble à la nature qui, autour des moissons et des pâturages, dispose les bouquets d'arbre, les forêts, les montagnes et quelque Vésuve à l'horizon, ou bien la mer, et suspend au-dessus, vélarium changeant du cirque où la science abat les cent têtes renaissantes de la sottise, le ciel doré des étés, la tendre grisaille des automnes, la grande toile bleue où les vents luttent contre les nuages et le jour contre les ténèbres. A travers ce paysage sans bornes, un large fleuve roule avec majesté ses eaux calmes où se reflètent la terre et les cieux : grand miroir vivant que la prose figerait en glace inerte, et dont le vers seul, en son rythme, exprime le

mouvement insensible. Au lieu de faire tache sur le terrain solide et froid de la démonstration, les accès lyriques et les intermèdes charmants se fondent harmonieusement dans la mouvante peinture et apparaissent ce qu'ils sont en réalité, des accidents naturels que le fleuve lucretien rencontre et transfigure en son cours.

Grande leçon aussi pour notre art mièvre que ce poème immense de plus de sept mille vers. Il est bon de mettre en présence, d'un côté, la mesquinerie contemporaine qui confine la poésie dans les menus sujets intimes et personnels, lui permettant à grand-peine quelques échappées vers l'histoire et le drame ; de l'autre, la largeur antique, ouvrant à l'inspiration, et toutes grandes, les portes de la science, de la morale, du grand art. Les lecteurs d'aujourd'hui ont le souffle court ; ils ne savent que butiner dans un recueil. Les anciens savaient concevoir, ils savaient lire et relire. C'est pourquoi leur poésie est solide, durable, majestueuse ; c'est pourquoi la nôtre est fugitive et morcelée. Les anciens louaient Solon et les gnomiques d'appliquer aux idées abstraites une forme précise et vivante. C'est qu'ils savaient que la poésie est une personnification, un anthropomorphisme des idées et des choses ; et nous, nous l'avons oublié. Lucrèce a bien fait, pour eux sinon pour nous, d'écrire en vers la doctrine de l'expérience et les hypothèses fondées sur le savoir du temps.

Comme philosophe, Lucrèce est notre contemporain. Comme poète, souhaitons qu'il le redevienne ; il faut qu'il le soit.

Et maintenant, comment traduire ce poète ?

Comment traduire les poètes ? La question peut sembler épuisée, mais elle n'est pas résolue. Les uns, comme Voltaire, excluent la traduction en prose ; les autres, et parmi eux le plus récent interprète de Lucrèce, excluent la traduction en vers. M. Ernest Lavigne la qualifie « d'effort téméraire et illusoire » ; et il cite comme modèle du genre les Géorgiques

de Delille. En vérité, il n'est pas difficile, et c'est ce qui le rend dédaigneux. Pour nous, notre réponse sera aussi nette que conciliante.

On doit traduire en prose ; on peut traduire en vers : c'est permis et c'est possible.

On doit traduire en prose pour ceux qui ont besoin du calque littéral, les étudiants et les professeurs. La traduction en prose est la traduction pratique. Mais n'y voyez pas un instrument parfait; sa fidélité n'est pas toujours la justesse: elle transpose le ton et le fausse. Dans Lucrèce, elle alourdit le philosophe, elle assourdit le poète. Les invocations, les métaphores hardies, les descriptions superbes entraînent la prose à des tours de force, à des éclats de voix qui détonnent dans le langage pédestre.

On peut traduire Lucrèce en vers pour les délicats, pour ceux qui se soucient autant de sa couleur et de son génie que de sa pensée, pour ceux qui, sous sa doctrine, cherchent sa personne. Ce qui fait la grandeur de Lucrèce, ce n'est pas son sujet, quelle qu'en soit la sublimité, c'est lui-même, c'est l'expression dont il a revêtu ses idées : c'est cette puissance critique jointe à ce sentiment de mélancolique sérénité, à ces élans d'enthousiasme naïf.

Lucrèce n'est pas seulement un disciple d'Épicure, c'est un disciple passionné. Interprète consciencieux d'une doctrine qui fait le fond de la pensée moderne, il est aussi un cœur, un artiste éclatant, une personnalité ; s'il n'était qu'un philosophe, la prose pour lui serait suffisante ; mais il est à la fois, indissolublement, un philosophe et un poète. Peut-être n'est-il pas inutile, en ce temps où l'on accuse sa méthode de dessécher l'âme et de tarir l'inspiration, peut être est-il opportun de faire toucher du doigt, surtout aux aveugles et aux sourds, l'accord intime, manifeste en Lucrèce, de deux facultés qu'on prétend inconciliables, l'observation et la poésie.

Ne croyez pas, d'ailleurs, que nous abandonnions le texte, et que nous fassions bon marché de l'exactitude. Nous n'avons pas de goût pour les belles infidèles : nous n'ajoutons rien et ne retranchons rien ; mais nous cherchons à tout rendre, l'image surtout et le mot décisif, la forme et la couleur, la marche et encore l'allure, nous proposant pour but idéal l'évocation du corps même et non le travestissement de la silhouette. Un ancien, un Romain parlant français, tel veut être le Lucrèce que nous présentons au public.

Et cependant, la comparaison la plus superficielle notera entre notre interprétation et les versions ordinaires des différences considérables et constantes. Tel trait, noyé dans le courant égal de la prose, prend dans les vers un relief inattendu, il est détaché en vedette ou reporté à la conclusion. Telle épithète semble avoir disparu ; au contraire, elle s'accuse plus fortement en verbe, en substantif, en proposition incidente. Parfois une interversion ajoute à la clarté. Certaines formules explétives, répétées à satiété, se condensent ou se diversifient. Sont-ce là des concessions et, pour parler net, des délayages, des chevilles, des faiblesses ? Dans notre intention, dans notre conviction, ce sont là des procédés légitimes, en tout cas voulus, pour faire sortir l'esprit de la lettre. Le mot à mot n'explique rien ; c'est une dissection. Quant à nous, nous opérons en pleine vie, quelquefois au jugé ; nous remettons la peau sur les os et les muscles, et sur la peau le duvet, la fleur de jeunesse immortelle. C'est là l'office même du poète, la loi de toute poésie.

Les exigences de la rime et du mètre ne sont pas ce que pense M. Ernest Lavigne ; il n'est pas d'artiste exercé qui n'en triomphe comme il veut et quand il veut. Le tout est de ne pas se complaire à être vaincu. Le français n'est pas cet instrument rebelle dont se plaignent les traducteurs, même en prose. Il est souple et riche en mots ; il est tellement accentué que, chez lui, l'accent inflexible entraîne ce qui

le précède et dévore ce qui le suit. Il comporte plus de sons variés que le latin, plus de voyelles, et aussi, grâce à l'e muet, plus de consonnes finales qu'aucune autre langue. Il rachète l'allongement des articles, des particules et des auxiliaires, par la contraction qui préside à la formation de ses vocables. Cela est si vrai, que certains alexandrins, dans leurs douze syllabes, renferment plus de vingt syllabes latines originaires. Il s'établit donc le plus souvent une compensation entre l'alexandrin et l'hexamètre, à ce point que, sans avoir volontairement omis un trait ou une nuance, nous n'avons dépassé que de très peu le nombre assez considérable des vers du De natura.

Cette concordance frapperait tous les yeux si nous avions pu joindre le texte latin à notre traduction. Au reste, les éditions de Lucrèce ne sont point rares, et nous nous en remettons au jugement des lettrés. Ce n'est pas un parallèle que nous imposons au public, c'est une comparaison bienveillante que nous lui demandons, sans la trop redouter, si le lecteur veut bien ne pas exiger l'impossible, c'est-à-dire l'égalité de la copie et du modèle.

1876.

N. B. — Voir à l'appendice les opinions de MM. Ernest Havet, Ch. Lenient, Sully Prudhomme, Des Essarts, Levallois, etc. sur les traductions en prose et en vers.

**RETOUR À L'ENTRÉE DU
SITE**

**ALLER À LA TABLE DES
MATIÈRES DE LUCRÈCE**

Lucrece

**Introduction - livre 2 - livre 3
- livre 4 - livre 5 - livre 6
- Appendice - table des
matières**

**Oeuvre numérisée par
Marc Szwajcer**

autre traduction

**Introduction - livre 1 - livre 2
- livre 3 - livre 4 - livre 5 - livre
6**

LUCRÈCE

(TITUS LUCRETIUS CARUS)

DE LA

NATURE DES CHOSSES

(DE RERUM NATURA)

TRADUCTION COMPLÈTE EN VERS FRANÇAIS

AVEC UNE PRÉFACE ET DES SOMMAIRES

ANDRÉ LEFÈVRE

Auteur de *Virgile et Kalidâsa*, de la *Flûte de Pan*, etc.

Professeur à l'École d'Anthropologie

Nouvelle édition, revue par l'auteur



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES

PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

4, RUE ANTOINE-DUBOIS, 4

1899

Tous droits réservés

LIVRE PREMIER

**L'UNIVERS ET LES
SYSTÈMES**

SOMMAIRE

Invocation à Vénus et
dédicace à Memmius, v.
1-70. – Éloge d'Épicure,
v. 70-90. – Crimes
conseillés par les
religions, sacrifice
d'Iphigénie. v. 90-115. –
Dangers des fictions;
incertitude de la vie
future. La science, unique
sauvegarde contre les
terreurs superstitieuses,
v. 116-167. – Rien ne naît
de rien; nul élément
premier ne périt, v.
167-282. – Les éléments
premiers sont hors de la
portée de nos sens, v.
283-342. – Il existe de la
matière et du vide, v.
343-424. – Le reste est
combinaison, qualité,
accident du vide et de la
substance, v. 425-484. –
Les atomes sont
insécables, immuables,
éternels, v. 485-636. –
Réfutation des philosophes
qui attribuent l'origine
des choses à un, deux ou
quatre éléments :
Héraclite (feu), Xénophane
(feu et eau), Parménide
(feu et terre), Empédocle
(air, eau, terre et feu),
v. 637-836. – Réfutation
de l'Homaeométrie
d'Anaxagore, v. 837-928. –
Noble ambition du poète,
v. 929-959. –
Démonstration de
l'infinitude du monde, v.
960-1062. – Négation des
antipodes, v. 1063-1118.

LIVRE PREMIER

L'UNIVERS ET LES SYSTÈMES

Mère de la Nature, aïeule
des Romains,
O Vénus, volupté des dieux
et des humains,
Tu peuples, sous la voûte
où glissent les étoiles,
La terre aux fruits sans
nombre et l'onde aux mille
voiles;
C'est par toi que tout
vit ; c'est par toi que
l'amour
Conçoit ce qui s'éveille à
la splendeur du jour.
Tu parais, le vent tombe
emportant les nuages,
La mer se fait riante ; à
tes pieds les rivages
Offrent des lits de fleurs
suaves ; et les cieux
Ruissellent inondés d'un
calme radieux.
A peine du printemps la
face épanouie
Par la brise amoureuse
éclate réjouie,
Les oiseaux tout d'abord
chantent, frappés au cœur,
Ta venue, ô déesse, et ton
assaut vainqueur ;
Puis les troupeaux charmés
dans les joyeuses plaines
Bondissent ; tant
d'ivresse a coulé dans
leurs veines !
Ils fendent les torrents !
L'univers est séduit ;
Le monde vivant court où
ta loi le conduit.
Partout, au sein des mers,
des fleuves, des
montagnes,
Sous les bois pleins
d'oiseaux, dans les vertes

campagnes, 20

A travers tous les cœurs
secouant le désir,
Tu fécondes l'hymen par
l'attrait du plaisir.

Toi qui présides seule à
la nature entière,
Toi sans qui rien ne monte
à la sainte lumière,
Puisque rien n'est aimable
et charmant que par toi,
Sois mon guide en ces
vers ; viens, et daigne
avec moi

Pour notre Memmius
dévoiler la Nature.

Tu l'aimes, je le sais ;
ta faveur me l'assure ;
Envers lui tes bienfaits
attestent ta bonté.

Donne donc à mes vers
l'éternelle beauté !

Cependant, assoupis les
fureurs de la guerre ;
Car toi seule aux mortels
sur l'onde et sur la terre
Dispenses les douceurs du
bienfaisant repos.

Oui, Mars, le dieu du
glaive et des sanglants
travaux,

Souvent se laisse aller
dans tes bras ; la
blessure

D'un éternel amour
l'enchaîne à ta ceinture ;
Et, son col arrondi sur
ton beau sein couché,
Tout béant de désir, l'œil
au tien attaché,

Il repaît ses regards
avides ; et son âme
Qui monte, suspendue à tes
lèvres, se pâme. 40

Que tes membres sacrés
d'un long embrassement
Enveloppent, déesse,
enivrent ton amant !

Que ta bouche, épanchant
le baume des prières,
Nous obtienne la fin des
lutttes meurtrières.
Cette œuvre souffrirait de
nos calamités.
Quel esprit serait calme
en ces temps agités?
Et Memmius, ce fils d'une
race héroïque,
Manquerait-il sans honte à
la chose publique?
Or donc, cher Memmius, de
tout soin étranger,
Si tu veux bien
m'entendre, il te faut
dégager,
Et d'une oreille libre
accueillir la sagesse.
Ce trésor, dont mon zèle
ordonna la richesse,
Pour une âme distraite
aurait perdu son prix ;
Tu pourrais dédaigner
faute d'avoir compris.
Car de l'ordre éternel
j'exposerai les causes,
Et l'office des dieux et
l'essence des choses,
Et comment la Nature
accroît et nourrit tout,
D'où vient la vie, en quoi
ce qui meurt se résout.
Tu devras retenir le sens
de quelques termes,
La matière, les corps
primordiaux, les germes,
60
Que l'on nomme éléments
premiers, parce qu'ils
sont
De tous les autres corps
le principe et le fond.
Quant aux dieux, hors du
monde et des choses
humaines,
La loi de leur nature
isole leurs domaines

Dans la suprême paix de
l'immortalité.
Tout péril est absent de
leur félicité.
Satisfaits de leurs biens,
ils n'en cherchent pas
d'autres,
Et, libres de tous maux,
ils ignorent les nôtres.
Ni vice, ni vertu, ni
pitié, ni courroux
N'ont de prise sur eux;
ils sont trop loin de
nous.
Longtemps dans la
poussière, écrasée,
asservie,
Sous la religion l'on vit
ramper la vie ;
Horrible, secouant sa tête
dans les deux,
Planait sur les mortels
l'épouvantail des dieux.
Un Grec, un homme vint, le
premier dont l'audace
Ait regardé cette ombre et
l'ait bravée en face ;
Le prestige des dieux, les
foudres, le fracas
Des menaces d'en haut ne
l'ébranlèrent pas.
L'obstacle exaspéra
l'ardeur de son génie.
Fier de forcer l'accès de
la sphère infinie,
Des portes du mystère il
perça l'épaisseur,
Et, dépassant de loin par
un élan vainqueur
Les murailles de flamme et
les voûtes d'étoiles,
Sa pensée embrassa
l'immensité sans voiles.
De son hardi voyage il
nous a rapporté
La mesure et la loi de la
fécondité,
Et quel cercle émané de

leur intime essence
Des êtres à jamais
circonscrit la puissance.
Il pose sur l'erreur son
pied victorieux ;
La religion croule et nous
égale aux dieux !
Peut-être on te dira que
tu cours à l'abîme,
Que la science impie est
le chemin du crime.
Eh ! qui plus enfanta
d'atroces actions,
Plus de hideux forfaits,
que les religions?
J'en atteste le sang qui
coula dans l'Aulide,
Le sang d'Iphigénie, et
Diane homicide;
La vierge lâchement
livrée, et les héros,
La fleur des Achéens,
transformés en bourreaux !

Le funèbre bandeau sur ce
front pur se noue ;
La laine en bouts égaux se
répand sur la joue.
Un père est là, debout,
morne devant l'autel ;
Les prêtres, près de lui,
cachent le fer mortel ;
La foule pleure, émue à
l'aspect du supplice.
La victime a compris
l'horrible sacrifice ;
Elle tombe à genoux, sans
couleur et sans voix.
Ah ! que lui sert alors
d'avoir au roi des rois
La première donne le nom
sacré de père?
Palpitante d'horreur on
l'arrache de terre,
Et les bras des guerriers
l'emportent à l'autel,
Non pour l'accompagner à
l'hymen solennel,

Mais pour qu'aux égorgeurs
par un père livrée,
Le jour même où l'attend
l'union désirée,
Chaste par l'attentat de
l'infâme poignard,
Elle assure aux vaisseaux
l'heureux vent du départ !
Tant la religion put
conseiller de crimes !
Autre sujet pour toi de
craintes légitimes :
Les poètes toujours ont
rêvé tant d'horreurs ;
De quels songes, moi-même,
et de quelles terreurs
Ne vais-je pas troubler ta
vie et ta pensée?
En effet, par la muse et
les dieux menacée, 120
Contre ce double assaut la
raison lutte en vain.
Encor si de nos maux
l'espoir voyait la fin !
Mais nul terme ne s'offre
aux souffrances humaines,
Dès que la mort y joint
l'éternité des peines ;
Nul répit, nul refuge à
l'esprit inquiet.
La nature de l'âme est
pour l'homme un secret ;
Naît-elle avec le corps?
ou, dans notre substance,
S'est-elle insinuée après
notre naissance?
Périt-elle avec nous?
Échappe-t-elle aux vers?
Les dieux l'engouffrent-
ils dans la nuit des
enfers?
Leur loi, dit-on encor',
la transmet d'être en être
Et dans les animaux la
force de renaître.
Notre Ennius l'a cru, lui
qui, de l'Hélicon
Sur nos bords

transplantant l'arbre
heureux d'Apollon,
Le premier des Latins s'en
couronna la tête.
Mais n'a-t-il pas aussi,
le glorieux poète,
Peint en vers éternels ce
noir marais des morts,
Où les âmes n'ont pas plus
d'accès que les corps ;
Où ne descend de nous
qu'une apparence vide,
On ne sait quel fantôme
étrangement livide? 140
C'est là qu'Homère,
spectre aux lauriers
toujours verts,
Apparut à ses yeux,
versant des pleurs amers,
Et lui développa la nature
des choses.
Donc, avant d'établir les
forces et les causes
Par lesquelles tout naît
sur la terre, et la loi
Qui là-haut fait marcher
la lune et l'astre-roi,
Un problème profond tout
d'abord nous réclame.
Sachons ce qu'est l'esprit
et sachons ce qu'est
l'âme,
Et comment, par la fièvre
ou le sommeil trompé,
L'homme, plein de l'objet
dont son œil fut frappé,
Tremble, et voit en
personne et touche et
croit entendre
Les morts, ceux dont la
terre a dévoré la cendre.
Certes, il est malaisé
d'exposer en ces vers
Les sublimes secrets par
les Grecs découverts;
Notre latin est pauvre ;
et la langue rebelle,
Non moins qu'une science à

mes lecteurs nouvelle,
Souvent m'imposera bien
des termes nouveaux ;
Mais un espoir m'anime en
ces rudes travaux ;
J'aurai pour aiguillon ta
haute intelligence,
Et ta chère amitié sera ma
récompense ! 160

C'est pour toi que les
nuits sereines me verront,
Éclairant la doctrine et
pénétrant à fond
Les replis ténébreux d'une
recherche obscure,
Trouver l'image vraie et
l'expression sûre.

Les ombres de l'esprit,
les terreurs du sommeil
Bravent l'éclat du jour et
les traits du soleil ;
Mais la Nature s'ouvre et
la nuit se dissipe.

Au seuil de la science est
assis ce principe :
Rien n'est sorti de rien.
Rien n'est l'œuvre des
dieux.

C'est à force de voir sur
terre et dans les cieux
Des faits dont la raison
cherche en vain l'origine,

Que nous plaçons en tout
la volonté divine.

De là cette terreur qui
nous accable. Eh bien !

Quand nous saurons que
rien ne peut sortir de
rien,

Nous verrons s'éclairer
notre route, et les
choses,

Sans miracle et sans
dieux, nous révéler leurs
causes.

Que tout vienne de rien?
tout peut venir de tout,

Et la loi de l'espèce en
hasard se résout.

L'homme naîtra des eaux
sans famille et sans
père ;

Les oiseaux, les poissons,
vont s'élancer de terre ;
180

Les bêtes, les troupeaux,
tombant du haut des cieux,
De déserts en guérets
errent insoucieux ;

Plus d'arbres assurés de
fruits toujours
semblables ;

Tout change à tout moment.
Comment sans germes
stables

Expliquer le lien des
générations?

Or, ces germes distincts,
partout nous les voyons.

Aucune forme donc ne monte
à la lumière

Sans un concours certain
de force et de matière ;

Chaque atome renferme une
énergie en soi,

Un pouvoir immanent et
fixe. Et c'est pourquoi

Toute chose ne peut naître
de toute chose.

Si le sol tour à tour
donne au printemps la
rose,

Le pampre au tiède
automne, à l'été le
froment,

C'est qu'à l'heure marquée
un fécond mouvement

Groupe les éléments de la
plante future.

L'embryon apparaît, et la
mère Nature

Met au jour sans péril ses
tendres nourrissons.

Si tout naissait de rien,
que pourraient les saisons

Contre l'explosion
soudaine des naissances?
Il n'existerait plus ni
germes ni substances 200
Dont la loi du milieu pût
régler le concours ;
Le hasard du temps même
annulerait le cours.
Tout grandirait d'un
coup ; et la première
enfance,
Atteindrait brusquement la
pleine adolescence;
Et l'arbre jaillirait de
toute sa hauteur.
Mais c'est ce qui n'est
pas ; tout croît avec
lenteur,
Fidèle en sa croissance
aux vertus de son germe :
Il est donc évident que
chaque être renferme
Ses principes, son fond
propre et substantiel.
Et puis, sans le retour
certain des eaux du ciel,
La terre ne saurait
féconder ses richesses.
Comment pourraient alors
se fonder les espèces,
Si, faute d'aliments, les
vivants étaient morts?
Loin donc de refuser des
éléments aux corps,
Avouons qu'il en est par
milliers dans les êtres,
Souvent communs à tous
ainsi qu'aux mots les
lettres.
Mais si le sol jamais
n'enfanta de géants
Qui puissent d'un seul pas
franchir les océans,
Disperser de leurs mains
les monts dans les nuages,
Et vivre par delà les
limites des âges, 220

C'est donc que chaque
forme a ses germes
distincts,
Qui règlent sa croissance
et bornent ses destins.
Rien donc ne naît de rien,
puisque rien ne commence,
Puisque rien ne s'accroît,
sans force et sans
semence,
Enfin, si nos travaux
fécondent l'univers,
Si chaque jour les champs
gagnent sur les déserts,
C'est que le sol contient
les principes de vie
Que la charrue arrache à
la terre asservie.
Autrement, à quoi bon ce
labeur obstiné?
Toute chose bien mieux,
d'un effort spontané,
A la perfection
atteindrait sans culture.
Etablissons encor ceci,
que la Nature
Rend à leurs éléments les
corps qu'elle dissout.
Tout meurt, rien ne périt.
Si la mort prenait tout,
La forme brusquement s'en
irait tout entière,
Sans qu'un travail, minant
les groupes de matière,
Eût préparé leurs nœuds au
divorce mortel.
La forme est périssable et
l'atome éternel.
Pour que la mort détruise
et décompose l'être
Il faut qu'un coup le
broie ou qu'un choc le
pénètre.
Et si le temps livrait à
l'absolu néant
Les débris dispersés dans
son gouffre béant,
Où prendrait-il de quoi

renouveler le monde?
De quoi perpétuer ce que
Vénus féconde ;
De quoi repaître enfin par
un constant retour
Les races que la terre
appelle et rend au jour?
Où le fleuve rapide et la
libre fontaine
Puiseraient-ils de l'eau
pour la mer toujours
pleine?
Et de quel feu pourraient
les astres se nourrir?
L'âge eût tout consumé si
tout pouvait mourir.
Mais si, contemporain de
l'immense durée,
L'univers de lui-même
incessamment se crée,
C'est que ses éléments
subsistent dans la mort.
Donc le néant n'est pas ;
rien n'y rentre ou n'en
sort.
La mort apparaîtrait
simple et toujours la
même,
Et son premier assaut
serait le coup suprême,
Si, plus ou moins serrés,
les tissus corporels
N'étaient les nœuds divers
d'atomes éternels.
Mortelles sans remède en
toutes leurs parties,
Les formes d'un seul choc
seraient anéanties.
Mais, de ses éléments
variant les accords,
La matière demeure
éternelle, et les corps
Durent, cohésions rebelles
au divorce,
Jusqu'à ce que l'attaque
ait dépassé leur force.
Ainsi, rien ne retourne au
néant ; ainsi, tout

En ces germes premiers,
éternels, se dissout.
Que deviennent les eaux,
lorsque le ciel leur pore
Les précipite au sein
maternel de la terre?
Ces eaux, mais c'est le
blé qui verdoie et qui
luit ;
C'est l'arbre qui s'élançe
et se charge de fruit?
Ces eaux, nous en vivons ;
les bêtes s'en
nourrissent,
Et, joyeuses, d'enfants
les villes se fleurissent,
Et d'oisillons chanteurs
résonnent les forêts ;
Puis les grasses brebis
dans les herbages frais
Couchent leurs corps
lassés ; et le lait,
source blanche,
Des mamelles qu'il gonfle
en flots vivants
s'épanche ;
L'ivresse du lait pur
monte aux jeunes cerveaux,
Et, d'un pied chancelant,
sur les gazons nouveaux
S'ébat l'essor mutin de la
nouvelle race.
Ainsi le fond survit quand
la forme s'efface ; 280
D'échanges mutuels
s'alimentent les corps,
Et nous ne naissons pas
sans le secours des morts.
Le néant, tu le vois, ne
peut engendrer l'être ;
Il ne peut l'absorber.
Mais tu doutes peut-être
De ces corps éternels que
tu n'aperçois pas?
Je vais donc te montrer et
tu reconnaîtras
Que ces germes subtils,
ces invincibles causes,

N'en existent pas moins
dans le tissu des choses.
Tu ne vois pas le vent.
Pourtant il bat les eaux ;

Il disperse la nue,
engloutit les vaisseaux ;
Ses tourbillons volants
couchent dans les
campagnes

Les grands arbres rompus,
couronne des montagnes
Et le frémissement des
forêts et des mers
Répond par sa furie aux
menaces des airs.

Les vents sont donc des
corps, dont l'invisible
masse,

De la terre et des mers
balayant la surface,

De tourbillons soudains
bouleverse les deux ;

Des fluides pareils aux
cours impétueux

Des fleuves, quand les
eaux qui des cimes
descendent,

Torrents soudain gonflés,
dans les plaines répandent
300

Les ruines des bois, des
arbres tout entiers ;

Quand les ponts les plus
forts, vacillant sur leurs
pieds,

Ne peuvent soutenir
l'irruption des ondes ;

Lorsque le rude assaut des
roches vagabondes

Emporte à grand fracas les
digues, abîmant

Au loin ce qui résiste à
son acharnement.

Ainsi courent les vents ;
et leur folles haleines,

Torrents aériens,
s'abattent sur les

plaines ;
Et leurs chocs redoublés
rasent tout devant eux ;
Et, du fouet tournoyant
d'un vertige orageux,
La trombe enlace, étreint
et déchire sa proie.
Ce sont bien là des corps.
Qu'importe qu'on les voie?
L'aquilon dans sa marche
est pareil au torrent :
L'un est un corps caché,
l'autre un corps apparent.
Nous sentons les parfums,
mais leurs corps nous
échappent;
Ce ne sont pas les yeux,
c'est l'odorat qu'ils
frappent.
Est-ce que nous voyons le
froid ou la chaleur?
Et la voix? Elle n'a ni
forme ni couleur.
Mais il faut bien qu'ils
soient d'essence
corporelle,
Puisqu'une impression à
nos sens les révèle. 320
Rien, si ce n'est un
corps, ne touche et n'est
touché.
L'onde humecte le linge au
rivage attaché.
Qu'on l'étende au soleil :
l'eau s'est évaporée ;
Quel œil en a pu voir la
sortie et l'entrée?
Tant l'air a divisé les
parcelles de l'eau !
Avec l'aide du temps le
doigt use l'anneau,
Et la goutte finit par
entamer la pierre ;
Le fer tranchant s'émousse
au contact de la terre ;
Sous un effort caché le
soc va décroissant.
La dalle du chemin cède au

pied du passant.
Le dieu que l'on salue aux
portes de la ville
Sur sa main voit grandir
l'empreinte indélébile
D'innombrables baisers qui
mordent son airain.
Le déchet est palpable,
évident. Mais le grain
Ténu que chaque instant
d'une forme détache,
L'envieuse Nature à nos
regards le cache.
L'accroissement subtil et
régulier des corps
De l'œil le plus perçant
déroute les efforts.
Qui jamais surprendra
l'atome qui délaisse
Les contours amoindris par
la maigre vieillesse, 340
Ou bien ce qu'aux rochers
pendants au bord des eaux
Enlève chaque jour le sel
rongeur des flots !
La Nature agit donc par
des corps invisibles.
Mais tout n'est pas formé
que d'éléments sensibles,
Il existe du vide, et
cette vérité
Va fixer ton esprit par le
doute agité ;
Et, du monde à tes yeux
éclairant la science,
Elle m'assure enfin ta
pleine confiance.
Il existe du vide, un
libre et pur milieu.
Et comment supposer un
mouvement sans lieu?
L'office de tout corps
étant la résistance,
La substance tiendrait en
échec la substance,
Si les corps ne cédaient à
leur choc mutuel ;
Or, de la mer aux monts et

de la terre au ciel,
Nous voyons en tous sens
s'agiter la matière.
Le vide au mouvement peut
seul donner carrière ;
Rien ne vivrait sans lui,
car rien ne serait né
Dans l'univers stagnant
par sa masse enchaîné.
Si compacte, d'ailleurs,
que semble un corps
solide,
Il faut bien qu'en sa
trame il admette du vide.
360

Tu vois filtrer les eaux à
travers le rocher,
L'humidité de l'ancre en
larmes s'épancher,
Dans les membres divers
les aliments descendre,
Du tronc dans les rameaux
la sève se répandre
Et de l'arbre croissant
rejaillir en fruits mûrs.
Le son vole, perçant les
enclos et les murs,
Et jusqu'aux os roidis
entre le froid livide.
Par où passent ces corps?
Passeraient-ils sans vide?
Sans cet espace ouvert tu
t'expliquerais mal
Tant de poids inégaux sous
un volume égal.
Car si le grain de plomb
et le flocon de laine
Étaient pareillement faits
de substance pleine,
Ils pèseraient autant.
Tout corps doit tendre en
bas ;
Et l'essence du vide est
de ne peser pas.
Quand donc tu vois deux
corps remplir le même
espace,
Dans le moins lourd le

vide occupe plus de place,
Le plus pesant est fait
d'un tissu plus serré.

Le vide est donc un point
acquis et démontré.

Il faut, pour en finir,
qu'à tes yeux je dissipe
Une erreur qui pourrait
t'obscurcir ce principe.
380

— L'onde cède, a-t-on dit,
à l'effort du poisson ;
Le flot chassé reflue et
comble le sillon
Que la gent écailleuse a
creusé derrière elle.

Par une pression constante
et mutuelle,
Les corps changent de
place encor que tout soit
plein. —

Mais ce n'est rien
résoudre, et l'argument
est vain ;

Car enfin, ce que l'eau
cède au poisson qui passe
Et le poisson à l'eau qui
s'enfuit, c'est l'espace ;
Sans lui leur double essor
est d'avance arrêté ;

Sans lui, tout corps
languit dans l'immobilité.
Oui, le vide est partout
présent dans la
substance ;

C'est le point de départ
où l'action commence,
Quand deux plans adhérents
sont brusquement
disjoints,

Avant que l'air entre eux
ait rempli tous les
points,

Un vide se produit. Si
largement qu'abonde
L'afflux accéléré de
l'air, l'onde suit l'onde,

Gagnant un lieu d'abord,
puis un autre, puis tout.
L'air n'a donc pas comblé
tout l'espace d'un coup.
Devant l'écart des plans,
dit-on, l'air se
contracte,
Pour moi, je vois un vide
où, fut un corps compact.
400

Ce que je voyais vide est
plein. L'air est subtil ;
Mais peut-il se réduire
ainsi? Mais le pût-il,
Pour qu'il rentre en lui-
même à ce point et
resserre
Ses flots épars, le vide
encore est nécessaire.
Allons, il faut se rendre,
et, sans plus de détours,
Confesser que le vide est
partout et toujours.
Je pourrais alléguer
mainte preuve nouvelle,
Si j'avais à forcer une
foi plus rebelle.
Te voilà sur la trace, et
ta sagacité
Sans effort marchera droit
à la vérité,
Tels, une fois lancés sur
une piste sûre,
Les chiens au flair subtil
sous l'épaisse ramure
Surprennent les abris des
bêtes des forêts ;
Ainsi, de proche en
proche, en leurs gîtes
secrets,
Toi-même au fond des nuits
te glissant vers les
causes,
Tu traîneras au jour le
mystère des choses.
Que si tu faiblissais, si
d'un pas seulement
Tu déviais, alors, j'en

puis faire serment,
De ma lèvre en doux chants
coulerait comme un fleuve
La source inépuisable où
mon esprit s'abreuve ! 420
Et la vieillesse froide
envahira mon corps,
Et de la vie en moi se
rompront les ressorts,
Avant qu'ait de mon cœur
passé dans tes oreilles
Ce trésor d'arguments
amassé par mes veilles.
Reprenons. La nature a
donc deux éléments :
Les corps, groupes doués
de divers mouvements ;
Et le vide, le lieu des
corps et leur carrière.
Le simple sens commun
affirme la matière ;
Que si nous récusons le
témoin et le fait,
Plus de fond, plus de
cause où rattacher
l'effet ;
La raison a perdu son
principe et son guide.
D'autre part, sans milieu,
sans espace, sans vide,
Où pourraient se tenir et
se mouvoir les corps?
De ces deux grands agents
je t'ai dit les rapports
En vain concevrait-on une
troisième essence,
Exempte de tout vide et de
toute substance :
Rien n'existe sans forme
ou sans dimension.
Si faible sur les sens que
soit l'impression,
L'objet en est matière ;
et tout espace où l'être
Sans obstacle palpable
impunément pénètre.
C'est le vide. Ainsi tout,
ou bien doit se mouvoir,

Sinon par un effet de son
propre pouvoir,
Au moins sous l'action de
quelque autre matière,
Ou bien au mouvement doit
servir de carrière.
Or, puisque l'action et
les chocs mutuels
N'appartiennent jamais
qu'aux corps substantiels,

Puisque l'espace ouvert ne
peut être que vide,
Rien n'existe en dehors du
vide et du solide,
Nulle réalité qui puisse
en aucun temps
Donner prise à l'esprit ou
tomber sous les sens.
Nous n'admettrons donc pas
de troisième nature.
Tout ce qu'on rangerait
dans cette classe obscure
Se relie aisément aux deux
premiers états,
Soit comme qualités, soit
comme résultats.
J'appelle qualité ce que
nulle puissance
Noterait d'un objet sans
en briser l'essence :
La chaleur dans le feu, le
poids dans le rocher,
L'humidité dans l'eau,
dans les corps le toucher,

Dans le vide absolu la
pure inconsistance.
Tout ce dont la venue
aussi bien que l'absence
Laisse subsister l'être en
son intégrité,
Comme discorde et paix,
servage et liberté,
Opulence et misère, à bon
droit je l'appelle
Résultat, circonstance,
affaire accidentelle.

Le temps, par soi, n'est pas : c'est la fuite des ans ;

Ce qui fut ou sera lui donne seul un sens.

Le temps, qui l'a touché? Peux-tu séparer l'heure De la réalité qui marche ou qui demeure?

Lorsqu'on nous conte Hélène oubliant son époux, Les Troyens par la guerre abattus, croyons-nous Qu'une existence propre anime encor ces choses?

Non. L'âge irrévocable en a repris les causes, Et les hommes sont morts avec ce qu'ils ont fait.

Des êtres et des lieux tout acte est un effet.

Est-ce que, sans matière, Hélène eût été belle?

Sans espace, comment aurait pu l'étincelle Dont l'amour embrasa le cœur du Phrygien

Jaillir en incendie au rivage troyen,

Et le cheval de bois répandre sur Pergame,

Nocturne enfantement, la vengeance et la flamme?

480

Il faut donc refuser aux faits, simples rapports, Cette réalité qu'ont le vide et les corps ;

Manifestations du mouvement écloses,

Ce sont des accidents de l'espace et des choses.

Tout corps est germe simple ou groupe d'éléments.

Simple atome, il n'est pas de chocs si véhéments

Qu'ils puissent ébranler

cette unité suprême.
Indivisible et plein, il
demeure le même.
Tu doutes, n'est-ce pas?
de cette éternité.
Nulle part n'apparaît tant
de solidité.
La foudre et les clameurs
traversent les murailles ;
La mine fait des monts
éclater les entrailles ;
Le fer dans le brasier
blanchit ; le métal bout ;
La dureté de l'or mollit
et se dissout ;
La glace de l'airain
s'étale en nappe ardente ;
Lorsque s'emplit la coupe
entre nos mains pendante,
Nous sentons à la fois et
monter la liqueur
Et l'argent s'imprégner de
froid ou de chaleur.
Où donc est dans les corps
cette solide trame?
A défaut du regard la
raison la proclame. 500
Ecoute, et quelques vers
te feront concevoir
L'éternité de corps que tu
ne peux pas voir
Et la solidité des atomes,
semence
De tout ce qui se meut
dans la nature immense.
Puisque deux éléments
absolument divers
De leur double principe
ont formé l'univers,
Il faut que chacun d'eux,
irréductible essence,
Existe en soi, par soi, de
sa pleine puissance.
Nous savons que le vide
est l'espace vacant ;
Il s'ensuit que tout corps
de ce vide est absent ;
Et tout corps à son tour

doit exclure le vide.
L'atome est en lui-même
immuable et solide.
Le vide étant un point
nécessaire, avéré,
Ne faut-il pas qu'il soit
de matière entouré?
Car comment les objets
contiendraient-ils du
vide,
S'ils ne le renfermaient
dans un réseau solide?
Qu'est-ce que ce contour,
ce lien, ce tissu?
Un groupe de substance. A
présent, conçois-tu
Qu'aux corps désagrégés
survive la matière
Et que dans son atome elle
demeure entière? 520
Supprimes-tu le vide?
Alors le monde est plein.
Supprimes-tu les corps
dont le contour certain
Détermine et remplit
l'espace qu'il habite?
L'univers se résout en
vide sans limite.
Ce dilemme te place entre
deux absolus ;
Rien n'est plein tout à
fait, rien n'est vide non
plus ;
C'est donc qu'il est des
corps fixes, dont
l'existence
Nous fait du vide au plein
mesurer la distance.
Nul choc intérieur, nul
assaut du dehors,
Rien, ne peut ébranler
l'unité de ces corps.
Sans vide, tu le sais, il
n'est dans la nature
Ni rencontre, ni choc, ni
chute, ni rupture ;
Sans vide, l'eau, le feu,
le froid, agents mortels,

N'entreraient point au
cœur des êtres corporels ;

Et plus de vide en elle
enferme chaque chose,
Plus vite et plus à fond
elle se décompose :

Or si l'atome est plein,
inaltérable, il faut
Que l'éternité siège en ce
corps sans défaut.

Si la matière enfin
n'était pas éternelle,
Le néant l'eût reprise et,
seul, eût dû sans elle
Remplir d'un monde neuf la
place de l'ancien!

Mais il est établi que
rien ne vient de rien,
Et que rien ne retourne où
rien n'a pris naissance.

Il est donc un principe,
une immortelle essence,
Où la mort fait rentrer
les êtres, et d'où sort
Ce qui doit remplacer ce
qu'a ravi la mort.

Et pour braver le poids
des siècles, pour suffire
A ce travail sans fin qui
produit pour détruire,
Il faut l'atome plein dans
sa forte unité.

Si la Nature n'eût à
l'atome arrêté

La dissolution des choses,
la matière,

Par l'âge infatigable
effritée en poussière,

Ne pourrait même plus se
condenser à temps

Pour conduire un seul être
à la fleur de ses ans.

La ruine est rapide et
lente la croissance.

Jouets de la durée,
étreints par la puissance
Invincible des jours sur

eux amoncelés,
Les corps, à l'infini
broyés et morcelés,
Trouveraient-ils jamais le
loisir de renaître?
Or ne voyons-nous pas la
mort réparer l'être,
Et toute forme atteindre à
sa maturité?
Le morcellement donc
s'arrête à l'unité.
Mais comment obtenir de
germes si solides
La molle expansion des
substances fluides,
La terre, l'onde, l'air,
la vapeur et le feu?
Par le concours du vide,
universel milieu.
Si l'atome au contraire
est de molle nature,
D'où vient que le fer
tranche et que la roche
est dure?
L'univers tout entier,
miné profondément,
Va manquer par la base et
perd son fondement.
Les principes sont donc
immuables et fermes,
Et c'est la densité plus
compacte des germes
Qui donne la vigueur à
leurs créations.
Puisqu'un terme constant
aux générations
D'avance a mesuré la
croissance et la vie,
Qu'une ligne certaine et
dont nul ne dévie
A circonscrit le champ de
leur activité,
Puisque le pacte dure, à
ce point respecté
Que l'oiseau dans leur
ordre a gardé d'âge en âge
Les couleurs que sa race
assigne à son plumage,

Il faut qu'en tous les
corps réside un élément
Inaltérable; car, si
quelque changement
A pu dénaturer l'essence
originelle,
C'en est fait : quelle foi
désormais nous révèle
Ce qui peut naître ou non,
comment tout porte en soi
Le développement de sa
force, et la loi
Par la nature assise au
plus profond de l'être?
Quel caprice obstiné
ferait donc reparaître
Jusque chez les enfants de
leurs derniers neveux
Les appétits, l'allure et
les mœurs des aïeux?
Dans l'atome suprême,
insoluble, intangible,
La petitesse atteint les
bornes du possible.
Rien n'existe au-dessous
de l'atome, du point.
Indistinct par lui-même,
il ne s'isole point
De l'être dont il est le
fond et l'origine,
Du corps où par milliers
la Nature combine
Des points semblables,
forts de leur cohésion.
Seuls, ils ne pourraient
pas engendrer l'action ;
Ils se rassemblent donc en
faisceaux dont la force,
Bravant tous les assauts,
les sauve du divorce,
Groupés, non par hasard ou
par leurs volontés,
Mais par l'intime loi de
leurs affinités,
Particules sans nombre,
unités sans parties,
De toute décroissance à
jamais garanties,

Soutiens de l'univers, que
leur enchaînement
Dans leur simplicité garde
éternellement !
Si l'atome n'est pas la
fraction suprême,
Le plus minime corps est
composé lui-même
De corps infiniment
divisibles, et tout
Par moitiés de moitiés en
moitiés se dissout ;
Et l'infini devient la
commune mesure
Entre le point infime et
l'immense nature :
Comment les distinguer?
Est-ce que l'on surprend
Le terme du petit plus que
la fin du grand?
Ce sont deux infinis. Mais
la raison proteste,
Et dans ce mauvais pas un
seul recours lui reste,
L'atome, l'unité pleine,
sans fraction,
Dont le corps simple
échappe à la destruction.
L'être ne se résout qu'en
ses principes mêmes ;
Si ce ne sont pas là les
éléments extrêmes, 620
Au lieu de combiner pour
de nouveaux efforts
Ces poids, ces mouvements,
ces chocs et ces rapports
Par lesquels l'univers se
reconstruit et dure,
Sourds au pressant appel
de la mère Nature,
En stériles fragments
évaporés sans fin,
Ils fuiront à sa voix et
fondront sous sa main.
C'est par leur union
qu'enfante la matière ;
Comment s'uniront-ils
s'ils tombent en

poussière?

Mais s'il n'est pas de
terme à leurs divisions,
Encore faudra-t-il que
nous en convenions !

Un certain nombre au
moins, à tous les coups
rebelle.

Sans perte a dû franchir
la durée éternelle.

O contradiction ! Eussent-
ils résisté?

Condamnés sans retour à la
fragilité,

Auraient-ils pu survivre
aux assauts innombrables,
Au long acharnement des
ans irréparables?

Ils sont donc loin du
vrai, ceux qui, peu
conséquents,

Veulent que le feu seul
échappe aux coups du temps
Et que toute matière au
seul feu soit réduite.

Ils marchent au combat
sous leur maître
Héraclite, 640

Esprit qui doit son lustre
à son obscurité,

Et moins cher aux penseurs
épris de vérité

Qu'à ces cerveaux légers,
niaisement avides

De secrets entrevus sous
des emphases vides,

Dont l'oreille flattée
enivre la raison

Et qui tiennent pour vrai
ce que pare un beau son!

Est-il, je le demande, à
croire que la flamme

De tant de corps divers
seule ait fourni la trame?

Si tous ses éléments sont
de même valeur,

Que produira le feu? plus
ou moins de chaleur,

Selon qu'il se condense ou
qu'il se raréfie.
On n'en obtiendra rien de
plus ; et je défie
Que, d'un principe unique
épars ou contracté,
L'on dérive jamais cette
diversité
Qui paraît dans la forme
et le tissu des choses.
Si même, aidant le feu
dans ses métamorphoses,
Quelques-uns l'ont admis,
le vide s'y mêlait,
Dense ou rare, le feu
resterait ce qu'il est.
Bannissent-ils le vide, à
leur cause inutile?
Ils ressemblent à ceux
dont l'adresse stérile 660
Évite une montée et perd
le droit chemin.
Devant ce qui les gêne ils
reculent en vain,
Ne s'apercevant pas que
l'absence du vide
Ferait de tous les corps
une masse solide,
Impuissante à lancer,
comme fait l'astre aux
cieux,
Des gerbes de chaleur et
de jour radieux.
Rien ne peut, tu le sais,
rayonner sans espace.
Dira-t-on que le feu
s'éteint quand il
s'amasse?
Qu'en ses contractions il
change incessamment?
Vaine subtilité ! Le
refroidissement,
En tuant la chaleur,
détruirait le feu même,
C'est-à-dire leur germe et
leur force suprême ;
Et tout ne pourrait plus
renaître que de rien.

Chaque être a son emploi
fixe ; qui sort du sien
N'est plus lui-même ; il
meurt de sa métamorphose.
Si donc tu ne veux pas que
du néant éclore
Ce multiple univers, il
faut qu'à toute mort
Survive un fondement
inaltérable et fort.
Puis donc qu'il est des
corps que nul pouvoir
n'altère,
Où subsiste à jamais le
même caractère, 680
Dont l'approche, l'écart,
la disposition
Font et défont les corps
nés de leur union,
Le feu n'en doit pas seul
constituer l'essence.
Qu'importerait alors la
présence ou l'absence
De germes tous pareils?
Ils changeraient de lieu,
Mais ils ne perdraient pas
le principe du feu.
Engendré par le feu, tout
tiendrait de la flamme.
Voici la vérité, que le
bon sens proclame :
Il est des corps premiers,
base des autres corps ;
Leur forme, leur concours,
leur ordre, leurs rapports

Manifestent la flamme ou
la font disparaître.
Mais ils ne sont ni feu,
ni rien qui puisse émettre

D'image corporelle
accessible à nos sens.
Dire que tout est feu,
que, seuls partout
présents,
Les éléments ignés sont
l'unique substance,

C'est de l'insanité, quoi
qu'Héraclite en pense.
Tournant contre les sens
leur propre autorité,
Il fausse l'instrument de
toute vérité.
C'est par eux que la
flamme à ses yeux se
révèle ;
Là-dessus leur science est
donc sûre et réelle ; 700
Ils connaissent la flamme ;
et, sur tout autre point,
Tout aussi clair pourtant,
on ne les croirait point !
Est-ce assez de démente ?
Et quel secours nous
reste ?
Qui distingue le vrai du
faux, si l'on conteste
Le jugement des sens ? Dès
lors, nier le feu,
Ou le conserver seul, cela
coûte aussi peu ;
Dire que, hors le feu,
tout est sans existence,
Ou qu'il n'existe pas de
feu dans la substance,
Ce n'est ni plus ni moins
insensé. C'est pourquoi
Ceux-là de l'univers n'ont
pas compris la loi
Qui, par un vain abus de
la métamorphose,
D'un élément unique ont
tiré toute chose ;
Soit qu'ils donnent au feu
le pouvoir créateur,
Soit qu'ils trouvent dans
l'air le souverain moteur,
Soit qu'ils fassent de
l'eau l'universelle mère,
Ou que pour eux le monde
émane de la terre.
D'autres, moins exclusifs
et non moins hasardeux,
En couples producteurs ont
uni deux à deux

La flamme avec le souffle
et le sol avec l'onde;
Ou des quatre Éléments ils
font naître le monde. 720
Ces derniers ont pour chef
un illustre penseur,
Le sage d'Agrigente,
Empédocle, l'honneur
De l'Ile au triple flanc
dont les replis sans
nombre
Font des flots d'Ionie
écumer l'azur sombre.
Un détroit furieux a rompu
le lien
Qui rattachait la rive au
sol italien ;
Là se creuse Charybde, ici
l'Etna fermente,
Et les jets conjurés de sa
lave fumante
Menacent de cracher dans
un nouvel assaut
Leur foudre souterraine
aux tonnerres d'en haut.
On célèbre à bon droit
l'île triangulaire.
Elle a ses gouffres noirs,
son volcan qui l'éclairé;
Elle est riche en
moissons, en peuples, en
trésors.
Mais rien de plus fameux
n'a paru sur ses bords,
De plus grand, de plus
cher que cet homme, dont
l'âme
Eclate en chants divins et
fièrement proclame
Ses intuitions sublimes,
homme tel
Qu'à peine on peut le
croire issu de sang
mortel.
Ce maître, et tout ce qui
dans son ombre chemine
De fronts inférieurs que
sa tête domine, 740

Ces merveilleux devins,
ces initiateurs,
En vain du sanctuaire
enfermé dans leurs cœurs
Ils ont tiré pour nous
plus de réponses justes
Qu'il n'en sortit jamais
de ces trépieds augustes
Où la Pythie écume à
l'ombre des lauriers.
Leur génie échoua sur les
germes premiers.
Ces vainqueurs d'Apollon
n'ont pas compris le
monde,
Et, grands, ils sont
tombés d'une chute
profonde.
Sans vide ils ont voulu
fonder le mouvement ;
C'est leur première
erreur. Car, sans vide,
comment
Concevoir les corps mous à
trame vacillante,
Air, eau, flamme, soleil,
terre, animal ou plante?
Puis, refusant à l'être un
minimum certain,
Ils livrent la nature aux
fractions sans fin.
Or il est évident que la
limite extrême
Où s'arrêtent nos sens est
l'atome lui-même :
C'est là le minimum de
l'être; et je conclus
Que l'atome est ce point
qu'on ne discerne plus.
Ajoute qu'aux objets ils
donnent pour principe 760
Des éléments poreux et
dont la mort dissipe,
Anéantit, la masse et
l'essence; si bien
Que l'univers bientôt doit
retourner à rien ;
Et c'est de rien qu'il

faut que la Nature émane.
Ce sont là deux erreurs
que la raison condamne.
Tous ces corps ennemis,
l'un à l'autre poison,
Ne pourraient accepter
nulle combinaison.
Ils s'enfuyaient épars
comme font dans l'orage
Les tonnerres, les vents,
la pluie et le nuage.
Si les choses enfin
doivent se convertir
En ces quatre éléments
dont on les fait sortir,
Pourquoi donc, aussi bien,
ne pas voir dans les
choses
Les germes de ces corps
dont on les dit écloses?
Ou, l'un de l'autre issus,
par de constants retours
Ils échangent entre eux
leurs couleurs, leurs
contours,
Tout ce qui fait leur
être ; ou bien l'onde et
la terre,
L'air et la flamme, unis,
gardent leur caractère
Et, tout en se mêlant, ne
changent pas de corps :
Alors, rien ne peut plus
naître de leurs accords,
Rien, ni sève, ni sang,
rien qui végète ou vive ;
Chacun conservera sa
nature exclusive ; 780
Et, dans les vains essais
d'un mélange infécond,
Le feu, la terre ou l'eau
resteront ce qu'ils sont.
Pour bannir ces combats et
pallier ce vice,
Il faut un fond commun,
neutre, qui garantisse
Un caractère propre à
chaque être mortel.

Ils partent, je le sais du
feu qui règne au ciel ;
Le feu se change en air,
l'air en pluie, et la
terre
Naît de l'eau ; puis du
sol, dans un ordre
contraire,
L'eau, qui redevient air,
l'air qui redevient feu :
Métamorphoses dont rien
n'arrête le jeu,
Qui, de la nue au sol et
du sol à la nue,
Font descendre et monter
leur chaîne continue !
Mais la mobilité de
pareils changements
Ne saurait convenir à de
vrais éléments.
Il faut qu'en tout
subsiste une immuable
base:
Ou le néant bientôt aurait
fait table rase.
Qui sort de sa nature et
de ses attributs
N'est plus ce qu'il était,
autant dire n'est plus.
Ces quatre éléments donc,
puisque'ils changent et
meurent,
Procèdent forcément
d'autres corps qui
demeurent ; 800
Sinon, le monde entier
croule dans le néant.
Vaut-il pas mieux ravir à
ce gouffre béant
Des corps primordiaux,
dont les constantes
forces,
Par des hymens subtils et
de secrets divorces,
Forment ces corps
changeants, le feu, la
terre, l'eau
Et tout ce qui du monde

anime le tableau?
Mais, dis-tu, l'évidence
est là : du sol éclore,
Dans l'air vivant s'élançe
et grandit toute chose.
Si le souffle constant des
clémentes saisons
N'a point fait sous
l'averse onduler les
moissons
Que la chaleur solaire
essuie et réconforte,
La croissance languit et
la Nature avorte.
Nous-mêmes nous verrions
dépérir notre corps
Et des nerfs desséchés se
rouiller les ressorts,
Si la boisson mêlée aux
aliments solides
Ne répandait la vie en nos
veines avides.
Oui, l'homme se nourrit,
il le faut, j'en conviens;
Il a ses aliments et
chaque être a les siens.
Eh bien ! si la moitié des
choses nourrit l'autre,
C'est que dans tous ces
corps qui réparent le
nôtre 820
La Nature a jeté des
principes communs
Que leurs chocs, leurs
concours plus ou moins
opportuns
Et les impulsions qu'ils
reçoivent et donnent
En groupes variés
diversement ordonnent.
Les germes sont communs,
l'ordre seul est divers ;
Et tout, ciel, feu,
soleil, terre, fleuves et
mers,
Ce qui végète ou vit, les
animaux et l'homme,
Des mêmes éléments

l'univers est la somme.
Pourquoi non? C'est ainsi
que les sons, dans mes
vers,
Communs à plusieurs mots,
forment des mots divers,
Et les groupes changeants
de vingt lettres pareilles
Frappent de sens nouveaux
les yeux et les oreilles.
De leurs combinaisons si
grand est le pouvoir !
Vois donc si la Nature,
immense réservoir
Plus riche en corps
premiers que nos langues
en lettres,
N'a pas de quoi suffire à
l'infini des êtres.
Anaxagore enfin, qu'il
nous faut aborder,
Sur l'Homœométrie a voulu
tout fonder,
Nom grec qu'en notre
langue aucun mot ne peut
rendre,
Mais système explicable et
que tu vas comprendre. 840
Il enseigne qu'un os est
fait de petits os,
Que des gouttes de sang du
sang forment les flots,
Qu'un viscère est
construit de minimes
viscères,
Que la terre consiste en
plus petites terres,
Que l'or est un faisceau
de molécules d'or,
Que de germes ignés la
flamme prend l'essor,
Et l'eau d'atomes d'eau ;
qu'ainsi, dans toute
chose,
L'ensemble est identique à
ce qui le compose.
Il refuse le vide aux
corps en action

Et n'admet point de terme
à leur division ;
Double erreur bien connue
et vingt fois démontrée.
De tels germes n'auraient
ni force ni durée.
S'ils sont pareils aux
corps, ils ne sont rien de
plus ;
Comme eux à la ruine, au
trépas dévolus,
Fuiront-ils, sous la dent
de la mort implacable,
L'assaut qui les poursuit,
le choc qui les accable?
Qui d'entre eux du combat
sortira triomphant ?
Est-ce la terre ou l'eau,
les os, ou bien le sang?
Ni l'un ni l'autre. En eux
rien d'immortel ne brave
La manifeste loi dont tout
être est esclave ; 860
Le néant les attend et va
les engloutir.
Le néant? rien n'y rentre
et rien n'en peut sortir ;
S'il est un point acquis,
c'est celui-là, je pense.
Puisque la nourriture
accroît notre substance,
Il faut que d'éléments
étrangers, c'est trop
clair,
Se forment notre sang, nos
os et notre chair.
Or, si chaque aliment,
liquide ou sec, renferme
Des globules de sang et
des veines en germe,
Des fragments d'os, de
nerfs et de chair
mêlés,
Il faut qu'il soit tissu
d'éléments étrangers.
Si tout ce que produit la
terre existe en elle,
Il faut qu'elle en soit

faite, il faut qu'elle
recèle,
Étrangère à ces corps,
tous ces corps étrangers.
Mettons qu'à l'infini les
termes soient changés ;
Prenons le bois : le bois
est feu, cendre, fumée ;
D'éléments étrangers sa
trame est donc formée,
Ou lui-même est pour eux
un principe étranger.
La réponse est la même et
ne peut point changer.
Reste une échappatoire où
fuit Anaxagore,
Refuge spécieux où je
l'attends encore. 880
Tout, dit-il, est dans
tout ; mais notre œil ne
surprend
Que ce qui surabonde et
brille au premier rang,
Ce qui s'impose à lui par
la force et le nombre.
Les autres éléments se
dérobent dans l'ombre.
Soit. Je veux voir alors,
sous l'effort du moulin,
Le sang jaillir du choc de
la pierre et du grain ;
Je veux trouver en tout
quelque vestige intime
Des tissus et des corps
que notre vie anime.
Il suffira d'ouvrir ou
d'user un contour
Pour que le fond de l'être
apparaisse au grand jour ;
Le lait devra couler de
l'herbe et des fontaines,
Doux et blanc, tel qu'il
sort du pis des brebis
pleines.
Nos yeux distingueront
dans le sol retourné
Les embryons épars de ce
qui n'est pas né,

Les feuilles, les
moissons, les fleurs
toutes formées;
Le bois soudain fendu
montrera des fumées,
Des cendres en petit, des
parcelles de feu.
Or c'est là justement ce
qui n'a jamais lieu.
La raison, écartant ce
bizarre mélange,
Entre les corps divers
établit un échange 900
De principes communs qui,
sans être ces corps,
Les construisent, suivant
leur ordre et leurs
accords.
Sans doute, on a pu voir,
au souffle des tempêtes,
Les grands arbres voisins
entrechoquer leurs têtes,
Et, sur les monts au loin
de pourpre couronnés,
Comme des fleurs jaillir
des foyers spontanés,
Mais ce n'est pas le feu
qui sous le bois se cache,

Ce sont ses éléments, que
le choc en détache
Et dont les flots unis
embrasent les forêts.
Si dans le bois couvaient
tant de bûchers secrets,
Quelle écorce eût dompté
leur fureur délétère?
Dés longtemps l'incendie
aurait rasé la terre.
Avais-je fait la part trop
large à l'ordre, au lieu,
Aux mouvements transmis et
reçus, dont le jeu
A la même matière
autrement combinée
Donne l'aspect ligneux ou
l'apparence ignée?
Mesures-tu l'effet des

moindres changements
En des corps presque nés
de communs éléments?
Les mots semblent ici
confirmer la Nature :
Malgré les traits communs
à leur double structure,
920
Nous ne confondons pas
« ligneux » avec « igné ».
Si, contre l'évidence en
l'erreur obstiné,
Tu veux, assimilant le
principe à la chose,
Confondre les objets et ce
qui les compose,
C'en est fait à jamais des
corps primordiaux.
Je crois voir la Nature
entrer dans le chaos
Et mêler au hasard sur sa
face en délire
L'amertume des pleurs au
tremblement du rire.
En marche, maintenant ; et
puissent mes leçons
Éclairer pour toi l'ombre
où nous nous enfonçons !
Il faudra, je le sais,
disputer la victoire.
Mais, frappant ma
poitrine, un grand espoir
de gloire
De son thyrses magique a
fait vibrer mon cœur.
Fort du suave amour des
Muses, sans terreur
J'entre en ces régions que
nul pied n'a foulées,
Fier de boire vos eaux,
sources inviolées,
Heureux de vous cueillir,
fleurs vierges qu'à mon
front,
Je le sens, je le veux,
les Muses suspendront,
Fleurs dont nul avant moi
n'a couronné sa tête,

Digne prix des labeurs du
sage et du poète 940
Qui, des religions brisant
les derniers nœuds,
Sur tant de nuit épanche
un jour si lumineux !
Et qui nous blâmera, si
par la poésie
Tout ce que nous touchons
est frotté d'ambroisie?
Je suis le médecin qui
présente à l'enfant
Quelque breuvage amer,
qu'il faut boire pourtant.
Les bords du vase, enduits
d'un miel qui les parfume,
A cet âge léger dérobent
l'amertume ;
L'enfant est dupe et non
victime ; il boit sans
peur,
Et dans le corps descend
le suc réparateur,
Emportant avec lui les
douleurs et les fièvres.
Le mensonge sauveur n'a
trompé que les lèvres.
Ainsi je fais passer
l'austère vérité,
Baume suspect à ceux qui
ne l'ont pas goûté.
La foule, enfant
qu'allèche une innocente
ruse,
Cédant sans défiance au
charme de la Muse,
Sous le couvert du miel
boira les sucs amers.
Ainsi puissé-je, ami, te
charmant de mes vers,
Dans ton âme surprise
infuser la Nature !
Je t'ai de la matière
exposé la structure 960
Et la solidité des
principes constants
Qui dans l'espace ouvert
volent, vainqueurs du

temps.
Maintenant, l'univers,
leur ensemble et leur
somme,
Est-il ou non borné? Le
lieu, ce que je nomme
Le vide, champ de l'être
et carrière des corps,
N'est-il pas circonscrit
par d'immuables bords?
Ou remplit-il sans fin
l'immensité profonde?
Mais d'abord, quelle
route, environnant le
monde,
En marquerait le tour?
Pour être limité,
Il faudrait que le monde
eût une extrémité :
C'est au delà des corps
qu'est situé leur terme.
Or rien ne se conçoit que
l'univers n'enferme ;
Rien qui soit au delà de
la totalité.
Donc le monde, le tout,
n'a point d'extrémité.
Il n'importe en quel point
l'observateur se place.
Un pas ou mille pas
n'ôtent rien à l'espace ;
L'infini se dérobe et
n'est pas entamé.
Mais prenons que l'espace
est un cercle fermé.
Cours à l'extrême bord de
sa rive dernière,
Et lance un trait : ou
bien l'impulsion première
980
D'un inflexible vol
l'emportera sans fin ;
Ou quelque obstacle va lui
barrer le chemin.
Choisis, car tu ne peux
sortir de ce dilemme.
Dans les deux cas, où donc
est ta limite extrême?

Que ta flèche rencontre un
obstacle au début,
Ou bien qu'elle passe
outre et vole jusqu'au
but,
La fin que tu cherchais
t'échappera de même.
Va, place où tu voudras le
rivage suprême ;
Je te suis. Tire encor-,
tu tireras en vain ;
Toujours devant le trait
reculera la fin.
Et c'est une retraite
infinie où la fuite
Sans cesse accroît le
champ ouvert à la
poursuite.
Puis, si tout l'univers,
si la somme des corps
Étaient bornés et ceints
d'infranchissables bords,
Sous l'action des poids et
des ans, la matière
Au fond même du monde eût
coulé tout entière ;
Rien n'aurait pu durer
sous la voûte des cieux.
Nous n'aurions plus ni
ciel, ni soleil radieux.
La condensation d'une
chute éternelle
Dans l'abîme eût couché
l'essence originelle. 1000
Mais sans trêve les corps
se font et se défont.
S'ils n'ont point de
répit, c'est qu'il n'est
pas de fond :
Pas de siège où descende
et s'endorme leur masse.
L'aire du mouvement
infatigable embrasse
L'immensité qu'il peuple ;
et l'infini trésor
Assure aux éléments un
éternel essor.
Enfin partout aux yeux un

même fait s'impose :
Une chose toujours limite
une autre chose.
L'air borne les coteaux,
et les monts bornent
l'air,
L'onde borne le sol, et la
terre la mer ;
Mais il n'est pas de chose
extérieure au monde.
C'est en vain qu'à travers
l'immensité profonde,
Depuis l'aube des temps
jusqu'au dernier des
jours,
Les fleuves transparents
prolongeraient leur cours,
Us n'abrégeraient pas leur
carrière future.
Partout au mouvement
s'ouvre un champ sans
mesure.
L'ordre de l'univers
n'admet aucune fin.
Puisque partout le vide
alterne avec le plein,
Qu'ils se servent tous
deux de borne mutuelle,
Leur trame, indéfinie, est
donc perpétuelle. 1020
Sinon, l'un est borné,
mais l'autre ne l'est
plus,
Et seul épand au loin,
sans flux et sans reflux,
Son essence, infinie,
unique et solitaire.
Ni le ciel éclatant, ni la
mer, ni la terre
Ne pourraient échapper
toute une heure au néant.
Pêle-mêle emportés à
l'abîme béant,
Avec le genre humain s'en
iraient en poussière
Les corps sacrés des dieux
et la Nature entière.
Et comment aurait pu cette

diffusion

Grouper les éléments d'une
création?

Car ce n'est certes pas à
dessein, par un pacte,
Par les prévisions d'une
science exacte,

Que se sont combiné» les
éléments des corps.

Ce sont les mille chocs de
tâtonnants efforts,

Les essais hasardeux de
formes, d'assemblages,

Qui seuls, dans l'infini
de l'espace et des âges,

Constituèrent l'ordre où
naquit l'univers.

Puis, une fois jetée en
ses moules divers,

Une longue habitude y
maintint la nature.

A la mer toujours pleine
ainsi le fleuve assure

1040

L'interminable flux de
renaissantes eaux ;

Ainsi, du sol couvé de
rayons toujours chauds,

S'épanouit la vie en sa
fleur toujours neuve ;

Ainsi de feux constants
notre soleil s'abreuve.

Quelles choses pourraient
lutter contre la mort,

Si, du fond de l'espace,
un éternel renfort

Ne réparait la brèche
ouverte en leur structure?

Aux animaux, à l'homme,
ôte la nourriture :

Tu vois tomber leur force
et fléchir leur contour.

Ainsi, dès que, fuyant
sans esprit de retour,

La matière a cessé de
renouveler l'être,

Tout bloc doit se
dissoudre, et, partant,

disparaître.
Quel obstacle opposer à la
dispersion?
Ces chocs extérieurs qui,
par leur action,
Tantôt à coups pressés
forcent un corps
d'attendre
L'afflux des éléments
qu'un autre va lui rendre,
Tantôt, faisant d'un
groupe éclater les liens,
L'ouvrent aux germes neufs
et donnent aux anciens,
Avec la liberté, le temps
de fuir leur chaîne,
Ne supposent-ils pas une
immensité pleine 1060
Et des trésors sans borne,
incessamment ouverts
Au renouvellement de
l'immense univers?
Il faut t'armer ici contre
une erreur dernière.
Ne va pas, Memmius, croire
que la matière
Tende vers un milieu; que,
sans chocs du dehors,
Sans écarts vers le haut
ou le bas, ce grand corps
Se maintienne appuyé sur
un centre suprême.
Comme si rien pouvait
prendre pied sur soi-
même !
Ainsi donc, sous le sol,
montant contre leur poids,
Des êtres suspendus, comme
dans l'eau tu vois
Flotter sous les objets
leur image pendante,
Reposeraient, liés d'une
force ascendante
Sous la terre, dit-on,
marchent, la tête en bas,
Des vivants comme nous, et
qui ne tombent pas ;
Vers le ciel qui sur eux

s'ouvre, pareil au nôtre,
On ne descend pas plus
qu'on ne vole vers
l'autre ;
Leur nuit est notre jour;
des échanges constants
D'eux à nous font tourner
le visage du temps ;
Quand leur vient le soleil
les étoiles nous luisent.
Rêves que tout cela,
visions où conduisent 1080
Les premiers pas qu'on
risque à côté du chemin !
Il n'est pas de milieu
dans le vide sans fin.
Mais prenons qu'il
existe : à quoi bon?
Quelles causes
Près ou loin de ce centre
auraient fixé les choses?
Qu'est-ce que l'infini? Le
lieu de l'univers ;
Les poids, les mouvements,
circulent au travers ;
Au centre comme ailleurs
l'espace reste libre.
Quel point pourrait forcer
les corps à l'équilibre
Et les soustraire au
poids, leur souverain
moteur?
Non. Le vide partout cède
à la pesanteur ;
Partout les pressions
mesurent sa retraite.
Je ne vois nulle part
l'attraction secrète
Qui fait tout converger
vers un milieu fatal.
Aussi les inventeurs de ce
charme central
En ont-ils limité
l'influence à la terre,
A l'eau des océans et des
monts, à la pierre,
Aux corps denses, enfin à
ce qui tient du sol.

Mais loin du centre l'air
précipite son vol ;
Mais les germes ignés vers
les hauteurs
s'assemblent ;
Le centre les repousse ;
et, dans l'éther où
tremblent 1100
Les scintillations des
astres, le ciel bleu
Entretient le soleil qui
se repaît de feu.
Car si le champ nourrit
los mortels, si la
branche,
Sans les sucs que la terre
au pied de l'arbre
épanche,
Ne peut se couronner de
vert feuillage ..., il
faut
Qu'une voûte se forme aux
régions d'en haut ;
Ou dans le vide, avec la
flamme vagabonde,
Vont s'envoler soudain les
murailles du monde,
Entraînant les débris des
corps ; les cieux ouverts
Vont, temples de la
foudre, éclater en
éclairs ;
La terre, sous nos pieds
brusquement dérobée,
A travers la nature, en
ruines tombée,
Pêle-mêle sans nom, dans
le vide béant
Va s'évanouir, et, seule
dans le néant,
Sur les germes frappés de
stérilité morne,
Se développera l'immensité
sans borne.
Dés qu'un grain de matière
a fui, le reste sort,
Et la première brèche est
la porte de mort.

Pour peu que ces leçons
restent dans ta mémoire,
La Nature est à nous. Dans
la nuit la plus noire,
1120

Marche ; l'une de l'autre
écloses, sur tes pas
Voleront des clartés qui
ne s'éteindront pas.

RETOUR À L'ENTRÉE DU
SITE

ALLER À LA TABLE DES
MATIÈRES DE LUCRÈCE

Lucrece

Introduction - livre 1 - livre 3
- livre 4 - livre 5 - livre 6

- Appendice - table des
matières

Oeuvre numérisée par
Marc Szwajcer

autre traduction

Introduction - livre 1 - livre 2
- livre 3 - livre 4 - livre 5 - livre
6

LUCRÈCE

(TITUS LUCRETIUS CARUS)

DE LA

NATURE DES
CHOSSES

(DE RERUM NATURA)

TRADUCTION COMPLÈTE EN VERS FRANÇAIS

AVEC UNE PRÉFACE ET DES SOMMAIRES

ANDRÉ LEFÈVRE

Auteur de *Virgile et Kalidâsa*, de la *Flûte
de Pan*, etc.

Professeur à l'École d'Anthropologie

Nouvelle édition, revue par l'auteur



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES

PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

4, RUE ANTOINE-DUBOIS, 4

1899

Tous droits réservés

LIVRE DEUXIÈME

LES ATOMES

SOMMAIRE

La sérénité épicurienne, v. 1-66. — Permanence, mobilité, combinaisons des atomes, v. 67-120. — Les atomes comparés à la poussière qui s'agite dans un rayon de soleil, v. 121-173. — L'imperfection de l'ordre universel exclut toute

idée d'intervention divine, v. 174-191. – La chute et la déclinaison des atomes, v. 192-258. – La liberté humaine expliquée par la déclinaison des atomes, v. 259-301. – La somme de matière et de mouvement est toujours la même, v. 302-316. – L'immobilité apparente de certains corps est une illusion de notre jugement, v. 317-344. – Variété limitée des figures atomiques, v. 345-534. – Les atomes de chaque type sont innombrables, v. 535-582. – Tout corps résulte d'un concours d'atomes de figures diverses, v. 583-602. – La terre renferme tous les types atomiques des êtres qu'elle produit. 603-611. – Explication allégorique du mythe de Cybèle, v. 612-672. – Fixité des espèces, v. 673-745. – Les atomes ne sont point colorés, v. 746-808. La couleur n'existe que par la lumière, v. 809-847. – Les atomes ne possèdent aucune qualité sensible, v. 848-876. – Le sentiment et la vie sont la combinaison d'éléments insensibles et insensitifs. Génération spontanée, v. 877-944. – Si les atomes sentaient ou étaient accessibles à la sensation, ils ne seraient ni simples ni éternels ; il n'y aurait rien de permanent, v. 905-1037. – Pluralité des mondes habités. v. 1037-1104. – Toutes les combinaisons des éléments sont périssables, v. 1105-1145. – La terre et le monde que nous habitons, ayant commencé, doivent périr, v. 1146-1192.

LIVRE DEUXIÈME

LES ATOMES

Il est doux, quand les vents troublent au loin les ondes,
De contempler du bord sur les vagues profondes
Un naufrage imminent. Non que le cœur jaloux
Jouisse du malheur d'autrui ; mais il est doux
Devoir ce que le sort nous épargne de peines.
Il est doux, en lieu sûr, de suivre dans les plaines
Les bataillons livrés aux chances des combats
Et les périls lointains qu'on ne partage pas.
Mais rien n'est aussi doux que d'établir sa vie
Sur les calmes hauteurs de la philosophie,
Dans l'impassible fort de la sérénité,
De voir par cent chemins l'errante humanité
Chercher, courir, lutter de force et de génie,
Consumer en labeurs la veille et l'insomnie,
Monter de brigade en brigade aux échelons derniers,
Et s'asseoir au sommet des choses, sous nos pieds!
Ah ! misérables cœurs, aveugles que nous sommes !
Quels dangers, quelle nuit profonde, pauvres hommes,
Environnent ce peu qu'est la vie ! Et pourtant,
La Nature, voyez, n'en demande pas tant: 20
Le bien-être du corps et le repos de l'âme;
Ni douleur, ni terreur ; et

c'est tout. Que réclame
Le corps pour être exempt de
tous maux? La santé.
Quant aux raffinements, lits
de la volupté,
La Nature s'en passe, et la
raison comme elle.
A d'autres ces palais où
l'opulence mêle
Aux nocturnes festins, au
bruit des chœurs, au chant
Des cithares, l'éclat des
vaisselles d'argent,
La splendeur des parois de
bronze et d'or vêtues
Et les lampes en feu dans la
main des statues !
Nous, sur le frais tapis d'une
herbe épaisse, aux bords
D'un ruisseau, mollement nous
étendons nos corps.
Qu'importe à nos loisirs la
richesse des marbres,
Quand le printemps nous rit à
travers les grands arbres
Et sur l'herbe répand la
parure des fleurs !
La pourpre, les lits peints
d'éclatantes couleurs
Sur le feu de la fièvre ont-
ils plus de puissance
Que le rude grabat du peuple?
La naissance
Et le commandement suprême et
les trésors
Sont des remèdes vains contre
les maux du corps. 40
Et l'âme? Je vois peu ce que
sa paix y gagne :
A moins qu'à l'heure où bout
dans l'ardente campagne
Le tumulte guerrier ; quand,
rempart des soldats,
Les vastes éléphants
s'avancent aux combats;
Quand partout sous l'airain le
même orgueil s'allume,
Ou que la mer au loin sous tes

vaisseaux écume ;
A moins, dis-je, qu'alors, les
superstitions,
Tremblantes à leur tour devant
tes légions,
S'envolant en déroute à la
voix de la guerre,
Ne laissent ton cœur pur des
soucis du vulgaire!
Mais si cet appareil, risible
réconfort,
N'a jamais écarté les affres
de la mort ;
S'il est vrai que jamais la
meute des alarmes
N'a redouté le glaive et le
fracas des armes,
Et hardiment s'ébat sous la
tente des rois;
Si jamais les grandeurs n'ont
fait peur aux effrois,
Non plus que la splendeur de
l'or et l'étalage
De la pourpre : contre eux
quel recours reste au sage?
Il reste la raison, la forte
vérité.
Eh ! ne vivons-nous pas en
pleine obscurité? 60
La nuit, l'enfant ne voit que
présages funèbres ;
Encor ne tremble-t-il qu'au
milieu des ténèbres ;
Nous, nous tremblons le jour.
L'effroi qui nous poursuit
A-t-il donc plus de corps que
ces terreurs de nuit?
Sur ces ombres le jour épuise
en vain ses flammes;
La science peut seule éveiller
dans les âmes,
A défaut du soleil, l'astre de
la raison.
Regarde. Je m'en vais
t'éclairer l'horizon.
J'exposerai les lois du
mouvement, la force
Qui, des germes réglant

l'accord et le divorce,
Forme et rompt le faisceau des
choses, et comment
De contour en contour erre
chaque élément,
Voyageur éternel dans l'infini
du vide.

La matière n'est pas un bloc
dense et solide.

Tout contour s'amoinde. Des
profondeurs du temps,
Nous voyons tout couler sur la
pente des ans
Et de l'âge à nos yeux dérober
la poussière.

La Nature pourtant reste à
jamais entière.

C'est que tout corps grossit
de ce qu'un autre perd ;
C'est d'automnes flétris que
le printemps est vert.

Ainsi, rien ne s'arrête et
tout se renouvelle ;

L'existence est un prêt ; la
vie est mutuelle.

Telle race décroît, et telle
autre s'étend ;

Pour en changer la face il
suffit d'un instant ;

Et les mortels, coureurs d'une
route infinie,

Se passent en fuyant le
flambeau de la vie.

L'atome pourrait-il s'arrêter?

Son repos

Pourrait-il engendrer des
mouvements nouveaux?

Le croire, c'est tourner le
dos à l'évidence.

Dans le vide infini s'agite la
substance ;

C'est donc leur propre poids
qui meut les éléments ;

Et leurs chocs variés guident
leurs mouvements.

Car ils tombent d'en haut ;
rien ne retient leur chute ;

Insolubles, pesants par eux-

mêmes, la lutte
Qu'amène leur concours les
projette en tout sens.
Mouvements enchaînés l'un de
l'autre naissants !
Pour les mieux concevoir,
souviens-toi que l'espace
Est sans fond. Tu le sais,
nulle région basse
N'arrête et ne retient les
atomes épars.
L'immensité sans bords s'ouvre
de toutes parts.
De cette vérité ne dois-tu pas
conclure
Qu'il n'est point de répit
dans un champ sans mesure?
Le mouvement sans fin règle
donc les rapports
Des principes. Le choc lie ou
disjoint ces corps,
Et la diversité des pressions
rivaies
Élargit ou resserre entre eux
les intervalles.
Les uns, plus condensés,
s'attachent fortement,
Préserver des écarts par
l'enchevêtrement
De leurs angles ; leurs nœuds,
que tout conflit resserre,
Forment, le fer rigide et
scellent dans la terre
Les rocs puissants; c'est
d'eux que les corps durs se
font.
D'autres, frêles, errant dans
le vide sans fond,
Rebondissent au loin ; tissus
sans résistance,
Ils nourrissent de l'air
l'impalpable substance;
D'eux nous vient la clarté
radieuse du jour.
Mais beaucoup, sans pouvoir
entrer dans un contour
Et dans le mouvement des
groupes qu'ils traversent,

Transfuges éternels, au hasard
se dispersent.
Et ce n'est pas un fait rare
ou mystérieux.
Un exemple commun le révèle à
nos yeux. 120
Lorsqu'à travers la nuit d'une
chambre fermée
Le soleil entre et darde une
flèche enflammée,
Regarde, et tu verras, dans le
champ du rayon,
D'innombrables points d'or,
mêlés en tourbillon,
Former leurs rangs, les
rompre, encor, toujours, sans
trêve,
Et livrer un combat qui jamais
ne s'achève !
Tu concevras alors quels
infinis hasards,
Bercent les éléments dans
l'étendue ép.ars,
Tant le petit au grand peut
prêter de lumières !
Le moindre fait nous guide aux
vérités premières.
Compare à l'univers ce nuage
vermeil,
Ce monde que balance un rayon
de soleil.
Je veux te faire lire en cette
humble poussière
Le travail invisible et sourd
de la matière.
Vois ces points, sous des
heurts que l'œil ne saisit
pas,
Changer de route, aller,
revenir sur leurs pas,
Ici, là. Quelque atome en
passant les dérange,
Et c'est ce qui reforme ou
défait leur phalange :
Par lui-même en effet se meut
tout corps premier.
Sur les groupes errants qui
n'ont pu se lier 140

S'il tombe un poids égal, il
les réduit en poudre.
L'imperceptible choc n'a-t-il
pu les dissoudre?
Ont-ils pu résister? Ils
tremblent seulement.
Ainsi des corps premiers part
tout ce mouvement
Qui par degrés arrive à nos
sens et rencontre
Enfin ces frêles grains que le
rayon nous montre.
Nous voyons ondoyer leur
poussière, et nos yeux
Ne peuvent point saisir la
cause de leurs jeux.
Maintenant, Memmius, un
exemple entre mille,
Pour montrer à quel point la
matière est mobile :
Quand l'aube sur la terre
épand ses feux nouveaux,
Lorsque, dans les forêts sans
chemins, les oiseaux,
En foule voltigeants, de leurs
chansons limpide
Emplissent à l'envi les bois
et l'air fluide,
Vois quel subit éclat : le
soleil prend l'essor
A peine, que déjà le monde est
vêtu d'or !
Encor ces traits ardents que
le soleil nous darde
Ne fendent pas le vide, et le
ciel les retarde ;
Il leur faut écarter les flots
aériens ;
Eux-mêmes ne vont pas un par
un ; leurs liens 160
Les groupent en faisceaux qui
se croisent en route,
Ils s'arrêtent l'un l'autre,
et leur lutte s'ajoute,
Obstacle intérieur, aux
conflits du dehors.
Mais les atomes purs, germes
simples des corps,

Forts de leur unité, dans
l'absolu du vide,
Sans obstacle étranger vont où
leur poids les guide.
Il faut donc que leur vol
passe en rapidité
Certes, et de beaucoup,
l'essor de la clarté,
Et, dans le temps que met
l'astre à dissiper l'ombre,
Puisse atteindre à la fois des
régions sans nombre.
D'où viendrait un retard?
Crois-tu que, par moment,
Ces corps tiennent conseil et
que chaque élément
S'arrête à raisonner sur la
marche des choses?
Que nous disent-ils donc, ces
vains chercheurs de causes
Qui jugent la Nature
incapable, sans dieux,
D'effets si doux à l'homme et
si judicieux?
La marche de l'année et les
moissons constantes,
La propagation des formes
renaissantes,
Ces doux entraînements du
désir, ces hymens
Qui sauvent de la mort la race
des humains, 180
Grand œuvre de Vénus féconde,
où nous convie
La sainte volupté, guide et
loi de la vie,
Tout pour eux est calcul, tout
est d'ordre divin.
Jamais erreur ne fut plus loin
du vrai chemin.
Quand bien même en effet
j'ignorerais l'essence
Des éléments premiers, germes
de la substance,
Les imperfections des choses
et des cieux,
Tout m'instruirait qu'un monde
à ce point vicieux

Ne peut être le fruit d'une
raison divine.
Mais réservons ce point,
Memmius ; je termine
Ma démonstration des lois du
mouvement.
Établissons d'abord, c'est, je
crois, le moment,
Qu'il ne peut exister de corps
dont la matière
Tende en haut par sa force et
remonte en arrière.
La flamme semble prendre
Épicure en défaut ;
Pour naître et pour grandir tu
la vois tendre en haut.
L'arbre aussi monte en l'air
et la plante se dresse :
Mais puisque tout ailleurs
selon son poids s'abaisse,
Lorsque la flamme agile au
faîte de nos toits
Bondit, léchant la pierre et
dévérant le bois, 200
C'est hors d'elle, et non pas
dans sa propre tendance
Que nous devons chercher la
force qui la lance.
Ainsi le jet du sang jaillit
de nos vaisseaux.
Ne vois-tu pas aussi la
révolte des eaux
Revomir aisément la plus
robuste poutre ?
En vain cent bras nerveux
l'enfoncent d'outre en outre ;
Plus profonde est la chute, et
plus brusque est le bond.
Qui droit en haut la pousse et
la chasse du fond ;
Et plus son front dressé
dépasse la surface.
Qui doute cependant que le
bois, par sa masse
Dans le vide emporté, ne
descende au travers ?
Ainsi monte la flamme, ainsi
l'effort des airs,

Encor bien qu'elle tombe
autant qu'il est en elle,
Change en ascension sa chute
naturelle.

Ne vois-tu pas s'épandre en
long sillons de feux
Les sublimes flambeaux qui
volent dans les deux,
Dés que la nuit leur ouvre une
maille en ses voiles?

Ne vois-tu pas tomber en terre
les étoiles r

Et le soleil aussi, des hautes
régions,

Verse au loin ses chaleurs et
sème ses rayons. 220

Donc les feux du soleil
descendent vers la terre.

Du nuage en lambeaux s'échappe
le tonnerre ;

Les foudres en tout sens se
croisent, et leurs coups
S'abattent, trop souvent, sur
la terre et sur nous.

Retiens ce point encor: par le
poids qui le guide

Tout corps en droite ligne est
porté dans le vide ;

Mais, sans qu'on puisse dire
en quel temps, en quel lieu,
Chaque atome en tombant
décline un peu, si peu
Que sa pente invisible est à
peine réelle.

S'ils ne déclinaient point,
si, d'un jet parallèle,

Comme les gouttes d'eau
tombaient les éléments,

D'où seraient nés les chocs et
les enchaînements?

Est-ce que la Nature eût pu
créer les choses?

Dans l'absolu du vide il faut
que tu supposes

Certains corps que leur poids,
accélérant leur cours,

Directement d'en haut jette
sur les moins lourds,

Et dont le choc fécond puisse engendrer le monde.

Rien n'est plus loin du vrai.
Si dans l'air, si dans l'onde,
Tout corps précipité selon son poids descend,
C'est que l'eau-, trop mobile,
et que l'air, trop glissant
240

Pour opposer à tout d'égales résistances,
Doivent céder plus vite aux masses les plus denses.

Mais le vide, à quel poids,-en quel temps, en quel lieu,
Pourrait-il résister? C'est un libre milieu

Par où l'atome court où son destin le guide.

La masse est annulée ; et l'impassible vide

Aux poids les moins égaux livre un passage égal.

Jamais donc les plus lourds, de leur choc vertical

Frappant les plus légers, n'engendreront les causes

Des mouvements divers qui produisent les choses.

Il faut donc revenir à la déclinaison,

Au moindre écart possible admis par la raison,

Si subtil, en tous cas, que jamais il n'implique,

L'évidence le nie, une descente oblique.

Nous voyons par leur poids tous les corps tendre en bas

Autant qu'il est en eux. Mais ne peuvent-ils pas,

(Quel regard assez fin de si près Les inspecte?)

Dévier tant, soit peu de la ligne directe?

Enfin, si, l'un à l'autre à jamais enchaînés,

Toujours des chocs anciens les

chocs nouveaux sont nés, 260
Si nul écart ne rompt ce pacte
d'esclavage
Et n'ouvre au mouvement
quelque secret passage
Dans le cercle infini qui
domine et contient
La marche des effets et des
causes, d'où vient
Que ranimai échappe au fatal
équilibre?
D'où vient, dis-je, aux
humains, cette volonté libre
Qui les guide, arrachée à la
fatalité,
Vers le but qu'au désir marque
la volupté?
Sans heure ou lieu fixé, tout
notre corps décline
Où le porte l'esprit. En nous
est l'origine
Du mouvement, et c'est de
notre volonté
Qu'en nos membres émus coule
l'activité.
Vois les coursiers, à l'heure
où s'ouvre la barrière,
Ne pouvoir assez tôt bondir
dans la carrière
Au gré du fier désir qui bout
sous leur poitrail.
Il faut du temps ; il faut
que, par un sourd travail
Sur tous les points du corps
mise en jeu toute entière,
Aux ordres de l'esprit réponde
la matière.
C'est du cœur que tout part ;
et cette impulsion
Qui va de membre en membre
infiltrer l'action, 280
Notre volonté même en est la
source intime.
Autre est le mouvement quand
un choc nous l'imprime.
Par la force ébranlés, sous
l'assaut du dehors
Nous sentons malgré nous

frémir tout notre corps,
Tant que la volonté n'en
reprend pas l'empire.
Et lorsque sous l'assaut notre
révolte expire,
Quand nous roulons, poussés
par l'obstacle vainqueur,
Éperdus, c'est alors qu'au
fond de notre cœur
Quelque chose proteste et se
roidit et lutte,
Qui, parfois détournant ou
retardant la chute,
Maîtrise enfin le corps en sa
course arrêté.
Ce frein de nos transports,
c'est notre volonté.
Donc, ou ce libre effort est
un effet sans cause,
Ou, tu dois l'avouer, ce
mouvement suppose
Une force qui n'est ni le choc
ni le poids,
Et dont, comme nos corps,
l'atome suit les lois.
Le poids empêche bien qu'à
l'acte ne préside
Un agent étranger ; mais
l'esprit qui nous guide
Demeure libre en nous malgré
la pesanteur.
C'est la déclinaison qui meut
notre moteur ;
C'est cet écart subtil, qui,
sans route suivie,
Sans heure et sans lieu fixe
en liberté dévie.
Le fond primordial n'a pas
changé. Jamais
Dans sa trame il ne fut plus
dense ou moins épais.
Sa masse ne subit ni perte ni
croissance.
Donc les germes premiers qui
forment la substance
Gardent le mouvement qui
dirigea leur cours
Et, tel qu'il est acquis, le

garderont toujours.
Ce qui naissait naîtra. Chaque
être a sa mesure
Que lui font l'habitude et sa
propre nature,
Cercle où tout doit éclore et
croître et se mouvoir.
L'univers, c'est le tout sans
bornes. Quel pouvoir
Détournerait du tout une seule
parcelle?
Où fuir? et d'où rentrer?
Quelle force nouvelle
Viendrait troubler la marche
et l'ordre des rapports?
Tout réside en la somme, et
rien n'est en dehors.
Tandis que tout gravite et se
meut par soi même,
L'ensemble cependant goûte une
paix suprême ;
A moins qu'un pouvoir propre,
à leur forme inhérent,
N'arrache certains corps à ce
calme apparent : 320
Comment s'en étonner?
L'impalpable substance
Hors de notre portée a placé
son essence ;
Va-t-elle à nos regards livrer
son mouvement?
Surtout quand, tous les jours,
le seul éloignement
Leur cache l'action du corps
le plus visible?
Vois là-haut ces brebis ;
d'une marche insensible
Elles vont, tondant l'herbe au
penchant du coteau ;
Leur instinct les attire à
l'endroit le plus beau
Et le mieux emperlé par la
jeune rosée.
Puis les agneaux, repus, de
leur tête frisée
Se choquent, doucement
rebelles. Jeux perdus !
Qu'à gardé le lointain de ces

traits confondus?

Une blancheur qui dort sur les
prés qui verdoient.

Ailleurs, des légions par
masse épaisse ondoient ;

Elles couvrent les champs ; et
sur leurs flancs guerriers

De piques hérissés, un vol de
cavaliers

D'élans impétueux ébranle au
loin la plaine :

Le feu des glaives monte au
ciel ; la terre, pleine

D'une splendeur d'airain, sous
les pieds des soldats

Tremble, et l'écho frappé par
la voix des combats 340

La rejette en clameur aux
voûtes étoilées.

Il est tel mont, pourtant,
d'où l'éclair des mêlées

Semble aux yeux une tache
immobile, lueur

Fixée en quelque point du sol
inférieur.

Poursuivons. Revenant aux
germes, aux principes,

Je cherche ce qu'ils sont, et
je note en leurs types

Une diversité native ; non pas
tant

Qu'il existe entre tous un
désaccord constant ;

Mais nul corps de tout point
n'est à l'autre identique :

La forme des facteurs ne peut
donc être unique.

Quel hasard eût tissé, dans la
trame sans fin,

D'un fil toujours pareil un si
changeant dessin?

Les germes, tu le sais,
doivent être innombrables.

Comment leur refuser des
formes dissemblables?

Prends-moi tout ce qui vit, le
genre humain, la gent

Muette des nageurs aux

écailles d'argent,
Les bêtes et les fleurs ;
prends les races ailées,
Gais oiseaux voltigeants sous
les vierges feuillées,
Et ceux dont les étangs, les
sources et les mers
Sur leurs bords animés
rassemblent les concerts ;
Chacun a sa figure et du
voisin diffère.
Sans quoi, par où l'enfant
connaîtrait-il la mère,
Et la mère l'enfant? Instinct
commun à tous,
Qui ne manque pas plus aux
animaux qu'à nous.
Souvent au seuil des dieux,
paré pour l'hécatombe,
Devant l'autel qui fume, un
jeune taureau tombe,
Exhalant par sa plaie une
écume de sang.
Et la mère orpheline, en tous
lieux dispersant
L'empreinte de son pied
fourchu, marche, regarde,
Explorant tout des yeux, si
quelque ombre lui garde
Son fils perdu. Parfois, elle
attend ; ses regrets
De longs gémissements
remplissent les forêts.
En sa perte absorbée, elle
court à l'étable.
Rien ne distrait son cœur du
souci qui l'accable.
Fermes gazons nourris de
rosée, arbrisseaux
Tendres, fleuve à plein bord
roulant ses claires eaux,
Sur ce mal obstiné tous les
charmes échouent.
Voit-elle dans les prés
d'autres taureaux qui jouent?
Vaine diversion ! Ce qu'elle
cherche, c'est
Quelque chose de sien, et

qu'elle connaissait.
L'agneau mutin s'attache à la
brebis bêlante,
Et le tendre chevreau suit
d'une voix tremblante
Sa mère au front cornu. Chacun
trouve et connaît,
La Nature le veut, sa mamelle
et son lait.
Choisis, non entre tous, mais
dans la même espèce,
Un épi; si semblable aux
autres qu'il paraisse,
Il a ses traits à lui, qui ne
sont pas les leurs.
Sur le sein de la terre,
ainsi, de cent couleurs
Peignant le sable mou, luisent
ces coquillages
Que le flot calme laisse aux
courbes des rivages.
Quel maître aux éléments
défend de varier?
Ils sont parce qu'ils sont.
Nulle main d'ouvrier
Dans un moule commun n'a fondu
les principes.
Je dis que leur figure admet
différents types.
Et tout s'explique ainsi. Le
feu du ciel, l'éclair
Subtil et pénétrant porte plus
loin dans l'air
Que le nôtre, nourri de bois
ou de résine.
Pourquoi? c'est qu'il est fait
de matière plus fine.
Il traverse aisément des pores
trop étroits
Pour le nôtre, épaissi de
résine ou de bois. 400
La corne, qui ne peut arrêter
la lumière,
Rejette l'eau. Pourquoi?
Texture moins grossière,
La fluide clarté passe où
l'eau tombe en vain.
Du filtre en un moment nous

voyons fuir le vin.
Mais l'huile est paresseuse et
coule goutte à goutte.
C'est que ses éléments sont
plus épais sans doute
Ou plus enchevêtrés ; leurs
angles résistants
Se mêlent, sans pouvoir se
séparer à temps
Pour que dans le trajet, les
atomes de l'huile
Trouvent chacun sa voie aux
pores de l'argile.
Autre exemple. Le lait et le
miel onctueux
Laissent dans notre bouche un
goût délicieux.
Bois-tu l'absinthe amère ou
l'acre centaurée?
Ta lèvre se tordra, de leur
fiel pénétrée.
Rien de plus naturel Ce qui
flatte nos sens
Est fait de corps polis,
sphériques et glissants ;
Mais les rudes boissons, les
sucs au goût sauvage
Sont d'atomes crochus le
tenace assemblage,
Nos sens doivent pâtir de leur
contact amer,
Qui déchire en passant les
fibres de la chair. 420
Bref, toute impression, bonne
ou mauvaise, implique
Un désaccord certain dans la
forme atomique.
Quand l'aigre scie éclate en
rauques sifflements,
Irons-nous la former d'aussi
doux éléments
Que la corde où s'éveille et
tendrement soupire
L'air par d'agiles doigts
figuré sur la lyre?
Quoi ! les parfums d'encens
par l'autel exhalés,
Quoi ! les jeunes safrans sur

la scène effeuillés,
Et le cadavre noir que le
bûcher calcine,
Des mêmes éléments
frapperaient ta narine?
Compare au doux régal des
riantes couleurs
L'éclat dont la piqure arrache
aux yeux des pleurs,
Les teintes d'aspect faux ou
sombre; ces contraires
Par la forme et le fond
peuvent-ils être frères !
Non ! Tout contact heureux
vient d'atomes glissants,
Et, sans quelque rondeur, rien
ne flatte les sens ;
Toute impression dure est dure
dans ses causes
Et veut quelque rudesse en la
trame des choses.
Disons qu'il est aussi des
germes ambigus,
Ni tout à fait polis, ni tout
à fait aigus, 440
Qui, dressant à moitié leur
pointe minuscule,
Chatouillent sans blesser.
L'aunée et la fécule
Doivent leur saveur mixte à
ces combinaisons.
Enfin, les feux cuisants, les
rigides glaçons,
N'ont ni les mêmes dents ni la
même morsure ;
Et l'épreuve du tact est là
qui nous l'assure.
Le tact, par tous les dieux,
le tact, vrai sens du corps,
Juge l'impression, choc venu
du dehors
Ou contrecoup secret d'une
blessure intime ;
Soit que de notre chair Vénus
féconde exprime
Les sucs générateurs, soit
qu'un mal sourd entre eux
Choque les éléments confus et

douloureux;
Comme il peut t'arriver,
lorsque ta main t'échappe
Et, tombant sur toi-même, en
quelque endroit te frappe.
Ainsi les éléments, j'en
atteste les faits,
Sont divers en leur forme
ainsi qu'en leurs effets.
Considère les corps d'aspect
rude et compacte :
L'étroit enlacement de crocs
pressés contracte
Leur substance en faisceaux
noués profondément.
En tête de ces corps marche le
diamant, 460
A tous les coups rebelle, et
l'airain, qui s'emporte
En lamentations lorsque tourne
ta porte,
Et le silex robuste et
l'inflexible fer.
Quant aux fluides purs, comme
l'onde et l'éther,
Leurs atomes sont ronds, leur
substance est polie;
Leurs globules fuyants, que
nul crochet ne lie,
Roulent selon leur pente en
flots pulvérisés
Tous ces groupes enfin qui,
tout à coup brisés,
S'échappent en tous sens,
vapeur, fumée ou flamme,
Bien que tout ne soit pas rond
et lisse en leur trame,
De nœuds trop forts non plus
ne sont pas attachés :
Ce qui pique nos sens traverse
les rochers.
Leurs germes ne sont pas
adhérents et tenaces,
Puisqu'un souffle de vent les
disperse. Leurs faces
Présentent, non des crocs,
mais des aiguillons droits.
Le fluide et l'amer se

combinent parfois,
Comme dans l'eau marine. Eh
bien ! le fait s'explique :
Ce qui blesse est aigu, ce qui
glisse est sphérique.
Les deux types mêlés ne
s'enchevêtrent pas ;
Nul besoin de crochets ; ils
vont du même pas ; 480
Il en résulte un corps qui
déchire et qui coule,
Acide puisqu'il mord,
globuleux puisqu'il roule.
Fais mieux. Prends sur le fait
ces crocs et ces rondeurs
Que Neptune amalgame en ses
acres sueurs.
En les désagrégeant, distingue
leur nature.
La terre qui boit l'onde en la
filtrant l'épure
Et dans ses réservoirs la
distille sans fiel ;
L'amère aspérité des principes
du sel
Dans les pores du sol les
arrête au passage.
De ces enseignements découle
et se dégage,
Corollaire certain, une autre
vérité :
Des types différents le nombre
est limité.
Sans quoi nous pourrions voir
la forme de tel germe
Exiger le concours
d'accessions sans terme.
La loi des éléments c'est
l'exigüité.
Leur petitesse exclut tant de
diversité.
Coupe en trois, coupe en cinq
leur substance indivise ;
Intervertis en l'ordre ;
essaie, invente, épuise,
En plaçant à ton gré ces
minimes fragments,
Les possibilités de leurs

agencements. 500

Fais-les passer de bas en haut, de gauche à droite:

Hors d'une aire en tout sens également étroite,

Tout changement implique accroissement de corps.

Toute nouvelle forme et tous nouveaux rapports

Vont réclamer l'appoint de parcelles nouvelles

Qui, de quelque élément, si minces fussent-elles,

Porteraient la grandeur jusqu'à l'immensité.

Ce qui ne se peut point, nous l'avons constaté.

L'atome donc repousse et son nom même nie

Une diversité de formes infinie.

Autrement, la splendeur des robes d'Orient,

Le dos des paons, qui traîne un manteau si riant,

Et la pourpre superbe, honneur de Mélibée,

Des sucres thessaliens du murex imbibée,

Par quelque éclat plus vif pâliraient éclipsés.

L'ambre en parfum, le miel en saveur dépassés

Tomberaient en mépris. Le chant divin qu'inspire

Le souffle d'Apollon aux cordes de la lyre

Se tairait, et le cygne avouerait un vainqueur.

Tout monterait sans fin de l'exquis au meilleur ; 520

A moins que, d'une marche inverse mais semblable,

Toute chose tombant du pire à l'exécrable,

Une progression de dégoût n'offensât

L'oreille ou le palais, la vue

ou l'odorat.
Or rien de tel n'existe. Il
est un point extrême
Où toute qualité se limite
elle-même.
Conviens donc avec moi que la
variété
Des formes ne sort point d'un
cercle limité.
La glace et la fureur du feu
marquent le terme
D'un champ qu'ouvre un excès
et qu'un autre excès ferme.
Entre elles la tiédeur occupe
le milieu ;
Et ses gradations vont de la
glace au feu ;
Leur force est donc bornée, et
remplit l'intervalle
Où siègent aux deux bouts
l'une et l'autre rivale.
De là découle encore une autre
vérité :
Si des types divers le nombre
est limité,
Le nombre est infini des
atomes semblables.
Leur tout serait borné s'ils
n'étaient innombrables.
Or nous savons que rien ne
borne l'univers ;
Et peu de mots, s'il est
quelque charme en nos vers,
540
Vont te prouver qu'il faut que
les premiers principes
Soient en nombre infini dans
chaque ordre de types,
Pour suffire à ces chocs qui
font et qui défont
Sans trêve le tissu de
l'infini sans fond.
Telle espèce vivante en nos
climats est rare,
Dont la nature ailleurs se
montre moins avare.
Dépaysés chez nous, ces vastes
éléphants,

Armés d'étranges mains qui
semblent des serpents,
Pullulent, fils du sol, sur
des rives lointaines ;
Dans l'Inde, leurs milliers se
comptent par centaines,
Et font un mur d'ivoire à leur
pays natal,
Rempart impénétrable au monde
occidental.
Tant la loi qui remplit les
cadres de la vie
Peut prodiguer ailleurs ce
qu'elle nous envie.
Mais va plus loin ; suppose,
on t'accorde ce point,
Un être unique, seul de son
sang, qui n'ait point
De pair ni de second dans le
reste du monde :
Je dis que sa matière autant
qu'une autre abonde ;
Qu'il ne peut, sans un nombre
infini d'éléments,
Naître, vivre, grandir, ni
trouver d'aliments. 560
Vois-tu flotter au loin, seuls
dans l'espace énorme,
Les germes destinés à cette
unique forme?
Quel hasard groupera leurs
globules subtils?
Où, d'où, par où, comment se
reconnaîtront-ils,
Etrangers dans la foule en
cette mer profonde?
Ainsi, quand la tempête, en
naufrages féconde,
Déchire gouvernails, mâts,
antennes, haubans,
La forte mer, qui tord les
poupes et les bancs,
De débris surnageants sème au
loin ses rivages,
Afin que les mortels, témoins
de ses ravages,
Sachent sa perfidie et sa
déloyauté,

Et que nul désormais ne puisse
être tenté
Par le sourire faux de sa paix
meurtrière ;
Dans ses convulsions ainsi
l'ample matière
Doit disperser au loin sur
l'infini des temps,
Si leur nombre est borné, les
atomes flottants,
Sans union possible ou
durable, sans force
Contre la décroissance et
l'éternel divorce.
Et c'est ce qui n'est pas. Un
assidu concours, 580
Groupant les corps accrus, en
maintient les contours.
Tu le vois, le fait même, en
limitant leurs types,
Proclame illimité le nombre
des principes.
De là vient que nul choc, nul
effort dissolvant
Ne peut tuer d'un coup tout un
genre vivant,
Et qu'il n'est pas de force et
d'activité mère
Qui puisse éterniser une forme
éphémère.
C'est une lutte égale où les
deux combattants
Se balancent depuis l'origine
des temps ;
Le vaincu se relève et le
vainqueur succombe ;
Le berceau vagissant alterne
avec la tombe ;
L'aube chasse la nuit, la nuit
succède au jour,
Et nulle heure ne vient sans
mêler à son tour
Aux clameurs des enfants qui
sortent des ténèbres
Les sanglots, compagnons des
angoisses funèbres.
Retiens ce point encor, qu'au
fond de ton esprit

D'un trait durable et clair je
voudrais voir inscrit :
Dans les êtres connus, rien
dont la trame entière
Consiste en une seule espèce
de matière ;
Rien qui ne soit un groupe, un
concours d'éléments;
Et plus de facultés,
d'aspects, de mouvements, 600
S'assemblent dans un corps,
plus règne en ses principes
Une variété de genre et de
types.
Commençons par la terre. Elle
enferme en ses flancs
La source de ces eaux dont les
tributs roulants
Renouvellent la mer immense ;
elle recèle
La flamme qui du sol par cent
bouches ruisselle,
Ces feux que des Etnas
vomissent les fureurs ;
Elle possède enfin les
semences des fleurs
Et des blondes moissons, les
germes des feuillages
Mouvants, des fruits heureux
et des frais pâturages :
De quoi sustenter l'homme et
les bêtes des monts.
Ce n'est donc pas à tort que
nous la proclamons
Mère auguste des dieux, des
hommes et des êtres,
Et qu'elle est apparue aux
chantres grecs nos maîtres
Haut montée en un char traîné
par deux lions.
Caria terre, pendante au sein
des régions
Célestes, ne saurait s'asseoir
sur elle-même;
Et ses lions domptés sont
l'évident emblème
Des cœurs durs amollis par les
soins maternels.

Les cités qu'elle abrite en
des forts naturels 620
A son front ont valu la
couronne murale
Qui de loin aux terreurs
populaires signale
Son marbre solennel en
triomphe porté.
De là son culte antique et
partout respecté.
Ses prêtres et son nom
rappellent la Phrygie,
Où les traditions veulent que
sa magie
Pour le donner au monde ait
évoqué le blé.
Ces galles furieux, cortège
mutilé,
Semblent crier : enfants
ingrats envers vos pères,
Insensés contempteurs du culte
de vos mères,
Vous ne méritez plus
d'engendrer des humains !
Et la peau des tambours tonne
au choc de leurs mains,
Et la cymbale éclate, et les
cornets farouches
Avec le fifre aigu glapissent
sous les bouches ;
Le mode phrygien exalte leur
fureur ;
La pique au bras, joyeux, ils
courent ; et l'horreur
Effare et traîne aux pieds de
la Mère Idéenne
L'ingratitude impie et le vice
et la haine.
Muette, elle s'avance à
travers la cité,
Aux âmes comme aux corps
dispensant la santé. 640
Semés sur son chemin, l'or et
l'argent résonnent ;
D'un nuage odorant les roses
la couronnent,
Voilant la grande Mère et ses
prêtres armés.

Alors ces furieux, que les
Grecs ont nommés
Curetés phrygiens, dans une
étrange danse,
Ivres de sang, des mains et du
front en cadence
Heurtent d'affreux cimiers et
des chaînes de fer.
Tels les enfants gardiens de
l'enfant Jupiter,
Les Curètes crétois,
choquaient en chœurs
rythmiques
L'airain des boucliers contre
l'airain des piques,
Dérobant sa voix grêle à
Saturne affamé,
Dont la dent parricide eût
sans eux imprimé
Dans le sein d'une mère une
marque éternelle !
Tels, de leur danse armée ils
entourent Cybèle,
Comme pour enseigner à tout
homme de cœur
A s'armer pour sa mère et son
pays, vengeur
Du sol et des parents
qu'honore son courage.
C'est là d'esprits subtils
l'ingénieux ouvrage,
Fait de fiction pure et non de
vérité.
Les dieux vivent en paix dans
l'immortalité ; 660
Satisfaits de leurs biens, ils
n'en cherchent pas d'autres ;
Et, libres de tous maux, ils
ignorent les nôtres ;
Ni vice ni vertu, ni pitié ni
courroux
N'ont de prise sur eux, ils
sont si loin de nous !
La terre n'est, au fond,
qu'une insensible masse ;
Mais les germes distincts que
sa structure embrasse
Font apparaître au jour mille

produits divers.
Veux-tu nommer les blés Cérès,
et l'eau des mers Neptune?
Tu le peux. Bacchus à ton
oreille
Sonne-t-il mieux que vin ou
que liqueur vermeille?
Soit. La terre à son tour, par
la grâce d'un nom,
Devient mère des dieux:
qu'importe? On sait que non.
Je reprends. Tu peux voir
qu'un même champ rassemble
Des animaux dont nul à l'autre
ne ressemble ;
La laineuse brebis, les
belliqueux chevaux,
Les bœufs haut encornés,
boivent les mêmes eaux,
Respirent le même air ; mais
en eux rien n'efface
Les traits de leur nature et
les mœurs de leur race.
Tant d'éléments divers se sont
agglomérés
Pour former chaque fleur et
chaque herbe des prés ! 680
Dans un seul corps vivant, que
d'agents, que d'organes :
Humidité, chaleur, os, veines,
sang, membranes,
Tous objets différents où se
trouvent liés
Des types spéciaux d'éléments
variés !
Les tissus dont le feu rompt
et dissout la trame
Au moins portaient en eux des
semences de flamme,
De quoi lancer un feu,
répandre une lueur,
Jaillir en étincelle et voler
en vapeur.
Un examen pareil en toute
autre substance
Découvrira toujours la
multiple existence
De principes sans nombre et de

types distincts.
Souvent par un seul corps à la
fois sont atteints
L'odorat et le goût. Telles
sont ces victimes
Que l'épouvante aux dieux
offre en retour des crimes.
Comme d'effets divers, divers
sont les auteurs,
Que la saveur s'arrête où
passent les senteurs,
Qu'aux sucs ne convient pas la
marche des arômes,
Reconnaissons en eux plusieurs
genres d'atomes.
Divers types formels combinent
leurs rapports,
Et c'est de leur concert que
résultent les corps: 700
Considère un moment ces vers ;
chacun renferme
Maint élément vocal commun à
plus d'un terme.
Conclus-en que les mots aussi
bien que les vers
Ne sont constitués que
d'éléments divers ;
Non qu'on remarque tant de
sons élémentaires,
Ou qu'on ne puisse, avec les
mêmes caractères,
Former deux mots, deux vers,
peu semblables pourtant ;
Le trait qui les sépare en
est-il moins constant?
Ainsi l'on peut compter, chez
un grand nombre d'êtres,
Maint élément commun à tous,
comme les lettres ;
Ce qui diffère en eux, c'est
le groupe total,
La somme: d'où j'induis que
l'homme, l'animal
Et la plante sont nés de
différents principes.
Il s'en faut que tout corps
puisse unir tous les types.
Quels monstres imprévus

naîtraient de ces hymens !
Hommes presque animaux,
animaux presque humains,
Rameaux puissants jaillis de
vivantes poitrines,
Corps terrestres greffés sur
des formes marines.
Les Chimères, paissant les
générations,
Sur un sol sans mesure en ses
créations 720
Exhaleraient le feu de leurs
gueules voraces.
Et c'est ce qui n'est pas. Les
êtres ont leurs races
Ils gardent en croissant le
type maternel,
De principes certains héritage
éternel.
En tout corps, c'est la loi
fatale et manifeste,
De tous les aliments ne
pénètre et ne reste
Que ce qui s'associe à son
travail vivant.
Les germes étrangers sont
rejetés au vent ;
D'infatigables chocs
dispersent en poussière
Des germes superflus dont
l'inerte matière,
Incapable de vivre, a tenté
vainement
D'entrer dans un contour et
dans un mouvement.
Et ne crois pas ces lois aux
seuls vivants bornées.
Elles dominant tout. Caries
choses sont nées
Chacune avec leur genre et
leur trait spécial.
Le fait qui les distingue est
donc primordial :
C'est la diversité formelle
des principes.
Non pas qu'il soit besoin d'un
grand nombre de types ;
Mais nous voyons que rien ne

concorde en tout point.
A la variété des atomes se
joint 740
Celle des poids, des chocs,
des concours, des distances
Et des directions, qui, plus
que les substances,
Imprime dans chaque être un
type essentiel,
Fait que la mer est mer et que
le ciel est ciel,
Et qui leur interdit
d'empiéter sur la terre.
Mais, poursuis avec moi
l'étude qui m'est chère.
Quand tu vois un objet blanc
ou noir, ou vêtu
De telle autre couleur, en
vain prétendrais-tu
De germes blancs ou noirs
constater l'influence :
La matière en sa trame est
neutre et sans nuance ;
Entre ses éléments et les
teintes des corps
Il n'est pas de contraste, il
n'est pas de rapports.
L'esprit, dis-tu, ne peut
concevoir l'incolore ;
Erreur: l'aveugle né, qui dès
l'enfance ignore
Les couleurs des objets et la
clarté du jour,
Connaît par le toucher, juge
par le contour.
Ainsi donc, l'incolore, offre
aux sens quelque prise
Et se traduit pour nous en
notion précise.
Nous-mêmes, qui voyons,
aveuglés par la nuit,
A défaut de couleur, la forme
nous instruit ; 760
Tu sens, tu reconnais ce que
ta main rencontre.
Ce que montre le fait, la
raison le démontre.
Telle couleur s'altère en

toute autre couleur ;
Il n'en peut être ainsi d'un
germe créateur :
S'il ne reste jamais identique
à lui-même,
Le grand tout sombrera dans le
néant suprême.
Ce qui brise le moule où sa
loi l'a fixé,
Comme s'il n'était pas, rentre
dans le passé :
Donc, si tu neveux pas que
tout s'anéantisse,
N'attache à nul atome une
couleur factice.
La couleur peut manquer, du
reste, aux corps premiers :
Ne sont-ils pas pourvus de
types variés,
Formes dont le concours
enfante les nuances?
Tout dépend de leur ordre et
de leurs alliances,
Des chocs, des contrecoups
qu'ils échangent entre eux.
Tu t'expliques ainsi que, du
noir ténébreux,
Le même objet soudain passe au
blanc de la neige,
Lorsque la mer revêt, sous le
vent qui l'assiège,
L'éclatante blancheur de ses
flots écumants.
Tu peux dire, il est vrai, que
certains changements, 780
Des mélanges nouveaux, un
ordre qui diffère,
Certains germes acquis ou
perdus, ont pu faire
D'une teinte assombrie une
blancheur de lait.
En effet, si la mer immense ne
roulait
Que des atomes bleus, comment
blanchirait-elle?
Quel choc altérerait leur
couleur naturelle?
Tu pourrais les troubler de

fond en comble, mais
Les teindre en argent pur,
mais les blanchir, jamais.
Or, si l'aspect des mers, en
son unité sombre,
Admet des éléments teints de
couleurs sans nombre,
Comme un cercle, un carré,
parfait en soi, comprend
Maint fragment étranger, maint
type différent ;
Il faudra que, du moins, les
feintes partielles
Apparaissent aux yeux,
distinctes et réelles,
Dans toute couleur franche et
dans le bleu des mers,
Comme font d'un carré les
composants divers.
Encor peut-on grouper vingt
figures en une
Sans changer le contour de la
forme commune ;
Mais vingt tons détruiraient
l'unité de couleur.
La raison dont parfois
l'apparente valeur
Nous porte à colorer les
principes des choses
Tombe, et n'en disparaît que
mieux, si tu supposes
Que les corps blancs ou noirs
ne sont pas nets et purs,
Faits chacun d'éléments tous
blancs ou tous obscurs,
Si tu ne vois en eux qu'un
concours de nuances.
Rebelle à ces viols, à ces
mésalliances
De tons sombres ou noirs qui
terniraient sa fleur,
Le blanc naîtrait plutôt de
germes sans couleur.
Mais la couleur enfin n'est
pas, sans la lumière,
Qualité qui n'a rien d'une
essence première.
C'est pourquoi nulle teinte en

l'atome ne luit.
Que serait la couleur dans
l'ombre de la nuit,
Elle qui change avec la
lumière inégale
Et reflète sa chute oblique ou
verticale?
Ainsi, sous le soleil, le
chatoyant duvet
Qui forme le collier des
colombes, revêt
Les flammes du rubis et de la
pourpre chaude,
Tourne au corail plus doux et
passe à l'émeraude.
Ainsi, lorsque le jour
ruisselle à flots des cieux,
Le paon fait miroiter son
manteau radieux.
Puis donc que la clarté par
son choc les révèle,
Je dis que les couleurs
n'existent pas sans elle.
Comment les sentons-nous? par
une impression,
Un choc, de contours blancs ou
noirs. La vision
N'est que le tact de l'œil ;
au fond c'est d'une forme
Et non d'une couleur que le
tact nous informe ;
Pour lui la forme est tout, la
teinte est sans valeur :
Les éléments n'ont donc nul
besoin de couleur ;
Leur effet sur nos sens change
avec leur figure.
Suffit-il d'établir que nul
pacte n'assure
A telle ou telle forme un
genre de pigment,
Et qu'à toute couleur convient
tout élément)
D'où viendrait que tout corps
dans la nature entière
N'aurait pas l'avantage acquis
à sa matière
D'arborer cent couleurs pêle-

mêle et sans choix
Que du vol des corbeaux ne
tombât point parfois.
Quelque blancheur subite en
leur plumage empreinte ;
Qu'un germe noir soudain ou de
quelque autre teinte
Ne fît point par instant du
cygne un oiseau noir?
Eh ! bien, divise un corps en
fragments : tu peux voir 840
Que, plus chaque parcelle est
subtile et menue,
Plus la couleur s'efface en
elle et s'atténue.
Ainsi, pulvérisé, s'éteint
l'éclat de l'or ;
La pourpre de Sidon, plus
radieuse encor,
Pâlit, quand fil à fil sa
trame se dissipe,
C'est donc qu'avant
d'atteindre à l'atome, au
principe,
En chemin tout entière expire
la couleur.
Tous les corps, n'est-ce pas?
n'émettent point d'odeur
Ou de son. Tous les corps,
encor moins les atomes,
Ne possèdent donc pas des sons
ou des arômes,
Chez d'autres la couleur, par
la même raison,
Peut manquer, comme ici le
parfum et le son.
Car l'œil ne saisit pas tous
les corps. Mais l'étude
Les atteint, les connaît sans
moins de certitude
Que d'autres corps privés
d'autres traits distinctifs.
Et ne crois pas d'ailleurs,
qu'aux éléments natifs
La couleur manque seule ; en
eux rien de sonore ;
L'atome est dénué de tout
suc ; il ignore

La chaleur ou la glace et la
molle tiédeur ;
Et de son propre corps n'émane
aucune odeur. 860
Pour composer le nard à
l'enivrante haleine,
Le nectar de la myrrhe et de
la marjolaine,
Tu cherches, tu choisis
d'abord, en l'épurant,
L'élément le plus neutre et le
moins odorant,
Afin que nul virus n'altère et
n'annihile
L'arôme pur des fleurs qui
chauffent avec l'huile.
Je dis que ni le son, ni le
goût, ni l'odeur
Ne sont, plus que le chaud, le
froid ou la tiédeur,
Des vertus par l'atome aux
choses départies.
Il n'a point et ne peut
émettre de parties.
Le reste, inconsistance ou
mollesse des corps,
Corruption, ne sont aussi que
des rapports.
L'atome est libre et pur des
maux dont les corps meurent.
Il faut que du grand tout les
fondements demeurent
Immortels, si tu veux qu'un
renaissant effort
Les préserve à jamais de
l'incurable mort.
Donc il est avéré que les
effets sensibles
Procèdent forcément de germes
impassibles.
Loin d'infirmier ce fait,
d'ébranler ces leçons,
Tout ce que nous voyons,
sentons et connaissons 880
Nous conduit par la main et
nous force d'admettre
Que l'insensible est l'âme et
le foyer de l'être.

Vois-tu, lorsqu'aux sillons
trepés profondément
L'hiver pluvieux laisse un
putride ferment,
Ces légions de vers en pleine
fange écloses
Les vivants ne sont faits que
de métamorphoses.
Fleuves, gazons, feuillage, en
pâturage dissous
Se changent en troupeaux, et
les troupeaux en nous;
Et nous-mêmes souvent nous
enflons de nos restes
L'aigle au vol souverain et
les bêtes funestes.
De tous ces corps mêlés la
Nature pétrit,
Forme, entretient, la vie et
les sens et l'esprit.
Ainsi, du bois épais
subtilisant la trame,
Elle la change en souffle et
la déploie en flamme.
Tant importent les chocs, les
groupes, les tissus,
L'ordre, les mouvements
imprimés ou reçus,
Et les combinaisons des
principes des choses !
De nos impressions quelles
seraient les causes?
Rien n'émeut les esprits, rien
ne frappe les cœurs ;
Ou le sensible naît
d'insensibles facteurs. 900
Car il ne suffit pas pour
engendrer la vie
Qu'à la pierre ou qu'au bois
le limon s'associe.
Mais, j'en prends ta mémoire à
témoin, ai-je dit
Qu'au hasard, tout mélange en
tout moule fondît
Des êtres animés pourvus de
sens ou d'âme?
Ou bien qu'il importât
d'examiner la trame,

Le nombre, les rapports,
l'ordre, les mouvements,
Concours générateur qui manque
aux éléments
De la glèbe et du bois?
L'humide pourriture
Peut de ces mêmes corps animer
la structure
Et leur faire engendrer des
vers ; mais c'est qu'alors,
Des atomes entre eux
renversant les rapports,
Quelque pacte nouveau
justement les convie
A se grouper dans l'ordre où
se produit la vie.
Former les corps sentants de
corps sensibles, faits
D'autres corps sensitifs,
c'est changer des effets
En causes, et l'atome en
substance aussi molle
Que les viscères mous dont
jamais ne s'isole
Le sentiment: vaisseaux,
muscles, nerfs, tous mortels.
Mais soit, ces objets mous,
faisons les éternels : 920
Ont-ils le sens complet de
corps comme les nôtres,
Ou d'un organe seul? Or,
détaché des autres,
L'organe ne sent point ce que
son voisin sent ;
A sentir par lui-même il
demeure impuissant :
Suppose la main seule et du
corps séparée ;
Toute sensation lui sera
retirée.
Reste à voir dans l'atome un
instar d'animal
Doué d'un sentiment complet,
total, normal.
Mais pourra-t-il encor passer
pour un principe?
S'il vit, tout ce qui vit de
la mort participe :

Vivant, mortel, ce n'est
qu'une chose en deux mots.
Agite, choque, unis ces
germes : animaux,
Que feront-ils de plus qu'une
foule vivante?
Diras-tu que Vénus n'est point
assez savante?
Prends le bœuf, le lion,
l'homme : toute union
Entre eux n'engendrera que
bœuf, homme ou lion.
Mais ce sens, nous dit-on,
l'atome l'abandonne ;
Il l'a; mais il l'échange.
Est-ce ainsi que l'on donne
Pour reprendre? A quoi bon? Au
reste, quand les œufs
En oisillons vivants éclatent
sous nos yeux, 940
(J'avais omis ce trait),
lorsque l'humide fange,
Sous le ferment des eaux, en
vermine se change,
Nous prenons sur le fait, et
dans l'enfantement,
L'insensibilité, mère du
sentiment.
Le sensible, a-t-on dit, naît
bien de l'insensible ;
Mais par un changement que
l'essence invisible
Opère en elle avant que
l'être ait vu le jour,
La réponse est aisée, et je
prouve à mon tour.
Que les formations précèdent
les naissances,
Que tout changement suit un
concours de substances,
Que nul corps ne perçoit
d'impressions, avant
Que, pour constituer l'édifice
vivant
Accourus de l'éther, du sol,
du feu, des ondes,
Ses germes aient groupé les
rencontres fécondes

D'où vont jaillir les sens,
ces flambeaux allumés
Pour veiller au salut des
êtres animés.
A peine l'être vit, une
atteinte trop forte
Le terrasse ; et voilà qu'un
tourbillon emporte
Tous les sens confondus, et
l'âme avec le corps.
L'ordre des éléments est
dissous ; les ressorts 960
De la vie, arrêtés dans la
structure entière,
Laissent l'ébranlement
pénétrer la matière.
L'âme enfin rompt le nœud des
mailles de la chair
Et, lancée en tout sens se
disperse dans l'air.
Et qu'attendre d'un choc? La
perte, la ruine,
La dislocation de toute la
machine.
Quelquefois cependant, sous un
coup moins brutal,
Les restes ranimés du
mouvement vital,
Apaisant du combat l'horreur
tumultueuse,
Triomphent de la mort presque
victorieuse ;
Ils triomphent ; tout rentre
en sa route, et l'instinct
Vient rallumer des sens le
flambeau presque éteint.
Sinon, comment pourrait l'âme
au trépas ravie
Des portes du tombeau revenir
à la vie,
Elle, si près du terme où
conduit tout chemin !
Au lieu de s'en aller où nous
irons demain?
La douleur, c'est l'assaut des
forces destructives,
L'angoisse qui, du corps
gagnant les œuvres vives,

Dans leurs sièges profonds
trouble les éléments.
C'est l'ordre rétabli dans
tous les mouvements 980
Qui fait la volupté. De là cet
axiome :
Ni plaisir, ni douleur n'ont
prise sur l'atome.
Le germe est simple. En lui
nul mélange de corps,
Rien qui puisse souffrir de
 Brusques désaccords,
Ou de l'apaisement goûter la
jouissance.
Tout sentiment est donc exclu
de son essence.
Quoi donc ! Si, pour sentir,
les êtres animés
D'atomes sensitifs devaient
être formés,
Les éléments humains dont
notre être est la somme
Trembleraient, secoués par un
vrai rire d'homme ;
Sur leur contour ému
ruisselleraient des pleurs.
De leurs germes premiers, des
concours créateurs,
Nous verrions disserter entre
eux ces grains de sable!
Dès qu'on les assimile à
l'être périssable,
Ils sont comme lui nés
d'autres germes, produits
D'éléments composés. Va plus
loin ! Je te suis.
Partout où tu diras : ceci
rit, parle ou pense ;
Ses germes, répondrai-je, ont
la même puissance.
Démence que cela ! Fureur
d'égarement !
Si donc tu peux penser et
parler doctement 1000
Sans atomes diserts ou
raisonnants, et rire
Sans éléments rieurs, je
reviens à mon dire :

Tout sens est l'attribut d'un
agrégat charnel ;
L'atome est insensible afin
d'être éternel.

Vivants, nous avons tous un
seul et même père,
Le ciel ; et quand la terre,
universelle mère,
De la liqueur céleste a reçu
le dépôt,
Son giron fécondé par les
gouttes d'en haut
Enfante les blés d'or et les
riants feuillages,
Les races des humains et les
bêtes sauvages.

Puisqu'elle offre à leur faim
de quoi nourrir leurs corps,
De quoi charmer la vie et
remplacer les morts,
Qui lui refuserait ce nom
sacré de mère?

Quand la terre a repris ce qui
vient de la terre,
Le ciel aussi recueille en ses
calmes hauteurs
Ce qu'il nous a versés de
germes créateurs.

Ces atomes flottants sur les
contours de l'être
Semblent naître soudain et
soudain disparaître ;
Mais ne va pas douter de leur
éternité.

La mort brise leurs nœuds et
non leur unité. 1020

La mort, sans entamer la
matière des choses,
Règle à son gré le cours de
leurs métamorphoses,
Échange les tissus, les
formes, les couleurs,
Prête et reprend les sens
qu'elle reporte ailleurs.
Tout gît dans les rapports et
dans les résistances
Qu'imprime et que transmet le
concours des substances.

Car la trame diffère et le fil
est pareil.

La mer, les eaux, le ciel, la
terre et le soleil

Sont frères des moissons, des
plantes et de l'homme.

Ainsi des éléments dont mon
vers est la somme ;

Quelquefois différents,
communs pour la plupart,

Leur valeur est dans l'ordre
où les dispose l'art.

C'est ainsi que partout opère
la Nature:

Avec les mouvements des
germes, leur figure,

Leurs distances, leurs poids,
leurs chocs et leurs accords,

Varie incessamment la figure
des corps.

Plus que jamais écoute, et que
ton esprit veille !

D'étranges vérités vont
frapper ton oreille ;

A tes yeux va s'ouvrir un
nouvel horizon.

Mais il n'est fait si simple
auquel notre raison 1040

Ne refuse de croire et tout
d'abord se rende,

De même qu'il n'est pas de
merveille si grande

Qui n'use avec le temps nos
admiration.

Tel est le pur éclat du ciel,
tous ces rayons

D'astres épars au loin qu'il
rassemble en ses plaines,

La lune et le soleil, ces
clartés souveraines.

Suppose, si tu peux, ces
prodiges soudains

Pour la première fois livrés
aux yeux humains :

Quel spectacle plus beau,
mieux fait pour nous
surprendre,

Auquel les nations osassent

moins s'attendre?
Mais les yeux, aujourd'hui,
rassasiés et las
De leur étonnement, ne
daignent même pas
Se lever vers l'azur de la
voûte suprême.
Ne va donc point, troublé par
leur nouveauté même,
Rejeter mes leçons. Non, suis-
les pas à pas ;
D'un jugement hardi pèse leurs
résultats,
Faux pour t'armer contre eux,
mais vrais pour t'y soumettre.
J'aborde l'infini. Mon audace
pénètre
Hors de ce monde, au fond des
espaces cherchant
Jusqu'où va le regard de
l'esprit et quel champ 1060
S'ouvre à l'essor du rêve, au
libre vol de l'âme,
Ce qui siège au delà des
murailles de flamme !
La Nature avec moi le crie :
autour de nous,
En large comme en long, dessus
comme dessous,
L'infini se déploie, et
l'évidence inonde
D'une pleine clarté
l'immensité du monde.
Or, comment supposer, quand si
profondément
L'espace illimité s'ouvre et
qu'un mouvement
Éternel et divers en ses
gouffres immenses
Dissémine le vol
d'innombrables semences,
Qu'il ne se soit formé qu'une
terre et qu'un ciel?
Quoi ! stérile rebut du fonds
substantiel,
Tant de germes, pareils à ceux
dont la Nature
Au hasard, à tâtons, combina

la structure,
Dont les chocs spontanés ont
fondé l'univers,
La terre et les vivants et les
cieux et les mers,
N'auraient en aucun lieu
condensé leur poussière !
Non, non. Il est ailleurs des
amas de matière,
Des mondes habités, frères de
ce séjour
Dont notre éther embrasse et
maintient le contour. 1080
Quand l'atome est en nombre et
la carrière prête,
Il faut, et nul pouvoir, nul
retard ne l'arrête,
Il faut que l'être naisse et
que la chose soit.
Quand ce nombre est si grand
qu'à peine il se conçoit,
Qu'avant de le compter
s'useraient mille vies,
Les semences des corps,
incessamment servies
Par l'immanent pouvoir qui les
groupe en ces lieux
Dans leur ordre présent,
doivent sous d'autres cieux
Produire, conviens-en,
d'autres terres, domaines
D'autres corps animés,
d'autres races humaines.
Au reste, il n'est point
d'être unique en l'univers
Qui grandisse isolé sans
famille et sans pairs.
Tous relèvent d'un genre et
tous ont des semblables:
Regarde les vivants, ces bêtes
innombrables,
Qui hantent les forêts et les
monts, ces oiseaux,
Ces poissons écailleux,
peuples muets des eaux,
L'homme enfin : chaque espèce
a sa marque commune.
Ainsi, loin d'être seuls, il

faut bien que la lune
Et le soleil, la terre et la
mer et le ciel
Soient en nombre infini dans
l'ordre universel. 1100
En eux l'individu, comme
l'espèce entière,
Marqué du sceau profond
qu'imprime la matière
A tous les corps vivants dont
elle est le support,
Soumis à la naissance est
sujet à la mort.
Au temps où se formaient le
ciel, la terre et l'onde,
Quand le premier soleil eut
lui sur notre monde,
Autour de notre, sphère afflua
du dehors,
Du grand tout émanée, une
foule de corps,
D'atomes suspendus, de quoi
nourrir la terre
Et les eaux, soutenir la voûte
planétaire
Et sur nos fronts dresser les
palais du ciel bleu.
Les chocs, distribuant chaque
chose en son lieu,
Poussent les éléments où leur
loi les réclame,
Les terrestres au sol, les
ignés à la flamme,
Les fluides à l'air, les
humides à l'eau,
Jusqu'à ce que tout corps ait
atteint le niveau
Qu'il ne dépasse pas, le terme
et la mesure
Qu'aux formes qu'elle crée a
fixés la Nature ;
Jusqu'à cette heure enfin où
le tissu vital,
Gagnant moins qu'il ne perd,
marche au déclin fatal, 1120
Heure où la vie oscille, où la
Nature même
A sa force expansive impose un

frein suprême.

Tout ce que nous voyons, d'un
pas allègre et sûr

Par degrés s'élevant, monter à
l'âge mûr

Perd moins qu'il ne reçoit.

Les aliments, sans peine

Dans le corps retenus, coulent
de veine en veine ;

Et la cohésion des organes
suffit

A proportionner la dépense au
profit.

Car si maint élément des
contours se dégage,

Si nous perdons beaucoup, nous
gagnons davantage,

Jusqu'au point culminant que
nul ne peut franchir.

C'est là que les ressorts
commencent à fléchir,

Que vers l'autre versant l'âge
adulte décline.

Ce qui ne s'accroît plus
penche vers sa ruine.

Plus large est la surface et
plus ample est le bloc,

Plus il perd d'éléments
détachés par le choc.

Les sucs réparateurs sont
taris dans leur source;

Des vaisseaux appauvris qui
retardent leur course

Ils s'échappent à flots, sans
retour, sans reflux,

Et les vides ouverts ne se
réparent plus. 1140

Dés lors, il faut mourir. Rien
ne refait la trame

Du corps raréfié que la
vieillesse affame.

L'acharnement des chocs, les
assauts du dehors.

Ne cessent d'en troubler, d'en
broyer les ressorts,

La vie, enfin, s'écoule et
périt tout entière.

Ainsi doivent pourrir et

crouler en poussière
Les murailles d'un monde
assiégé par la mort.
Rien ne dure et ne tient sans
l'assidu renfort
D'aliments nourriciers. Vain
labour ! les viscères
S'usent à charrier tant de
sucs nécessaires,
Et la Nature aussi s'épuise à
les fournir.
Déjà la terre est vieille et
ne peut rajeunir.
Elle n'enfante plus que de
chétives formes,
Elle qui donnait l'être à tant
de corps énormes,
Et de la vie au loin répandait
le trésor !
Car ce n'est pas le ciel qui,
par un câble d'or,
Fit descendre en nos champs
toute race mortelle ;
Ni le ressac des flots sur les
rochers. C'est elle,
Qui tira les vivants du sein
qui les nourrit,
Elle, dont le travail spontané
leur offrit
Les brillantes moissons et la
vigne et la joie
Des fécondes amours et l'herbe
qui verdoie !
Aujourd'hui nous luttons
contre ses flancs ingrats;
Elle accable nos bœufs, elle
épuise nos bras ;
A peine elle fournit du fer à
nos charrues ;
Son produit moindre insulte à
nos sueurs accrues.
Déjà le laboureur robuste, las
de voir
Tout son travail se perdre et
tomber son espoir,
Triste, hoche la tête et
soupire, et compare
Le passé généreux à notre

temps avare.
Il se prend à vanter le sort
de ses aïeux,
Disant que ces anciens, cœurs
simples et pieux,
En des champs plus petits,
certes, mais plus fertiles
Sous l'œil des immortels
coulaient des jours faciles.
Il ne sent pas que tout
décline et, sous l'effort
Des ans, roule sans trêve à
l'écueil de la mort !
Mais nous le savons, nous ! Il
suffit. La Nature
Echappe à ses tyrans
superbes ; elle dure
Par sa force ; elle agit
spontanément, sans dieux.
Par l'éternel loisir du calme
insoucieux 1180
Où vous vivez, dieux saints,
par vos âmes sereines !
Qui de vous, qui, saurait,
prenant en mains les rênes,
Diriger l'infini, somme des
univers,
Faire à la fois tourner tous
les cieux et, des airs,
Sur la terre exprimer le feu
qui la féconde
Qui, présenta toute heure, en
tout lieu, sur le monde
Abaissant le manteau ténébreux
des vapeurs,
Secouerait l'air serein de
soudaines clameurs,
Souvent pour écraser son
propre temple en poudre?
Ou fuirait aux déserts pour
essayer sa foudre,
Arme qui frappe à faux et dont
les coups, passant
A côté du pervers, abattent
l'innocent !

RETOUR À L'ENTRÉE DU
SITE

ALLER À LA TABLE DES
MATIÈRES DE LUCRÈCE

Lucrece

Introduction - livre 1 - livre 2
- livre 4 - livre 5 - livre 6

- Appendice - table des
matières

Oeuvre numérisée par
Marc Szwajcer

autre traduction

Introduction - livre 1 - livre 2
- livre 3 - livre 4 - livre 5 - livre
6

LUCRÈCE

(TITUS LUCRETIUS CARUS)

DE LA

NATURE DES
CHOSSES

(DE RERUM NATURA)

TRADUCTION COMPLÈTE EN VERS FRANÇAIS

AVEC UNE PRÉFACE ET DES SOMMAIRES

ANDRÉ LEFÈVRE

Auteur de *Virgile et Kalidâsa*, de la *Flûte de Pan*, etc.

Professeur à l'École d'Anthropologie

Nouvelle édition, revue par l'auteur



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES

PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

4, RUE ANTOINE-DUBOIS, 4

1899

Tous droits réservés

LIVRE TROISIÈME

L'ÂME ET LA MORT

SOMMAIRE

Éloge d'Épicure.
Exposition : maux
qu'entraînent l'ignorance de
la nature de l'âme et la
crainte de la mort, v. 1-99. —
L'âme et l'esprit, ou raison,
sont des parties du corps, de
structure analogue. L'esprit

siège dans la poitrine ; l'âme, qui lui obéit, est répandue dans le corps, v. 100-182. – L'âme et l'esprit sont faits d'atomes très subtils, très mobiles, v. 183-293. – Les tempéraments de l'âme, chez l'homme aussi bien que chez les animaux, sont déterminés par la proportion des éléments qui la constituent» v. 293-327. – L'âme, intimement unie au corps, est comme lui mortelle ; elle naît, croit, vieillit avec lui, en ressent les maux, en partage l'agonie, et s'en échappe avec le souffle, v. 328-556. – L'âme ne peut exister sans un corps qui la contienne et des organes qui l'impressionnent, v. 557-636. – Si elle était immortelle, il faudrait qu'elle conservât des sens après la mort, v. 637-684. – L'âme ne se souvient d'aucun fait antérieur à la vie, v. 685-694. – Autres raisons de la mortalité de l'âme, v. 695-796. – Ridicule des hypothèses sur l'entrée de l'âme dans le corps après la conception ou après la naissance, v. 797-860. – La certitude que l'âme est mortelle dissipe les terreurs de la mort, v. 861-956. – Prosopopée de la Nature à l'homme, v. 957-1004. – Il n'y a point d'enfers. Les châtiments sont sur la terre, dans la conscience, v. 1005-1049. – La mort est commune aux grands hommes et au vulgaire, v. 1050-1080. – Misère profonde de ceux qui la craignent, v. 1081-1104. – La

mort est inévitable, et aussi
longue pour les jeunes que
pour les vieux, v. 1105-1124.

LIVRE TROISIÈME

L'AME ET LA MORT

Toi qui, sur tant de nuit
versant tant de lumière,
Le premier, de la vie éclairas
la carrière,
J'ose poser mes pas aux traces
de tes pas,
J'ose te suivre, honneur de la
Grèce ! non pas
En rival, mais en fils, en
disciple fidèle.
Et qui pourrait au cygne
égaler l'hirondelle,
Ou les bonds des chevreaux,
vacillant sur leurs pieds
Timides, à l'élan vigoureux
des coursiers
Toi seul es l'inventeur, et
tes livres sublimes
D'un père à ses enfants nous
lèguent les maximes.
Au sein des fleurs l'abeille
aspire son trésor :
Ainsi je me nourris de toi, de
ton miel d'or,
Oui, plus digne que l'or d'une
éternelle vie.
Dès que la vérité par ta
bouche nous crie
Que l'immense univers n'est
point l'œuvre des dieux,
Les terreurs de l'esprit se
dissipent, les cieux
S'ouvrent, et, par delà les
murailles du monde,
Dans le vide se meut la
matière féconde.
A mes yeux apparaît la demeure
des dieux,
Riante paix qu'inonde un éclat
radieux, 20
Que ne violent pas les vents

et les orages,
Où ne tombe jamais, d'un éther
sans nuages,
Le givre en flocons blancs par
l'âpre hiver durci.
La Nature y répand tous ses
biens. Nul souci
N'effleure le repos de ces
âmes sereines.
Nulle part je ne vois les
rives souterraines
Du fabuleux Cocyte, et sous
notre univers.
Rien n'empêche mes yeux
d'embrasser, au travers
Du vide, sous mes pieds, le
mouvement des choses.
Quand je vois, par ta force,
et jusqu'au fond des causes,
S'éclairer la Nature en son
immensité.
Je ne sais quel frisson de
sainte volupté,
Quelle divine horreur envahit
tout mon être.
Et puisque mes leçons ont fait
assez connaître
Les types variés, l'éternel
mouvement
Et l'essor spontané des
germes, et comment
Leur concours a du monde
ordonné la structure,
C'est l'heure maintenant
d'expliquer la nature
De l'esprit et de l'âme ; il
est temps que mes vers
Rejettent au néant cette peur
des enfers 40
Qui si profondément trouble la
vie humaine
Que nul plaisir n'est pur,
nulle volupté pleine,
Tant l'ombre de la mort en
assombrit le cours !
Certes, plus d'un mortel
préfère, en ses discours,
Aux tourments d'un long mal ou

d'une vie infâme
Les gouffres du Ténare : « Ils
savent ce qu'est l'âme,
Du sang, un peu de vent peut-
être, et rien de plus ;
Et nos enseignements sont pour
eux superflus ! »
Prends garde, ces grands mots
ne sont qu'une attitude ;
L'amour du bruit les dicte et
non la certitude.
Chassés de leur patrie,
abreuvés de tourments,
En fuite sous le poids de
soupçons infamants,
Loin des regards humains ces
déclamateurs vivent.
En quelque affreux désert que
leurs maux les poursuivent,
Tu les vois implorer les mânes
des aïeux,
Et de noires brebis gorger les
sombres dieux ;
Et plus dur est le sort, plus
leur audace expire ;
Plus la religion reprend sur
eux d'empire.
Attends l'homme à l'épreuve
et, pour le bien juger,
Observe ce qu'il est en face
du danger. 60
Alors du fond des cœurs
jaillit le vrai langage,
Et le masque arraché laisse à
nu le visage.
Ces rapaces désirs, ces
aveugles ardeurs
Qui marchent sur le droit pour
monter aux grandeurs,
Ces complices du crime, ulcère
de la vie,
Qui vers la proie en vain nuit
et jour poursuivie
Des malheureux mortels
précipitent l'effort,
Pour aliment premier ont la
peur de la mort.
Exclus de toute vie assurée et

prospère,
Le mépris et la honte,-avec
l'âpre misère,
Semblent nous précéder,
tristes avant-coureurs,
A ce seuil du tombeau dont nos
fausses terreurs
Voudraient retarder l'heure et
fuir au loin l'image ;
Et nous accumulons carnage sur
carnage,
Or sur or ; et, sanglants d'un
butin criminel,
Des monstres ont joui du
bûcher fraternel !
La table de famille est
transformée en piège,
Et la haine intestine avec la
crainte y siège.
C'est de ce même effroi que
sèche l'envieux.
Ecoute-le gémir : « Tel
marche, sous ses yeux, 80
Puissant et regardé, ceint de
pourpre et de gloire ;
Lui, végète dans l'ombre aux
bas-fonds de l'histoire:
Une statue, un nom, ou la
mort ! » Insensés !
Par la peur du trépas combien
de cœurs blessés
Prennent en noir dégoût la vie
et la lumière,
Jusqu'à porter sur eux une
main meurtrière !
Combien n'ont pas su voir dans
cette aveugle peur
La source de tous maux,
l'écueil de la pudeur,
Ce qui rompt les liens
d'amitié, ce qui brise
Les nœuds même du sang dans
nos heures de crise !
Oui, pour fuir l'Achéron, des
citoyens, des fils
Ont trahi leurs parents, ont
livré leur pays.
La nuit l'enfant ne voit que

présages funèbres ;
Encor ne tremble-t-il qu'au
milieu des ténèbres ;
Nous, nous tremblons le jour.
L'effroi qui nous poursuit
A-t-il donc plus de corps que
ces terreurs de nuit?
Sur ces ombres le jour épuise
en vain ses flammes.
La science peut seule éveiller
dans nos âmes,
A défaut du soleil l'astre de
la raison.
D'abord, l'intelligence, ou,
sous un autre nom, 100
L'esprit, guide et conseil de
la vie, est chez l'homme
Un organe et rien autre, une
part dans la somme
Vivante, enfin ce qu'est
l'œil, le pied ou le bras.
Selon les sages grecs, ce qui
pense n'a pas
De siège spécial, de place
définie.
C'est notre activité vitale,
une Harmonie
Qui, sans demeure fixe, anime
nos ressorts :
Ainsi la santé n'est que
l'état sain d'un corps,
C'en est une habitude et non
une partie.
Fausse comparaison, par les
faits démentie !
En des points apparents le
corps souffre parfois
Sans que le mal pénètre en de
secrets endroits ;
Et réciproquement. Souvent
l'âme est blessée,
Et tout le reste échappe au
mal de la pensée ;
De même le pied souffre, et,
le cas est pareil,
Le front demeure exempt des
douleurs de l'orteil.
Enfin, lorsque le corps,

inerte et gisant, livre
Au doux sommeil un poids qui
ne se sent plus vivre,
Quelque chose est en nous qui,
sous cette langueur,
Reste ouvert à la joie, aux
vains soucis du cœur, 120
Dont mille mouvements agitent
l'insomnie.
Or ce qui vit, non plus, n'est
pas une Harmonie,
C'est un membre du corps. Et
comment en douter,
Lorsque tu vois la vie intacte
résister
Aux mutilations, elle qu'un
souffle tue,
Qui, pour quelque chaleur par
les lèvres perdues,
Peut désertier soudain les
veines et les os?
Nos éléments, pourvus de rôles
inégaux,
Importent plus ou moins au
salut de notre être.
C'est la chaleur et l'air, tu
peux le reconnaître,
Qui, gardiens de la vie, en
retiennent l'essor ;
Air vital, feu couvé dans
notre sang, trésor
Qui s'envole et s'éteint quand
la mort nous réclame.
Tu sais ce qu'est l'esprit, et
tu sais ce qu'est l'âme:
Des organes du corps. Laisse
aux chanteurs ce nom
Faute d'autre cueilli sur le
mont Hélicon
Pour nommer une essence encor
mal définie ;
D'où qu'elle vienne enfin,
laisse aux Grecs l'Harmonie ;
Qu'ils la gardent pour eux !
Toi, viens suivre avec moi
Le cours de ces leçons que je
reprends pour toi. 140
J'enseigne l'unité de l'esprit

et de l'âme
Je dis qu'un même fil forme
leur double trame.
Mais le chef souverain, tête
du mouvement,
C'est lui qu'on nomme esprit,
pensée ou jugement.
Son siège est où l'angoisse et
la terreur s'agitent,
Où les frissons de joie autour
du cœur palpitent ;
La poitrine est son trône ; et
de là, comme un dieu,
D'un signe directeur il pousse
et met en jeu
L'âme éparse en tout sens dans
le reste de l'être.
Parfois, avant qu'un trouble
en cette âme ait pu naître,
L'esprit, seul conscient,
frémit d'aise ou d'orgueil ;
Ainsi le mal qui tient notre
tête ou notre œil
N'attaque pas l'ensemble ;
ainsi, quand la pensée
S'exalte dans sa force ou bien
languit blessée,
L'âme, trop plein du cœur
dispersé dans le corps,
Souvent échappe au choc et
demeure en dehors,
Quand l'intensité croît, quand
l'atteinte est profonde,
Il faut que de partout l'âme
entière y réponde :
La sueur pâle court sur le
corps aux abois ;
La langue brusquement
s'embarrasse ; la voix
Tombe, l'oreille tinte et
l'énergie expire.
Si donc l'esprit sur l'âme
exerce un tel empire
Qu'on a vu ses terreurs
terrasser les plus forts,
Si l'âme à son appel pousse et
frappe le corps,
C'est que tous deux sont

jointes par une étroite chaîne.
Autre conclusion qui n'est pas
moins certaine :
Tous deux sont corporels,
puisqu'ils meuvent le corps.
Ils gouvernent tout l'homme,
ils tendent ses ressorts,
Le tirant du sommeil, lui
faisant son visage,
Tous faits ou du toucher tu
reconnais l'ouvrage.
Sans toucher, point de choc ;
sans corps, point de toucher ;
A cet enchaînement tu ne peux
t'arracher.
Confesse donc que l'âme et
l'esprit sont matière ;
Le corps d'ailleurs contient
leur force tout entière ;
Ce qu'ils font, c'est en lui,
c'est par lui qu'ils le font.
Lorsqu'un trait furieux
pourfend les os et rompt
Les muscles sans atteindre aux
sources de la vie,
A l'amère langueur dont la
chute est suivie,
A la prostration, succède un
chaud désir,
Vague effort de l'esprit qui
veut se ressaisir. 180
L'intelligence est donc
d'essence corporelle,
Puisque le mal du corps se
répercute en elle.
Maintenant, de quels corps
l'esprit se forme-t-il ?
Je vais te l'enseigner.
Infiniment subtil,
Des corps les plus menus il
faut qu'il se compose.
Au premier examen ce premier
point s'impose.
Quel plus rapide éclair que le
travail mental,
L'élan de la pensée est un vol
sans rival.
Si donc, en son essor,

l'esprit laisse en arrière
Tout ce dont l'œil perçoit la
forme ou la matière,
C'est que son corps fluide est
formé d'éléments
Ronds, menus et légers, tels
que leurs mouvements
Au choc le plus minime
obéissent sur l'heure.
Pourquoi l'eau cède-t-elle au
souffle qui l'effleure?
Elle est faite de corps ronds,
menus et coulants.
Le miel est plus tenace et ses
flots sont plus lents :
Une cohésion paresseuse
contracte
Le tissu moins glissant de sa
nappe compacte.
Ses atomes, moins ronds,
serrent mieux leurs faisceaux.
Rien qu'à frôler un tas de
graines de pavots, 200
Le zéphire jusqu'au sol en
rase les poussières ;
L'aigle ne peut rien sur un
monceau de pierres.
Donc la forme et le poids par
de constants rapports
Sont liés à l'allure, au
mouvement des corps.
Plus ils sont fins, roulants,
plus leur masse est agile.
Plus ils sont anguleux, moins
leur bloc est mobile.
L'esprit à cette loi
pleinement satisfait ;
Actif par excellence il ne
peut être fait
Que de corps fins, polis et de
forme sphérique :
Notion précieuse et qui
partout s'applique,
Et qui sur tous les cas
projette sa clarté.
Regarde jusqu'où va cette
ténuité
De trame et combien peu,

lorsque l'esprit s'amasse,
Ce fluide subtil doit occuper
d'espace :
Quand le repos funèbre est en
nous descendu,
L'esprit et l'âme ont fui,
mais rien ne s'est perdu
De la forme et du poids, rien
de ce qui fut l'homme ;
De son dépôt la mort
représente la somme ;
Seuls le souffle et la flamme
intime sont partis.
C'est que l'âme, réseau
d'atomes très-petits, 220
Entre les nerfs, les os et les
veines pénètre;
Elle a pu tout entière
abandonner tout l'être
Sans toucher au contour des
membres ; le dehors
Est sauf, et le poids même est
resté dans le corps.
Ainsi, lorsque du vin s'est
exhalé l'arôme,
Quand l'air a dispersé la
douce odeur du baume,
Quand s'est perdu le suc
enfermé dans le fruit,
Le volume à nos yeux n'en
paraît point réduit ;
Le poids n'a pas changé ;
parce que les arômes
Et les sucs sont formés
d'impalpables atomes.
Si donc sans altérer les
formes et les poids
L'âme s'évanouit, c'est,
encore une fois,
Que des germes subtils
composent sa substance.
Non pas qu'elle soit une et
simple en son essence ;
Puisque par les mourants
l'esprit est exhalé,
Il est souffle : et ce souffle
est de chaleur mêlé ;
La chaleur ne va pas sans air

et toute flamme
En contient ; aux défauts de
cette frêle trame
L'air glisse par milliers ses
globules ténus.
Mais ces trois éléments
constatés, reconnus, 240
D'eux-mêmes peuvent-ils créer
ce sens intime,
Contrecoup ressenti par l'être
qui l'anime,
Où l'ignorance voit un don
miraculeux?
Ce pouvoir, j'en conviens,
n'existe en aucun d'eux.
A ces éléments donc s'en joint
un quatrième,
Sans nom, presque sans corps,
la ténuité même,
Sans égal en souplesse, et
dont le mouvement
De membre en membre éveille en
nous le sentiment.
Germe de l'action, cette
fluide essence
Met en jeu la chaleur, puis
l'aveugle puissance
Du vent, puis l'air, enfin
gagne et pénètre tout
Et, par les nerfs émus et par
le sang qui bout,
Transmet au fond des os et
jusque dans les moelles
Le feu des voluptés ou des
fièvres cruelles.
Le mal qui peut l'atteindre
est le trait de la mort ;
Tout s'écroule ; la vie
attaquée en son fort
Cherche en vain où se prendre
et perd pied ; toute l'âme
S'enfuit par chaque pore en
impalpable flamme.
Heureux quand le torrent ne
passe point les bords !
La vie alors subsiste et
rentre dans le corps. 260
Mais quelle loi combine et

revêt de puissance
L'accord des éléments de la
quadropole essence
Notre indigent latin, rebelle
à mon désir,
T'en apprendra du moins ce que
j'en puis saisir ;
Encor me bornerais-je aux
aperçus sommaires.
Les mouvements croisés de ces
substances mères,
Leurs pouvoirs indivis,
n'admettent point d'écart
Qui laisse de chacune évaluer
la part.
Ressorts divers d'un être
unique, elles ressemblent
Aux agents que nos chairs en
nos tissus rassemblent,
Odeur, saveur, chaleur, que de
secrets rapports
Amalgament si bien qu'ils ne
font qu'un seul corps.
Ainsi l'air, la chaleur et
l'aveugle puissance
Du vent, pour ne former qu'une
même substance
S'unissent dans notre âme à
l'obscur élément,
Moteur subtil, d'où part leur
propre mouvement
Et d'où l'activité coule de
veine en veine ;
Force présente au fond de la
machine humaine,
Pivot sur qui tout porte et
qui n'a rien sous lui,
Ame de l'âme enfin ! Et ce
suprême appui, 280
Base de la pensée et racine de
l'âme,
Court, invisible fil dérochant
sous la trame
Ses éléments subtils et
clairsemés, pouvoir
Que l'on ne peut nommer
puisqu'on ne peut le voir !
C'est bien là cependant

l'esprit même, le maître
Et le dominateur du corps, le
fond de l'être.
Ne faut-il pas d'ailleurs
qu'en ce mélange d'air,
De chaleur et de vent qui vit
dans notre chair,
L'un des germes domine et sous
sa loi commune
Fasse que tout se tienne et
que l'âme soit une :
Pour qu'aux fuites de l'air,
de la flamme ou du vent
Survive en quelque lieu le
sentiment vivant,
L'âme contient du feu, le feu
que la colère
Allume au cœur, le feu dont
l'œil sanglant s'éclaire ;
L'âme contient du vent,
frisson avant-coureur
Qu'en nos sens ébranlés fait
glisser la terreur ;
L'âme contient de l'air, onde
impassible où nage
L'équilibre serein qui luit au
front du sage.
C'est le feu qui domine en ces
esprits entiers,
Après, où le courroux
s'enflamme volontiers ; 300
C'est lui que les lions
soufflent par les narines,
Qui fait en rauquements
éclater leurs poitrines
Et déborder sans frein le flot
de leur fureur.
Les cerfs tremblent au vent
qui refroidit leur cœur ;
Le vent règne en leur âme et
frissonne en leur veine.
L'air calme assure aux bœufs
leur majesté sereine
Que trouble rarement de sa
noire vapeur
La torche du courroux aveugle,
et que la peur
Ne paralyse point de ses

flèches de glace ;
Entre les deux excès la nature
les place.
Et, dans ces animaux, c'est
nous que je décris.
La sagesse a bien pu mûrir
quelques esprits,
Mais sans en extirper la
tendance rectrice.
Elle n'en peut si bien
déraciner le vice
Que l'un plus volontiers ne
cède à la terreur,
L'autre aux emportements de
l'aveugle fureur,
L'autre au mol abandon d'une
âme trop peu fière.
Enfin de cent façons les jeux
de la matière-
Avec le naturel font varier
les mœurs.
Comment trouver assez de noms
pourtant d'humeurs, 320
Qui pourrait éclaircir tant de
causes obscures
Et de tant d'éléments
distinguer les figures
Constatons seulement que, si
faibles soient-ils,
Rien n'en peut effacer les
vestiges subtils.
La raison les attaque et ne
peut les détruire.
Quel obstacle, sans eux,
pourrait nous interdire
L'accès du calme pur dont
jouissent les dieux r
Ces germes, dans le corps
répandus en tous lieux,
Assurent sa durée et
soutiennent sa trame;
Car des liens profonds soudent
le corps à l'âme,
Nœuds qu'on ne tranche pas
sans dommage commun.
Qui peut d'un grain d'encens
isoler son parfum,
Sans supprimer l'objet dont

l'arôme est l'essence?
C'est ce que sont au corps
l'âme et l'intelligence ;
L'ensemble se dissout quand le
faisceau se rompt.
Tant un accord étroit,
primordial, confond
Comme leurs éléments leur
fortune jumelle !
Ni l'âme ni le corps sans aide
mutuelle
Ne pourraient, séparés,
atteindre au sentiment.
De leur concours actif sort ce
rayonnement 340
Vital, centre de l'être et
flambeau du système.
Le corps n'est rien sans
l'âme. Il n'a point en lui-
même
De quoi naître et grandir et
survivre à la mort.
L'eau peut ne pas changer
quand la vapeur en sort
Et rendre sans périr ce que le
feu lui donne,
Autre est la loi du corps.
Quand l'âme l'abandonne,
Il succombe, entraînant tous
ses ressorts pourris.
C'est que, dès le principe,
ensemble ils ont appris
Ce concert d'actions dont la
vie est la somme
Et qu'au sein maternel, dans
le moule où naît l'homme,
On ne briserait pas sans les
tuer tous deux.
Ainsi, perte et salut, tout
est commun entre eux ;
Comment donc contester leur
parenté native?
Refuser à la chair la vertu
sensitive,
Dans l'âme éparsé en nous voir
l'unique ferment
De l'intime travail qu'on
nomme sentiment,

C'est nier l'évidence acquise
et manifeste.

Car le fait nous apprend, nous
prouve, nous atteste
La sensibilité du corps, et ce
qu'elle est.

L'âme en quittant le corps
laisse l'être incomplet, 360
Et le sens l'abandonne; il
perd en ce divorce

Ce qui, sans être lui, du
moins doublait sa force ;

Sa part à lui, la mort la lui
prend par surcroît.

D'aucuns disent : « C'est
l'âme et non pas l'œil qui
voit ;

L'œil est la porte ouverte à
l'âme spectatrice. »

Vaine erreur ! Leur sens même
en fait assez justice,

Lui qui pousse l'image au
centre visuel.

Parfois l'éclat trop vif à
notre œil est cruel ;

L'objet brillant s'éclipse et
le regard avorte ;

Et l'œil souffre : est-ce là
l'office d'une porte?

Courage ! ajoutez donc que,
sans porte et sans yeux,

L'esprit serait plus libre et
l'âme verrait mieux.

Je ne puis non plus croire à
l'erreur qu'accrédite

Le nom presque divin du sage
Démocrite.

De couples alternés combinant
les accords,

Deux à deux, germe à germe, il
soude l'âme au corps.

Or la ténuité des principes de
l'âme

En doit borner le nombre. Aux
mailles de la trame

Ils pendent clairsemés et se
tiennent de loin.

Tout au plus la Nature aura-t-

elle pris soin 380

De mesurer entre eux
l'intervalle aux surfaces
Que les plus frêles grains,
les corps les plus fugaces
Pour émouvoir des sens les
délicats ressorts.

Car nous ne sentons point tout
choc et toute chose ;

La poussière ou le fard sur
nos membres se pose ;

L'haleine de la nuit nous
mouille ; certains fils

Barrent notre chemin de leurs
réseaux subtils ;

Il pleut sur nous d'en haut
cent débris, vieilles ailes

Des insectes, duvet des
oiseaux, flocons grêles

Qui tombent ralentis par leur
légèreté ;

De mille êtres rampants notre
corps est hanté ;

Les pieds des moucheron n'y
laissent pas d'empreinte ;

Et de tous ces contacts il ne
sent pas l'atteinte.

Tant d'atomes épars dans le
tissu vivant

Doivent être avertis et mis en
branle, avant j

Que les germes de l'âme à
travers les distances

Aient pu se renvoyer ces
chocs, ces résistances

Et nouer ces accords d'où naît
le sentiment !

Mais l'esprit plus que l'âme a
le gouvernement 400

Et dispose des clés des portes
de la vie.

Sitôt que la pensée est aux
membres ravie,

Pas un atome d'âme attardé
dans le corps

Qui résiste un moment. Docile,
sans efforts,

L'âme suit la pensée et

s'échappe avec l'être,
Laisant le corps au froid
dont la mort le pénètre.
Le souffle obstiné reste où
l'esprit est resté.
Mutilé, démembré, plus qu'à
demi quitté
Par l'âme qui s'enfuit de ses
veines ouvertes,
Le tronc vit ; l'air vital
répare encore ses pertes.
Si peu d'âme qu'il garde, il
s'y cramponne au bord
De la vie et résiste à
l'assaut de la mort.
Quand ce qui blesse l'œil
n'atteint pas la prunelle,
La vue intacte y siège et se
concentre en elle.
Oui, dût la cécité s'ensuivre
tôt ou tard,
Si le globe n'est point crevé
de part en part,
La pupille suffit. Mais ce
cœur de l'organe,
Centre si délicat de l'orbe
diaphane,
Périt-il? Baignez l'œil de
tous les feux du jour !
Le jour a fui soudain dans la
nuit sans retour. 420
Et bien ! l'âme c'est l'œil,
l'esprit c'est la prunelle,
Mais écoute ; il est temps que
ma voix te révèle
D'autres vérités, fruit des
travaux longs et chers
Qui remplissent ma vie et que
parent mes vers.
L'âme naît, l'esprit naît,
donc l'âme et l'esprit
meurent.
(Comme en constant accord
leurs substances demeurent,
Pour nommer l'une et l'autre
un des deux mots suffit.
Ce que j'écris de l'âme
entends-le de l'esprit.

Ainsi, quand je dirai : l'âme
est chose mortelle,
Ne va pas oublier que l'esprit
meurt comme elle.)
L'âme en ténuité, je l'ai
montré plus haut,
Passe les plus subtils des
tissus. Il s'en faut
Que l'eau de loin l'égale ;
et, près de sa matière,
Le nuage est palpable et la
flamme grossière.
Elle est donc plus fluide et
plus fugace encor.
Le choc le plus léger éveille
son essor :
L'ombre de la vapeur, le
reflet du nuage,
Même le jeu du rêve apportant
leur image,
Simulacre qui flotte au-dessus
des mortels
Quand notre œil endormi voit
fumer les autels. 440
Puisque de toutes parts,
lorsque tombe l'amphore,
L'eau s'écoule et s'enfuit ;
puisqu'en l'air s'évapore
Le contour de la flamme ou du
brouillard, comment
Pourraient ne pas se fondre,
et plus subitement,
Une fois séparés de la machine
entière,
Les frêles éléments de l'âme
prisonnière)
Quand, vase renversé, sous les
coups fléchissant,
Le corps, raréfié par la perte
du sang,
N'a pu les retenir, quel
obstacle à leur fuite
Pourrait opposer l'air sans
forme et sans limite,
Moins dense que la chair dont
il les a reçus !
D'ailleurs l'âme et le corps
ensemble sont conçus ;

Nous les sentons grandir et
décliner ensemble.
Au pas du frêle enfant qui
vacille et qui tremble
Répond le mol essor de son
mobile esprit.
L'âge, en formant le corps
adolescent, mûrit
L'âme plus vigoureuse et la
raison plus large.
Puis, quand les membres las
ont plié sous la charge
Des ans accumulés, l'âme comme
le corps
Voit chanceler sa force et
s'user ses ressorts. 460
C'en est fait. L'esprit boite
et la langue se trouble ;
Tout croule d'une chute
indivisible et double ;
Et, comme la fumée, au sortir
de la chair,
L'âme s'évanouit aux
profondeurs de l'air.
Elle naît, elle croît avec sa
sœur jumelle,
Et sous le poids des jours
elle tombe comme elle.
Enfin, l'âpre souci, la
terreur, le remords
Valent les maux hideux qui
dévastent le corps.
De communes douleurs
partageant le principe,
Il faut bien qu'à la mort
l'âme aussi participe.
Bien plus ; l'esprit souvent
pâtit des maux du corps.
Il s'égare, il s'échappe en
bizarres transports ;
Parfois la léthargie,
alourdissant ses ailes,
Le plonge en des torpeurs
profondes, éternelles ;
Le front ploie, et les yeux
flottent irrésolus ;
Il n'entend plus les voix, il
ne reconnaît plus

Les traits des êtres chers
qui, debout en alarmes,
L'entourent, le visage inondé
par les larmes,
Le rappelant enfin à la vie.
Ainsi tout
Nous force d'avouer que
l'esprit se dissout : 480
Car la contagion du mal
envahit l'âme ;
Et, la mortelle même est là
qui le proclame,
La mort a deux agents :
maladie et douleur.
Sous l'empire du vin, quand la
 Brusque chaleur
Répandue au travers de nos
veines ruisselle,
Pourquoi cette lourdeur du
corps? Le pied chancelle,
La langue s'engourdit ; les
yeux et les esprits
Noyés flottent ; l'injure et
la nixe et les cris
Avec l'impur hoquet font
cortège à l'ivresse.
Pourquoi? C'est que l'assaut
de la liqueur traîtresse
Attaque, altère l'âme au fond
même du corps.
Or ce qui souffre ainsi de
passagers transports
Comment soutiendra-t-il une
épreuve plus dure?
Il en perdra la vie et
présente et future.
Souvent, frappé d'un mal
subit, un malheureux,
Comme atteint de la foudre, à
nos pieds, sous nos yeux,
Tombe, écume, gémit, palpite ;
le délire
Tend ses nerfs et les tord ;
un râle affreux déchire
Sa gorge ; un spasme abat tout
son corps secoué.
C'est que le mal de membre en
membre s'est rué 500

Sur l'âme : ainsi la mer
écume, et l'eau fumante
Sous la rage des vents
impérieux fermente.
C'est que la douleur chasse et
rassemble en sanglots
Tous les germes bruyants de la
voix, dont les flots
S'élancent de la bouche et
coulent par la route
Familière et connue ouverte à
leur déroute.
C'est que l'afflux rongeur de
ce même poison,
Bouleversant l'esprit,
disloquant la raison,
De leurs germes confus fait
jaillir le délire.
Lorsqu'en ses réservoirs
l'acre humeur se retire,
Quand la cause du mal se
résorbe, sur pied
Le corps faible se dresse et
l'âme se rassied,
Et des sens reconquis l'esprit
reprend les rênes.
Comment croire que l'âme, en
proie à tant de peines,
Attaquée en plein corps par de
tels dissolvants,
Puisse, éparse dans l'air,
braver le fouet des vents
Et vivre, sans l'appui d'où sa
force procède?
Au reste, ses douleurs ne sont
pas sans remède ;
Il suffit qu'on la soigne, et
l'art peut la guérir.
D'où je conclus encor qu'elle
vit pour mourir. 520
Qu'il s'agisse de l'âme ou de
toute autre essence,
Pour en changer l'état, il
faut à sa substance
Adjoindre ou retrancher
quelque partie, ou bien
Il faut intervertir tout au
moins l'ordre ancien.

Or l'immortalité n'admet,
pleine et parfaite,
Ni compensations, ni perte, ni
conquête.

Tout être a son orbite et
périt s'il en sort ;
Ce qu'il était n'est plus ;
dès qu'il change il est mort.
Donc, malade ou guérie, il
faut qu'on s'y résigne,
De la mortalité l'âme porte le
signe.

Ainsi la vérité heurte
l'erreur de front,
Lui coupe la retraite, et deux
fois la confond,
Et sans réplique enfin la
convainc de mensonge.

Souvent l'homme s'éteint par
degrés ; il allonge
La route et membre à membre il
perd le sentiment.

Nous voyons la pâleur livide
lentement

Monter de l'ongle au doigt et
du pied à la cuisse ;

Puis la mort vers le tronc de
proche en proche glisse :

Ses vestiges glacés partout
vont s'imprimant.

Et l'âme, sans rester entière
un seul moment, 540

Se divise et décroît : c'est
donc qu'elle est mortelle.

Crois-tu que, dans sa fuite,
elle concentre en elle

La part de sentiment que
chaque membre perd,

Et, ramassée à temps, se
replie à couvert?

Mais du fort où tant d'âme à
la fois se condense,

La vie au moins devrait
rayonner plus intense.

Ce fort, où le trouver? L'âme
décroît et fond ;

Ses débris sont jetés dehors :
elle meurt donc.

Mais j'admets tes raisons, je
les tiens pour réelles ;
Soit ; devant le progrès de
ces morts partielles,
L'âme recule en ordre,
emportant son trésor.
Je dis et je soutiens qu'elle
est mortelle encor.
Qu'importe qu'elle étouffe ou
bien s'évanouisse?
En bloc comme en détail, il
faut qu'elle périsse,
Puisque de toutes parts, de
moment en moment,
La vie en l'homme baisse avec
le sentiment.
Membre, organe, ressort, l'âme
a dans la machine
Son poste fixe ainsi que l'œil
et la narine
Ou tout autre attribut vital
du corps humain ;
Et, comme chaque sens, œil,
bouche, oreille ou main, 560
Perd, isolé du tronc, le
sentiment et l'être
Et doit en peu de temps
pourrir et disparaître ;
Sans le corps l'âme aussi
n'est plus qu'un membre mort.
Sans l'homme elle n'est rien ;
car l'homme est son support,
Son enveloppe, ou si quelque
image plus vive
Peut serrer de plus près leur
fusion native.
Car l'âme tient au corps, si
le corps la contient.
C'est de leur union que leur
force provient.
De leur accord dépend leur
salut et leur vie.
L'âme, quand par le corps elle
n'est plus servie,
Ne peut suppléer seule aux
rouages absents.
Privé d'âme, le corps perd
l'usage des sens.

De l'orbite arraché, l'œil
demeure sans flamme
A la fois et sans vue ; ainsi
l'esprit et l'âme
Semblent ne rien pouvoir par
eux-mêmes. Couverts
Par les membres, mêlés dans
les os et les nerfs,
A travers le réseau des
muscles et des veines,
Leurs principes subtils, tenus
par tant de chaînes,
Ne peuvent point risquer de
trop larges écarts ;
Mais, par la mort chassés et
dans l'espace épars, 580
Ils perdent tout ressort,
parce que nulle écorce
Ne comprime leur sève et ne
contient leur force.
L'air serait un vrai corps
vivant, si l'âme en lui
Pouvait se recueillir et
rencontrer l'appui
Que prête à ses élans la
corporelle étreinte.
Je le répète donc, lorsque la
vie éteinte
A rejeté le souffle et rompu
le contour,
Il faut bien que l'esprit se
dissolve à son tour,
Et l'âme avec l'esprit, car
leur cause est la même.
Quoi ! le corps, sous le coup
du divorce suprême,
S'effondre en pourriture
infecte ; et tu nierais
Que, s'élevant du fond de ses
vases secrets,
L'âme ait pu s'envoler comme
fait la fumée?
Toute cette structure en
poussière abîmée,
Ce plein écroulement, ne
proclament-ils pas
Qu'ébranlés, expulsés en
minimes éclats

Pour glisser aux défauts des
mailles de la trame,
Se sont évaporés les éléments
de l'âme?
Qu'en leur ouvrant passage,
enfin, mille détours
En impalpables flots ont dû
briser leur cours ; 600
Qu'avant de se noyer dans les
airs divisée,
En nous l'âme déjà s'était
décomposée?
Même en deçà du terme, en
pleine vie, un coup
Imprévu bien souvent la sape
et la dissout.
On dirait qu'elle va s'écouler
tout entière
Et rompre ses liens. Comme à
l'heure dernière,
Le visage mourant languit ; de
tout le corps
Exsangue on voit fléchir et
tomber les ressorts.
Il semble que l'esprit, comme
l'on dit, défaille
Et laisse l'âme aller ; tout
frissonne et tressaille,
Cherchant à se reprendre au
lien qui se rompt,
Tant l'âme dans la chair fut
secouée à fond !
Un peu plus, et le choc la
réduirait en poudre.
Et lorsque tu la vois hors du
corps se dissoudre
Sans appui, sans contour, dans
l'espace béant,
Sa diffuse vapeur braverait le
néant,
Je ne dis pas mille ans, mais
un millième d'heure r
De la gorge au palais porte
supérieure,
Le mourant la sent-il monter
et, de la chair,
Tout entière à la fois se
détacher dans l'air? 620

Chaque sens voit sa force en
son organe éteinte ;
Chaque parcelle d'âme en son
siège est atteinte.
Si l'âme s'envolait à
l'immortalité,
Son départ à ce point serait-
il redouté
Comme un daim laisse aller ses
bois usés par l'âge,
Comme de sa peau vieille un
serpent se dégage,
Joyeuse elle fuirait son
étroit vêtement.
Enfin, si ce qu'on nomme
esprit ou jugement
Des seules régions de la
poitrine émane,
Plutôt que de la main, ou du
pied, ou du crâne,
C'est qu'une loi, pour naître
et pour se déployer,
Assigne à toute force un lieu
fixe, un foyer :
Loi qui régit nos corps, où de
tant de parties
Jamais les fonctions ne sont
interverties.
Tel est l'enchaînement des
choses. Nul ne voit
Des eaux naître le feu, du feu
naître le froid.
D'ailleurs, si l'âme était de
nature immortelle
Et pouvait sentir loin du
corps qui la recèle,
De cinq sens, que je pense, il
la faudrait pourvoir ;
Et même on ne la peut
autrement concevoir 640
Errante sous la terre au bord
des fleuves sombres ;
Les poètes anciens et les
peintres des ombres
Donnent toujours des sens aux
fantômes des morts.
Qu'est-ce qu'un nez, des
mains, des yeux d'âme sans

corps?

Que des oreilles d'ombre ou
des langues de mânes?

Rien ne sent, rien ne vit,
sans un concours d'organes.

C'est bien tout notre corps
qui vit ; et l'homme sent

Le sentiment partout dans ses
membres présent.

Or, si par le milieu quelque
entaille soudaine

Pouvait d'un coup trancher en
deux la forme humaine,

Nul doute qu'on ne vit l'âme
comme le tronc

Se fendre en deux moitiés. Or
tout nœud qui se rompt,

Toute essence qu'un choc
décompose et morcelle

Abdique sans recours la durée
éternelle!

Dans le feu des combats, les
chars armés de faux

Abattent brusquement les
membres encor chauds,

Et le morceau tombé sur le
sable palpite.

L'homme n'a rien senti, tant
la perte est subite!

L'élan de sa fureur n'en est
pas arrêté :

Tout entier aux ardeurs de la
lutte, emporté

Par le reste du corps,
l'esprit vole aux carnages :

En vain parmi les faux, les
chars, les attelages,

Avec le bouclier son bras
gauche est gisant ;

Il n'en tient compte ; il
pare ; il surgit, brandissant

L'autre main qu'il n'a plus et
qui tenait l'épée,

Ou bien cherche un appui sur
sa cuisse coupée,

Quand son pied sur le sol
crispe ses doigts mourants.

Telle tête arrachée aux

membres expirants,
Chaude encor, gardera les
couleurs de la vie,
Les yeux ouverts, jusqu'à ce
que l'âme ravie
Tout entière s'écoule et fuie
avec le sang.
Lorsqu'un serpent sur toi
s'avance, menaçant,
Dardant sa langue, enflant sa
gorge, s'il arrive
Que tu puisses trancher sa
croupe convulsive,
Tu verras sur le sol d'un sang
noir imbibé
Sauteler chaque anneau sous le
glaive tombé,
Le haut du corps se tordre et,
cherchant sa blessure,
Tourner contre lui-même une
ardente morsure.
Nous faudra-t-il admettre une
âme par tronçon?
Plusieurs pour un seul corps?
Avec plus de raison, 680
Je dis que l'âme en vie était
une, indivise ;
Qu'avec celle du corps son
unité se brise ;
Que tous deux sont mortels
enfin, puisque le fer
Tranche et divise l'âme aussi
bien que la chair.
Et puis, comment, si l'âme est
d'immortelle essence
Et s'insinue en nous le jour
de la naissance,
Les vestiges de l'âge et des
actes passés
Dans un contour nouveau se
sont-ils effacés?
Si l'âme, en renaissant, à ce
point se transforme
Que du séjour quitté tout
souvenir s'endorme,
Cela, je crois, diffère assez
peu de la mort.
Puisqu'il en est ainsi, tombe

avec moi d'accord
Que l'âme antérieure est bien
morte, et que celle
Qui rentre en nous est bien
d'éclosion nouvelle.
« Mais, au seuil de la vie et
du monde animé,
L'âme neuve se joint au corps
déjà formé. »
Pourquoi donc, dans le sang,
avec le corps son hôte
Paraît-elle s'accroître et
vivre côte à côte?
Il lui fallait au moins, comme
en cage un oiseau,
Seule et pour soi grandir. Or,
dans tout le réseau, 700
Partout le sentiment à la fois
se présente.
Ainsi, rien ne l'isole, ainsi
rien ne l'exempte
Des lois de la naissance et du
coup de la mort.
Quel pouvoir souderait, et
d'un lien si fort,
A sa prison d'un jour cette
âme passagère?
Non, celle-là chez nous n'est
point une étrangère,
Qui s'amalgame aux nerfs, aux
veines, aux vaisseaux :
Témoin le sentiment départi
même aux os,
Même aux dents que saisit
l'eau glacée, et qu'irrite
D'un gravier dans un fruit la
rencontre subite !
Pourrait-elle, ainsi prise en
mille nœuds étroits,
Saine et sauve échapper tout
entière à la fois
A l'écheveau des os, des nerfs
et des jointures?
Puis, cette âme adventice, et
que tu te figures
Coulant de veine en veine et
filtrant du dehors,
N'en doit que mieux périr et

fondre avec le corps.
Couler, c'est se dissoudre :
il faut donc qu'elle meure.
De même qu'à travers la trame
intérieure,
Les aliments, transmis de
vaisseaux en vaisseaux,
Se perdent, combinés en
agrégats nouveaux, 720
Ainsi l'esprit et l'âme,
entiers à leur descente
Dans les tissus divers de la
forme naissante,
S'y dissoudraient encore ; et
c'est de leurs courants,
De canaux en canaux répartis
et mourants,
De leurs flots transformés,
que forcément résulte
Cette âme qui préside à notre
vie adulte,
Qui, d'elle-même née et
mourant tour à tour,
Ayant sa première heure aura
son dernier jour.
Mais laisse-t-elle ou non dans
la dépouille morte
Quelques germes vivants? –
Qu'elle en laisse; il
n'importe:
En a-t-elle plus droit à
l'immortalité)
Non ; puisque d'elle en nous
quelque chose est resté.
– N'en laisse-t-elle pas) de
sa prison ouverte
A-t-elle pu bondir sans retard
et sans perte?
Mais alors, conçoit-on comment
peuvent, des chairs
Pourrissantes, jaillir ces
légions de vers)
D'où sort, exsangue et molle,
et cependant vivante,
Dans les membres gonflés cette
foule mouvante)
Mais ces âmes, dis-tu, peuvent
choisir leur corps ;

Chacune en chaque ver arrive
du dehors. 740
Et tu ne cherches pas quel
instinct les adresse
Par milliers juste au lieu
qu'une seule délaisse)
Il est un point, du moins,
qu'il te faut éclaircir :
L'âme est-elle architecte)
aime-t-elle à choisir
Les germes de son ver pour
bâtir sa demeure)
Ou dans le corps tout fait
descend-elle à son heure)
Quoi donc ! à sa prison elle
travaillerait,
Elle que, hors du corps, son
libre vol soustrait
Aux angoisses du froid et de
la faim, torture
Qu'à la chair proprement
attache la Nature,
Et qui n'atteint l'esprit que
par contagion r
Mais prenons qu'elle agisse
avec intention,
Pour son bien. Par où donc
penses-tu l'introduire
Dans ce nid qu'elle cherche ou
s'est voulu construire?
Non, non ; l'âme, crois-moi,
ne se fait point un corps.
Et comment expliquer ces
intimes accords
Qui d'une vie unique animent
la personne,
Si l'âme en un corps fait,
après coup, s'emprisonne?
D'où viendrait au lion sa
sauvage fierté,
Son astuce au renard, au cerf
sa lâcheté,
Héritage de peur transmis par
ses ancêtres, 760
Ces instincts implantés en
chaque tribu d'êtres,
Qui croissent dès l'enfance
avec l'âme et le corps r

Sinon d'une loi fixe et de
constants rapports?
L'âme est la sœur du corps ;
leur marche est parallèle.
Que si de forme en forme
errait l'âme immortelle,
On verrait les instincts au
hasard confondus ;
Au vol de la colombe on
verrait éperdus
Frissonner les autours, et
fuir devant l'audace
Des cerfs haut encornés les
molosses de Thrace,
Et la raison passer de l'homme
aux animaux.
Ils nous disent encore (et ce
sont de vains mots) :
« L'âme immortelle change en
changeant de demeure.
Changer, c'est se dissoudre :
il faut donc qu'elle meure.
Les transpositions d'ordre et
de mouvements
Doivent la condamner à mort.
Ses éléments,
Dans les membres épars, avec
l'homme succombent.
« Les âmes, disent-ils,
d'homme en homme retombent. »
Pourquoi donc tel esprit, sage
avant le tombeau,
Revit-il insensé sous un
masque nouveau? 780
D'où vient qu'au jeune enfant
manque le sens du juste?
Au poulain la raison de
l'étalon robuste?
Sinon de cette loi, de ces
constants rapports,
Qui font du même pas marcher
l'âme et le corps?
« L'esprit peut bien, » dit-on
pour première défense,
« Dans le corps de l'enfant
revenir à l'enfance. »
C'est l'avouer mortel,
puisqu'en changeant d'étui,

Il perd tant de sa vie
ancienne, tant de lui.
Comment, sans un lien
d'affinité jumelle,
L'âme et le corps, montant
d'un progrès parallèle,
Atteindraient-ils ensemble à
la fleur de leurs ans,
Et pourquoi désertent les
membres vieillissants?
Craint-elle de rester prise en
leur pourriture,
Et que l'abri dont l'âge
ébranle la structure
Ne l'écrase en tombant du
poids de ses débris?
Mais pour une immortelle est-
il de ces périls?
Donc, à l'heure où l'amour
accouple hommes et bêtes,
Lorsque Vénus conçoit, des
âmes toutes prêtes,
Guettant l'endroit précis,
lutteraient à l'entour
A qui doit la première entrer
et voir le jour, 800
A moins que, pour mettre ordre
à ce conflit stérile.
Un pacte n'ait d'avance admis
la plus agile
A l'honneur d'essayer les
moules corporels !
Non, faire voltiger sur le lit
des mortels
Cet innombrable essaim
d'immortelles émules,
C'est bien le plus bouffon des
contes ridicules !
As-tu vu le nuage éclore sous
les mers,
Le poisson vivre aux champs et
l'arbre au haut des airs,
Le sang couler du bois et du
rocher la sève?
Non ; chaque être a son aire
où commence et s'achève
Son évolution. Loin des nerfs
et du sang,

Sans corps, seule, il n'est
pas d'âme, d'être pensant.
Autrement l'humérus ou
l'occiput, que sais-je?
Au besoin le talon, lui
serviraient de siège.
Quelque membre du moins qui
fixât son essor,
Le vase de l'esprit serait
dans l'homme encor.
Mais ce n'est point assez. En
nous l'esprit et l'âme
Ont chacun son foyer que la
raison proclame
Immuable. Comment ne pas nier
dès lors
Qu'ils puissent jamais naître
ou vivre hors du corps? 820
Tu le vois, il faut bien,
quand fléchit l'édifice,
Que l'âme éparse en lui de sa
chute périsse.
O démente ! au mortel
accoupler l'éternel !
Imaginer entre eux un concert
mutuel,
Un but commun ! Quel nœud
d'éléments plus contraires?
Quels agents plus distincts?
quels alliés moins frères
Quoi ! l'être périssable et
l'immortel, d'accord
Pour subir la tourmente
anxieuse du sort !
Trois signes marquent seuls
l'éternité des choses :
L'unité, pleine, intense,
impénétrable aux causes
De dissolution, aux assauts
destructeurs
(C'est l'attribut des corps
premiers et créateurs) ;
L'inanité sans borne où nul
effort n'a prise
(C'est le vide parfait que nul
choc ne divise
Et qui subsiste, libre, intact
et permanent) ;

Le défaut absolu d'espace
environnant
Où la dispersion éclate et se
consomme
(C'est le propre du Monde : où
recueillir la somme
Des univers? quels chocs la
dissoudraient? quels corps 840
Tomberaient sur ses flancs?
Rien n'existe en dehors).
Eh! bien, cette unité, la
trouvons-nous dans l'âme?
Non. Tu sais que le vide est
infus dans sa trame.
Cette inanité? Non. Les corps
ne manquent pas
Non plus, dont les assauts
puissent jeter à bas
Sa fière forteresse et
déchaîner sur elle,
Du fond des horizons, la
déroute mortelle ;
A sa chute, à sa fuite enfin,
à ce que perd
Sa force, l'infini de l'espace
est ouvert.
La porte de la mort lui serait
donc fermée?
Contre les chocs mortels la
croirons-nous armée,
Et l'élèverons-nous à
l'immortalité,
Parce que plus d'un coup par
chance est écarté
Avant d'avoir lésé le sens
intime, ou cède
A l'efficacité douteuse d'un
remède?
O sophisme illusoire ! outre
les maux du corps,
Dont elle souffre, l'âme a les
siens : le remords
Qui la ronge, l'ennui,
l'effroi qui la consume,
L'avenir qui l'accable et
l'emplit d'amertume,
Les flots noirs du sommeil
léthargique, et l'oubli

Du délire, où l'esprit s'abîme
enseveli ! 860

Ami, la mort n'est rien, dès
que l'âme est mortelle.

De même qu'en ces jours où la
grande querelle

Fit régner la terreur sous la
voûte des cieux,

Quand des Carthaginois le choc
tumultueux

Ebranla tout au loin sur la
terre et sur l'onde,

Quand Rome put douter de
l'empire du monde,

Nous n'avons pas souffert,
nous qui n'existions point:

De même, après la mort,
lorsque sera disjoint

Ce nœud d'âme et de chair où
tout l'homme réside,

Rien n'atteindra nos sens, ou
notre être, mot vide,

Car nous ne serons plus !
Rien : dût avec la mer

La terre se confondre et
l'onde avec l'éther !

Si même, après que l'âme à la
forme est ravie,

En nos restes persiste un
sentiment de vie,

Cela n'est plus en nous et ne
nous est plus rien,

Puisque l'âme et le corps ont
rompu leur lien,

Hymen d'où la personne émane
tout entière.

En vain, de nos débris
rassemblant la poussière,

Le temps ranimerait et
renverrait un jour

Nos éléments groupés dans le
même contour ; 880

Jetterait-il un pont d'une
existence à l'autre?

Notre substance était, avant
d'être la nôtre ;

Mais ceux que nous étions sont
pour nous aussi morts

Que les vivants futurs qui
reprendraient nos corps.
Et certes, en contemplant
l'immense cours des âges
Et l'infini travail des
atomes, les sages
Admettront que, parfois, leurs
divers mouvements
Dans le même ordre aient pu
grouper nos éléments ;
Mais ce sont des retours que
l'esprit ne peut suivre ;
Entre eux le fil se rompt ; la
mort passe et délivre
De la chaîne des sens les
atomes épars.
Qui sait ce que les ans nous
gardaient de hasards,
Il faut, pour le subir, passer
où le mal tombe ;
Quels coups pourrons-nous donc
redouter dans la tombe
Viennent les maux futurs, nous
en serons exempts,
Comme les morts anciens le
sont des maux présents.
Qui n'est pas ne craint point
des soucis qu'il ignore,
Et qui n'est plus ressemble à
qui n'est pas encore.
Si la vie est mortelle,
immortelle est la mort.
Quand tu vois un vivant
s'attendrir sur son sort, 900
Tremblant qu'il faille un jour
moisir sans sépulture
Ou de monstres hideux endurer
la morsure,
Sache qu'un sourd désir lui
tient encore au cœur :
Il a beau s'en défendre, il en
traduit l'erreur ;
Et sa conclusion, quoi qu'il
en ait, dévie.
Il ne sait pas sortir
pleinement de la vie ;
Il en garde un débris, une
ombre, on ne sait quoi

Qui dure et se dérobe à
l'éternelle loi.
Vivant, il se voit mort et
gémit sur sa perte.
Il ne peut s'arracher de ce
cadavre inerte,
Et s'indigne et se plaint
d'être créé mortel.
Victime et spectateur, en son
rêve cruel,
Il se fait le festin du loup
et de l'orfraie ;
Il se sent dévorer. Comme si
la mort vraie
Laisse un autre lui, debout
quoique gisant,
Vivre mort et se voir et se
pleurer absent !
Non, non ; hors de la vie, il
n'est pas de torture.
Sinon partout la mort
m'apparaît aussi dure :
Momie, être étouffé dans le
naphte et le miel ;
Mage, au haut d'un rocher,
pourrir nu sous le ciel ; 920
Sur mon sein oppressé sentir
peser la terre :
Qu'importe le supplice ? A
moins qu'on ne préfère
La torche dévorante aux serres
du corbeau,
Et le lit du bûcher à celui du
tombeau
Ah ! l'amoureux accueil de ta
demeure en fête,
Ta femme, tes enfants, la
volupté secrète
De les voir à l'envi courir
pour t'embrasser,
De leur vouer ton cœur et ton
nom, de verser
Ton sang pour eux, voilà la
douceur de la vie,
Et la félicité qu'un seul jour
t'a ravie !
Mais songe qu'au départ nul
chagrin ne nous suit ;

Voyons clair une fois : et la
terreur s'enfuit.
Toi, par la mort couché dans
une paix profonde,
Tu nous laisses ta part des
peines de ce monde ;
Mais nous, près du bûcher, sur
ton corps déjà noir
Insatiablement nous pleurons,
sans espoir
De retrouver l'objet d'un
deuil irréparable.
Puis donc que ton sommeil
n'est qu'à nous redoutable,
Que sa paix est la fin de
toutes les douleurs,
Pourquoi ces longs effrois et
ces lâches pâleurs? 940
Sur leurs lits de festins,
dans leurs coupes moroses,
La mort se glisse et parle aux
buveurs ceints de roses,
Leur criant : « Jouissez ! si
court est le plaisir !
Lorsqu'il s'est écoulé qui
peut le ressaisir? »
Pensent-ils que la mort altère
son convive,
Ou qu'au dernier soupir un
seul besoin survive?
Et si l'homme s'oublie aux
heures du sommeil,
Que sera-ce au tombeau, dans
la nuit sans réveil?
Nul regret, nul souci, quand
l'âme et le corps dorment ;
Encor cette substance où les
désirs se forment
Erre non loin des sens : à
peine l'aube a lui,
Que l'homme se rassemble et
soudain rentre en lui.
Mais la mort n'a point
d'aube ; et quand sa nuit
glacée
Nous surprend, c'en est fait !
la vie et la pensée
Et tout ce qui fut nous, sans

retour prend l'essor.
Si le sommeil n'est rien, la
mort est moins encor.
Si, prenant une voix, la
Nature des Choses
Se levait, lasse enfin de nos
terreurs sans causes,
Et gourmandait ainsi quelqu'un
des mécontents :
« Mortel, pourquoi ce deuil?
ces pleurs? Il n'est plus
temps.
» Si jusqu'ici pour toi la vie
en biens abonde
» Qui, sur tes jours versés,
n'ont pas fui comme une onde
» En un vase sans fond,
quitte-la satisfait ;
» Sors-en rassasié comme on
sort d'un banquet,
» Et tranquille endors-toi
dans la paix éternelle.
» Si, déçu par ses dons, tu
t'es dégoûté d'elle,
» Pourquoi, cueillant des
fruits qui tombent de ta main,
» Joindre aux pertes d'hier
les pertes de demain?
» La mort clôt ton labeur,
reçois-la sans colère.
» D'ailleurs, je ne sais plus
qu'inventer pour te plaire !
» J'ai fait le monde ainsi, ni
pire ni meilleur.
» – Ton corps est dans sa
force et ton âge en sa fleur,
–
» Dis-tu? Quand tu vivrais
mille ans, les mêmes peines
» S'attacheraient encore aux
fortunes humaines.
» Ton immortalité n'en
romprait pas le cours ! »
Que pourraient les mortels
répondre à ce discours?
Que la Nature est juste et sa
parole vraie.
Au malheureux surtout qui du

trépas s'effraie,
Elle crie à bon droit :
« Laisse-là tes vains pleurs,
» Pauvre fou, quand la mort
vient guérir tes douleurs? 980
» Et toi, vieillard, toujours
ton âme inassouvie,
» Dédaigneuse des biens que
t'épancha la vie,
» N'eut soif que des absents,
de ceux que tu n'as plus.
» Tes jours mal employés
pourtant sont révolus ;
» Sur ton front la mort plane
imprévue et t'arrête
» Avant que le dégoût
t'inspire la retraite?
» Va ; le regret sied mal à la
caducité.
». Il est temps. Place, place
à ta postérité ! »
Grande et forte leçon ! Tout
est métamorphoses ;
Toujours un flot nouveau
chasse les vieilles choses ;
Et l'échange éternel rajeunit
l'univers.
Rien ne roule au Tartare, au
gouffre des enfers.
Pour les peuples à naître il
faut de la matière ;
Ils vivront à leur tour et
verront la lumière.
Les uns nous précédaient, les
autres nous suivront.
C'est un cercle éternel que
nul effort ne rompt ;
Et la vie à jamais se transmet
d'âge en âge :
Elle n'est à personne, et tous
en ont l'usage.
Songe de quel néant furent
pour nous remplis
Tant de siècles anciens avant
nous accomplis ; 1000
Regarde en ce miroir que
t'offre la Nature,
Par delà le tombeau,

l'antiquité future !
Qu'y vois-tu? Rien
d'horrible ; une sécurité
Dont nul sommeil ne vaut le
calme illimité.
Quant à ces châtiments qui
bordent le Cocyte,
Ils sont ici : l'enfer en nos
cités habite.
Ce fabuleux captif, vainement
éperdu
Sous l'énorme rocher dans les
airs suspendu,
Est-ce Tantale? Non. C'est le
visionnaire
Tremblant sous le destin comme
sous le tonnerre ;
Ce rocher menaçant, c'est la
crainte des dieux !
Ce géant Tityos, dont le corps
spacieux
Sert d'ancre au peuple ailé
dont la rage le fouille.
Est ce un titan couché
jonchant de sa dépouille
Neuf arpents dévastés?
Couvrit-il l'univers,
Crois-tu que sa poitrine et
ses membres ouverts
Pussent jamais suffire à
l'éternelle peine?
Non. C'est l'homme abattu sur
qui le sort déchaîne
Les soucis dévorants, les
cuisantes amours,
Tout ce que le désir enfante
de vautours ! 1020
Sisyphe est sous nos yeux ; il
lutte, il tente, il brigue
La hache et les faisceaux, qui
narguent sa fatigue ;
Et sans trêve il poursuit ce
néant du pouvoir,
Pour retomber vaincu du haut
de son espoir.
N'est-ce pas, en dépit de la
pente rebelle,
Pousser vers une cime un

rocher qui chancelle
Et qui, près de s'asseoir aux
suprêmes sommets,
Roule, fuyant le but qu'il
n'atteindra jamais?
Dans l'âme, sans combler sa
renaissante envie,
Incessamment verser les
bienfaits de la vie,
Comme fait tous les ans le
retour des saisons
Qui rendent aux humains les
fruits et les moissons,
N'est-ce point ressembler aux
vierges Danaïdes
Qui remplissaient toujours des
vases toujours vides?
Il n'est point d'Erinnys et de
chien à trois corps :
C'est le spectre du crime et
l'ombre du remords.
L'Erèbe ténébreux et la
funeste haleine
Que vomit en vapeurs sa gueule
souterraine,
C'est la terreur que traîne
après soi le forfait.
L'âme du scélérat de tourments
se repaît : 1040
Verges, bourreaux, gibets,
tenailles, poix en flamme
L'assiègent. Rêve affreux!
Sous lui la roche infâme
Manque, il tombe! A défaut du
juge et du licteur,
La conscience est là, qui
veille dans son cœur.
Sous l'aiguillon secret, sous
le fouet implacable,
Il ne voit pas de terme à
l'effroi qui l'accable ;
Il tremble que la mort ne
double encor ses maux.
De là cet Achéron, ces
monstres infernaux
Que de leur propre vie animent
les crédules.
O toi qui sur le bord de la

tombe recules,
Ne te dis-tu jamais : Il est
mort, le bon roi
Ancus, le sage Ancus, qui
valait mieux que moi,
Et pour jamais au jour ses
paupières sont closes !
Ils sont morts, ces puissants
et ces maîtres des choses
Qui gouvernaient jadis de
grandes nations.
Celui qui sur les flots lança
nos légions,
Qui vers la haute mer leur
ouvrit une route,
Qui, des gouffres salés
foulant du pied la voûte,
Dédaigna les clameurs de
l'Océan vaincu,
L'âme a quitté son corps,
Duiilius a vécu ! 1060
Ce fléau de Carthage et ce
foudre de guerre,
Scipion, s'est éteint, comme
un rustre vulgaire.
Et tous ceux que Phébus
nommait ses favoris,
Les inventeurs des arts, les
flambeaux des esprits,
Us reposent en paix avec leur
prince Homère.
Sentant baisser le flot de la
vie éphémère,
Démocrite averti s'empressa
vers le port,
De lui-même inclinant son
front mûr pour la mort.
Et le sage sans pair, le divin
Epicure,
N'a-t-il pas dû céder au cours
de la nature,
Ce mortel devant qui le reste
était pareil
Aux astres de l'a nuit en face
du soleil?
Et ces cris, ces regrets,
c'est toi qui les exhales,
Atome dont la vie et la mort

sont égales !
Ta vie existe-t-elle? En
sommeil tu la perds.
De songes harcelé, tu dors les
yeux ouverts.
Sans trouver à tes maux ni
cause ni remède,
Sous l'assaut des terreurs
dont la meute t'obsède,
Ivre d'anxiété, tu flottes au
hasard.
Et c'est toi, vain jouet,
qu'indigne le départ? 1080
Ah ! si l'homme cherchait à
savoir d'où lui tombe
Ce poids qu'il sent en lui,
sous lequel il succombe,
L'origine des maux dont
l'étouffant souci
Sur sa poitrine amasse un
fardeau sans merci,
Le verrait-on ainsi douter,
désirer, craindre,
Sans savoir ce qu'il veut, ce
qu'il ne peut atteindre?
Croit-il, en l'agitant,
alléger le fardeau?
L'un sort de son palais qui
lui semble un tombeau,
Puis y rentre soudain, et
toujours y rapporte
Cet ennui qu'il fuyait et qui
veille à sa porte.
L'autre part au galop, jouant
de l'éperon,
Comme si sa villa fumait à
l'horizon.
A peine au seuil, il baille,
et dans sa lourde sieste
Cherche l'oubli menteur d'un
souvenir funeste ;
Ou pour Rome aussitôt ventre à
terre il repart.
Ainsi chacun se fuit partout,
et nulle part
Ne se peut éviter, prisonnier
de soi-même,
Malade à qui son mal reste un

obscur problème.
Ce mal, c'est la terreur de ce
qui suit la mort.
Ah ! laissez les plaisirs
stériles ! Fit d'abord
Fouillez, interrogez la Nature
des Choses
Qui seule de ce mal peut
écarter les causes.
Car il s'agit, non pas de ce
jour tourmenté,
Mais du repos sans fin et de
l'éternité.
Et quel si grand amour d'une
inquiète vie,
Enfin, à tant de soins, de
troubles, nous convie?
Notre essor est borné par un
terme certain,
Et nul ne se dérobe à l'arrêt
du destin.
Nous tournons sans issue,
enfermés que nous sommes,
Et le cercle est étroit.
Depuis qu'il est des hommes,
Aucun plaisir nouveau n'a paru
sous les cieux.
Mais le bien qui nous manque
est sans prix à nos yeux ;
L'atteignons-nous? Soudain
quelque autre nous appelle
Et nous laisse béants d'une
soif éternelle,
Inquiets, épiant au fond du
temps obscur
Les présages douteux de notre
sort futur.
Vaine et stérile fièvre ! Est-
ce que par la vie
Une ombre de durée à la mort
est ravie?
Serons-nous moins longtemps
rien? Que peut notre effort,
Jeté dans la balance où
l'éternité dort? 1120
Vivrons-nous cent ans, mille
ans, vingt siècles même,
Ferions-nous une rive à

l'abîme suprême?
Pour le mort séculaire et pour
le mort d'un jour,
Egal est le néant, sans borne
et sans retour !

**RETOUR À L'ENTRÉE DU
SITE**

**ALLER À LA TABLE DES
MATIÈRES DE LUCRÈCE**

Lucrece

**Introduction - livre 1 - livre 2
- livre 3 - livre 5 - livre 6**

**Oeuvre numérisée par
Marc Szwajcer**

autre traduction

**Introduction - livre 1 - livre 2
- livre 3 - livre 4 - livre 5 - livre
6**

LUCRÈCE

(TITUS LUCRETIUS CARUS)

DE LA

NATURE DES CHOSSES

(DE RERUM NATURA)

TRADUCTION COMPLÈTE EN VERS FRANÇAIS

AVEC UNE PRÉFACE ET DES SOMMAIRES

ANDRÉ LEFÈVRE

Auteur de *Virgile et Kalidâsa*, de la *Flûte de Pan*, etc.

Professeur à l'École d'Anthropologie

Nouvelle édition, revue par l'auteur



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES

PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

4, RUE ANTOINE-DUBOIS, 4

1899

Tous droits réservés

LIVRE QUATRIÈME

LES SENS ET L'AMOUR

SOMMAIRE

Des simulacres,
décalques fidèles échappés
du contour des corps,
pareils à de minces
pellicules, voltigent dans
l'air comme la fumée,
comme la couleur diffuse
des voiles de théâtre, et
viennent frapper les sens,

v. 27-131. – Il existe aussi des simulacres nés spontanément, des images répandues dans l'atmosphère et qui se combinent diversement, v. 132-146. – Ténuité extrême des simulacres: ils passent à travers certaines substances, et sont arrêtés par d'autres, notamment par les miroirs, v. 147-186. – Mouvement rapide des simulacres, comparés aux odeurs et aux saveurs, v. 187-236. – La concordance du tact et de la vue prouve que les simulacres émanent réellement des choses elles-mêmes, v. 237-275. – Théorie des miroirs, v. 276-330. – Phénomènes de la vue. Pourquoi, d'un lieu obscur, nous voyons les objets éclairés ; et pourquoi, d'un endroit éclairé, nous ne voyons pas les objets plongés dans l'obscurité, v. 331-359. – Effets du lointain sur les perceptions de la vue, v. 360-370. – De l'ombre qui suit les corps éclairés, v. 371-386. – Exemples des prétendues erreurs de la vue, v. 387-480. – Certitude des sens, v. 481-538. – L'ouïe et la voix, l'écho, v. 539-636. – La saveur et le goût, l'odeur et l'odorat, v. 637-745. – Comment les simulacres atteignent la substance de l'esprit, v. 746-756. – Visions et fantasmagories de la

veille et du sommeil : les monstres, les dieux, v. 757-842. – L'organe est antérieur à sa fonction, v. 843-862. – Au contraire les inventions de l'homme sont nées du besoin et de la réflexion ; seules elles ont des causes finales, v. 863-877. – Comment les animaux sont amenés à choisir leurs aliments, v. 878-896. – Comment il se fait que le corps obéit à la volonté de l'âme, v. 897-926. – Le sommeil et les songes, v. 927-1054. – L'amour, ses caractères, ses tourments, ses illusions, v. 1065-1245. – De la stérilité et de la fécondité, v. 1255-1336.

LIVRE QUATRIÈME

LES SENS ET L'AMOUR

J'entre en des régions
que nul pied n'a foulées,
Fier de boire vos eaux,
sources inviolées,
Heureux de vous cueillir,
fleurs vierges, qu'à mon
front,
Je le sens, je le veux,
les Muses suspendront,
Fleurs dont nul avant moi
n'a couronné sa tête,
Digne prix des labeurs du
sage et du poète
Qui, des religions brisant
les derniers nœuds,
Sur tant de nuit épanche
un jour si lumineux !
Et qui nous blâmera, si
par la poésie,
Tout ce que nous touchons
est frotté d'ambroisie?

Je suis le médecin qui
présente à l'enfant
Quelque breuvage amer,
qu'il faut boire pourtant.
Les bords du vase enduits
d'un miel qui les parfume
A cet âge léger dérobent
l'amertume :
L'enfant est dupe et non
victime: il boit sans
peur,
Et dans le corps descend
le suc réparateur,
Emportant avec lui les
douleurs et les fièvres.
Le mensonge sauveur n'a
trompé que les lèvres.
Ainsi je fais passer
l'austère vérité,
Baume suspect à ceux qui
ne l'ont pas goûté. 20
La foule, enfant qu'apaise
une innocente ruse,
Cédant sans défiance au
charme de la muse,
Sous le couvert du miel
boira les sucs amers.
Ainsi puissé-je, ami,
grâce à l'attrait des
vers,
En toi de la Nature
infuser la science
Et t'en faire sentir la
salubre influence !
Je t'ai dit ce que sont
les germes créateurs,
Leurs types variés, et
comment, sans moteurs,
Ils volent à jamais par
leur propre puissance ;
Comment de leur concours
tout être a pris
naissance ;
Ce qu'est l'âme, et
comment elle vit dans le
corps,
Jusqu'à l'heure où,
brisant leurs intimes

rappports,
En ses germes premiers la
mort la décompose.
Ces faits tiennent de près
à ceux qu'ici j'expose.
Je vais t'entretenir
d'êtres subtils, formés
Sur l'extrême contour des
choses, et nommés
Simulacres. Partout ces
légères parcelles
Dans l'air, de çà, de là,
voltigent ; ce sont elles
Qui, la nuit, le jour
même, épouvantant les
cœurs,
A l'entour des humains
évoquent ces terreurs 40
Et ces spectres des morts
dont l'étrange visite
Dans la paix du sommeil en
sursaut nous agite.
Crois-tu que des esprits
s'échappent des enfers
Et parmi les vivants
circulent dans les airs?
Rien ne reste de nous
après la mort ; la trame
Est rompue à jamais dès
que le corps et l'âme
A leurs germes premiers
ont tous deux fait retour.

Et c'est pourquoi je dis
que de chaque contour
Emanent des reflets, des
pellicules frêles,
Feuilles sans épaisseur,
décalques si fidèles
Qu'ils gardent à jamais
l'apparence des corps
Dont leur volage écorce
abandonna les bords.
L'esprit sans grand effort
en conçoit l'existence :
Tant de corps sous nos
yeux laissent fuir la
substance,

Tantôt en flots épars que
l'on voit ondoyer
Comme fait la fumée ou
l'éclat du foyer,
Tantôt même en tissus
membraneux et solides,
Etais que le veau crève en
naissant, chrysalides
Que la cigale écarte et
dépose au printemps,
Fourreaux que les buissons
arrachent aux serpents, 60
Dépouilles de l'hiver,
dont les vieilles écailles
Voltigent dans les champs
ou pendent aux
broussailles !
Pourquoi donc aussi bien
tout corps ne pourrait-il
De sa surface émettre un
décalque subtil?
Partout vous constatez ces
pertes de matière ;
Et les grains les plus
fins, l'impalpable
poussière
Qu'à peine un fil retient
sur le relief des corps,
Ne pourraient les premiers
en désertir les bords?
Non ; placés comme ils
sont sur l'extrême limite,
Leur petitesse même
accélère leur fuite.
Sans changer d'ordre entre
eux, ils volent,
conservant
L'image de l'objet auquel
les prit le vent.
Si des émissions sortent
du fond des choses,
Nous en voyons aussi de
leur surface écloses.
Telles sont les couleurs.
Ne les voyons-nous pas
Flotter sous l'appareil de
poutres et de mâts
Qui sur nos fronts déroule

au-dessus des théâtres
Ces grands voiles
vermeils, empourprés ou
bleuâtres?
L'espace est imprégné de
leurs reflets tombants;
Et la scène et la salle et
le cercle des bancs, 80
Sénats, matrones, dieux,
tout ondoie en leur
teinte ;
Et plus exactement le
tissu clôt l'enceinte,
Plus le riant éclat baigne
l'air coloré,
Absorbant tous les feux du
jour transfiguré.
Puisque l'étoffe au loin
de sa surface extrême
Lance un reflet, tout
corps ne peut-il pas de
même
Projeter une image éclore
de ses bords?
Je dis qu'un fil léger
suspend à fleur des corps
Une forme subtile, écorce
qui s'envole,
Insensible pour nous dès
qu'elle s'en isole.
Si les exhalaisons, les
brumes, les odeurs
Se déchirent dans l'air et
fondent en vapeurs,
C'est que, du fond des
corps à grand-peine
élançées,
Elles n'en sortent pas
sans s'être dispersées
Dans les détours étroits
de tortueux, sentiers.
Les reflets des couleurs
peuvent rester entiers:
Sur l'extrême contour d'où
leur substance émane,
Rien n'en brise et n'en
tord l'impalpable
membrane.

L'ombre qu'on voit éclore
en tout ce qui reluit,
Dans l'éclat du miroir ou
de l'eau, reproduit 100
Les choses trait pour
trait. D'où viendrait
cette image,
Sinon d'une effigie
arrêtée au passage?
Pourquoi, je le demande,
un pur linéament
Se dégagerait-il moins
naturellement
Que tant d'émissions
visibles et réelles?
Je le répète : il est des
images jumelles.
Simulacres subtils des
choses; le miroir
Les rassemble en son tain,
les renvoie, et fait voir
Ce dont l'isolement dérobe
aux yeux la trace.
Sinon, par quel hasard sur
la claire surface
L'objet si nettement
serait-il imité r
L'essence de l'image est
la ténuité ;
Il n'entre en son tissu
que des fils impalpables,
Plus au delà des sens et
plus insaisissables
Que le point où des yeux
expire le pouvoir.
Rien de moins surprenant
pour qui sait concevoir
L'infinité des corps dont
se sert la Nature.
Songe à ces animaux de si
faible stature
Que nul effort n'atteint
le tiers de leur
grosseur ;
Qu'est donc leur intestin,
le globe de leur cœur? 120
Et leurs membres divers?
leurs attaches? la trame

Qui doit constituer leur
esprit et leur âme?
Quels éléments subtils !
quels infimes ressorts !
Mais frôle seulement
quelque herbe dont le
corps
Dégage une acre odeur,
l'auronne au rude arôme,
La centaurée amère, ou
l'absinthe, ou le baume ;
Aussitôt monteront par
impalpables jets
Ces effluves sans nombre,
images des objets,
Fragments si déliés de ce
qui les exhale
Qu'à saisir leur essence
infinimentale
S'épuiserait en vain le
langage et les sens.
Et ces débris de corps
certains, connus,
présents,
Sont loin d'être les seuls
qui librement s'agitent.
Il en est qui, formés
spontanément, habitent,
Images sans objets, ce
bleu qu'on appelle air,
Simulacres changeants qui
montent vers l'éther,
Et revêtent, fondus par
cent métamorphoses,
Des figures sans nombre
incessamment écloses.
Ainsi, parfois, troublant
le front serein du jour,
Dans les cieux caressés
par leur mouvant contour,
140
Aux profondeurs d'en haut
les nuages s'amassent ;
Puis ce sont des géants
formidables qui passent,
Jetant leur ombre au
loin ; de grands monts,
des rochers.

Courant devant les pics
dont ils sont arrachés ;
A l'entour du soleil, des
bêtes inconnues
Tirant et manœuvrant ces
mirages des nues.
Et quel facile essor !
Quel prompt enfantement !
Ce peuple aérien s'envole
incessamment.
Un superflu toujours coule
de la surface
Des corps ; selon
l'obstacle, il fond,
s'arrête ou passe,
Traversant les tissus,
brisé par le rocher,
Echouant sur le bois, sans
pouvoir attacher
Une visible image à la
rude substance ;
Ce qui n'arrive pas devant
la résistance
D'un plan ferme et poli :
force est de s'y fixer ;
Ce n'est plus un tissu
qu'on puisse traverser ;
Avant de la briser l'éclat
retient l'image.
Si rapide soit-elle, elle
est prise au passage,
Et quelque soit l'objet
qu'on expose au miroir,
L'image instantanée
aussitôt s'y fait voir.
160
D'où j'ai droit d'inférer
que des contours émane
Un frêle simulacre,
impalpable membrane ;
Enfin, qu'un seul instant
voit naître par milliers,
Sans relâche et sans fin,
ces calques déliés
Dont la célérité n'eut
jamais de rivale,
Autant, pour emplir l'air
de jour sans intervalle,

L'astre en un seul moment
lance de reflets d'or,
Autant, de toute chose, un
renaissant essor,
A tout heure, en tous
sens, fait rayonner
d'atomes.

C'est pourquoi le miroir
surprend tant de fantômes,

Reflétant, quelque point
qu'atteigne sa lueur,
La forme des objets et
jusqu'à leur couleur.

Dans le ciel le plus pur,
un flot d'ombres funèbres
Soudain monte. On dirait
que toutes les ténèbres

Désertent l'Achéron pour
les gouffres des airs ;

Tant, de l'épaisse nuit
qui couvre l'univers,

Pendent les mille aspects
de la noire épouvante !

Mais quel effort jamais,
quelle langue savante

Exprimeront le peu que de
ces vastes corps

Emporte le reflet détaché
de leurs bords? 180

Quant à peindre le vol des
rapides images,

L'espace en un moment
dévorer, ces voyages

D'un coup d'aile en tous
sens fendant les flots des
airs,

L'abondance y peut moins
que le charme des vers.

Oui ne préfère un chant de
cygne au cri des grues

Que l'Auster par milliers
disperse dans les nues r

Tout d'abord et toujours,
rien de moins contesté,

La vitesse répond à la
légèreté.

C'est l'attribut des corps

dont la trame est subtile.

Tels la flamme et le jour
que le soleil distille ;
Leurs frêles éléments
coulent à flots pressés ;
Dans les mailles du ciel,
l'un par l'autre chassés,
Ils glissent hardiment
sans reflux, sans
barrière ;
La lumière sans trêve
engendre la lumière ;
L'éclair de proche en
proche aiguillonne
l'éclair.

Ainsi le simulacre aux
profondeurs de l'air
Franchit en un clin d'œil
des gouffres insondables,
Indicibles : le choc
d'atomes impalpables
Montant derrière lui le
pousse loin du sol ;
Son tissu rare et clair
hâte encore son vol.

A travers toute chose il
s'insinue et passe,
Filtré pour ainsi dire aux
pores de l'espace.

Quoi ! ne voyons-nous pas,
du fond même des corps,
D'insensibles fragments
s'élancer au dehors?

Quoi ! le jour tout d'un
coup et la chaleur
solaire,
Épanchés dans le ciel qui
tout entier s'éclaire,
S'abattent sur la terre et
l'onde, et baignent d'or
La voûte d'où jaillit leur
radieux essor !

Et l'émanation du contour
même éclore,
Quand à sa liberté nulle
retard ne s'oppose,
Moins vite franchirait

moins d'espace? Conclus.
L'image à temps égal en
doit traverser plus
Que n'en perça jamais la
lumière céleste.
Cette rapidité, tout
l'affirme et l'atteste.
Expose une eau limpide à
l'azur de la nuit :
La voûte constellée à
l'instant même y luit.
Demande à ces flambeaux
éblouissants du monde
Brusquement évoqués par le
miroir de l'onde,
En quelle ombre de temps
l'éclat de leurs grands
corps
Des rives de l'éther tombe
aux terrestres bords ! 220
Rends-toi ; cède, il le
faut, à tant de
témoignages.
Et comment pourrais-tu
douter de ces images?
Elles frappent tes yeux ;
c'est tout ce que tu vois,
Ainsi monte l'odeur des
herbes et des bois ;
L'eau souffle la fraîcheur
et le soleil la flamme;
Un ferment corrosif qui
fume sur la lame
Sape le mur au bord des
mers ; par tout le ciel
Volent des voix sans
nombre ; une vapeur de
sel,
Quand nous longeons les
flots, nous arrive au
visage ;
Tandis que l'acre absinthe
en infusant dégage
Une amère saveur dont le
goût est frappé.
Ainsi, de toute chose à
tout heure échappé,
Riche en formes sans

nombre, un large flux
s'élève,
Inépuisable flux sans
obstacle et sans trêve :
Car toujours nous sentons,
entendons et voyons,
Et rien ne rompt le cours
de nos sensations.
La nuit, quand nous
palpons un corps, sa forme
est telle
Que la pleine lumière à
nos yeux la révèle ;
La main la reconnaît. Le
tact et le regard
N'ont donc qu'un seul
objet, un seul point de
départ. 240
Si donc c'est un carré que
notre main rencontre
Et constate de nuit, le
jour qui nous le montre
Doit offrir aux yeux,
quoi? l'image d'un carré,
Et carrée elle-même. Il
est donc avéré
Que de la vision les
images sont causes,
Et qu'on ne peut rien voir
sans images des choses.
Ces simulacres donc,
lancés de toutes parts,
S'échappent en tout sens
dans l'étendue épars.
Mais comme on ne peut voir
que par les yeux, l'image
Se porte où l'œil se
tourne et nous frappe au
visage.
La forme et la couleur,
qui figurent l'objet,
En désignent aussi la
place ; leur trajet
Indique la distance entre
l'œil et la chose.
L'image fend les flots de
l'air qui s'interpose ;
Il lui faut les pousser,

les chasser en avant.
Ils roulent, effleurant
notre organe ; leur vent
Rase d'un vol léger nos
prunelles et passe,
Et par la pression nous
mesure l'espace.
Plus longue est en effet
cette colonne d'air,
Plus l'objet paraît loin.
Mais si brusque est
l'éclair 260
De la sensation, qu'avec
leur existence,
Les objets à nos yeux
révèlent leur distance.
Nous étonnerons-nous,
quand notre œil ne peut
voir
Ces reflets morcelés qui
viennent l'émouvoir,
Qu'entier, net et certain,
l'objet même apparaisse?
Mais lorsque le zéphire
mollement nous caresse,
Quand la bise nous pique,
est-ce que l'on perçoit
Chaque parcelle tiède et
chaque atome froid?
Non. L'effet se confond ;
l'impression reste une.
Aux chocs extérieurs cette
règle est commune ;
Ils font corps. C'est
l'objet qui frappe et que
l'on voit.
Lorsque sur une pierre est
posé notre doigt,
Il touche une couleur, une
surface extrême ;
Mais, ce que nous sentons,
c'est la pierre elle-même,
La dureté profonde,
essence du rocher.
L'image du miroir paraît
se détacher
Et recule au delà de ce
qui la reflète.

Et l'illusion, certes, est
précise et complète.
Ainsi, par une porte
ouverte, nos regards
Errants en liberté suivent
les corps épars 280
Dans un lointain réel hors
de notre demeure ;
L'air nous vient en deux
flots : une onde
intérieure
Qui, de droite et de
gauche, amène jusqu'à
l'œil
Les parois, puis la porte
elle-même, et le seuil ;
Ensuite un air nouveau qui
du dehors apporte
Ce que le jour éclaire au
delà de la porte.
Quand s'élançe vers nous
l'image du miroir,
Tout le reflux de l'air
que son vol fait mouvoir
Doit passer par nos yeux ;
la vue en est remplie
Avant de discerner la
surface polie.
Puis, dès que notre organe
a perçu le miroir,
Notre image aussitôt s'y
fixe et s'y fait voir,
Ramenée à nos yeux par une
onde nouvelle
Qui la précède encore et
nous touche avant elle,
Et l'éloigné d'autant. De
là l'illusion
Qui naît des deux
courants, de leur double
action.
Comment s'en étonner
lorsqu'on en sait la
cause !
Le miroir, en peignant nos
membres, les transpose,
Et de notre flanc gauche
il fait notre flanc droit.

L'envers de l'effigie en
reproduit l'endroit. 300
Elle ne revient pas telle
qu'elle est lancée ;
En touchant le miroir elle
s'est renversée.
Tel, sur une colonne ou
contre un mur jeté,
Un masque dans l'argile
encore molle sculpté,
Si les traits repoussés
par la matière dure
Pouvaient se retourner
sans gêter la figure,
Changerait, à l'envers
faisant saillir l'endroit,
Son œil droit en œil
gauche et son œil gauche
en droit.
L'image, de miroir en
miroir reflétée,
Jusqu'à cinq et six fois
se montre répétée ;
Et, du fond de la chambre
évoqués tour à tour,
Les corps cachés dans
l'ombre apparaissent au
jour;
La distance et le biais,
rien ne les peut
soustraire
A ces reflets croisés dont
le feu les éclaire.
Le miroir au miroir
incessamment répond ;
Ce que le premier peint à
gauche, le second
Le rétablit soudain à
droite, et le troisième
A gauche. L'ordre alterne
et l'image est la même.
Quand la plaque est
taillée à facettes, les
traits
Gardent en s'y mirant leur
place et leur sens vrais ;
320
Soit que, se transmettant

de facette en facette.
L'image qui nous vient par
deux fois se reflète ;
Soit qu'elle se retourne
en route et que les plis
L'engagent à rouler sur
les angles polis.
Le reflet suit nos pas et
nos gestes ; il semble
Que nos pieds et les siens
se déplacent ensemble ;
C'est qu'il passe avec
nous dans le champ du
miroir :
Le point que nous quittons
ne peut le recevoir.
Il faut qu'avec l'objet
l'image coïncide ;
Un angle invariable à
leurs rapports préside.
Notre œil redoute et fuit
un éclat trop ardent.
Le soleil que l'on fixe
aveugle l'imprudent ;
Si puissant est le jet
radieux des images
Qui s'abattent de haut
dans un air sans nuages !
Leur choc, frappant la
vue, en trouble
l'appareil ;
Puis, ces germes ignés que
darde le soleil
N'entrent point sans
douleur dans l'orbite
oculaire :
Leur cuisante splendeur
brûle autant qu'elle
éclaire.
La jaunisse voit jaune ;
elle tire du corps
Un afflux bilieux qui
s'écoule au dehors,
Entre le simulacre et les
yeux s'interpose
Et, baignant le regard,
étend sur toute chose,
Pâle contagion, ses flots

décolorés.

Des ténèbres, on voit les
objets éclairés.

Plus voisine d'abord, la
colonne d'air sombre,
Maîtresse du regard, y
fait couler son ombre;
Puis le jour lui succède,
et son cours transparent
Des yeux purifiés chasse
le noir courant :

Sitôt que le rayon, qui
trouve en sa substance,
Plus fine et plus mobile,
un ressort plus intense,
A rempli les canaux de son
fluide pur

Et rouvert les accès
qu'obstruait l'air obscur,
L'image librement s'engage
dans la voie ;

Elle frappe à la porte ;
et force est qu'on la
voie.

Mais, du plein jour, notre
œil sur l'ombre est sans
pouvoir

Parce que le flot clair
est suivi du flux noir
Dont l'épaisse vapeur dans
l'organe infiltrée

A bientôt, engorgeant les
pores et l'entrée,
Aux images fermé le chemin
du regard.

En contemplant de loin
l'enceinte d'un rempart,
360

On voit rondes souvent des
tours qui sont carrées ;
Soit que par le lointain
les lignes altérées

S'émoussent, ou plutôt que
les angles confus

N'atteignent plus les sens
et cessent d'être vus ;

Car l'épaisseur des airs
intercepte l'image ;

Chaque flot effleuré la
déforme au passage,
Et tout angle s'efface, et
le robuste mur
S'arrondit, non sans doute
avec le relief pur
Des contours vraiment
ronds vus de près et
palpables,
Mais avec l'a peu près des
formes vraisemblables.
L'ombre semble avec nous
marcher sous le soleil :
Au geste elle répond par
un geste pareil.
Serait-ce donc qu'un air
sans lumière (notre ombre
N'est rien que le contour
d'une tranche d'air
sombre)
Peut simuler la marche et
le geste vivant?
Non. L'ombre est toute
place où l'être, en se
mouvant,
Vient dérober le sol à la
clarté solaire.
Le lieu que nous quittons
d'un jour nouveau
s'éclaire,
Quand l'ombre avance avec
le corps qui la produit.
On croit que c'est la même
et qu'un spectre nous
suit. 380
Incessamment versés, des
rayons neufs se pressent
Sur le chemin trace par
ceux qui disparaissent,
Et chacun semble un fil
dévidé dans le feu.
C'est pourquoi tout d'un
coup la lumière en un lieu

S'éclipse et, retombant
d'une chute soudaine,
Lave d'un flot de jour
l'ombre posée à peine.

N'accusons pas les yeux.
Signaler tour à tour
En tel endroit de l'ombre,
en tel autre du jour,
C'est l'office des yeux.
Mais la lumière est-elle
Une, immuable? ou bien
successive et nouvelle?
L'ombre est-elle un
fantôme, un être, un
mouvement?
Ou bien, comme on l'a dit,
l'éclipsé d'un moment?
L'esprit seul en est juge,
et seul conçoit les
causes.
Les yeux n'atteignant pas
la substance des choses,
Aux erreurs de l'esprit
les yeux n'ont point de
part.
Le vaisseau qui nous porte
a levé l'ancre ; il part
Et nous semble immobile ;
et, sur notre passage,
Les barques au repos
semblent fuir vers la
plage ;
Et les coteaux du bord,
les champs que nous rasons
Reculent à l'arrière au
fond des horizons. 400
C'est nous seuls qui loin
d'eux volons à pleines
voiles.
Aux voûtes de l'éther nous
rivons les étoiles.
Elles voguent pourtant, et
d'un cours éternel,
Puisque chaque orbe d'or,
faisant le tour du ciel,
Retrouve les jalons de sa
route infinie.
Quelquefois cependant,
mais la raison le nie,
La lune et le soleil
semblent sans mouvement.
Vois du large émerger ces

monts : l'éloignement
Les groupe, en fait une
île, apparente barrière;
Mais la mer ouvre entre
eux une vaste carrière
Où des flottes de front
manœuvrent librement.
Quand l'enfant qui
tournait s'arrête
brusquement,
Longtemps autour de lui
l'atrium tourbillonne,
Et, voyant se presser
colonne sur colonne,
Il croit, ou peu s'en
faut, que le toit sans
appui
Vacille menaçant et va
crouler sur lui.
Quand la Nature lève au-
dessus des montagnes
Son grand flambeau
tremblant qui rougit les
campagnes.
L'astre sur les sommets
paraît se reposer ;
Il les touche, il les
baigne, il va les
embraser. 420
Où donc sont-ils ces monts
dont le soleil s'élance?
A deux mille traits d'arc,
à cinq cents jets de
lance;
Entre eux et le soleil
l'immensité des mers
Va se développant sous
l'infini des airs ;
Des milliers de pays
lointains sortent de
l'ombre,
Pleins de peuples divers
et d'animaux sans nombre?
Le plus mince amas d'eau,
moins d'un travers de
main.
Flaque infime arrêtée aux
pierres du chemin,

Livre aux yeux sous nos
pieds des profondeurs
égales

Au gouffre ouvert du sol
aux voûtes sidérales;
Et sous la terre on voit
les nuages, les cieux
Et les bijoux cachés de
l'écrin radieux.

Quand ton cheval robuste
en plein courant s'arrête,
Vers l'eau qui fuit sous
toi baisse un moment la
tête :

L'animal, immobile en
travers, t'apparaît
Poussé contre le flot par
un pouvoir secret.

Quelque objet qu'à ta vue
offrent les bords du
fleuve,

Contre le sens de l'onde
il semble qu'il se meuve.

Ce portique établi sur des
piliers égaux

Déploie en droite ligne un
double rang d'arceaux. 440
Mais dès que l'œil, du
fond, dans sa longueur
l'enfile,

Son champ se rétrécit par
degrés. Il s'effile

En pointe, rapprochant ses
deux flancs bout à bout,
Joignant le sol au toit,
jusqu'à ce que le tout

En cône vaporeux se
confonde et s'achève.

En mer, le marin croit que
le soleil se lève

Sur l'onde et que dans
l'onde il éteint son
flambeau.

C'est vrai ; car il ne
voit que le ciel et que
l'eau :

Ses impressions donc ne
sont pas si menteuses.

Celui qui ne sait pas voit
les barques boiteuses
De leurs membres rompus
lutter contre les eaux ;
Rames et gouvernail
pendent en deux morceaux,
Droits au-dessus de l'onde
et tordus sous les lames.
La réfraction courbe et
déjette les rames
Qui flottent à fleur d'eau
sur le miroir mouvant.
Quand, sur le ciel
nocturne emportés par le
vent,
Les nuages épars
rencontrent les étoiles,
Les astres à rebours
semblent fendre ces voiles

Et fuir loin de l'orbite
où leurs cours est fixé.
Quand le dessous de l'œil
par un doigt est pressé,
460

Une illusion naît qui
double toute chose :
Double est la fleur de feu
sur les flambeaux éclore,
Doubles sont les lambris
et les meubles voisins ;
Les gens prennent deux
corps, deux visages
distincts.

Quand de ses doux liens le
sommeil nous enchaîne,
Plongés dans le néant de
sa torpeur sereine,
Nous croyons par instant
veiller et nous mouvoir,
Et, dans un lieu fermé,
sous l'aveugle nuit, voir
Le jour et la splendeur du
soleil ; les murs
s'ouvrent ;
Des champs où nous courons
à nos yeux se découvrent,
Et des mers et des monts,

et l'horizon qui fuit.
Muets dans le silence
austère de la nuit,
Nous percevons des voix
qui frappent nos oreilles,
Et nous y répondons.
Combien d'autres
merveilles
S'efforcent d'ébranler la
foi qu'on doit aux sens !
Mais c'est en vain. Les
sens demeurent innocents.
C'est nous qui leur
prêtons ces fictions des
songes.
Distinguer le fait vrai de
nos propres mensonges
Et ce qu'ont vu les sens
de ce qu'on leur fait
voir,
Il n'est pas, crois-le
bien, de plus rare savoir.
480
Mais « nous ne savons
rien »; quelques-uns le
soutiennent.
Ceux-là ne savent rien,
eux-mêmes en conviennent:
Ils ne savent donc pas si
l'homme sait ou non.
Mais soit. (Qu'irions-nous
dire aux gens qui trouvent
bon
D'aller à reculons en
marchant sur la tête?)
Soit, ils savent cela.
Mais d'où, je le répète,
Eux pour qui rien n'est
vrai de ce qu'ils ont cru
voir,
Sauraient-ils ce que c'est
qu'ignorer et savoir,
Et par quels traits
constants le vrai du faux
diffère?
Entre l'ombre et le corps
quel choix pourraient-ils
faire?

Cherche, et tu trouveras
que toute vérité
Part des sens ; invincible
est leur autorité.
Et comment ne pas croire à
ce qui, par nature,
Marquant la vérité,
dénonce l'imposture?
A qui mieux se fier qu'aux
sens? Prétendra-t-on,
Si d'organes trompeurs
procède la raison,
Qu'elle peut contredire et
juger son principe?
Mais de l'erreur des sens
la raison participe ;
En elle tout est faux, si
tout est faux en eux.
L'oreille, diras-tu, peut
réfuter les yeux. 500
Le tact reprend l'ouïe ;
et si les mains s'abusent,
L'œil, l'oreille ou la
langue aussitôt les
récusent.
Pour moi, je n'en crois
rien. Chaque sens à sa
loi,
Son rôle et sa province à
part. Et c'est pourquoi
La notion du froid et du
chaud, du rigide
Et du tendre, est
distincte ; un seul sens y
préside.
De même pour les jeux
variés des couleurs
Et pour tout le ressort
visuel. Les odeurs,
Les saveurs, ont aussi
leur organe et leur
sphère.
Le bruit a son domaine
isolé. D'où j'infère
Qu'un sens ne peut pas
seul contrôler d'autres
sens.
A se reprendre eux-même

ils seraient impuissants ;
Car leurs impressions sont
égales entre elles,
Dans leur genre à leur
règle également fidèles.
Chacune est en son temps
vraie et digne de foi.
Quand même donc l'esprit
saisirait mal pourquoi
Notre œil voit ronde au
loin la tour qu'il vit
carrée,
Mieux vaudrait, à défaut
d'une cause avérée,
Expliquer fausement ces
deux aspects certains,
Que laisser l'évidence
échapper de nos mains, 520
Qu'ébranler cette foi,
cette base première,
Ce pivot du salut, d'où
pend la vie entière.
Ce n'est pas la raison
seule qui croulerait,
Mais c'est la vie encor.
Si l'on désespérait
Des sens, si nous
n'osions, à leurs conseils
dociles,
Fuir les gouffres ouverts
ou les pas difficiles
Et rechercher les biens ou
les contacts heureux.
Enfin, tout cet amas
d'arguments sonne creux,
Et sur les sens vainqueurs
tout leur effort se brise.
Ainsi, lorsqu'on bâtit, si
la première assise
A fléchi, si l'équerre a
faussé l'angle droit,
Et que l'alignement pêche
par quelque endroit,
L'équilibre est détruit et
la toiture ondule ;
Gauche, courbe, sans
grâce, elle avance et
recule.

Le mur s'en va crouler, il
croule, abandonné
Au vice initial où tout
est enchaîné.

En somme, c'est des sens
que la raison procède ;
S'ils sont faux, elle est
fausse et croule sans
remède.

Les autres sens n'ont rien
de plus mystérieux,
Comme nous Talions voir,
que le tact et les yeux.
540

Tous les sons et les voix
s'entendent, quand
l'oreille,
Par leurs ondes pressée, à
leur toucher s'éveille.
Car le bruit et la voix
sont, manifestement,
Puisqu'ils meuvent un
sens, des corps en
mouvement.

La voix rase de près le
gosier qui la lance ;
Au larynx irrité le cri
fait violence ;
Les éléments vocaux, dont
la foule s'accroît,
Se poussent pour sortir
dans le canal étroit :
Leur flot remplit les
bords de l'issue et les
frappe,

Et lèse les conduits par
où la voix s'échappe.
Puis donc que pour blesser
leurs chocs sont assez
forts,

Il faut que la parole et
le cri soient des corps.
Tu n'es pas sans savoir
tout ce qu'enlève à
l'homme,
Ce que d'ardeur nerveuse
et de force consomme
L'entretien prolongé, sans

relâche conduit
Du lever de l'aurore au
tomber de la nuit ;
Surtout quand la parole à
grand fracas ruisselle.
Cette voix est donc bien
d'essence corporelle,
Puisqu'à la prodiguer le
corps humain décroît.
Les figures des sons que
l'oreille perçoit 560
Ne se ressemblent pas,
lorsque, mâle et profonde,
La trompette rugit
gravement, ou que gronde
La corne recourbée aux
rauques hurlements,
Et quand le cygne auguste
en doux gémissements
Aux frais vallons du Pinde
exhale sa voix pure.
Les atomes rugueux font la
voix âpre et dure ;
D'éléments arrondis
naissent les doux accords.
Le son que nous tirons de
notre propre corps,
Auquel la bouche ouverte
offre un libre passage.
La langue, ce mobile
artisan du langage,
L'arrête et l'articule en
mots, dont le concours
Des lèvres détermine et
finit les contours.
N'a-t-elle à traverser
qu'une mince étendue?
Nettement, clairement, la
voix est entendue ;
Les mots articulés
arrivent encor frais,
Conservant leur façon,
leurs angles, tous leurs
traits.
Mais lorsque la distance
excède leur portée,
Ils s'émeussent, la voix
s'éraille interceptée

Et se brouille en son vol
et se déforme au vent.
Parfois nous l'entendons
encore, mais souvent
Sans démêler le sens des
syllabes lointaines,
Tant la voix s'est brisée
en notes incertaines !
L'édit par le crieur dans
le peuple lancé
Dans l'oreille de tous à
la fois est fixé.
La voix donc se divise en
plusieurs voix pareilles,
Puisqu'elle distribue en
des milliers d'oreilles
Des mots avec leurs corps
et leur sens arrêté.
Mais ces voix, tant s'en
faut, n'ont pas toutes
porté ;
Les unes vont dans l'air
mourir évaporées,
D'autres, par des terrains
ou des monts rencontrées,
Rebondir en éclats
retentissants, en cris
Si pareils à des mots que
nous y sommes pris.
Tu le vois les échos ont
perdu leurs mystères.
Ces noms que l'on entend
dans les lieux solitaires
Lorsque le voyageur
appelle à haute voix
Ses compagnons perdus dans
l'épaisseur des bois,
Sans y rien déranger les
échos les répètent.
Pour peu que les coteaux
aux coteaux les rejettent,
Le son se multiplie, et je
sais des endroits
Qui rendent un seul mot
jusqu'à six et sept fois.
Ce sont les chèvre-pieds,
les nymphes, les satyres
Dont les nocturnes jeux,

les amours et les rires
Troublent la profondeur du
silence des bois !
Et la corde résonne, et,
sous d'agiles doigts,
La flûte par ses trous
répand sa tendre plainte ;

Et les gens d'alentour
n'entendent pas sans
crainte
Pan, le dieu demi-bouc,
secouer les rameaux
Qui couronnent son front
et, sur ses chalumeaux
D'où l'agreste chanson
coule ininterrompue,
Promener le baiser de sa
bouche lippue !
Cent prodiges pareils
trouvent accès chez eux.
Ont-ils peur que l'on
croie abandonnés des dieux

Les déserts où le sort
confina leur demeure?
Ou bien allèguent-ils
quelque raison meilleure?
Le reste des humains,
autant que nous sachions,
A toujours eu l'oreille
ouverte aux fictions.
Nous étonnerons-nous que
la voix se transmette
Au delà de l'obstacle où
le regard s'arrête?
A travers une porte on se
parle, on s'entend ;
C'est un fait; quoi de
plus? Disons qu'il est
constant ; 620
Que l'image se perd dans
les détours des pores
Où filtrent sains et saufs
les atomes sonores ;
Que son essor exige un
chemin plus égal,
Des pores droits et clairs

comme ceux du cristal.
Puis, la voix s'éparpille
en éclats innombrables,
L'un de l'autre engendrés,
l'un à l'autre semblables.

D'une il en jaillit
mille ; ainsi de toutes
parts
L'étincelle brisée éclate
en feux épars !
Et rayonnant au loin,
derrière, autour, dans
l'ombre,
Dans l'air peuplé de sons
volent les voix sans
nombre.
Le simulacre, lui, marche
toujours tout droit
Et tel qu'il est lancé.
C'est pourquoi nul ne voit

En arrière ; et l'oreille
en tout sens peut
entendre.
Encor souvent la voix
s'émousse-t-elle à fendre
Les obstacles : ses traits
brouillés, irrésolus,
N'apportent que le bruit
des mots qu'on n'entend
plus.
La langue et le palais, où
le suc se distille,
Livrent moins le secret de
leur œuvre subtile.
La saveur tout d'abord se
dégage, au moment
Où la bouche l'exprime en
mâchant l'aliment, 640
Comme une eau qui jaillit
d'une éponge tordue.
Bientôt, dans tous les
plis du palais répandue,
Sur la langue elle gagne
un dédale de trous.
Les atomes du suc sont-ils
coulants et doux?

Ils baignent mollement de
leur douceur fluide
La langue réjouie en sa
demeure humide.
Sont-ils âpres? Le goût,
qu'ils mordent en passant,
Mesure leur rudesse aux
douleurs qu'il ressent.
Tout au fond du palais
siège la jouissance.
Plus bas, quand
l'œsophage, engouffrant la
substance,
La distribue aux chairs où
le sang la dissout,
Le plaisir disparaît :
qu'importe alors le goût,
Pourvu que l'aliment, cuit
et digéré, laisse
L'estomac imbibé d'une
humide souplesse?
Pourquoi les animaux ont-
ils leurs mets divers?
Chaque espèce a les siens;
et l'une trouve amers
Ceux qui semblent à
l'autre une volupté pure.
Oui, le même aliment est
aux uns nourriture
Et pour d'autres poison.
Le contraste est frappant.
Quand la salive humaine a
touché le serpent, 660
Il meurt, et de ses dents
lui-même il se dévore.
C'est pour l'homme un
venin mortel que
l'ellébore ;
Et la chèvre et la caille
y trouvent l'embonpoint.
Maintenant, si tu veux
t'éclairer sur ce point,
Tu te rappelleras ce que
j'ai dit des types
Et des combinaisons sans
nombre des principes.
Tous les êtres mangeants
ont un aspect distinct ;

Le type de leur race en
leurs traits est empreint.
C'est donc que ce
contraste extérieur révèle
Les états variés de la
trame charnelle.

Les éléments toujours
laissant du vide entre
eux,

Il faut que les chenaux de
ce réseau poreux,

Plus petits ou plus
grands, soient d'inégale
entrée.

Ici triangulaire, ailleurs
ronde ou carrée,

Ou quels qu'y soient des
plis le nombre et les
rapports,

Dans la bouche et la
langue autant que dans les
corps

La forme des conduits
répond à la figure,

A l'ordre, aux mouvements,
à l'intime structure

Des éléments premiers qui
cernent leurs parois.

Ainsi le même suc, doux et
rude à la fois, 680

Charme un palais qui livre
à ses coulantes ondes

Des pores tapissés de
molécules rondes,

Et déchire une gorge où
d'anguleux détours,

L'accrochant goutte à
goutte, en resserrent le
cours.

Toute action du goût à ces
lois se ramène.

Quand la fièvre nous
tient, quand la machine
humaine,

Sous l'assaut de la bile
ou de quelque autre
humeur,

Tout entière n'est plus

que trouble et que rumeur,

L'ordre des éléments
s'altère. Les fluides
Naguère appropriés à la
forme des vides
Sont exclus, et les corps
acerbes et blessants
Entrent seuls dans ce
crible où réside le sens.
Or plus d'un mets, le miel
par exemple, comporte
Des germes savoureux de
l'une et l'autre sorte.
Je passe maintenant aux
odeurs. Et d'abord,
Comment énumérer les
substances d'où sort,
Pour ondoyer aux vents, le
flux léger d'arômes
Qui sans fin coule et
roule en tourbillons
d'atomes?
Ces corps, selon leur
forme, aux odorats divers
Conviennent plus ou
moins : ainsi, du fond des
airs?
L'abeille vole au miel
dont le parfum l'attire,
Le vautour au cadavre ;
ainsi la meute aspire,
En avant du chasseur, les
fumets répandus
Sur le sol où passa la
proie aux pieds fendus ;
L'oie aux ailes d'argent,
la gardienne de Rome,
Évente et reconnaît de
loin l'odeur de l'homme.
Chaque espèce a son flair,
dont l'avertissement,
L'écartant du poison, la
guide à l'aliment.
Le flair est le salut des
tribus animées.
Ces essences dans l'air
autour de nous semées

Portent plus ou moins
loin ; mais jamais leur
essor

Ne se compare au jet de la
voix, moins encor

Au vol de ces reflets dont
la vue est frappée.

Errante, paresseuse et
bientôt dissipée,

Avant de nous toucher la
senteur disparaît.

D'abord, du fond des corps
elle monte à regret ;

Car elle jaillit mieux des
choses, quand la trame

Est tranchée ou broyée ou
livrée à la flamme :

Si profonde est la couche
où se forme son cours !

Enfin ses éléments sont
plus épais, plus lourds

720

Que ceux du bruit : un mur
les rompt et les disperse,
Obstacle que la voix
communément traverse.

Ce n'est pas sans effort
qu'on trouve et qu'on
induit

Le lieu d'où vient l'odeur
et ce qui la produit.

La messagère hésite, et
sur ses molles ailes

Les vents ont altéré la
fraîcheur des nouvelles.

La piste même est vague et
déroute le chien.

Ces effets des odeurs et
des saveurs n'ont rien

Qu'en leurs impressions
les autres sens
n'éprouvent.

Les couleurs, par exemple,
et les images trouvent

Des yeux mal disposés et
que blesse leur choc,

Ainsi le fier lion tremble
devant le coq ;

Et pris d'effroi subit,
dès que l'oiseau sonore
De sa voix éclatante a
réveillé l'aurore
Et d'un battement d'aile a
dissipé la nuit,
Le monstre au bond
puissant se détourne et
s'enfuit.
C'est que du coq sans
doute émanent des images
Qui dans l'œil du lion
n'entrent pas sans
ravages.
Les traits sont si
perçants, les coups si
douloureux,
Que toute sa fierté ne
peut tenir contre eux. 740
Pourtant aux mêmes traits
notre œil s'offre sans
crainte ;
Soit que notre prunelle
échappe à leur atteinte,
Soit que les éléments dans
notre organe entrés
Trouvent pour en sortir
des chemins assurés
Afin que le départ n'en
lèse pas la trame.
Mais quels sont,
maintenant, les corps qui
meuvent l'âme?
D'où l'esprit reçoit-il
tout ce qui passe en lui?
C'est ce qu'en peu de mots
je t'expose aujourd'hui.
Sache qu'au moindre choc
s'amalgamant entre elles
Flottent partout dans
l'air des images, plus
frêles
Que des fils d'araignée ou
que des feuilles d'or.
L'œil ne les perçoit plus.
Leur trame et leur essor,
Dépassant de bien loin les
bornes du visible,

Au travers de nos chairs
glissent comme en un
crible,
Pour atteindre et mouvoir
les délicats ressorts
De l'âme, sens intime
épars dans tout le corps.
De là ces visions, ces
chiens des portes sombres,
Ces étranges Scyllas, ces
centaures, ces ombres
D'êtres chers dont la
terre a dévoré les os :
Tant d'images dans l'air,
volent, subtils réseaux,
760

Ici, d'accords fortuits
spontanément écloses,
Là, fidèles reflets et
figures des choses,
Ou de faux et de vrai
mélange accidentel !
Le centaure n'est pas un
calque du réel,
Puisque dans la Nature il
n'est pas de centaure ;
Mais quoi ! l'homme au
cheval aisément
s'incorpore,
Quand un soudain hasard
mêle et confond les fils
Des deux spectres, tissus
également subtils.
Ainsi naissent dans l'air
tous ces doubles fantômes.
Grâce à l'agilité suprême
des atomes,
L'image composée est une,
et les deux coups
D'un seul et même choc
viennent frapper en nous
L'esprit, si délié lui-
même et si mobile.
Oui, tout se passe ainsi,
la preuve en est facile.
L'œil voit précisément ce
que l'esprit conçoit ;
C'est donc à la façon des

yeux que l'esprit voit ;
Et rien, fut-ce un lion,
au regard ne se montre,
Sans qu'une image nette
avec l'œil se rencontre ;
L'esprit, où se produit la
même impression,
Voit donc, tout comme
l'œil, des spectres de
lion, 780

Les mêmes, seulement cent
fois plus diaphanes.

Si, lorsque le sommeil
engourdit nos organes,
L'esprit reste éveillé,
c'est grâce aux frêles
corps

Qui déjà dans la veille
agitaient ses ressorts.

C'est par eux qu'il croit
voir les êtres que la
terre

Et la mort pour jamais
couvrent de leur mystère.

La Nature le veut.
Anéantis, les sens

Dans leur profonde paix
demeurent impuissants ;

La vérité n'a plus d'armes
contre la fable

La mémoire aussi tombe, et
la stupeur l'accable ; "

Elle ne dément plus les
rapports décevants

Qui du sein de la mort
tirent ces faux vivants.

Ne sois pas étonné des
gestes symétriques,

Des mouvements corrects de
ces corps chimériques ;

Car nous les voyons tels
que les songes les font ;

Un passage insensible
amalgame et confond

L'image évanouie et celle
qui la chasse ;

L'attitude a changé,
l'image reste en place.

Mais pour ne rien omettre,
il faut traiter ici
Plus d'un problème obscur
qui veut être éclairci.
800

Pourquoi l'âme, d'abord,
sur l'heure évoque-t-elle
Tout objet, quel qu'il
soit, que ton caprice
appelle?

Est-ce donc qu'épiant
l'instant de ton désir,
L'image à point nommé se
vient faire saisir?

Est-ce que, terre, ciel,
mer, bataille, assemblée,
Pompe ou banquet, soudain
la Nature zélée

Prépare tout et met les
choses sous les noms ;
Tandis qu'à l'endroit même
où nous la retenons,
De tout autres pensers en
d'autres cœurs
l'attendent?

Lorsque dans nos sommeils
les fantômes descendent,
Que leurs corps, en mesure
apportés mollement,
Alternent de leurs bras le
souple mouvement

Et le pas juste et sûr que
leur jambe dessine,
Est-ce qu'un art inné,
profond, les prédestine

A leurs nocturnes jeux?
N'est-il pas vrai plutôt
Qu'on voit cela d'un
trait, comme on entend un
mot,

Qu'un éclair de durée
évoque une série
D'instant décomposés par
notre rêverie?

C'est ainsi qu'à toute
heure en tout endroit
présents,
Des spectres de tout genre

arrivent à nos sens ; 820
Tant leur rapidité double
leur multitude !
Et si fins ! quel esprit
les surprend sans étude?
S'il n'est pas prêt, tout
passe ; il n'a pu rien
saisir.
Mais il est toujours prêt,
car jamais le désir
Ne lui peut suggérer rien
que l'espoir n'achève ;
L'avenir aisément se
réalise en rêve.
Les yeux même, observant
des tissus délicats,
Ne font-ils pas effort, ne
se tendent-ils pas?
Sans quoi, rien de précis,
rien de sûr dans la vue :
Il n'est corps si
prochain, matière si
connue,
Qui pour l'inattentif ne
soient ce qu'ils seraient
Si l'espace et le temps de
leur nuit les couvraient.
Quoi d'étonnant si l'âme
au passage n'arrête
Que ce qui répond bien à
son ardeur secrète?
Souvent elle se leurre et
nous trompe en créant
Des monstres ; d'un nain
même elle fait un géant ;
Le caprice imprévu des
images complexes
Intervertit les traits,
les âges et les sexes ;
La femme entre nos bras
devient homme et
s'enfuit ;
Tout change et se confond,
s'engendre et se détruit.
840
Cherches-tu la raison de
ces métamorphoses?
Le sommeil et l'oubli t'en

diraient seuls les causes.
Avant tout, garde-toi,
sans relâche, à tout prix,
Du cercle vicieux où
tombent tant d'esprits !
On dit : « L'œil est créé
transparent pour qu'il
voie ;
Le fémur sous la hanche et
sur la jambe ploie
Pour que le pied, support
d'un flexible pilier,
Assure au pas mobile un
écart régulier ;
Les bras des deux côtés ne
pendent à l'épaule
Que pour mouvoir les
mains, qui d'avance ont
leur rôle :
Ce sont des serviteurs
donnés à nos besoins. »
Conjectures sans base, et
qui, sur tous les points,
Renversent l'ordre vrai
des effets et des causes.
Bien loin de les créer, le
besoin naît des choses.
Le membre n'est pas fait
pour servir ; on s'en
sert.
Nul n'a pu voir avant que
l'œil ne fut ouvert ;
Nul ne parlait avant que
la langue fut née ;
La langue, bien plutôt,
est de beaucoup l'aînée
Du langage ; l'oreille
était faite longtemps
Avant qu'on entendît ; et
tous les autres sens 860
De même ont précédé
l'usage qu'on en tire.
L'instinct de leur emploi
n'a donc pu les produire.
Le poing a combattu
l'ongle acéré, la main
Longtemps a fait jaillir
des flots de sang humain,

Avant qu'un trait brillant
fendît l'air. La Nature
A l'homme apprit la fuite,
avant qu'à la blessure
Le bras gauche opposât le
bouclier de peaux.
La fatigue aux mortels
enseigna le repos
Quand la douceur des lits
n'existait pas encore.
La soif pour s'apaiser
n'attendit par l'amphore.
A ces inventions du besoin
et de l'art
L'utilité sans doute eut
la plus grande part ;
Mais quant aux instruments
dont nul n'est notre
ouvrage,
La possession seule en
suggéra l'usage ;
Et c'est le cas des sens
et des membres. Tu vois
Qu'en leur formation rien
ne révèle un choix,
Un dessein préconçu
d'utilité future.
Ne sois donc pas surpris
si toute créature
D'un naturel instinct
cherche son aliment.
Des corps, nous le savons,
s'écoule incessamment 880
Un flux que hâte encor
l'activité vitale,
Fragments, germes perdus,
que par la bouche exhale
Le souffle haletant,
déchets intérieurs
Qu'en effluves sans nombre
expriment les sueurs.
Le corps raréfié que cette
fuite mine
Sentant baisser la vie et
faiblir la machine,
Demande aux aliments la
vigueur qui le fuit ;
Un suc réparateur, par les

pores conduit,
Comble dans les vaisseaux
le gouffre de leurs
pertes,
Ce besoin dévorant de nos
veines ouvertes.
La boisson, à son tour
répandue en tout lieu,
Tombant sur l'estomac
comme une eau sur le feu,
Dissipe l'incendie amassé
par les fièvres
Qui desséchaient le sang
et consumaient les lèvres.
Ainsi dans notre chair
sont noyés et calmés
Les désirs par la soif ou
le jeûne enflammés.
Je dirai maintenant
pourquoi les pieds se
meuvent
A notre volonté, comment
nos ordres peuvent
Varier l'action des
membres, quels ressorts
Soulèvent en avant le faix
pesant du corps. 900
Les mouvements divers ont
leurs images libres
Qui, visitant l'esprit, en
chatouillent les fibres ;
Et la volonté naît. Car,
le moyen d'agir,
Sans que l'esprit en lui
d'avance ait vu surgir
L'objet de son vouloir,
l'image de son acte?
L'esprit sollicité,
touche, éveille, contracte
Instantanément, grâce à
leurs étroits rapports,
L'âme éparsée en tout lieu
dans la trame du corps ;
L'âme aux membres transmet
l'impulsion première ;
Et la masse bientôt
s'ébranle tout entière.
Puis le corps, en

marchant, se raréfie, et
l'air,
Toujours mobile, emplit
les pores de la chair,
Atteint dans les tissus la
moindre molécule
Et, largement versé, dans
les veines circule.
Ainsi, l'esprit et l'air
sont la voile et le vent
Qui font évoluer le corps,
vaisseau vivant.
Quoi ! dis-tu, ces
moteurs, si légers l'un et
l'autre,
Manœuvrer, retourner un
poids comme le nôtre?
Pourquoi non? Songe donc à
la force du vent,
Ce fluide, subtil s'il en
fût, enlevant
Les plus robustes nefs, le
vent, les chasse au
large ;
Et quel qu'en soit l'élan,
quelle qu'en soit la
charge,
Pour diriger leur course
il suffit du travail
D'un seul bras appuyant
sur un seul gouvernail.
Et que ne peuvent pas la
poulie et la roue?
De quels rudes fardeaux la
machine se joue !
Prête-moi maintenant un
esprit attentif,
Une oreille sagace ; et ne
va pas, rétif
Aux démonstrations, par ta
propre injustice,
T'obstiner dans l'erreur
sans même en voir le vice,
Et démentir des faits par
la science admis.
J'exposerai comment dans
nos sens endormis
Le sommeil fait couler le

repos et relâche
Les chaînes des soucis.
Délicate est la tâche !
L'abondance y peut moins
que le charme des vers ;
Mille clameurs de grue
éparses dans les airs
Ne valent pas le chant
d'un cygne solitaire.
Le sommeil se produit
quand l'âme en nous
s'altère,
Scindée en deux
courant»dont l'un fuit au
dehors,
Dont l'autre se condense
aux profondeurs du corps.
Cet abandon détend les
ressorts et dissipe
Le sentiment, dont l'âme
est l'assuré principe,
Dont le sommeil ne peut
suspendre l'action,
Si l'âme n'est en proie à
la confusion,
Si l'âme n'a quitté les
membres ; non pas toute :
Car ce serait livrer la
machine dissoute
Au froid mystérieux de la
mort sans réveil ;
Car, pour y rallumer au
sortir du sommeil
Le sentiment vital, il
faut qu'un reste d'âme,
Comme un feu sous la
cendre enfoui, dans la
trame
Couve, prêt à jaillir de
son foyer latent.
Mais quel travail secret
trouble l'âme et détend
Tous les membres? J'y
viens. Mais toi, sois tout
oreilles,
Et garde qu'au vent seul
aient profité mes
veilles !

D'abord les flots de
l'air, universel séjour,
Puisqu'ils baignent le
corps, en rasant le
contour ;
Et leurs assauts fréquents
ne manquent pas de force.
De là ce cuir, ces poils,
membranes, soie, écorce,
Nacre, dont la plupart des
êtres sont couverts.
Les intimes replis ne sont
pas moins ouverts 960
A l'air que tour à tour la
gorge aspire et chasse.
Les chocs atteignent donc
le fond et la surface
Et, par l'étroit chemin
des pores déliés,
Vont se répercutant
jusqu'aux germes premiers.
Et dans l'être progresse
une sourde ruine
Qui bouleverse l'ordre
élémentaire et mine
L'esprit comme le corps :
l'âme, se disloquant,
S'échappe ou bien
s'enferme ainsi que dans
un camp ;
Le peu qui reste épars
dans les membres, oublie
D'échanger des rapports
que nul fil ne relie ;
La Nature a barré les
passages. Atteint
Par ce trouble profond, le
sentiment s'éteint ;
Les membres sans soutien
sous leur fardeau
succombent ;
Le corps languit ; les
bras et les paupières
tombent ;
Les jarrets affaissés ne
se relèvent pas.
Volontiers le sommeil
vient après le repas.

Caries mets, comme l'air
coulant déveine et veine,
Agissent comme lui. La
plénitude amène
Un surcroît de travail
interne et de stupeur
Couvert d'une plus lourde
et plus longue torpeur.
980

L'âme plus largement
exhale sa substance ;
Sa concentration est aussi
plus intense,
Tandis que ses débris,
dans les membres errants,
Restent plus divisés et
plus incohérents.
Et ce qui d'ordinaire
attache nos pensées,
Espoirs, ambitions dès
longtemps caressées,
Objets de nos efforts,
dans les songes revit.
Le général de gloire et
d'horreur s'assouvit.
L'avocat croit citer des
lois qu'il interprète.
A l'orage d'hier le
matelot tient tête.
Moi-même, à nos travaux
fidèle, je poursuis
L'œuvre dont j'ai doté ma
langue et mon pays,
Et la Nature immense à moi
se livre en songe.
Ainsi l'illusion du
nocturne mensonge
Nous rend l'étude et l'art
qui charment nos esprits.
Celui qui tous les jours,
de théâtres épris,
S'adonne aux jeux du
cirque avec lui les
emporte,
Et bien longtemps encor
son âme ouvre une porte
Aux fantômes d'objets déjà
loin de ses sens.

A ses yeux endormis leurs
traits restent présents.

1000

Il voit, même éveillé,
s'enchaîner en cadence
Les souples mouvements et
les bonds de la danse ;
Il entend les sons purs
des cithares voler
Autour de son oreille et
les cordes parler ;
Et de foule et de bruit la
vaste enceinte est
pleine ;
Et de riches décors
illuminent la scène.

Si grand est ce pouvoir
des penchants et des
goûts,
Que même l'animal
l'éprouve comme nous !
Souvent le fier coursier,
dans l'ombre étendu, rêve,

Sue et souffle et s'agite,
et son flanc se soulève,
Comme si la barrière à son
élan cédait,
Et comme si la palme au
terme l'attendait.
Les chiens, en plein
sommeil, jettent soudain
la patte
De çà, de là ; leur voix
en cris joyeux éclate ;
Ils plissent leurs naseaux
et les ouvrent à l'air,
Comme si quelque piste
avait frappé leur flair.
Longtemps même, au réveil,
leur ardeur les entraîne
Sur les traces d'un cerf
aux abois, ombre vaine
Que l'aurore dissipe en
rappelant leurs sens.
Et les chiens du logis,
nos gardiens caressants,
1020

Les vois-tu secouer la
somnolence ailée
Dont leur paupière agile
est à peine voilée,
Sur leurs pieds en sursaut
dressés, comme à l'aspect
De quelque visiteur au
visage suspect?
Et plus l'être en son âme
a de rudes atomes,
Plus rudement en songe il
traite les fantômes.
Mais le timide oiseau bat
de l'aile, anxieux,
Et dans leurs bois sacrés
demande asile aux dieux,
Lorsqu'en son doux sommeil
un songe affreux déploie
Quelque vol menaçant
d'autour cherchant sa
proie.
Enfin, quel est l'effort,
quel est l'événement
Que l'homme n'accomplisse
et n'achève en dormant?
Rois terrassés, massacre
et dépouilles opimes,
Défaite et servitude,
effrois, cris de victimes,
Comme si l'on était sur la
place égorgé !
Ici, par les lions et les
tigres mangé,
Le chasseur lutte, geint,
craque sous leurs
étreintes ;
Sa douleur emplit l'air de
furieuses plaintes.
Là, l'orateur débat de
graves intérêts
Et s'étend en discours.
L'un trahit ses secrets
1040
Et lui-même au bourreau
fait l'aveu de son crime.
L'autre se voit mourir :
il se sent dans l'abîme
De tout son poids tomber

du haut des monts :
l'horreur
L'éveille en sursaut, hors
de lui, fou de terreur ;
Il ne peut se ravoïr et
s'arracher au songe,
Tant la commotion dans
l'âme se prolonge !
Parfois, au bord riant
d'un ruisseau désiré,
Près de quelque fontaine,
un dormeur altéré
Se penche, et tout entier
le fleuve entre en sa
bouche.
Souvent, par le sommeil
enchaîné sur sa couche,
L'enfant qu'un besoin
presse en rêve innocemment

Près d'un vase ou d'un lac
lève son vêtement.
Toute l'eau de son corps
d'un large flot sillonne
Quelque riche tapis venu
de Babylone.
Lorsque l'âge a mûri les
sucs générateurs,
Quand les premiers
bouillons montent aux
jeunes cœurs,
Le rêve, au souvenir
empruntant mainte image,
Messagère au teint frais,
au florissant visage,
Pique les lieux secrets
que gonfle le désir
Et souvent accomplit ce
que fait le plaisir ; 1060
Et le fleuve à grands
flots s'épanche de la
source,
Laissant aux vêtements la
trace de sa course.
Cette sève, ai-je dit, ne
s'émeut guère avant
Que l'âge ait affermi
l'organisme vivant.

Seule la force humaine à
l'humaine semence
Imprime la secousse où
tout acte commence.
Dès que ses réservoirs à
son cours sont ouverts,
Coulant de membre en
membre elle filtre au
travers,
Et s'amasse au lieu même
où l'instinct la réclame
Pour mettre en mouvement
le sens dont elle est
l'âme.
L'organe entier se tend et
s'enfle et fait effort
Pour chasser le ferment du
désir qui le mord,
Visant l'objet aimé d'où
lui vient sa torture.
Maint blessé tombe ainsi
vers et sur sa blessure ;
Et le sang, jaillissant à
l'encontre des traits,
Va rougir l'ennemi qui
frappa de trop près.
Sous les coups de Vénus,
qu'ils viennent d'une
femme
Dont tout le corps
projette une amoureuse
flamme,
Ou bien de quelque éphèbe
aux membres féminins,
Vers l'auteur de son mal
le vaincu tend les mains,
1080
Pour étreindre le fruit
dont la soif le pénètre,
Pour verser en ce corps
l'essence de son être,
Tout ce que le désir
pressent de volupté.
Voilà cette Vénus, cet
amour si vanté,
La source du poison dont
le cœur boit les charmes,
Première goutte, hélas !

d'un océan de larmes !
L'absence même assiège et
caresse nos sens
Dune image et d'un nom
toujours chers et
présents.

Ah! fuis, chasse bien loin
ces fantômes, amorces
De l'amour. Tourne
ailleurs ta pensée et tes
forces.

Épanche, s'il le faut, le
trop plein du désir ;
Mais, en un vase unique
enfermer le plaisir,
Fixer la passion, c'est se
forger des chaînes,
Se condamner au joug
d'inévitables peines ;
C'est aviver l'ulcère en
l'abreuvant d'amour;
L'ulcère invétéré gagne,
et, de jour en jour,
S'aggrave le délire et
grandit le ravage,
Si les traits vagabonds de
la Vénus volage

N'effacent l'ancien mal,
qu'un mal nouveau guérit.
Et vers un autre objet ne
détournent l'esprit. 1100
Pour éviter l'amour, perd-
on la jouissance
Non pas ; sans l'amertume
on savoure l'essence.

Qu'il est pur le plaisir
des cœurs sans passion !

Ah ! malheureux ! Au seuil
de la possession,
On voit sur leur trésor
leurs ardeurs se
suspendre :

Les mains et les regards
ne savent où se prendre,
Et l'âpre embrassement va
jusqu'à la douleur ;
Le baiser mord, la dent
froisse la lèvre en fleur.

Où donc, pour ces amants,
est la volupté pleine !
Quel aiguillon secret les
pique et les déchaîne
Sur l'objet, quel qu'il
soit, d'où jaillirent pour
eux

Les germes enivrants du
désir amoureux !

Vénus vient, je le sais,
amortir la blessure

Et mêler doucement un
baume à la morsure.

Ils espèrent noyer leur
flamme dans le feu,

L'éteindre dans le corps
qui l'allume ; à leur vœu,
Par malheur, la Nature
ouvertement s'oppose.

L'amour nourrit l'amour ;
il est l'unique chose

Dont la possession aiguise
le désir.

Plus le cœur en a pris,
plus il en veut saisir.

1120

Lorsque les aliments
liquides ou solides,

Par le corps absorbés, y
comblent certains vides,

Les besoins satisfaits
s'apaisent aisément.

Mais, d'un visage cher,
que peut garder l'amant r

D'impalpables baisers sans
corps, frêles fantômes

Dont l'espoir en pleurant
jette au vent les atomes !

Parfois, on cherche à
boire en songe, et l'eau
s'enfuit ;

Rien n'étanche la soif
dévorante ; on poursuit

Des fantômes de source où
l'on croit qu'on

s'abreuve.

Vains efforts ! La soif
reste, et l'on brûle en

plein fleuve.

Ainsi d'illusions Vénus
repaît l'amour,
Sans le rassasier ; et, du
tendre contour
Où s'égaraiient les yeux en
des charmes sans nombre,
Rien ne reste en nos mains
qu'un fantôme et qu'une
ombre.

Et quand Vénus, troublant
d'un frisson précurseur
Deux êtres enivrés de leur
jeunesse en fleur,
Pour le champ féminin
prépare la charrue,
Le couple entrelacé dans
l'étreinte se rue,
Et souffles bouche à
bouche et salives et dents
Se mêlent confondus en des
baisers ardents. 1140

Que se ravissent-ils? Qui,
se donnant soi-même,
Tout entier, corps pour
corps, s'en va dans ce
qu'il aime?

C'est là le but, pourtant,
le prix de tant d'efforts.
A quoi bon ces liens
avidés, ces transports,
Ces nerfs liquéfiés par
l'intime secousse?

Sans doute, le désir pour
un moment s'émousse

Après l'éruption de
l'amoureux torrent ;

Mais leur accès revient,
la rage les reprend

D'avoir enfin pour eux
l'objet qui les possède.

C'est un ulcère sourd, un
poison sans remède,

Qui les mine et les ronge
en des tourments sans fin.

Puis c'est l'épuisement,
les affres de la faim,

C'est la vie au sourcil

d'un tyran suspendue ;
La fortune qui croule en
usures fondue ;
C'est l'oubli des
devoirs ; c'est l'honneur
aux abois
Qui souffre. Les onguents,
sans doute, sont de
choix ;
Les chaussures toujours
viennent de Sicyone
Et semblent rire aux
pieds ; l'or en cercle
rayonne,
Enchâssant les feux verts
d'émeraudes sans prix ;
Les tissus couleur d'eau
sont usés et flétris 1160
A boire les sueurs de
Vénus triomphante ;
Et ces biens paternels
qu'un long travail enfante
Deviennent bracelets,
coiffures, et s'en vont
En étoffes de Malte ou de
Cos. Ce ne sont
Qu'aromates, festins,
coupes toujours remplies,
Couronnes et festons,
débauches et folies !
C'est en vain. Le serpent
est caché sous les fleurs.
La source de la joie est
la source des pleurs !
On ne sait quoi d'amer, du
milieu des délices,
Monte et serre le cœur :
remords poignant des vices
Et du bel âge oisif au
devoir dérobé ;
Quelque mot ambigu de ses
lèvres tombé
Qui, feu vivant, s'attache
à l'âme et la pénètre ;
Regard tendre jeté vers un
rival peut-être,
Ou sourire furtif au
passage surpris.

L'amour le plus heureux
comporte ces périls.
S'agit-il des amours
ingrats et misérables?
Il suffit, pour en voir
les douleurs innombrables,
D'ouvrir les yeux. Crois-
moi, veille, suis mes
conseils,
Et soustrais-toi d'avance
à des pièges pareils. 1180
Evitons les filets que
l'amour peut nous tendre ;

Moins sûr est d'en sortir
quand on s'est laissé
prendre
Et de rompre le nœud que
Vénus a tissé.
Cependant, même pris,
l'imprudent enlacé
Dans les funestes rets
peut les fuir, si lui-même

Ne s'oppose à sa fuite et,
dans celle qu'il aime,
N'absout pas, égaré par
d'aveugles transports,
Les taches de l'esprit et
les défauts du corps.
Loin de là ; les amants
accordent à leurs belles
Mille perfections qui ne
sont pas en elles.
Ainsi voit-on souvent le
vice et la laideur
S'emparer de la vogue et
captiver maint cœur.
Ceux-ci raillent ceux-là ;
l'un crie à l'autre :
« Apaise
Vénus de qui te vient
cette chance mauvaise ! »
Sans voir le même vice en
ses propres amours.
La fétide, la sale, est
simple et sans atours.
La noire a le teint brun.

Pour si peu qu'elle
louche,
C'est Pallas aux yeux
pers. Sèche comme une
souche,
C'est une biche. Naine, on
la dit faite au tour,
C'est une Grâce, un sel
attique. Est-ce une tour?
1200

Sa taille de géante est un
port de déesse.

Bègue, elle hésite et
manque un peu de
hardiesse.

Taciturne, elle est digne.

Elle s'en va mourir

D'étiisie, elle tousse à
n'en pouvoir guérir?

C'est une langueur tendre,
une fleur délicate.

Brusque, ardente, jalouse,
à toute heure elle éclate?

C'est un salpêtre. Est-
elle obèse et toute en
seins?

C'est la sœur de Cérès
chère au dieu des raisins.

L'une a le nez camus des
sylvains et des chèvres:

On la promeut faunesse ;
une autre n'est que
lèvres :

C'est le baiser vivant. Je
n'en finirais pas !

Et puis, je l'admets belle
autant que tu voudras :

Vénus, dans tout son
corps, présente, se
révèle.

Mais "est-elle la seule?
On a vécu sans elle.

Tout ce que fait la laide,
on sait qu'elle le fait,

Que de sa propre odeur cet
être si parfait

S'empeste quelquefois ; et
ses femmes s'enfuient,

Et loin d'elle en cachette
à pleine gorge en rient.
Cependant sur le seuil
l'amant verse des pleurs ;
Il couvre de parfums, de
couronnes, de fleurs, 1220
Et de tristes baisers
l'impitoyable porte.
S'ouvre-t-elle pour lui?
pour peu que le vent porte
Et trahisse la chose, il
invente aussitôt
Quelque retraite honnête
et, lui qui de si haut
Préparait sa harangue
amoureuse, il oublie
Ses beaux discours, et
part, s'accusant de folie,
Pour avoir espéré dans un
objet mortel
Plus de perfection qu'il
n'en est sous le ciel.
Sur ce point, nos Vénus ne
sont guère novices ;
Elles montrent la scène et
cachent les coulisses
A ceux que leur amour veut
garder en ses rets.
Mais l'esprit perce à jour
tous ces menus secrets
Et ces efforts de l'art.
Mieux valent donc les
belles
Dont l'humeur, indulgente
aux faiblesses mortelles,
Comme elle en prend sa
part, nous les passe en
retour.
La femme sans mentir peut
soupirer d'amour.
Lorsque la pâmoison d'une
étreinte sincère
Rive son corps au corps de
l'amant qu'elle serre
En suçant dans sa bouche
un humide baiser,
Elle y va de tout cœur et
le presse d'oser 1240

Et lui livre le champ des
voluptés jumelles.
C'est ainsi que partout
les dociles femelles,
A l'étable, aux forêts,
dans les prés, aisément
Portent l'assaut du mâle,
et que l'ébranlement
Qui fond leurs nerfs en
feu, par son
intermittence,
Anime l'assaillant d'un
prurit plus intense.
Pourtant, vois leurs
douleurs, vois de quels
nœuds cruels
Les enchaînent parfois des
plaisirs mutuels.
Ces chiens des carrefours
qui, d'un effort
contraire,
Tirant à corps perdu,
luttent pour se soustraire
Aux chaînes où Vénus les
retient engagés,
Sans le pressentiment des
plaisirs échangés
Aurait-ils d'un tel
piège affronté les
supplices?
Ainsi donc, chaque sexe a
sa part de délices.
Quand d'un avide effort la
femme a brusquement
Pompé le lait du mâle et
reçu le ferment,
Selon la fusion que la
secousse opère
L'enfant tient plus ou
moins de la mère et du
père;
Celui dont le visage en
mêle deux en un
Et de ses deux parents est
le portrait commun
Naît du sang de la femme
et de l'homme, et révèle
L'équilibre parfait d'une

ardeur mutuelle :
Les fluides lancés par des
désirs égaux
Sans s'étouffer l'un
l'autre ont combiné leurs
eaux.

Parfois, souvent, on voit
revivre en ce jeune être
Quelque trait d'un aïeul,
ou même d'un ancêtre ;
C'est qu'héritage ancien,
dans le corps des parents
Se cachent confondus des
germes différents

Dont les pères aux fils
ont transmis le principe,
Pour permettre à Vénus de
varier le type

En ramenant la voix, les
cheveux ou les traits
Des aïeux, éléments réels
bien que secrets,

Non moins fixes en nous
que nos corps et nos âmes.
Le fluide viril peut
engendrer des femmes ;

Par le sang maternel plus
d'un homme est produit.

De deux germes toujours
l'embryon est le fruit.

Ressemble-t-il à l'un plus
qu'à l'autre? La cause

En est qu'un des époux
aura doublé la dose ;

Et, quel qu'en soit le
sexe, on discerne aisément
S'il descend de la femme
ou s'il naît de l'amant.

1280

Ce ne sont pas des dieux
aux naissances contraires
Qui privent à jamais du
nom charmant de pères

Certains époux voués aux
stériles hymens.

C'est en vain que Terreur
des crédules humains

Enrichit les autels et de

sang les inonde
Et, pour en obtenir la
liqueur qui féconde,
Fatigue les destins et la
divinité.
Seul l'excès d'épaisseur
ou de fluidité
A la conception oppose un
double obstacle.
La semence trop claire
échappe au réceptacle
Sans pouvoir s'y fixer et
se prendre en un corps.
Trop grasse et trop
concrète, elle s'arrête
aux bords,
Ou bien son jet trop lent,
trop dense, ne se mêle
Qu'à grand-peine à
l'afflux de la liqueur
femelle.
Quelle diversité de
couples et d'effets !
Pour tels tempéraments
tels hommes sont mieux
faits ;
De tels amants aussi telle
ou telle maîtresse
Reçoit plus aisément le
faix de la grossesse.
Après plusieurs hymens
stériles, nous voyons
Des veuves enrichir
d'heureuses unions
Et rencontrer l'époux qui
peut les rendre mères.
Bien des hommes ainsi ne
sont devenus pères
Et n'ont d'une famille
embelli leurs vieux jours
Qu'après avoir trouvé dans
de jeunes amours
Une épouse assortie à leur
propre nature.
Seul, en effet, l'accord
des organes assure
L'intime fusion des
germes, accouplant

Le liquide à l'épais et le
dense au coulant.
Le régime et la table ont
leur part d'influence.
Tel aliment trop riche
alourdit la semence ;
Tel autre l'appauvrit
jusqu'à l'épuisement.
Avant tout, il importe en
quel mode et comment
L'œuvre des voluptés
s'accomplit. La Nature
Semble des animaux
préférer la posture ;
On pense que, les seins
appuyés, les flancs hauts,
La femme garde mieux les
amoureux dépôts.
Mais il n'est pas besoin
de secousses lascives.
Les soubresauts joyeux des
hanches convulsives
Qui tirent à l'amant
jusqu'au suc de ses os
Dérangent la charrue, et
le soc porte à faux.
Faire ainsi dévier le jet
de la semence,
C'est des conceptions
rejeter l'espérance ;
Aussi la courtisane à ce
jeu se complaît,
Sûre, en offrant à l'homme
un plaisir plus complet,
D'éviter les ennuis des
grossesses fréquentes.
L'épouse doit laisser ces
façons aux bacchantes.
La moins belle parfois se
fait aimer le mieux.
Ce ne sont ni les traits
de Vénus, ni les dieux,
C'est son humeur affable
et ses mœurs, et le charme
D'un corps toujours
soigné, c'est elle, qui
désarme
L'homme et du toit commun

lui fait un cher séjour.
L'habitude s'en mêle et
finit par l'amour.
Ne voit-on pas le choc des
plus frêles matières
A la longue entamer la
dureté des pierres,
Et la rigueur du marbre à
la fin succomber
Sous une goutte d'eau qui
s'obstine à tomber?

RETOUR À L'ENTRÉE DU
SITE

ALLER À LA TABLE DES
MATIÈRES DE LUCRÈCE

Lucrece

Introduction - livre 1 - livre 2
- livre 3 - livre 4 - livre 6

- Appendice - table des
matières

Oeuvre numérisée par
Marc Szwajcer

autre traduction

Introduction - livre 1 - livre 2
- livre 3 - livre 4 - livre 5 - livre
6

LUCRÈCE

(TITUS LUCRETIUS CARUS)

DE LA

NATURE DES
CHOSSES

(DE RERUM NATURA)

TRADUCTION COMPLÈTE EN VERS FRANÇAIS

AVEC UNE PRÉFACE ET DES SOMMAIRES

ANDRÉ LEFÈVRE

Auteur de *Virgile et Kalidâsa*, de la *Flûte
de Pan*, etc.

Professeur à l'École d'Anthropologie

Nouvelle édition, revue par l'auteur



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES

PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

4, RUE ANTOINE-DUBOIS, 4

1899

Tous droits réservés

LIVRE CINQUIÈME

LE MONDE, LA TERRE ET
L'HOMME

SOMMAIRE

Hymne à Épicure, v.
1-80. — Le monde a
commence, il doit finir,
v. 81-120. — Le monde
n'est ni l'œuvre ni le
séjour des dieux; les
imperfections des choses,

les souffrances de l'homme écartent l'hypothèse d'une intervention divine, v. 121-255. – La déperdition constante des diverses combinaisons élémentaires, compensée à grand-peine par des réparations constantes, mais qui peuvent manquer quelque jour, prouve la nature mortelle de l'univers, v. 256-442. – La naissance de l'univers et la coordination progressive de ses parties, v. 443-507. – Comment la terre demeure suspendue dans l'espace, v. 508-597. – De la nature et de la marche du soleil, de la lune et des astres, v. 598-799. – Apparition de la végétation et de la vie sur la terre, v. 800-871. – Élimination des formes mal douées : la concurrence et la loi de sélection, v. 872-912. – Il n'y eut jamais de Centaures, de Scyllas, ni de Chimère, v. 913-960. – Tableau de la vie humaine en ses rudes commencements, v. 961-1052. – La famille adoucit les mœurs, v. 1053-1073. – Le langage chez l'homme et chez les animaux, v. 1074-1140. – Le feu, v. 1141-1157. – Fondation des villes. La richesse et ses dangers. Eloge de la médiocrité. Naissance de la royauté, règne de la force et de la beauté physique. Révolte des peuples. Anarchie.

L'intérêt commun crée les
contrats, les lois, la
justice, Tordre
républicain. La conscience
punit la violence et le
crime, v. 1158-1213. –
L'invention et le culte
des dieux. Erreur des
religions, fondées sur la
crainte des phénomènes
dont la cause est ignorée,
v. 1214-1299. – Découverte
et usage des métaux, v.
1300-1356. – Conquête du
cheval et des autres
animaux. Les guerres
primitives, v. 1357-1412.
– Le tissage, les
vêtements, v. 1413-1424. –
L'agriculture, la greffe,
1425-1442. – La musique et
les délassements joyeux,
v. 1443-1478. – Progrès de
la civilisation, v.
1479-1508. – Fortification
des villes. Navigation.
Traités. La poésie,
l'écriture, les arts, v.
1509-1528.

LIVRE CINQUIÈME

LE MONDE, LA TERRE ET L'HOMME.

Quel génie éloquent,
quelle forte poitrine,
Devant la majesté d'une
telle doctrine,
Enfanteront des vers
dignes de son auteur,
Une louange égale aux
bienfaits du grand cœur
Qui nous lègue en présent
le prix de sa victoire !
Un mortel pourrait-il
suffire à tant de gloire?
Pour ce puissant esprit le
nom d'homme est trop peu :

La majesté de l'œuvre en
lui proclame un dieu.
Oui, noble Memmius, il fut
un dieu cet homme
Qui le premier trouva
cette règle qu'on nomme
La Sagesse, et dont l'art,
à travers tant de flots
Guidant la vie au port
d'un si parfait repos,
Change en un jour si pur
de si noires ténèbres !
Que sont des autres dieux
les dons les plus
célèbres,
Les moissons de Cérès et
ce trésor du vin
Dont Bacchus, nous dit-on,
dota le genre humain?
On pouvait s'en passer:
plus d'une race encore,
L'histoire nous l'apprend,
sans mourir les ignore.
Mais comment vivre bien
sans la paix de l'esprit?
Il n'en est que plus dieu
celui qui nous l'offrit,
20
Le doux consolateur qui,
par toute la terre,
Verse aux cœurs apaisés ce
baume salulaire.
Vas-tu d'Hercule aux siens
comparer les travaux?
Et comment soutenir un
jugement si faux?
Que pourrait contre nous
le Lion de Némée,
(Sa mâchoire béante à
cette heure est fermée !)
Et le Taureau crétois, ou
l'affreux Sanglier
D'Arcadie, ou bien l'Hydre
agitant son collier
De venimeux serpents?
Qu'importerait, à Rome,
Le triple Géryon avec ses

trois corps d'homme?
Ou Diomède, fier de ses
fameux chevaux
Qui, loin de nous,
soufflaient le feu par
leurs naseaux
Au pied du mont Ismare, en
Thrace? Et les Harpyes
Féroces, dans l'étang de
Stymphale tapies?
En vain, autour de l'arbre
où luisaient les fruits
d'or,
Le farouche Dragon,
gardien de ce trésor,
L'œil fixe, enrroulerait
ses anneaux formidables,
Prés de l'onde Atlantique,
aux lieux inabordables
Que le Barbare même évite
comme nous !
Tous ces monstres sont
morts. Mais suppose-les
tous 40
Invaincus et vivants :
quel mal pourraient-ils
faire?
Leurs pareils à foison
peuplent encor la terre ;
La montagne en regorge et
les tremblants effrois
Règnent impunément aux
profondeurs des bois.
Qu'importe? C'est à nous
d'éviter leur demeure.
Mais si nos cœurs n'ont
pas la paix intérieure,
Qu'ils sont mal défendus!
Quels combats, quels
dangers,
Quels obstinés soucis les
tiennent assiégés !
Que d'âpres passions, que
d'angoisses les rongent,
Luxure, orgueil, colère !
En quels gouffres nous
plongent
Les ivresses du faste et

de l'oisiveté !
Et lui, l'homme divin dont
le verbe a dompté
Ces monstres de l'esprit,
a banni ces alarmes,
Vainqueur par l'éloquence
et non point par les
armes,
Celui-là n'aurait pas
mérité des autels,
Lui, surtout, lui qui
parle en dieu des
immortels,
Qui nous dévoile enfin la
Nature des Choses !
La trace de ses pas m'a
guidé vers les causes ;
Sa voix m'a révélé le
pacte créateur,
La mesure et la loi de
l'âge destructeur, 60
Cercle à jamais fermé que
nul essor ne brise.
Je t'ai fait voir d'abord
l'âme, à ces lois soumise,
Naissant avec le corps,
sans pouvoir plus que lui
Survivre indestructible au
lien qu'elle a fui.
J'ai, sans rémission,
convaincu de mensonge
Ces fantômes des morts que
nous voyons en songe.
L'ordre que j'ai suivi
m'amène à te montrer
Que le monde a pu naître
et qu'il ne peut durer ;
Que c'est un corps
mortel ; qu'un jeu de la
matière
Constitua les eaux, la
terre et la lumière ;
Quel concours d'éléments a
lancé dans les cieux
Le globe de la lune et
l'astre radieux ;
A quels corps animés la
terre a donné l'être;

Ceux qu'inventa la Fable
et qui n'ont pas pu
naître ;
Comment l'homme, assignant
un nom à chaque objet,
Sut varier les sons que la
langue échangeait ;
Et d'où se sont jadis sur
notre âme abattues
Ces secrètes terreurs qui
gardent les statues
Des dieux, leurs bois,
leurs lacs, leurs temples,
leurs autels,
Et, dans tout l'univers,
planent sur les mortels.

80

J'exposerai la loi qui
gouverne et modère
Les circuits de la lune et
la courbe solaire.
Crois-tu que, librement,
d'un cours officieux,
Ces astres, sans erreur,
circulent dans les cieux,
Pour que la vie éclore et
que le blé mûrisse?
Ou qu'à l'ordre des dieux
leur lumière obéisse?
L'inaction sereine est
l'attribut des dieux.
Pourtant, lorsque ceux-là
qui le savent le mieux
Se prennent à scruter le
mystère des choses,
A chercher dans l'éther
sans rivage les causes
Des mouvements d'en haut,
leurs admirations
Les replongent souvent
dans les religions.
Les malheureux ! Partout
ils évoquent des maîtres
Vigilants, tout-
puissants ; sans
rechercher quels êtres
Peuvent ou non surgir, et
quel champ limité

La force intime assure à
toute activité.

Mais c'est assez
promettre, et je passe aux
exemples.

Cette terre, ces mers, ce
ciel, où tu contemples
Le triple fondement de
l'immense univers,
Ces trois corps, de nature
et d'aspect si divers, 100
Une heure, ô Memmius, en
verra la ruine.

D'un coup dans le néant
croulera la machine

Qui depuis si longtemps
brave le faix des jours.

Certes, c'est chose neuve,
étrange; et nul discours
N'imposera sans peine à la
foi réfractaire

Ce désastre futur du ciel
et de la terre :

Telle est, lorsqu'elle
échappe à la prise des
mains,

A l'examen des yeux, seuls
assurés chemins

Qui portent l'évidence au
temple où l'esprit veille,
Le sort de toute chose
étrangère à l'oreille,
Dont l'homme entend le nom
pour la première fois.

Je parlerai pourtant.
Peut-être qu'à ma voix
Avant peu répondra celle
du fait lui-même.

Peut-être entendras-tu
sonner l'heure suprême,

— Ah ! puisse le destin
qui régit l'univers,
Écartant ce malheur, s'en
fier à mes vers !

La raison me suffit, à
défaut de ta foudre ! —

L'heure du spasme affreux
qui doit réduire en

poudre,
Dans les convulsions
d'horribles craquements,
Ce globe, secoué jusqu'en
ses fondements ! 120
Avant que le destin par ma
bouche prononce
Son arrêt, plus sacré cent
fois qu'une réponse
D'Apollon, et plus sage,
en dépit du trépied
Où sous l'arbre du dieu la
Sybille s'assied,
J'affermirai ton cœur par
des notions saines
Contre les préjugés dont
nous traînons les
chaînes ;
De peur qu'instruit avoir
dans la terre et la mer,
La lune et le soleil et
les feux de l'éther,
Autant de corps divins
d'éternelle nature,
Tu n'aies accuser
d'inexpiable injure
Quiconque, par avance
éteignant l'œil des cieux,

Saperait les remparts du
monde, audacieux
Plus digne des enfers que
les Titans rebelles,
Mortel, blasphémateur des
choses immortelles !
Ces objets sont si loin de
la divinité,
Si peu faits pour un rang
qu'ils n'ont pas mérité,
Qu'à l'esprit justement
leur état représente
La matière sans vie et
sans force pensante.
Ne crois pas qu'au hasard
l'âme ou le jugement
En tout corps, quel qu'il
soit, germe
indifféremment. 140

Quel arbre vit dans l'air?
Quel poisson hors des
ondes?
Cherches-tu le nuage au
sein des mers profondes,
Des suc dans le rocher ou
du sang dans le bois?
Les forces ont leur siège
où les fixent leurs lois.
Loin des nerfs et du sang
l'âme ne peut éclore ;
Le pût-elle, son nid
serait dans l'homme
encore :
Sous le crâne, à son gré,
dans l'épaule ou l'orteil,
Elle irait s'établir? son
sort serait pareil :
Aurait-elle changé de
vase, de personne?
S'il est vrai qu'autrement
la nature en ordonne,
Que l'esprit et que l'âme
ont dans le corps humain
Chacun son séjour propre
et son foyer certain,
Comment donc, en dehors de
toute forme humaine
Ou vivante du moins, leur
rêver un domaine
Dans les feux du soleil ou
les hauteurs des airs,
Dans le sol corruptible ou
dans les flots des mers,
Masses qui, loin
d'atteindre à l'essence
immortelle,
N'ont même pas reçu la
vitale étincelle?
Puis, en quel lieu choisi
de ce monde les dieux
Eussent-ils établi leur
séjour glorieux? 160
Leur nature est subtile et
passe la portée
Des sens ; par la raison à
grand-peine attestée,
Pourrait-elle, impalpable

et fuyant sous la main,
Toucher un seul des corps
soumis au tact humain?
Ce qui n'est point touché
ne peut toucher soi-même.
Non. Subtile autant
qu'eux, leur demeure
suprême
S'ouvre hors de la nôtre
et n'y ressemble point.
Plus longuement ailleurs
j'établirai ce point.
Dira-t-on que les dieux
ont pour leur créature
Voulu de l'univers
combiner la structure,
Qu'il faut admirer l'œuvre
adorable des dieux,
La croire impérissable,
éternelle comme eux?
Taxera-t-on d'orgueil, de
forfait, la critique
Dont l'audace et l'assaut
sapent la base antique
Où, pour l'humanité, les
divins artisans
Assirent l'édifice
invulnérable aux ans?
Et cent fables encor, dont
rit la certitude.
De quel prix est aux dieux
l'humaine gratitude?
Les dieux travailleraient
pour l'homme? Bienheureux,
Immortels, Memmius, que
pouvons-nous pour eux? 180
Quel attrait supposer,
enfin, qui les convie
A troubler le loisir de
leur sereine vie?
Que, las d'un sort
contraire, on en veuille
changer,
Soit ; mais quel souvenir,
quel espoir, quel danger
Eût, dans cette existence
éternellement belle,
Allumé le désir d'une

beauté nouvelle?
Sans doute, avant que
l'aube eût éclairé les
deux,
Les ténèbres pesaient à la
torpeur des dieux !
Mais, pour nous-même,
était-ce un mal de ne pas
naître?
Quiconque est né peut
vivre et se cramponne à
l'être,
Autant que l'y retient la
douce volupté ;
Mais qui regrettera ce
qu'il n'a pas goûté?
Et qu'importe à qui n'est
entré dans aucun nombre,
N'ayant pas vu le jour,
d'être resté dans l'ombre?
En créant l'univers, ces
dieux ont dû savoir
Ce qu'ils voulaient ;
d'avance ils l'ont dû
concevoir :
Qui donc leur en offrit
les moules et les types?
Oui, qui leur révéla les
vertus des principes
Et les diversités de leurs
combinaisons?
Ils ont de la Nature
attendu les leçons ! 200
Que d'âges révolus, avant
que la poussière
Des innombrables corps qui
forment la matière,
Sous l'action des chocs,
sous l'empire des poids,
Du mouvement multiple ait
appliqué les lois ;
Avant que les essais et
les métamorphoses
Des atomes groupés aient
fait jaillir les choses?
Le temps explique seul
comment ces premiers corps

Auront pu rencontrer cet
ordre, ces accords,
Et cette marche enfin qui
fonde et renouvelle,
Telle que tu la vois, la
trame universelle.

Mais quand j'ignorerais
quel est le fonds réel
Des choses, l'aspect seul
de la terre et du ciel,
Tout m'instruirait assez
que ce monde où nous
sommes

N'est pas un don sacré que
les dieux font aux hommes.
Non. L'ouvrage suffit à
nier ses auteurs.

Parmi tout ce qu'au loin
couronnent les hauteurs
Ondoyantes des cieux, que
de rocs, de montagnes,
Que d'immenses marais
dévorent les campagnes !
Ajoute les forêts et leurs
monstres, les mers
Qui d'un rivage à l'autre
étendent leurs déserts,
220

Et ces frimas sans fin,
ces chaleurs meurtrières
Qui prennent aux mortels
deux zones presque
entières.

Le reste languirait de
ronces obstrué,
La Nature eût vaincu, si
l'homme, habitué
A gémir sur l'outil qui du
sol fend l'écorce,
A la fatalité n'eût opposé
sa force.

Quelle moisson vers l'air
eût frayé son chemin,
Si le robuste soc, ouvrant
sous notre main
La glèbe retournée, à
notre œuvre asservie,
N'eût fécondé la terre en

luttant pour la vie?
Enfin, cette moisson, ce
prix de nos sueurs,
Elle couvre le sol de
verdure et de fleurs :
Un excès de soleil ! et la
voilà brûlée ;
Puis c'est la brusque
averse ou l'inique gelée,
C'est le fouet de la
trombe et les fléaux de
l'air.
Et les monstres? D'où
vient que la terre «t la
mer,
Contre l'homme faisant
assaut de perfidies,
Les propagent ainsi?
Pourquoi ces maladies
Que, chacune à son tour,
les saisons vont traînant?
Pourquoi l'aveugle mort
sur tout âge planant? 240
Pareil au naufragé vomé du
sein de l'onde,
L'enfant, quand la Nature
aux rivages du monde
Le dépose, arraché d'un
ventre endolori,
Gît sur la terre, nu, sans
armes, sans abri,
Sans parole: et, du seuil
de cette vie obscure,
Par un vagissement lugubre
il inaugure
Le long cercle de maux que
lui promet le sort.
Heureux les animaux des
champs ! Nés sans effort,
Ils croissent sans hochets
et sans tendres nourrices
Dont le babil sans fin
apaise leurs caprices.
Les voyons-nous chercher
selon l'état de l'air
Des vêtements nouveaux?
Ont-ils besoin du fer
Ou des remparts altiers

pour garder leurs richesses?

La terre, toute à tous,
les comble de largesses,
Et l'active Nature a travaillé pour eux.

Si la masse terrestre et les flots vaporeux
De la flamme ou de l'air diaphane, si l'onde
Et tout ce dont est fait le tissu de ce monde
Sont des combinaisons de corps nés pour mourir,
L'univers naît comme eux et comme eux doit périr.

260

Quoi ! de constantes lois que rien n'a démenties
Condamnent le corps même au sort de ses parties ;
La naissance et la mort sont communes entre eux :
Et moi, lorsque je vois ces membres monstrueux
S'épuiser et renaître, il me faudrait donc taire
Le destin assuré du ciel et de la terre,
Leur naissance passée et leur future mort?

Ne dis pas, Memmius, que je préjuge à tort
Le sort de l'air, du feu, de la terre et de l'onde,
Leur nature mortelle, et la perte féconde
Qui lie à leurs déclin leurs renouvellements.

Et la terre, d'abord, songe qu'à tous moments
Les soleils assidus la rongent, que sans trêve
Le choc pressé des pas l'écorche et la soulève
En tourbillons poudreux, en nuages mouvants
Qu'éparpille dans l'air le

caprice des vents ;
Compte ce qu'en limon la
pluie en extravase,
Ce qu'en cède la rive au
fleuve qui la rase.
A nourrir d'autres corps,
tout corps décroît
d'autant ;
Ce qu'il donne, il le
perd. Puis donc qu'il est
constant 280
Que la terre est la mère
et le tombeau des choses,
C'est le cours alterné de
leurs métamorphoses
Qui vide et qui remplit
ses flancs toujours
ouverts.
De même pour les lacs, les
sources et les mers.
La descente sans fin des
torrents et des fleuves
Ne trahit-elle pas
l'afflux d'eaux toujours
neuves?
Quels mots en diraient
plus? Mais les pertes de
l'eau
La ramènent toujours, en
somme, à son niveau.
A mesure enlevant tout ce
qui surabonde,
Le fouet des aquilons rase
les champs de l'onde,
Le soleil radieux attire
et pompe au vol
Ce qui ne s'en va pas dans
les pores du sol,
Filtre des éléments
aqueux, où chaque source
Reprend incessamment de
quoi fournir sa course
Sur la terrestre écorce et
suivre sans tarir
La route qu'une fois son
élan put s'ouvrir.
Et l'air? Chaque heure en
fait changer la trame

entière.

Quels innombrables flux et
reflux de matière

Versent incessamment dans
cette mer sans bords,
Pour le leur rendre un
jour, ce qui coule des
corps ! 300

Si les retours constants
ne suivaient les sorties,
Toutes choses en air se
seraient converties.

C'est donc, puisque la
forme est un vase qui
fuit,

Que l'air retombe et
rentre en ce qui le
produit.

Parlerai-je du jour,
blancheur toujours
nouvelle

Qui du foyer céleste
incessamment ruisselle?

La source intarissable
épanche flot sur flot ;

La lumière nourrit la
lumière. Il le faut :

A chaque jet qu'il tombe,
il s'en perd quelque
chose.

Lorsqu'entre terre et ciel
la brume s'interpose,

Au dessous de l'écran tout
à coup nous voyons,

Par cette ombre tranchés,
s'éteindre les rayons

Et s'assombrir la place où
passe le nuage.

Puis donc que l'éclat
meurt au but de son
voyage,

C'est qu'un flux toujours
neuf doit baigner tout
contour

Car rien ne se verrait
sous le ciel si le jour

D'inépuisables feux
n'alimentait ses urnes.

Nos terrestres clartés,
nos lumières nocturnes,
N'ont pas plus de repos
que l'astre lumineux.
Les lustres suspendus, les
brandons résineux, 320
Qui d'éclairs pétillants
parsèment leurs fumées,
Ne cessent d'agiter leurs
langues enflammées.
Le feu presse le feu sans
intervalle et suit
Si vite et de si près la
clarté qui s'enfuit
Que l'accroissement comble
incessamment la perte.
C'est ainsi que, puisant
dans une source ouverte,
Astres, lune, soleil sont
d'heure en heure accrus
De feux nés l'un de
l'autre, à leur tour
disparus.
Ce ne sont donc pas là des
corps inaltérables.
Le rocher même cède aux
ans irréparables.
Vois pourrir le granit
vaincu, tomber les tours;
Vois les dieux impuissants
contre le flot des jours ;
Sous la loi du destin,
vois fléchir abattues
Leurs demeures de marbre
et jusqu'à leurs statues :
La nature se rit de leur
divinité.
Nos monuments aussi
tremblent de vétusté
Et d'une brusque chute en
poussière s'écroulent.
De la cime des monts les
rocs arrachés roulent,
Lorsque l'effort du temps
détermine leur fin
Inévitable. Eh quoi !
tomberaient-ils soudain,
340

Sans lutte, s'ils avaient
pu subir sans dommage,
Depuis des milliers d'ans,
tous les assauts de l'âge?
Ce vaste espace enfin qui,
dessus et dessous,
Embrasse notre terre et
règne autour de nous,
Qui tire, nous dit-on, les
êtres de lui-même
Et les recueille morts, ce
créateur suprême
Ne peut pas ne pas être un
corps né pour mourir.
U se donne en créant, donc
il doit s'amoindrir.
Seul, ce qui rentre en lui
restaure sa substance.
Si la terre et son ciel
n'ont pas eu de naissance,
S'ils ont toujours été,
d'où vient que les
anciens,
Avant la Thébaïde et les
malheurs troyens,
D'aucun fait dans leurs
chants n'ont gardé la
mémoire?
Où s'en seraient allés
tant d'exploits, dont
l'histoire
Devait greffer la fleur
sur son arbre éternel?
Oui, notre monde est
neuf ; le jour originel
Luit de bien prés encor
sur son adolescence.
Que d'arts encore enfants
sont en pleine croissance!
Que de progrès nouveaux
aux choses de la mer !
La science des sons date à
peine d'hier. 360
Cette Doctrine, enfin, est
récemment éclore,
Et je suis le premier, le
seul même, qui l'ose
Transplanter dans la

langue et sur le sol
romains.

Si tu crois, par hasard,
qu'autrefois les humains
Ont connu tout cela, mais
que des vieilles races
La flamme furieuse a
dévoreré les traces,
Que des convulsions ont
rasé les cités,
Que les flots pluvieux,
hors de leurs lits jetés,
Ont couvert les remparts ;
comment ne pas conclure,
Pour la terre et le ciel,
à la chute future?

En butte à des périls si
grands, si menaçants,
Ce monde aurait bien pu,
sous des chocs plus
puissants,
Tomber d'une ruine
immense, irréparable.

Ainsi chacun de nous ne se
sait périssable
Que par comparaison. Ne
voit-il pas son corps
Subir les mêmes maux dont
tant d'autres sont morts?
Trois signes marquent
seuls l'éternité des
choses.

L'unité pleine, intense,
impénétrable aux causes
De dissolution, aux
assauts destructeurs
(C'est l'attribut des
corps premiers et
créateurs) ; 380

L'inanité sans borne où
nul effort n'a prise
(C'est le vide parfait que
nul choque ne divise
Et qui subsiste libre,
intact et permanent) ;
Le défaut absolu d'espace
environnant
Où la dispersion éclate et

se consomme
(C'est le fait du grand
tout; où recueillir la
somme
Des univers? Quels chocs
la dissoudraient; quels
corps
Tomberaient sur ses
flancs? Rien n'existe en
dehors) ;
Or, notre monde a-t-il
cette unité solide?
Non, puisque, tu le sais,
sa trame admet le vide.
Cette inanité? Non. Les
corps ne manquent pas
Dont les noirs tourbillons
puissent jeter à bas
Sa masse, et déchaîner sur
ce vaste système,
Du fond de l'inconnu, la
débâcle suprême.
A sa chute, à sa fuite
enfin, à ce que perd
Sa force, l'infini de
l'espace est ouvert
Où peuvent s'abîmer ses
voûtes et ses astres.
Bien loin de leur fermer
la porte des désastres,
A la terre, au soleil, aux
cieux, aux océans
La mort ouvre sans fin ses
abîmes béants. 400
Ces choses, tu le vois,
ont dû naître. Mortelles,
Du fond de la durée
infinie auraient-elles
Jusques à nous porté le
faix croissant des jours?
Vois l'univers en proie
aux obstinés retours
D'un combat corps à corps.
Se peut-il qu'une chute
N'impose pas un terme à
l'implacable lutte?
Tous les feux, quelque
jour, boiront toutes les

eaux
Peut-être et, désormais
sans éléments rivaux,
Auront conquis le but où
leur force les porte.
Sans doute jusqu'ici leur
œuvre immense avorte ;
Tant d'eaux la terre
envoie au réservoir des
mers,
Déluge suspendu sur cet
humble univers !
Menace vaine aussi ! Les
vents sont là, qui rasent
L'écume ; les rayons
pompent l'onde et
l'embrasent,
Espérant dessécher le
monde, avant que l'eau
Sur la terre vaincue
étende son niveau.
Tant l'immense combat dont
le prix est le monde
Balance la victoire entre
la flamme et l'onde !
Or, une fois déjà, la
flamme a dominé ;
L'onde une fois aussi sur
les champs a régné. 420
Le feu, nous dit la Fable,
a dévoré la terre,
Quand l'errante fureur des
chevaux de son père
Emporta Phaéton à travers
tous les cieux.
Mais un courroux poignant
saisit le roi des dieux.
Arraché de son char, le
héros magnanime
D'un soudain coup de
foudre est lancé dans
l'abîme ;
Il tombe. Le Soleil
accourt, à peine à temps
Pour rattacher au char les
coursiers haletants,
Et, reprenant au vol la
lampe universelle,

Au monde rassuré verse une
paix nouvelle.
Les vieux poètes grecs
ainsi nous ont conté
Ces fables que dément la
simple vérité.
Dès que, de l'infini sans
mesure émanées,
S'amassent en un point des
semences ignées,
Le feu peut triompher ; et
si quelque élément
Contraire ne s'oppose à
son débordement,
Tout s'évanouira dans la
flamme implacable.
L'onde eut son heure
aussi, rapporte une autre
fable ;
Du fond de l'infini ses
amas suscités
Montaient victorieux par-
dessus les cités, 440
Lorsque, fermant la nue,
une force contraire
Arrêta les torrents et
ressuya la terre.
Mais par ordre exposons
les œuvres du Chaos.
Quel travail a fondé la
terre, assis les eaux
Et lancé dans le ciel le
soleil et la lune?
Ce n'est pas le calcul
d'une entente commune,
L'accord de volontés sages
; les éléments
N'ont pas dans un conseil
réglé leurs mouvements.
Sans nombre dans le temps
sans limite, leur foule,
Sous l'empire des poids,
au gré des chocs s'écoule.
Ils ont de proche en
proche ébauché les
rapports
Dont la combinaison peut
engendrer les corps.

C'est en passant ainsi
dans l'infini des âges
Par tous les mouvements et
tous les assemblages,
Qu'ils ont pu se grouper
dans un ordre fécond ;
Et cet ordre fortuit est
le germe, le fond
Insensible et soudain des
choses qu'on admire,
La mer, le ciel, la terre
et tout ce qui respire.
Certe on ne voyait pas,
tels que nous les voyons,
Ce haut vol de la roue aux
éclatants rayons, 460
L'air, la terre, le ciel,
ou la masse de l'onde,
Ni rien d'absolument
pareil à notre monde.
C'était un orageux
prélude, ample chaos
D'où sortirent, groupés en
agrégats nouveaux,
Plusieurs courants
distincts d'atomes
homogènes.
Alors notre univers,
dégagé de ses chaînes,
Ordonna, disposa ses
membres déployés.
Cette confusion de types
variés,
Contraires, qui troublait,
par le hasard des luttes,
Les distances, les chocs,
les nœuds, les poids, les
chutes
Et les concours, rompant
l'accord des mouvements,
Ne pouvait dérober
longtemps les éléments,
A la fatalité d'un ordre
nécessaire.
Bientôt le ciel profond
s'éloigna de la terre ;
L'eau vint se concentrer
dans le lit de la mer ;

Et les feux épurés
jaillirent vers l'éther.
En bloc central d'abord
assemblés par leur masse,
Les corps les moins
glissants, les plus
lourds, prirent place,
Volontiers, au-dessous de
ce qui fut le ciel.
Et plus intime était le
lien mutuel, 480
Plus sa force exprimait la
substance de l'onde,
La lune, le soleil et les
voûtes du monde,
Tous atomes ténus, ronds,
polis, et d'un vol
Plus léger que ne sont les
éléments du sol.
Dégagé le premier des
mailles de la trame,
Jaillit l'éther, chargé
des germes de la flamme,
Tirant à lui les feux dont
il soutient l'essor.
Ainsi, quand le soleil
baigne de pourpre et d'or
Ces perles du matin que
son ardeur consume,
Les fleuves et les lacs
exhalent une brume,
Et la terre elle-même au
loin paraît fumer.
La vapeur se condense et
monte et va fermer
D'un rideau nuageux la
céleste étendue.
Ainsi, de toutes parts en
tous sens épandue,
La matière subtile, autour
des cieux jetant
Les réseaux condensés de
son voile flottant,
De son avide étreinte
enenseignit toutes choses.
Les deux clartés des airs
dans ses plis sont
écloses.

Chacune dut rouler entre
les deux grands corps :
Trop pesant pour monter
jusqu'aux suprêmes bords,
500

Leur globe, trop léger
pour s'attacher au nôtre,
Loin du fond, loin du
faîte, erre entre l'un et
l'autre.

Ni la terre n'a pu les
fixer, ni l'éther ;
Et, membres du grand tout,
dans le milieu de l'air
Comme des corps vivants
leurs masses évoluent.

N'avons-nous pas aussi des
membres qui remuent
Tandis que quelques-uns
demeurent en repos?
Libre ainsi de l'éther et
du feu, sous les eaux
La terre ouvrit la fosse
où la mer engouffrée
Développe aujourd'hui son
ampleur azurée.

Et plus les feux du ciel
et les rayons du jour,
De leur vive morsure
entamant son contour,
Vers le centre poussaient
et contractaient sa masse,
Plus les acres sueurs
qu'exhalait sa surface
Accroissaient de leurs
flots le champ mouvant des
mers ;

Plus les germes ailés des
flammas et des airs
S'échappaient de ses
flancs, pour épaissir loin
d'elle

En voile radieux la voûte
universelle.

Les plaines
s'abaissaient ; mais le
sol tout entier
Ne pouvait en tous lieux

également plier ; 520
Le roc ne pouvait pas
descendre ; et les
montagnes
De leur faite croissant
dominaient les campagnes.
Le globe par son poids sur
lui-même s'assit.
La vase universelle en
tombant s'épaissit
Et coula tout entière à
fond, comme une lie.
Au-dessus de la mer sur le
sol établie,
Se développa l'air, puis
l'éther constellé;
Le corps le plus subtil
fut par l'autre exhalé.
Le plus léger de tous
comme le plus fluide,
Sur l'océan du ciel
l'éther toujours limpide
Coule sans se mêler aux
flots inférieurs
Qu'il abandonne aux vents,
aux foudres, aux fureurs
Des tourbillons. Il marche
et, carrière sereine,
Règle l'essor constant des
astres qu'il entraîne.
Rien ne peint mieux ce vol
mesuré de l'éther
Que les retours certains
qui maintiennent la mer
Dans l'uniformité d'une
allure immuable.
Quelle cause préside au
cours invariable
Des étoiles? Mes chants
vont la déterminer.
D'abord, l'orbe du ciel
peut lui-même tourner ;
Il suffit que, pressant,
environnant ses voûtes,
Par deux courants égaux
l'air lui trace deux
routes,
L'une supérieure et qui

tende aux sommets
Où les feux scintillants
se meuvent à jamais,
Et l'autre, en sens
contraire ouverte sous
l'espace ;
Ainsi tourne la roue au
gré de l'eau qui passe,
Faisant monter sans peine
et descendre les seaux.
Mais le ciel peut aussi
demeurer en repos,
Immobile étendue où
marchent les étoiles ;
Soit que des flots d'éther
enfermés dans ses voiles
Courent, cherchant leur
voie et, dans l'immensité,
Impriment à ces feux un
vol précipité ;
Soit que l'air par
endroits du dehors
s'insinue,
Poussant les astres; soit
qu'eux-mêmes dans la nue,
A l'appel de la faim,
serpentent fascinés
Et paissent en chemin les
atomes ignés.
Comment procède ici la
Nature des choses?
Je ne sais. Je me borne à
suggérer les causes
Qui peuvent expliquer le
jeu des corps divers
Diversement construits qui
peuplent l'univers. 560
J'énumère des lois
possibles ou réelles,
Capables de mouvoir les
astres. L'une d'elles.
Régit assurément ces
flambeaux de nos cieux.
Mais laquelle? C'est là ce
que nous saurions mieux
Si nos pieds n'étaient pas
attachés à la terre.
Si notre globe, au moins,

peut rester sédentaire
Dans le centre du monde,
il faut qu'en descendant
Le poids évanoui s'annule,
accommodant
Au siège aérien, base de
sa demeure,
Le dessous inconnu, la
terre inférieure :
Seul, l'antique lien de
cet intime accord
Empêche que le sol ne pèse
à son support ;
Ainsi le poids d'un membre
est insensible à l'homme ;
Le cou n'est point chargé
par la tête ; et la somme
Des fardeaux corporels
n'écrase pas les pieds ;
Tandis que, bien moins
lourds, des poids moins
familiers,
S'ils viennent du dehors,
souvent nous indisposent.
Tant importe comment les
corps se juxtaposent !
La terre donc n'est pas un
poids que l'air subit,
Qu'en des flots étrangers
lance un hasard subit ;
580
Non ; conçue avec l'air et
formée en son onde,
Ce qu'est le membre au
corps la terre l'est au
monde.
L'orage en l'ébranlant sur
elle ébranle tout ;
Tout ce qu'elle soutient
tremble du même coup.
Il faut donc qu'un lien,
cet exemple l'atteste,
Rattache notre globe au
fluide céleste.
Par leurs racines l'air et
la terre et le ciel
Tiennent dès l'origine au
fonds substantiel,

Et leur accord remonte à
l'unité suprême.
L'âme agit ; l'âme n'est-
elle pas la subtilité même
r
Elle soutient pourtant le
lourd fardeau du corps.
Si forte est l'unité qui
fonde leurs rapports !
Quand le corps soulevé
fend l'air d'un bond
rapide,
L'âme agit ; l'âme seule
au mouvement préside.
Vois quelle force imprime
un tissu délié
A la masse du corps auquel
il est lié :
L'âme gouverne l'homme et
l'air porte la terre.
Le disque lumineux du
soleil ne peut guère
Etre moindre ou plus grand
que nous ne le voyons.
De si loin qu'un feu
puisse envoyer ses rayons
600
Et souffler jusqu'à nous
sa chaleur pénétrante,
Ni le corps enflammé, ni
sa masse apparente,
Ne semblent amoindris par
cet éloignement.
Le soleil, dont l'ardeur
et le rayonnement
Parviennent à nos sens et
dorent la nature,
Est donc, à très-peu près,
égal à sa figure.
La lune, qu'elle darde un
éclat emprunté
Ou que de son corps même
émane sa clarté,
Ne peut, dans les deux
cas, dépasser l'étendue
Qu'à sa forme éclatante
assigne notre vue.
Car tout ce que l'on voit

dans l'épaisseur de l'air
Est loin d'offrir aux yeux
ce profil net et clair
Qui sur l'azur des nuits
d'une ligne si ferme
Accuse le contour de
l'orbe qu'il enferme.
Si j'en crois son éclat,
la lune au front des cieux

Est telle que d'en bas
nous la montrent nos yeux.
Enfin, puisque les feux
qu'on aperçoit sur terre,
Si loin qu'ils soient de
nous, semblent ne changer
guère
Dans l'un ou l'autre sens,
tant que distinctement
L'œil peut les suivre et
voir trembler leur
flamboisement, 620
Jugeons ceux de l'éther
par leur grandeur
sensible ;
S'ils s'en écartent, c'est
d'un fil imperceptible.
Faut-il nous étonner que
l'astre radieux
Lance, étant si petit, un
tel torrent de feux.
Qui pénètre de flamme et
de lumière inonde
La terre et l'étendue? Il
se peut que le monde,
Pour les épancher mieux,
assemble en ce contour
Tous les flots dispersés
du grand fleuve du jour
Qui, filtrant à mesure en
cette unique source,
D'un jet toujours accru
s'élance et prend sa
course.
Ainsi, baignant les prés,
un mince filet d'eau
Peut inonder les champs
d'un flux toujours

nouveau.
Ainsi, faible au début,
l'épanchement solaire
Échauffe tout entier
l'espace qu'il éclaire.
Il suffit que l'air même à
cet embrasement
Prête de proche en proche
un docile aliment.
Ne vois-tu pas soudain,
cuvée au sein des herbes,
Une seule étincelle
incendier les gerbes?
Peut être aussi qu'autour
du sublime soleil,
Invisible cortège au grand
flambeau vermeil, 640
Se pressent mille feux
incolores, matière
Où s'avivent les traits de
l'ardente lumière.
Mais comment du soleil
expliquer les retours,
Et que, d'un signe à
l'autre oscillant dans son
cours,
Sitôt que du solstice il a
touché la borne,
Du torride Cancer il passe
au Capricorne?
Pourquoi faut-il enfin,
quand le champ est pareil,

A la lune un seul mois,
une année au soleil?
La cause en est complexe
et la raison hésite.
Posons d'abord la loi du
sage Démocrite :
Plus les astres, dit-il,
sont rapprochés du sol,
Moins le rapide éther en
peut hâter le vol ;
Les flots inférieurs du
tourbillon céleste
Amortissent leur vol ; et
notre soleil reste
En route avec les feux des

basses régions ;
Car il nage bien loin des
constellations.
Moins élevée encore et du
sol plus voisine,
La lune lentement sous le
soleil chemine,
Loin de pouvoir lutter
avec les astres d'or.
Un flot plus alangui
retardant son essor, 660
Les signes des saisons
doivent d'autant plus vite
Poursuivre, contourner et
franchir son orbite;
Et ceux qu'elle paraît
visiter chaque mois,
Ce sont eux qui par an
l'atteignent douze fois.
Mais il se peut aussi que,
des deux bouts du monde,
S'élèvent deux courants
aériens, dont l'onde
Régulière, des cieux où
rit l'été vermeil,
Vers les climats glacés
transporte le soleil,
Puis, des lieux où le
froid obscurcit la
lumière,
Vers les signes brûlants
lui rouvre une carrière.
De semblables reflux
opposés et certains
Peuvent guider la lune et
ces astres lointains
Dont l'ample orbite
embrasse un long cycle
d'années.
Vois au souffle des vents
diverger les traînées
Des nuages, et ceux qui
gardent les hauteurs
Se mouvoir au rebours des
bancs inférieurs !
Pourquoi donc le retour de
semblables marées
Ne bercerait-il pas les

flammes éthérées?
L'ombre épaisse des nuits
envahit l'univers
Quand le soleil exhale,
aux limites des airs, 680
Les restes languissants de
sa flamme, émoussée
Par les chocs et les flots
de cette traversée ;
Ou quand l'impulsion qui
l'élevait aux cieux
Entraîne sous nos pieds
son vol mystérieux.
Et quand chaque matin
l'aurore fraîche éclore,
Présent de Matuta, luit
sur l'horizon rose,
C'est qu'au ciel reconquis
annonçant son retour,
L'astre lance des traits
avant-coureurs du jour;
Ou que l'afflux constant
de semences ignées,
Au temps fixé groupant
leurs forces combinées,
Forme un soleil nouveau
qui n'avorte jamais.
Ainsi, dit-on, l'Ida sur
ses hautains sommets
Rassemble au point du jour
les feux de l'atmosphère
Qui montent vers l'espace
en radieuse sphère.
Et pourquoi s'étonner que
ces germes de feu,
Toujours au même instant
groupés au même lieu,
Viennent reformer l'astre
et nourrir sa lumière)
Où n'observe-t-on pas
cette loi régulière)
La plante printanière au
temps marqué fleurit,
Et la fleur abattue au
temps marqué périt ; 700
De même encor la dent
tombe au signal de l'âge ;
De même un fin duvet

pousse autour du visage
Et d'un voile ondoyant
revêt la puberté.
Chaque saison ramène avec
fidélité
Les foudres, les frimas,
les vents ou les nuées.
Dès l'origine ainsi des
lois, constituées
Par les affinités et la
chute des corps,
Des choses et des temps
assurent les rapports.
Les nuits vont décroissant
lorsque les jours
grandissent :
Quand s'allongent les
nuits, les jours se
raccourcissent.
C'est donc que, tour à
tour céleste et
souterrain,
Voyageur oscillant,
l'astre hésite en chemin
Et coupe l'étendue en deux
parts inégales,
Auxquelles tour à tour il
rend les intervalles
Que sur l'une ou sur
l'autre a prélevés son
cours,
Jusqu'au signe où les
nuits sont égales aux
jours.
Lorsqu'il atteint ce nœud,
ce pivot du système,
Également distant de
chaque bord extrême,
Point central où l'Auster
balance l'Aquilon,
Il touche le milieu de
l'oblique sillon 720
Que son cours annuel
décrit, selon la pente
De l'orbite étoilée où sa
route serpente.
Tel est le sens des plans
qui figurent aux yeux.

L'ordre et les mouvements
des astres dans les cieux
Ou bien l'air sous la
terre est plus dense par
place;
Le soleil vacillant que
l'obstacle embarrasse
N'émerge qu'à grand-peine
au ciel oriental ;
Et l'hiver, attendant le
radieux signal,
Retient sur l'horizon ses
longues nuits tardives.
Ou même, est-ce la loi des
saisons successives
Qui hâte et ralentit les
feux dont le concours
Doit faire au temps marqué
surgir l'astre des jours?
Si l'éclat de la lune est
un reflet solaire,
Il faut, pour que son orbe
entièrement s'éclaire,
Qu'elle reçoive en plein
la clarté qu'elle rend ;
Il faut que, face à face
avec l'astre mourant,
Son lever le domine et
monte à l'opposite.
Sa lumière croît donc en
raison de sa fuite ;
Et plus, de signe en signe
à mesure glissant,
Au-devant du soleil son
disque redescend, 740
Plus sa splendeur se voile
et par degrés s'écoule.
Tel est, pour ceux qui
font de la lune une boule
Tournant sous le soleil,
le jeu des lunaisons ;
Et l'esprit volontiers se
range à leurs raisons.
Sa lumière, d'ailleurs,
serait-elle immanente,
Qu'on rendrait compte
encor de sa marche
alternante.

Il suffit qu'on suppose un
autre corps jumeau,
Suivant pour l'offusquer
le nocturne flambeau,
Que sa nature opaque aux
yeux humains dérobe.

Ne peut-on pas aussi voir
dans la lune un globe
Qui, mi-parti d'argent,
roulerait dans les airs,
Montrant tantôt sa face et
tantôt son revers?

L'hémisphère de feu, libre
un moment de l'ombre,
Rentrerait par degrés sous
l'autre moitié sombre ;
Et les phases naîtraient
de la rotation.

Babylone soutient cette
solution

Contre les Chaldéens et
tous nos astronomes.

Comme si l'on pouvait, de
l'endroit où nous sommes,
Se prononcer pour l'un des
systèmes rivaux !

Probables l'un et l'autre,
ils ont des droits égaux.

760

Et pourquoi la matière,
enfin, ne pourrait-elle
Créer pour la détruire une
lune nouvelle

Qui de l'astre aboli
reprendrait tous les jours
La place, la carrière et
les constants retours?

Est-il rien qui s'oppose à
celte conjecture?

Le même ordre souvent
paraît dans la Nature.

C'est d'abord le printemps
et Vénus, et Zéphyr

Qui vole sur leurs pas,
messager du plaisir ;

Flore a semé pour eux, au
seuil de leurs royaumes,
Ses plus riches couleurs

et ses plus doux arômes.
Puis c'est, avec l'été, la
poudreuse Cérés;
Les vents étésiens
embrasant les guérets ;
Puis le dieu des raisins,
compagnon de l'automne,
Suivi des ouragans, du
Vulturne qui tonne
Et des éclairs portés sur
l'aile de l'Auster ;
Enfin le froid, la neige
et la glace, et l'hiver
Engourdi, ce vieillard,
dont les dents
s'entrechoquent.
Comment donc s'étonner que
certains temps provoquent
La naissance ou la fin
d'un astre, quand le temps
A soumis tant de faits à
des retours constants? 780
De même encore l'éclipsé
admet plus d'une cause.
On nous dit que la lune
opaque s'interpose
Entre la terre obscure et
l'astre radieux
Et dérobe en passant la
lumière à nos yeux.
Tout autre corps aussi,
dénué de lumière,
Peut devant le soleil
poser une barrière.
Le soleil peut lui-même
étouffer par moment
Sa flamme, et retrouver
tout son rayonnement
Après avoir franchi
quelque région noire
Dont l'épaisseur hostile
interceptait sa gloire.
Quand la lune s'éclipse,
un obstacle pareil,
La terre, assure-t-on,
passant sur le soleil,
Vient projeter sur elle un
large cône d'ombre ;

Mais on peut recourir à
tout autre corps sombre
Qui, voile entre la lune
et le soleil jeté,
Coupe un instant la route
au fleuve de clarté.
Et si la lune enfin luit
de sa propre flamme,
Ne peut-elle en chemin
rencontrer quelque trame
Qui l'entrave un moment et
dévore ses feux?
Maintenant que tu vois
comment les gouffres bleus
800
Ont pu donner naissance
aux corps qui les
habitent ;
Par quel pouvoir la lune
et le soleil gravitent,
La force qui produit leurs
révolutions ;
Pourquoi ces yeux du
monde, éclipsant leurs
rayons,
Livrent soudain la terre
aux ombres qui la
couvrent,
Et, fermés un moment, sur
l'univers se rouvrent.
Lui rendant le trésor de
leur regard absent ;
Je reviens au début de ce
monde naissant :
Je cherche quels essais la
terre nourricière
Fit monter, molle encore,
à la sainte lumière,
Et livra les premiers au
caprice du vent.
Les herbes, tout d'abord,
de leur éclat mouvant
Ceignirent les coteaux et
les plaines fleuries ;
Une verte splendeur flotta
sur les prairies ;
Par les libres chemins à
leur croissance ouverts,

Les arbres à l'envi
jaillirent dans les airs.
L'éclosion des poils, des
crins et du plumage
Sur les corps animés
marque la fleur de l'âge :

Jeune comme les faons et
les petits oiseaux,
La terre se couvrait
d'herbes et d'arbrisseaux.
Ensuite elle créa les
espèces mortelles
Sans nombre, fruits divers
des glèbes maternelles.
Leurs types ne sont pas
descendus de l'éther,
Certes, ni projetés du
fond du gouffre amer ;
Ils sont tous le produit
et l'œuvre de la terre,
Ses enfants ; elle a bien
gagné le nom de mère.
Aujourd'hui même encor,
des êtres animés
Par la chaleur et l'eau
dans ses flancs sont
formés ;
Comment douter qu'alors sa
puberté féconde,
Sous l'étreinte du ciel
adulte, ait mis au monde
De plus robustes corps et
des fils plus nombreux ?
Mille tribus d'oiseaux,
abandonnant leurs œufs,
Aux rayons printaniers
déployèrent leur aile.
Ainsi, quand vient l'été,
la cigale nouvelle
Dépouille son fourreau de
chrysalide et fuit,
Cherchant vie et pâture,
où l'instinct la conduit.
La terre, mûre alors pour
les races humaines,
Sous l'humide chaleur qui
saturait les plaines,

Fit éclore, partout où le
lieu s'y prêtait,
Des bourgeons qu'en ses
flancs leur racine
implantait, 840
Ovaires qu'à son heure
ouvrit l'effort du germe.
La Nature, aussitôt que
l'embryon à terme,
Las de sa gaine tiède, à
l'air libre aspirait,
Par cent canaux ouverts
lui prodiguait un lait
Que les pores du sol
versaient comme des
veines.
Ainsi la jeune mère à ses
mamelles pleines
Sent affluer en lait le
suc des aliments.
L'air moite aux nouveau-
nés servait de vêtements ;
Sur le lit ondoyant de
l'épaisse verdure,
La terre leur offrait la
douce nourriture.
Les frimas, les chaleurs
torrides, les autans
Furieux, épargnaient le
monde en son printemps ;
Car il faut, c'est la loi,
que tout naisse et
grandisse.
Je le répète donc, la
terre est la nourrice,
La mère: un tel nom sied à
celle dont le sein,
Presque d'un même effort,
créa le genre humain
Et tous les animaux
divers, ceux des
campagnes,
Et ceux dont la fureur
s'ébat sur les montagnes,
Et ceux qui de leur vol
fendent l'immensité.
Mais le temps met un terme
à la fécondité. 860

L'âge épuise la femme ;
et, lasse d'être mère,
La terre dut se rendre à
la loi nécessaire
Qui change incessamment
l'aspect du monde entier.
Car un état nouveau
toujours suit le premier ;

Rien ne reste semblable à
soi-même ; et les choses
Ne sont qu'alternative et
que métamorphoses.
Un corps fléchit sous
l'âge et s'écroule en
débris ;
Un autre monte et sort des
ombres du mépris.
Ainsi changent le monde et
l'état de la terre ;
Et, cessant de pouvoir ce
qu'elle put naguère,
Elle peut ce qu'hier elle
n'eût pu tenter.
Certes, la terre antique
essaya d'enfanter
Des êtres singuliers,
imparfaits ou complexes
(Tel est cet androgyne,
étrange nœud des sexes,
Qui n'est ni l'un ni
l'autre et reste entre les
deux !),
Les uns rampant sans
pieds, d'autres sans
mains, sans yeux ;
Ceux-ci privés de bouche
et ceux-là de visages,
Ou, de membres confus
stériles assemblages,
Incapables d'agir et de se
diriger,
De saisir une proie ou de
fuir un danger ; 880
Monstres que prodiguait la
terre en sa jeunesse !
Mais en vain : la Nature
en proscrivait l'espèce.

Ni pâture pour eux, ni
fécondes amours.
Ils ne purent atteindre à
la fleur de leurs jours.
Nous savons quel concours
de causes efficaces
Exige l'union qui propage
les races :
Des aliments d'abord ;
ensuite des canaux
Qui filtrent dans les
chairs les germes
séminaux ;
Puis de certains rapports,
grâce auxquels se consomme
L'heureuse fusion de la
femme et de l'homme.
Que de formes sans nom
durent s'éteindre avant
De transmettre à des fils
le principe vivant !
Celles qui jusqu'à nous se
sont perpétuées
Le doivent aux vertus dont
elles sont douées :
A la ruse, à la force, à
la légèreté.
D'autres ont survécu grâce
à l'utilité
Qui les recommandait à
notre patronage.
L'astuce a préservé le
renard ; le courage,
Les farouches lions et
leurs cruels rivaux ;
L'agilité, les cerfs. Mais
les chiens, cœurs loyaux,
900
Au vigilant sommeil, et
les bêtes de somme
Ont mérité les soins
tutélaires de l'homme.
Les laineuses brebis, les
bœufs et les troupeaux
Loin des monstres de proie
ont cherché le repos
Et les pâtis épais à leurs
loisirs propices,

Biens que nous leur
donnons pour prix de leurs
services.

Quant aux déshérités, ceux
qui ne sont points faits
Pour vivre indépendants ou
payer en bienfaits
Leur pâture assurée et la
tutelle humaine,
Jusqu'à l'instant fatal de
leur perte certaine,
Ils gisaient, enchaînés
par l'implacable sort,
Victimes de la force et
butin de la mort.

Mais la terre jamais n'a
conçu de centaure ;
Jamais le groupe hybride
où la Fable incorpore
Deux lambeaux mal soudés
de types si distincts,
Si différents de mœurs, de
nature et d'instincts,
N'a pu réaliser cette
unité factice.

Le plus simple bon sens en
fait prompt justice.

Trois ans pour se former
suffisent au poulain :

Au même âge, l'enfant
quitte à peine le sein 920
Et bien souvent la nuit le
cherche encore en rêve;
Quand le cheval est vieux,
et, défaillant, soulève
A grand-peine le faix de
son corps languissant,
C'est alors que la fleur
de l'âge adolescent
Semble en duvet léger sur
notre joue éclore :

Et l'homme et le cheval
vivraient dans le
centaure?

Un contour unirait deux
êtres si divers?

Que dire des Scyllas
dérobant sous les mers

Une meute de chiens liée à
leur ceinture?
De ces combinaisons de
corps faits pour
s'exclure?
Quand rien dans leurs
destins ne suit le même
cours,
Ni la fleur, ni l'été, ni
l'hiver de leurs jours ;
Quand tout diffère en eux,
les amours et l'allure
Et le goût qui préside au
choix de leur pâture?
Pour l'homme la ciguë est
un poison fatal;
Et la chèvre barbue y
trouve son régal.
Le feu n'épargne point le
poil du lion fauve :
Et, quand nulle toison de
ses fureurs ne sauve
Ni le sang, ni la chair
d'aucun être vivant,
La Chimère aux trois
corps, lionne par devant,
940
Chèvre par le milieu,
couleuvre par derrière,
Eût vomi sans périr la
flamme meurtrière?
Non, non. La nouveauté de
la terre et des cieux,
Mot qui sert de prétexte à
cent contes oiseux,
N'a jamais enfanté ces
formes fantastiques.
Autant prétendre aussi que
les hommes antiques,
Dans le premier essor de
leurs membres géants,
Pouvaient d'un bond
franchir les vastes océans
Et faire d'une main
tourner l'orbe du monde ;
Qu'en fleuves radieux l'or
coulait comme l'onde,
Ou que les fleurs des bois

étaient des diamants.
Sans doute, pour suffire à
ses enfantements,
La terre disposait de
germes innombrables ;
Rien n'implique pourtant
ces jeux invraisemblables,
Ces mélanges confus de
bizarres tronçons.
Les types végétaux, les
herbes, les moissons
Que sans relâche encor
nous prodigue la terre,
Sans se mêler jamais,
gardent leur caractère.
Chaque chose a sa ligne ;
et rien n'a dépassé
Le cercle initial où le
genre est fixé. 960
Lorsque l'homme apparut
sur le sein de la terre,
Il était rude encor, rude
comme sa mère ;
De plus solides os
soutenaient son grand
corps,
Et des muscles puissants
en tendaient les ressorts.
Peu de chocs entamaient sa
vigoureuse écorce ;
Le chaud, le froid, la
faim, rien n'abattait sa
force.
Des milliers de soleils
l'ont vu, nu sous le ciel,
Errera la facondes bêtes.
Nul mortel
Ne connaissait le fer ;
nul, de ses bras robustes,
Ne traçait de sillons et
ne plantait d'arbustes.
Point de socs recourbés,
alors ; point de ces faux
Qui des grands arbres vont
trancher les vieux
rameaux.
Les bienfaits de la terre
et des cieux, les

largesses

Du soleil, c'étaient là
nos uniques richesses.

Satisfaits de ces dons
spontanés, nos aïeux
Sous les chênes des bois
paissaient insoucieux ;
Ou bien sous l'arbousier
leur main cueillait ces
baies

Que les hivers encore
empourprent dans nos
haies.

Dans ces temps reculés, le
sol plus généreux

Leur prodiguait des fruits
plus gros et plus
nombreux; 980

Et, large table offerte à
la naissante vie,

La Nature épanchait sa
nouveau-té fleurie.

Invités par la rive, ils
buvaient aux ruisseaux ;

Ainsi, tombant des monts,
la fraîche voix des eaux

Appelle encore au loin les
bêtes altérées.

Vers la nuit, ils
gagnaient les demeures
sacrées

Des Nymphes, d'où les
flots des sources,
épanchés

En nappes sur le flanc des
humides rochers,

De chute en chute allaient
au sein des mousses vertes

Jaillir et bouillonner
dans les plaines ouvertes.

Les usages du feu leur
étaient inconnus.

Ne sachant même pas faire
à leurs membres nus

Un grossier vêtement des
dépouilles des bêtes,

Aux cavités des monts se
cherchant des retraites,

Tapis sous les forêts, de
broussailles couverts,
Ils évitaient la pluie et
l'injure des airs.
Point de rapports amis,
point d'action-commune.
Ravisseur du butin livré
par la fortune,
Chacun se conservait,
chacun vivait pour soi.
La faim était leur guide
et la force leur loi. 1000
Le mutuel désir de Vénus
animale
Ou la brutalité furieuse
du mâle
Accouplait les amants sous
les rameaux des bois.
Parfois l'offre d'un
fruit, quelque poire de
choix,
Des glands même, payaient
les faveurs amoureuses.
Leurs pieds étaient légers
et leurs mains
vigoureuses ;
Et les pierres de loin,
les lourds bâtons de près
Abattaient sous leurs
coups les monstres des
forêts.
Vainqueurs souvent,
parfois fuyant devant
leurs proies,
Pareils aux sangliers
vêtus de rudes soies,
Où les prenait la nuit,
ils livraient au repos
Leurs corps enveloppés
d'herbe et de rameaux,
Et, dans la morne paix
d'un sommeil taciturne,
Sans troubler de leurs
cris l'obscurité nocturne,
Sans chercher le soleil
perdu, silencieux,
Nus sur la terre nue,
attendaient que les cieux

Au rayonnant flambeau
rouvrissent la carrière.
Sûrs de voir avec l'ombre
alterner la lumière,
Ils ne s'étonnaient pas de
la fuite du jour ;
Et, dès l'enfance
instruits de son constant
retour, 1020
Ils ne redoutaient pas
qu'une nuit éternelle
Dérobât pour jamais la
lampe universelle.
Bien plutôt craignaient-
ils les funestes réveils
Dont l'embûche des nuits
menaçait leurs sommeils.
Souvent le brusque assaut
du sanglier, l'approche
Du lion les chassaient de
leurs abris de roche,
Et, dans l'ombre, effarés,
ils s'échappaient,
laissant
Leurs couches de feuillage
à ces hôtes de sang.
Ne crois pas que la mort
en sa rigueur première
Fermât beaucoup plus
d'yeux à la douce lumière.
Certes, plus d'un, surpris
et, lambeau par lambeau,
Tout vif enseveli dans un
vivant tombeau,
Pantelante pâture offerte
aux représailles,
Voyant la dent vorace
entamer ses entrailles,
Remplissait les forêts de
cris désespérés.
Ceux que sauvait la fuite,
à moitié dévorés,
De leurs tremblantes mains
couvraient leurs noirs
ulcères
Et suppliaient la mort de
finir leurs misères,
Sans secours, et laissant

les vers cruels tarir
Leur vie avec le mal
qu'ils ne savaient guérir.

1040

Mais on ne voyait pas,
comme au siècle où nous
sommes,

La guerre en un seul jour
faucher des milliers
d'hommes,

Ni contre les écueils les
colères des flots

Ecraser le navire avec les
matelots.

C'est en vain que la mer,
sans objet irritée,

Déposait par instant sa
menace avortée;

Le sourire menteur de ses
apaisements

N'attirait pas de proie en
ses pièges dormants ;

L'art naval, art mauvais,
restait dans l'ombre
encore.

On mourait de besoin ;
nous mourons de pléthore.

On prenait le poison par
mégarde ; aujourd'hui

L'on ne sait que trop bien
l'apprêter pour autrui.

Quand l'homme, utilisant
les toisons et la flamme,

Sous un toit conjugal
gardant pour lui sa femme.

Reconnut dans les fils nés
de leur double chair

Le fruit du chaste amour
qu'ils lui rendaient plus
cher,

Il perdit quelque peu de
sa rudesse antique.

Les corps, faits aux
douceurs du foyer
domestique,

Bravaient moins bien le
froid sous la voûte du
ciel ;

L'amour amollissait leur
grossier naturel ; 1060
L'enfant dompta le père à
force de tendresse,
Et l'intraitable orgueil
fondit sous la caresse.
Puis l'amitié put naître,
entre deux champs voisins
Dont un contrat sacré
garantit les confins.
Les femmes, les enfants,
dont l'aspect frêle et
tendre
Et la débile voix
faisaient assez entendre
Que les faibles ont droit
à la pitié du fort,
Obtinrent des égards
protecteurs. Cet accord,
Toutefois, n'allait pas
sans trouble et sans
querelles ;
Mais la plupart, les bons,
ont dû rester fidèles
Au pacte de salut ; car,
sans lui, tout d'abord
Dans leur principe même
atteintes par la mort,
Les races jusqu'à nous ne
seraient point écloses.
L'impérieux besoin créa
les noms des choses.
Il varia les sons et
nuança l'accent.
L'homme suivit la loi qui
guide aussi l'enfant
Lorsqu'il montre du doigt
l'objet qui se présente,
Suppléant par le geste à
la parole absente.
.Tout être veut user des
forces qu'il pressent.
Ainsi le jeune veau baisse
un front menaçant 1080
Et s'essaye à frapper de
ses cornes futures.
Les petits du lion
s'exercent aux morsures,

Les faons du léopard
préludent aux combats
Avec leur griffe molle et
les dents qu'ils n'ont
pas.

L'oiseau, tout chancelant
dans ses plumes nouvelles,

Se fie au faible essor de
ses naissantes ailes.

Croire que tant de noms,
par un homme inventés,
Par les autres mortels ont
été répétés,

C'est folie. Un seul donc
aurait parlé sans maître?

Fixant les sons divers que
tous peuvent émettre,

Cet homme eût su d'un mot
désigner chaque objet !

Pourquoi d'autres aussi ne
l'eussent-ils pas fait?

Sans l'échange instinctif
des termes du langage,

Comment cet inventeur en
eût-il su l'usage?

Quel charme aux assistants
aurait fait deviner

Le sens qu'à la parole il
entendait donner?

Eût-il pu lutter seul
contre une multitude,

La vaincre par l'exemple
et l'astreindre à l'étude?

Ses leçons pour des sourds
eussent perdu leur prix.

La vaine obsession de ces
bruits incompris 1100

Eût révolté bientôt
l'élève involontaire,

Et devant l'auditeur le
maître eût dû se taire.

Faut-il s'étonner tant
que, doué d'une voix,

L'homme ait aux sons
divers marqué divers
emplois,

Selon l'impression dont il

fixait l'image?

Mais les bêtes, qui n'ont
que le cri pour langage,
Dans l'étable où les monts
expriment tour à tour
La joie et la douleur,
l'épouvante et l'amour.

L'expérience est là. Quand
la robuste lice

Entre en fureur, son mufle
irrité, qui se plisse
En découvrant les dents,
étrangle ses abois ;

La rage et la menace
altèrent cette voix

Dont le fracas joyeux
devant nos seuils
résonne ;

Et, lorsqu'avec ses chiens
que sa langue façonne

Doucement elle joue et
piétine leur corps

Et, d'une dent légère,
imitant leurs transports,
Les happe, pour répondre à
leur faible morsure,

Sa voix, qui se module en
caressant murmure,

N'a pas l'accent plaintif
de ses cris d'abandon,

Ou des gémissements qui
demandent pardon 1120

Lorsqu'elle rampe et fuit
devant le fouet du maître.

Les chevaux hennissants
font assez reconnaître

Soit l'ardeur juvénile,
amoureux aiguillon

Qui parmi les juments fait
voler l'étalon,

Soit ce fréuissement dont
le coursier tressaille

Quand ses larges naseaux
aspirent la bataille,

Soit le timbre expressif
des sentiments divers.

Observe les oiseaux, les
cent tribus des airs.

L'orfraie et l'épervier,
le plongeon amphibie
Qui sous les flots
poursuit sa pâture et sa
vie :

Pour ravir ou garder
l'enjeu de leurs combats,
Que d'accents, que de tons
leur cri ne prend-il pas?
D'autres changent leur
voix, si rude qu'elle
semble,

Au gré du temps : tels
sont, quand leur bande
s'assemble

Pour appeler, dit-on, le
vent, l'orage ou l'eau,
La corneille vivace et le
sombre corbeau.

Quoi ! chez tant
d'animaux, muets pour
ainsi dire,

Tu vois les sentiments
dans le cri se traduire ;
Et l'homme n'aurait pu,
l'homme fait pour parler,
User des sons divers qu'il
sait articuler? 1140

Le bienfait de la flamme
est un autre mystère ;
Tu cherches d'où le feu
descendit sur la terre :
C'est un don de la foudre,
universel foyer.

Ne vois-tu pas encor tout
le ciel flamboyer

Quand des chocs inconnus
allument les nuées?

Et puis, dans les forêts
par les vents remuées,
Les arbres corps à corps
s'entrechoquent ; le bois
S'échauffe, les rameaux
fument, et, par endroits,
Jailli du frottement,
l'éclair du feu ruisselle.

Peut-être aussi doit-on la

première étincelle
Au hasard spontané de ces
brûlants conflits.

A la cuisson des mets par
la flamme assouplis
Le soleil nous guida, lui
qui mûrit la grappe
Et de ses traits
vainqueurs amollit ce
qu'il frappe.

Les plus puissants
esprits, les plus adroites
mains

Purent de jour en jour
assurer aux humains,
Grâce au feu nourricier,
des ressources nouvelles.

Les rois sur les cités
dressant des citadelles,
Refuges et remparts,
taillèrent à chacun

Sa part dans le troupeau,
son lot du champ commun,
1160

D'après l'aspect du corps,
la force et le courage ;
Car la force était tout,
et beaucoup le visage.

L'or vint ensuite, l'or,
qui de leur primauté
Sans peine dépouilla la
force et la beauté :

Car les beaux et les
forts, entraînés dans le
nombre,

Font cortège au plus riche
et marchent dans son
ombre.

Ah ! la pauvreté sage est
le suprême bien.

Avoir besoin de peu, c'est
ne manquer de rien.

Mais quel mortel jamais
prit la raison pour guide?
Cherchant à sa fortune un
fondement solide,
Chacun veut être grand,
illustre et révééré,

Et voit dans l'opulence un
loisir assuré.
Vain espoir ! Ces
lutteurs, en aspirant aux
cimes,
Encombrent des chemins
pendants sur des abîmes.
L'envie au-dessus d'eux
tonne, et par-dessus bord
Les précipite obscurs au
gouffre de la mort.
Mieux vaut l'obéissance et
la paix sans histoire
Que le leurre du trône et
la soif de la gloire.
Va, laisse-les semer sur
le chemin glissant.
Ambitieux lassés, leur
sueur et leur sang ! 1180
L'éclair vise les monts.
Ne vois-tu pas l'envie
Prodiguer son tonnerre aux
sommets de la vie?
Mais quoi ! c'était hier
et ce sera demain.
Sur parole toujours agit
le genre humain :
Nous marchons dans la voie
ouverte par les autres,
D'après leurs sentiments
plus que d'après les
nôtres.
Les rois tombèrent donc,
abîmant dans le deuil
L'antique majesté des
trônes et l'orgueil
Du sceptre ; et dans leur
sang, sous les pieds du
vulgaire,
L'insigne dont leur front,
étincelait naguère
Pleura le poste illustre
où siégeait sa splendeur ;
La rage aime à fouler ce
qu'adorait la peur.
Ce ne fut plus que lie et
chaos, et délire
Des foules où chacun

voulait sa part d'empire,
Dans le nombre il fallut
choisir des magistrats,
Constituer des lois
gardiennes des contrats ;
Las de languir sans fin
dans le conflit des
haines,
D'autant plus volontiers
l'homme accepta ces
chaînes?
Car la vengeance alors,
libre du joug des lois,
Dépassait tous les jours
la limite des droits
Où sut la renfermer
l'équitable justice.
Sur l'homme plein d'ennuis
la force et le caprice
Faisaient planer la peur,
l'ombre du talion,
Qui corrompt tous les
biens. L'injuste agression

Est le piège infailible
où l'insulteur succombe,
Et c'est sur son auteur
que le crime retombe.
Nulle paix, nul repos pour
ceux dont les forfaits
Rompent le pacte saint de
la commune paix.
Se fussent-ils cachés du
ciel et de la terre,
Pourraient-ils se flatter
d'un éternel mystère?
Les songes délateurs bien
souvent ont parlé ;
Dans son délire aussi la
fièvre a révélé
D'anciens crimes, remis
brusquement en lumière.
Maintenant, quelle cause a
sur la terre entière
Répandu la croyance aux
dieux, rempli d'autels
Les cités, établi ces
rites solennels

Dont la pompe en tout lieu
préside aux grandes
choses,
Et semé ces terreurs
enfin, d'où sont écloses
Tant de fêtes de dieux, et
qui font sans repos
Jaillir du sol encor tant
de temples nouveaux? 1220
Ce n'est rien, après tout,
que la raison n'explique.
Déjà sans doute alors,
l'esprit de l'homme
antique
Voyant, même éveillé, des
fantômes de dieux
Dont le soleil doublait
l'éclat prestigieux,
Doua de sentiment ces
gigantesques formes ;
Tant leurs superbes voix,
leurs mouvements énormes,
Témoignaient de leur force
et de leur majesté !
Il leur prêta la vie et
l'immortalité.
Car l'immuable aspect de
ces types suprêmes
Qui n'ont jamais changé,
qui sont encor les mêmes,
Disait que nul assaut
n'avait prise sur eux.
Et comment refuser le
calme bienheureux
A ceux dont il voyait en
songe la grande ombre
Sans fatigue accomplir des
prodiges sans nombre,
Et que ne troublait point
la terreur de la mort?
Puis le retour constant
des saisons, cet accord
Entre l'ordre céleste et
le cours de l'année,
Dont la cause échappait à
la raison bornée,
Réduisaient la pensée à
s'en remettre aux dieux,

Qui d'un signe à leurs
lois pliaient l'axe des
cieux, 1240

Des cieux, où l'on plaçait
leur trône et leurs
demeures.

Là roulaient le soleil et
la lune, et les heures,
Le jour, la sombre nuit
avec ses feux mouvants
Et le vol enflammé de ses
astres, les vents,
La pluie et les vapeurs,
les neiges, les orages
Et les convulsions
soudaines des nuages,
La grêle et le fracas des
menaces des airs.

Ah ! mortels malheureux,
en livrant l'univers
Aux dieux par vous armés
d'inexorables haines,
De quel surcroît de maux
vous aggraviez vos
peines !

Que vous nous prépariez de
poignantes douleurs,
Et pour nos descendants
quelle source de pleurs !
La piété n'est point la
banale prière

Du suppliant voilé tourné
vers une pierre,
Qui, les bras étendus
devant tous les autels,
Du sang des animaux baigne
les immortels

Et, lançant vœux sur vœux,
baise le sol du temple.

C'est la sérénité du sage,
qui contemple

D'un cœur égal et fort ce
qui s'offre à ses yeux.

Heureux, lorsqu'à l'aspect
des abîmes des cieux 1260

De l'éther scintillant
d'étoiles, de la voûte

Où les astres jumeaux font

à jamais leur route,
Un souci que voilaient
tous les maux d'ici-bas
Ne lève point la tête et
ne demande pas
S'il est de puissants
dieux qui gouvernent les
choses
Et les astres d'argent !
L'ignorance des causes
Fausse l'esprit troublé
par le doute. Comment
Imaginer la fin et le
commencement?
Jusques à quand pourra le
monde en ses murailles
Contenir tous ces chocs
qui minent ses entrailles?
Ou plutôt, investi par le
pouvoir divin
D'un éternel ressort
contre un labeur sans fin,
Portera-t-il ainsi, charge
démessurée,
L'effort, l'ébranlement de
l'immense durée?
Quel cœur n'est oppressé
par la crainte des dieux,
Quel front ne fléchit pas
sous l'effroi, lorsqu'aux
cieux
Courent les roulements
tristes de la tourmente,
Quand au loin, sous les
coups du tonnerre fumante,
La terre tremble? Alors,
peuples et nations,
Sentant venir le temps des
expiations, 1280
Frissonnent, et les rois,
que leur puissance enivre,

Cherchent quel noir
forfait, quel blasphème,
les livre,
Débiteurs accablés, aux
vengeances des dieux.
Le consul éperdu, quand

les vents furieux
L'emportent, sur les flots
balayant ses galères
Avec ses éléphants et ses
légionnaires,
Vers qui se tourne-t-il? A
qui ses vœux fervents
Demandent-ils la paix et
la faveur des vents?
Aux dieux, toujours aux
dieux. Hélas ! souvent la
trombe
Ne l'en saisit pas moins,
ouvrant sous lui la tombe,

Pour le précipiter aux
bas-fonds de la mort !
Quelle force cachée
opprime ainsi le fort,
Foule aux pieds les
faisceaux et les haches
romaines,
Et semble se jouer des
fortunes humaines?
Quand la terre sous lui
fléchit de toutes parts,
Quand tombent les cités,
quand pendent les remparts

Croulants, quoi d'étonnant
si l'homme se méprise,
S'il attribue aux dieux le
pouvoir qui le brise
Et l'empire absolu de
l'immense univers !
Passons. L'or et l'airain
ont été découverts, 1300
Comme l'argent, le plomb,
le fer, et leurs usages,
Quand le feu sur les monts
eut porté ses ravages ;
Soit que d'en haut la
foudre aux forêts l'eût
transmis.
Soit que, dans leurs
combats des bois, les
ennemis
De l'incendie entre eux

jetassent les barrières,
Soit qu'aux herbes des
prés, aux moissons
nourricières
L'homme voulût ouvrir un
sol qu'il jugeait bon,
Ou fermer sur sa proie une
ardente prison
(Car, sans rets et sans
chiens pour cerner les
repaire,
La flamme et les fossés
suffisaient à nos pères).
Donc, sitôt que les bois,
la cause importe peu,
Jusques à la racine
attaqués par le feu,
Avaient séché du sol les
veines embrasées,
Dans les dépressions
coulaient extravasées
Des rivières de plomb,
d'airain, d'or ou
d'argent.
Les nappes de métal
brillaient en se figeant.
L'homme, tenté d'abord par
leurs couleurs riantes,
Se plut à recueillir les
gouttes chatoyantes ;
Puis, les voyant garder la
figure et le pli
Du moule qu'en mourant
leurs flots avaient
rempli, 1320
Il se prit à penser qu'une
chaleur intense
Saurait dans un contour
faire entrer leur
substance,
Et qu'en lame étirés sous
le choc des marteaux,
Amincis, aiguisés en
pointes, les métaux
Fourniraient des outils,
de quoi fendre les
branches,
Façonner, équarrir les

poutres et les planches,
De quoi tailler, fouir,
perforer et creuser.
D'abord, sans préférence,
il tenta d'aiguiser
L'argent et même l'or
comme l'airain rigide ;
Mais en vain : sous
l'effort, leur grain trop
peu solide
Du premier coup plia,
rebelle aux durs travaux ;
Et l'airain commença
d'éclipser ses rivaux ;
L'or émoussé gisait
inutile. L'or règne
Maintenant ; maintenant
c'est l'airain qu'on
dédaigne.
Ainsi le temps aux biens
donne et reprend leur
prix.
Ce qui fut honoré rentre
dans le mépris ;
Ce qu'on négligeait monte
et brille au rang
suprême :
C'est le dieu qu'on
encense et le trésor qu'on
aime,
Le maître des humains, le
prodige sans pair.
Comment on découvrit la
nature du fer, 1340
Ta raison, Memmius, te
l'apprendra sans maîtres.
Pour armes la Nature à nos
premiers ancêtres
Donna les dents, les mains
et les ongles, pour traits
Les cailloux, les rameaux
arrachés aux forêts.
Des flammes et des feux
leurs ressources
s'accrurent.
Puis l'airain et le fer à
leurs yeux apparurent.
Mais l'airain, plus

commun, vint aussi le
premier;
Plus souple, à tout
service il se laissait
plier.
L'airain fendait la
terre ; arbitre des
batailles,
L'airain ouvrait au sang
de béantes entailles,
Gagnant champs et
troupeaux, et chassant
devant lui
Tout ce qui n'avait pas sa
force pour appui.
Quand du fer lentement
l'on eut tiré l'épée,
La faux d'airain déchut,
d'impuissance frappée ;
Le fer ouvrit le sol ; le
fer arma les bras
Et régla désormais les
chances des combats'.
L'homme, sur un coursier
affrontant les alarmes,
Les rênes d'une main et de
l'autre ses armes,
Ignore longtemps l'art
d'atteler deux chevaux,
Puis quatre, et de monter
des chars armés de faux.
1360
Plus tard, chargés de
tours, aguerris au
carnage,
Les bœufs de Lucanie
apprirent de Carthage
A brandir sur l'effroi des
débiles humains
Ces trompes, noirs
serpents qui leur servent
de mains.
Et tout ce que la guerre
enfanta d'épouvante,
Tous ces engins de mort
que la discorde invente,
L'un de l'autre
naissaient, progression

d'horreurs.

Pour vaincre on essaya de
toutes les fureurs,
Exerçant les taureaux aux
charges meurtrières,
Lâchant des sangliers
cruels. Des belluaires,
De farouches gardiens,
devant les légions
Des Parthes, retenaient en
laisse des lions.

Mais en vain. Échauffés
par l'ardeur du carnage,
Ces monstres, au hasard de
leur aveugle rage,
Se ruaient, secouant leurs
cimiers chevelus.

Les chevaux reculaient ;
ils n'obéissaient plus
Au frein ; rien ne calmait
leurs âmes affolées ;
Rien ne les ramenait. A
travers les mêlées

Les lionnes jetaient leurs
bonds de rang en rang
Et, présentant leur gueule
aux braves, déchirant
L'échiné des fuyards de
soudaines morsures,
Dans les corps abattus,
liés par leurs blessures,
Elles rivaient leur griffe
et leurs robustes crocs.

Les sangliers craquaient
sous les pieds des
taureaux

Dont les cornes
fouillaient le ventre et
les entrailles

Des chevaux terrassés.
Semant les funérailles,
Broyant les fantassins
avec les cavaliers,
Les sangliers perçaient
leurs propres alliés
Et teignaient de leur sang
le fer brisé des lances.

En vain, pour se garer des

obliques défenses,
Les chevaux éperdus se
cabraient dans les airs ;
Et, brusquement trahis par
leurs jarrets ouverts,
Ils ébranlaient le sol du
fracas de leur chute.
La fuite, la terreur, le
tumulte, la lutte
Chez les monstres blessés
rallumaient les instincts
Que l'éducation semblait
avoir éteints.
Leurs maîtres les
voyaient, sans pouvoir les
reprendre,
Esclaves libérés, dans les
champs se répandre.
Ainsi, même aujourd'hui,
dans la plaine échappé,
Maint éléphant qu'un trait
sans l'abattre a frappé,
1400
S'enfuit en écrasant ceux
qu'il devait défendre.
Mais quoi ! c'était dans
l'ordre. Et j'ai peine à
comprendre
Comment l'homme n'a pas
prévu les maux hideux
Où devait le conduire un
jeu si hasardeux.
Peut-être est-ce une
erreur à la fois répandue
Sur les globes sans nombre
épars dans l'étendue,
Plutôt qu'un travers
propre à notre coin des
cieux.
Encor l'espoir de vaincre
eut-il chez nos aïeux
Moins de part à l'essai de
pareils stratagèmes
Que la soif de tuer en
périssant eux-mêmes.
Mal servis par le nombre
et les armes, du moins
Du deuil de leurs rivaux

ils succombaient témoins.
La natte apparemment
précéda le tissage,
Qui vint après le fer,
puisqu'il en est
l'ouvrage.
Car le fer seul a pu, pour
tramer un réseau,
Façonner tant d'engins
délicats, le fuseau,
La navette sonore, et la
marche et les lames.
Les hommes ont tissé la
laine avant les femmes.
Le mâle étant créé plus
fort et plus adroit,
L'essai de tous les arts
lui revenait de droit.

1420

Puis le dur laboureur,
honteux d'un soin si
lâche,
Aux mains de sa compagne
abandonnant la tâche,
Se choisit des travaux
dignes de ses efforts,
Mieux faits pour affermir
son courage et son corps.
C'est de l'exemple offert
par la mère Nature
Que vint l'art de planter,
la greffe et la culture.
Les glands, les fruits
tombés des arbres, à leurs
pieds
Renaissent en essais
d'arbrisseaux printaniers,

Qui, mariés par l'homme
aux branches maternelles,
Permirent de planter des
essences nouvelles ;
Et d'essais en essais,
dans l'enclos bien-aimé,
L'homme vit, par son zèle
et ses soins réformé,
Chaque fruit dépouiller
son âpreté sauvage.

Les forêts, sur les monts
reculant d'âge en âge,
Livraient à ses efforts la
plaine et les coteaux ;
Et, joyeux, à l'entour des
lacs et des ruisseaux,
Se déployaient les prés,
les moissons et les
vignes,
Rehaussés d'oliviers
bleuâtres dont les lignes
Couraient à travers champs
des pentes aux vallons,
Comme à notre campagne
aujourd'hui nous mêlons
1440

Les arbres et les fruits,
ces fécondes parures
Dont l'éclat varié borde
et clôt nos cultures.
L'homme apprit des oiseaux
à moduler des sons.
Ses lèvres imitaient leurs
limpides chansons,
Avant de faire entendre
aux oreilles ravies
Les poèmes ornés de douces
mélodies.
Les soupirs de la brise à
travers les roseaux
Préludaient aux accords
des rustiques pipeaux.
Puis, le tour arriva des
plaintes amoureuses
Qu'aux lieux déserts, au
bord des clairières
ombreuses,
La flûte répandit sous les
doigts des chanteurs,
La flûte, invention du
loisir des pasteurs.
Ainsi montaient au jour de
la raison humaine
Tous ces arts que le temps
sur notre route amène ;
Et, vers l'heure où
l'esprit et le corps sont
dispos,

Où la faim apaisée invite
au doux repos,
Leur charme apprivoisait
l'humanité naïve.
Dans les gazons épais
couchés près d'une eau
vive,
Sous quelque haut ombrage,
à peu de frais heureux,
Nos pères dans l'oubli se
délassaient entre eux,
1460
Jouissant des beaux jours
de la saison riante
Qui peint de riches fleurs
la terre verdoyante.
Et les jeux, les propos,
les rires et les voix
Confuses faisaient fête à
la muse des bois.
Et, pour s'en couronner,
tressant des fleurs
sauvages,
En festons sur l'épaule
enroulant les feuillages,
La gaîté folâtrait en
bonds mal cadencés ;
Et quand ces rudes pieds,
lourdement élancés,.
Retombaient sur le sein de
la vieille nourrice,
Quels éclats saluaient
cette danse novice !
Tout alors était neuf et
beau sous le soleil.
Ils veillaient, à chanter
oubliant le sommeil ;
Ils essayaient des airs ;
et leur lèvre allongée
Des grêles chalumeaux
parcourait la rangée.
Ces jeux charment encor
nos veilles ; nous
chantons,
En mesure, sans doute, et
nous suivons les tons ;
Ah! notre jouissance est-
elle plus entière

Que l'agreste plaisir de
ces fils de la terre?
Toujours le bien présent
est le premier pour nous,
Si notre souvenir n'en
sait pas de plus doux.

1480

L'objet qui lui succède
enlève nos suffrages
Et du passé toujours
rabaisse les ouvrages.
C'est ainsi que les glands
sont tombés en mépris.
Les lits d'herbe et de
mousse ont perdu tout leur
prix.

Et les peaux, humble robe
aux animaux ravie,
Dont jadis la conquête
éveilla tant d'envie
Que l'inventeur, qui sait?
périt par trahison,
Et qu'entre les vainqueurs
la sanglante toison
Arrachée en lambeaux ne
leur profitait guère,
Les peaux ont eu leur
temps ! Et maintenant, nos
guerres,
Nos soucis dévorants, pour
cause ont un peu d'or
Et de pourpre. Autre
enjeu, crime semblable !
Encor

S'il est des criminels,
c'est bien nous qui le
sommes :

Aux tortures du froid la
nudité des hommes
N'opposait que des peaux ;
mais à nous, que nous font
L'or et les beaux dessins
figurés sur un fond
De pourpre? Quel secours
en pouvons-nous attendre?
Un manteau plébéien suffit
à nous défendre.

Ainsi l'homme s'épuise et

se travaille en vain ;
Il use enfin ses jours en
des labeurs sans fin. 1500
Son avarice ignore où
finit son domaine
Et jusqu'où peut grandir
la jouissance humaine.
Erreur qui, loin du port
au large le poussant,
A fait surgir du fond tant
de flots teints de sang !
Les deux astres gardiens
dont les clartés jumelles
Suivent le mouvement des
voûtes éternelles
Apprirent aux mortels
l'ordre assuré des temps
Et le retour certain des
saisons et des ans.
Déjà les tours flanquaient
les murailles des villes ;

Déjà la terre était coupée
en champs fertiles ;
Et de larges vaisseaux sur
la mer déployaient
Mille voiles ; déjà les
peuples s'alliaient
Pour la guerre et la paix ;
lorsque les chants épiques
Recueillirent le legs des
Annales antiques.
A peine l'alphabet était-il
inventé.
Au delà tout est nuit ;
et, dans l'obscurité,
Quelques vestiges seuls
guident la conjecture.
Ainsi, murs, vêtements,
marine, agriculture,
Armes, lois et cités, tous
ces biens précieux,
Tous les autres trésors de
l'esprit et des yeux, 1520
Tableaux, marbres polis,
poésie et science,
Sont les fruits du besoin
et de l'expérience,

Qui s'avance à tâtons et
ne s'arrête pas.
Le temps donc à leur heure
évoqua sous nos pas
Ces biens que la raison
tirait à la lumière :
Ils s'éclairaient l'un
l'autre et frayaient la
carrière ;
L'art à son tour, prenant
en main l'invention,
La poussait par degrés
vers la perfection.

RETOUR À L'ENTRÉE DU
SITE

ALLER À LA TABLE DES
MATIÈRES DE LUCRÈCE

Lucrece

Introduction - livre 1 - livre 2
- livre 3 - livre 4 - livre 5

- Appendice - table des
matières

Oeuvre numérisée par
Marc Szwajcer

autre traduction

Introduction - livre 1 - livre 2
- livre 3 - livre 4 - livre 5 - livre
6

LUCRÈCE

(TITUS LUCRETIUS CARUS)

DE LA

NATURE DES
CHOSSES

(DE RERUM NATURA)

TRADUCTION COMPLÈTE EN VERS FRANÇAIS

AVEC UNE PRÉFACE ET DES SOMMAIRES

ANDRÉ LEFÈVRE

Auteur de *Virgile et Kalidâsa*, de la *Flûte
de Pan*, etc.

Professeur à l'École d'Anthropologie

Nouvelle édition, revue par l'auteur



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES

PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

4, RUE ANTOINE-DUBOIS, 4

1899

Tous droits réservés

LIVRE SIXIÈME

LES MÉTÉORES ET LES MALADIES

SOMMAIRE

Éloge de la morale
d'Épicure. Exposition.
Influence superstitieuse des
météores, v. 1-101. —
Description et explication des
orages, de la foudre et des

trombes. Ce ne sont pas les dieux qui tonnent, 102-464. – Formation des nuages, v. 465-507. – Cause des pluies, v. 508-536. – Les tremblements de terre, v. 537-620. – Stabilité du niveau des mers, v. 621-652. – Les volcans, v. 653-726. – Les crues du Nil, v. 726-752. – Les Avernoes et les marécages, v. 753-854. – Les puits; sources singulières, v. 855-920. – L'aimant et son action sur le fer, v. 921-1100. – Les miasmes et les contagions, v. 1101-1148. – La Peste d'Athènes, v. 1149-1304.

LIVRE SIXIÈME

LES MÉTÉORES ET LES MALADIES

Athènes, ce nom plein
d'éclatante lumière,
Aux mortels inquiets Athènes
la première
Apporta le trésor des moissons
et des lois,
Donnant la vie à l'homme une
seconde fois ;
Et la première encore elle
offrit à nos peines
Un remède certain: car il est
fils d'Athènes,
Le génie au grand cœur, source
de vérité,
Qui sur le monde à flots
épancha la clarté,
Mort à jamais vivant, jeune en
sa vieille gloire,
Dont les bienfaits au ciel ont
porté la mémoire!
Voyant partout la vie assurée
et la faim
Conjurée à peu près par le
travail humain,
Voyant chez les puissants,

honorés et prospères,
Affluer la richesse, et la
gloire des pères
S'accroître du renom des fils,
sans qu'un mortel.
Un seul, put échapper au joug
universel
Des soucis, noirs tyrans dont
notre âme est esclave,
Il comprit que ce mal, ce fiel
que rien ne lave,
Empoisonneur des biens par le
sort apportés,
Gît dans le vase même où ces
dons sont jetés ; 20
Or, ce vase sans fond, fuyant
et perméable,
Dont rien ne peut combler
l'abîme insatiable.
Dont les ferments amers
souillent toute liqueur,
Le maître l'a bien vu, ce vase
est notre cœur.
Il le purifia par sa parole
sainte.
Il fit voir, en bornant le
désir et la crainte,
Ce qu'est le bien suprême où
nous aspirons tous,
Et quel chemin direct, à la
fois sûr et doux,
Par une pente aisée y conduit
notre course ;
Quels périls sur nos fronts
planent ; de quelle source,
Hasard, fatalité des lois de
l'univers,
Découlent ces tourments
cruellement divers
Dont la condition mortelle est
affligée ;
Par quelles portes l'âme, à
toute heure assiégée,
Doit repousser l'assaut ;
enfin combien sont vains
Les soucis dont les flots
troublent les cœurs humains.
La nuit, l'enfant ne voit que

présages funèbres ;
Encor ne tremble-t-il qu'au
milieu des ténèbres :
Nous, nous tremblons le jour.
L'effroi qui nous poursuit
A-t-il donc plus de corps que
ces terreurs de nuit? 40
Sur ces ombres le jour épuise
en vain ses flammes ;
La science peut seule éveiller
dans les âmes,
A défaut du soleil, l'astre de
la raison.
Je reprends donc ici l'œuvre
de guérison.
J'ai fait voir que, cachée en
tout ce qui commence,
La dissolution attend
l'enceinte immense
Du monde et ce qui naît ou
naîtra sous les cieux.
Les chemins sont ouverts au
char audacieux
Où jadis m'éleva l'espoir de
la victoire ;
Obstacles et périls n'ont
servi qu'à sa gloire ;
Le but nous appartient, et
devant nous l'erreur
En découragement a changé sa
fureur.
Ce qui nous reste à voir au
ciel et sur la terre
Tient les cœurs en suspens
dans l'effroi du mystère ;
Et l'esprit s'humilie en
superstitions.
Nous savons le secret de ces
prostrations :
Ici comme toujours,
l'ignorance des causes
Transporte aux dieux le
sceptre et l'empire des
choses.
L'inaction sereine est
l'attribut des dieux ;
Et ceux-là cependant qui le
savent le mieux 60

Se prennent à scruter ces
énigmes des choses,
A chercher dans l'éther sans
rivage les causes
Des mouvements d'en haut;
leurs admirations
Les replongent encor dans les
religions.
Les malheureux 1 Partout ils
rêvent, ils implorent
Des maîtres vigilants et
puissants. Ils ignorent
Ce qui peut être ou non, et
quel champ limité
Une loi fixe assigne à toute
activité.
Esprits sans guide errants
dans une ombre confuse,
Quand la raison d'un fait à
leurs yeux se refuse,
Force leur est d'y voir
l'œuvre et l'arrêt des dieux.
Rejette loin de toi ces
fables? Comprends mieux
Ce qui sied aux loisirs de la
béatitude;
Ou ceux dont ton appel trouble
la quiétude
De leurs fantômes saints vont
assaillir ton cœur.
Non que jamais offense
atteigne à leur hauteur
Et les puisse altérer de
vengeance et de peines :
C'est toi, qui, pensant voir
rouler des flots de haines
Dans l'impassible paix des
êtres immortels,
Ne pourras plus sans trouble
aborder leurs autels, 80
Ni d'une âme sereine
accueillir ces images
Qui, s'échappant vers nous de
leurs sacrés visages,
A l'esprit des humains
manifestent les dieux.
Vois quelle vie attend le
superstitieux !

Pour que la vérité chasse une
erreur funeste
J'ai dit, j'ai fait beaucoup
déjà; mais il me reste
A revêtir encor de la grâce
des vers
Les combats de la nue et les
aspects des airs.
Je vais chanter l'éclair, les
effets et les causes
Du tonnerre sonore et des
tempêtes, choses
Dont l'ignorante peur fait le
secret des dieux.
Je ne veux pas te voir
trembler devant les cieux
Et, partout épiant l'annonce
d'un prodige,
Noter d'où part l'éclair, où
son vol se dirige,
Comment il s'insinue en nos
demeures, fend
Les murs, entre vainqueur, et
ressort triomphant.
Toi, montre moi la route et le
terme où j'aspire,
Où je cours, Calliope ! et
daigne me conduire.
O repos des humains et volupté
des dieux,
Docte muse, permets qu'enfin
victorieux, 100
J'obtienne de ta main la
gloire et la couronne !
Le ciel est ébranlé quand la
foudre résonne,
Parce que dans les airs les
nuages mouvants
S'entrechoquent, poussés par
la lutte des vents.
Jamais le bruit ne part d'une
région pure ;
C'est dans l'ombre où s'amasse
une mêlée obscure
Que l'orageux tumulte enfle sa
grande voix.
Le nuage n'est pas dense
autant que le bois

Et la pierre; il n'a point la
trame inconsistante
Qui forme la fumée et la brume
flottante.

Car ou bien, comme un bloc par
son poids entraîné,
Il tomberait ; ou bien, dans
l'air disséminé,
Il ne retiendrait guère en son
tissu trop frêle
L'eau figée en flocons et
congelée en grêle.

On l'entend murmurer sur
l'abîme des deux,
Comme font, au-dessus des
cirques spacieux,
Tendus entre les mâts et les
poutres, ces voiles
Dont l'Eurus furieux, en
déchirant leurs toiles,
Tire un claquement sec de
parchemin fendu ;
Ou comme un vêtement qui
flotte suspendu
Et se plaint sous le fouet du
vent qui le moleste.

Ainsi craquent les plis de ce
manteau céleste.

Parfois d'un vol contraire
emportés, ces grands corps,
Sans se heurter de front se
rasent bords à bords.

Le bruit qu'entre leurs flancs
le frottement éveille

Est sec et se propage,
exaspérant l'oreille,
Tant qu'il n'est pas sorti de
l'étroit défilé.

Parfois aussi le ciel, par la
foudre ébranlé,

Tressaille, et l'on dirait
qu'une mine profonde

Fait sauter en débris les murs
du vaste monde.

C'est qu'un amas venteux,
tourbillon véhément,

Dans le nuage ouvert tout à
coup s'enfermant,

Tord, comprime, épaissit les
vapeurs et se creuse
En leurs flancs bourrelés une
outre ténébreuse,
Refuge où croît sa force,
antre que sa fureur
Soudain effondre avec un
fracas plein d'horreur.
Telle, cédant à l'air dont
l'effort la dilate,
Avec un bruit subit une vessie
éclate.

La rumeur de la nue est
pareille à ces voix
Que la course des vents dans
l'épaisseur des bois 140
Arrache au sombre amas des
feuilles remuées.

Mille rameaux touffus
hérissent les nuées,
Et l'aquilon se joue en ces
forêts des cieux.

Il peut se faire aussi qu'un
choc impétueux
Crève directement la nue et la
pourfende.

Tu vois les vents, sur terre,
où leur force est moins
grande,
Déraciner les pieds du chêne
au fond du sol,
Que sera-ce là haut? rien n'y
borne leur vol.

Le nuage a ses flots ; et
l'onde en brisant l'onde
Murmure je ne sais quelle
plainte profonde,
Comme en ont ici-bas, fouettés
par l'ouragan,
Les fleuves spacieux et
l'énorme océan.

Et lorsque, de nuage en nuage
tombée,
Par une épaisseur d'eau la
foudre est absorbée,
A grand fracas éteint, le
glaive de l'éclair
Siffle, comme au sortir des

fournaises le fer
Que dans l'onde glacée on
trempe rouge encore.
Si le nuage est sec, la foudre
le dévore ;
Il s'embrase d'un coup et
mugit en crevant.
Tel, porté par le souffle
impétueux du vent 160
Sur la cime d'un mont que le
laurier couronne,
Le feu dévastateur pétille et
tourbillonne.
Rien plus lugubrement ne
craque et ne se plaint
Que l'arbre d'Apollon par
l'incendie étreint,
Souvent dans les hauteurs
nuageuses crépite
La glace, que la trombe en
grêle précipite,
Quand l'aquilon pénètre et
disloque l'amas
Des brouillards qu'en montagne
ont raidis les frimas.
L'éclair jaillit du choc. Les
nuages recèlent
Des semences de feu qui de
leurs flancs ruissellent.
Tel le caillou heurté par la
pierre ou le fer
Lance un jet pétillant
d'étincelles. L'éclair
Arrive aux yeux plutôt que le
bruit à l'oreille.
Tous deux partent ensemble et
leur route est pareille,
Mais l'image toujours vole en
avant du son.
Suis du regard au loin le fer
du bûcheron :
Tu verras, quand la hache
entrera dans le chêne,
Le coup reluire avant que le
son te parvienne.
C'est pourquoi le tonnerre
éclate après l'éclair.
Ils sont l'effet d'un même

ébranlement de l'air 180
Dédoublé par les sens ;
l'explosion jumelle
Est la projection de la même
étincelle.
La lueur bondit, vole et
tremble ; c'est le vent
Qui sème au loin l'éclat de ce
reflet mouvant.
Engouffré dans la nue, il la
creuse, il s'y roule,
En voûte épaississant les
masses qu'il refoule.
Sa rage, l'enflammant, le
projette au dehors.
Ainsi le mouvement embrase
tous les corps :
Tu vois le plomb rapide en
tournoyant se fondre.
Sous ce vent échauffé le nuage
s'effondre.
Et les germes ignés
s'échappent, furieux,
En jets éblouissants qui nous
poignent les yeux :
Puis l'oreille est frappée, et
la voix de l'orage
Éclate; mais le son est plus
lent que l'image.
Imagines-tu bien l'élan
prestigieux,
L'entassement profond de ces
vapeurs des cieux
D'en bas nous embrassons tout
au plus leur surface ;
Leur amoncellement se dérobe
et s'efface.
Mais contemple parfois,
compte, ces monts flottants
Qu'à travers l'étendue
emportent les autans, 200
Ou bien, sur le ciel calme où
les aquilons dorment,
Ces amas de sommets qui par
couches se forment,
Assis dans la splendeur des
hautes régions;
Tu concevras l'ampleur de

leurs substructions.
Leurs antres, qu'on dirait
faits de rochers qui pendent,
D'où les vents enfermés en
menaces répandent,
Comme sous les barreaux des
clameurs de lions,
Le murmure indigné de leurs
rébellions,
Cherchant l'issue, errants,
tournoyant dans leurs cages,
Tant qu'une déchirure aux
parois des nuages
N'a pas lâché dans l'ombre en
tourbillons d'éclairs
Les feux intérieurs des
fournaises des airs !
Ces rapides clartés d'or
fluide imprégnées
Ont leur source au trésor de
semences ignées
Par la vapeur céleste au
soleil emprunté.
Quand un nuage est pur de
toute humidité,
Sur ses flancs étincelle une
couleur d'aurore;
Comment verseraient-ils la
flamme qui les dore,
Sans les germes que l'astre
épanche dans leur sein,
Germes dont le vent presse et
condense l'essaim, 220
Et qui, développant leur force
comprimée,
Se déchargent en flots de
splendeur enflammée?
Il peut même éclairer quand
des souffles plus doux
Ecartent le nuage en sa course
dissous.
De la dispersion la lueur se
dégage ;
Les atomes de feu tombent,
mais sans orage;
L'éclair n'entraîne plus ni
fracas ni terreurs.
Quant à juger ce qu'est la

foudre, ses fureurs,
Les marques de ses coups
décèlent sa nature.
Ces vestiges noircis où court
l'haleine impure
Du souffre, accusent-ils
l'air, l'onde, ou bien le feu?

La foudre est une flamme :
elle se fait un jeu
D'allumer brusquement nos
toits et de descendre,
Fléau victorieux, dans nos
maisons en cendre.
Feu délié, perçant, de feux
subtils nourri,
Rien ne peut arrêter ses
traits ; comme le cri,
Elle passe à travers les
murailles ; la pierre,
L'airain même, est contre elle
une vaine barrière.
A son souffle le cuivre et
l'or fondent soudain.
Le vase quelquefois reste
entier, mais le vin 240
S'est enfui : la chaleur,
pénétrant dans l'amphore,
Dilate et raréfie, et le vin
s'évapore,
Filtrant par les contours que
la foudre distend.
Un siècle de soleil n'en
ferait pas autant.
Telle est l'intensité, la
force sans égale,
Indomptable, des feux que la
tourmente exhale.
Mais quelle cause enfin
précipite leur cours?
D'où sort ce jet brûlant qui
d'un coup fend les tours,
Arrache les chevrons, les
combles, pousse, rase
Les palais, démolit les
monuments, écrase
Les hommes, dans les champs
couche morts les troupeaux,

Et déchaîne sur nous ce déluge
de maux?
J'y viens, sans plus tarder à
remplir ma promesse.
C'est des sombres amas de la
nuée épaisse,
Non des flocons légers dans un
ciel pur épars,
Que la foudre jaillit. Qui n'a
de toutes parts
Vu les brumes presser leurs
bataillons funèbres?
Qui n'a cru bien souvent que
toutes les ténèbres
Allaient, quittant les bords
des fleuves des enfers,
Remplir les profondeurs des
cavernes des airs? 260
Si lugubre est la nuit, si
morne est le visage
Que sur nous l'épouvante
incline, quand l'orage,
Prêt à lancer la foudre,
aiguise les éclairs !
Souvent, fleuve de poix
coulant des cieux aux mers,
Plein de vent et de flamme, un
noir nuage tombe
Dans l'onde; et, ténébreux, il
va, traînant la trombe,
Colonne aux flancs chargés de
tonnerre et de nuit.
A terre, l'homme tremble et
vers son toit s'enfuit,
Rien qu'à voir sur les eaux
marcher cette tempête !
Tels et non moins épais
pendent sur notre tête
Les nuages des cieux. Pour
nous jeter d'en haut
Un si sombre manteau de
ténèbres, il faut
Que, l'un sur l'autre assis,
leurs étages sans nombre
Éclipsent les rayons arrêtés
dans leur ombre.
Si le ciel ne ployait sous
l'orageux fardeau,

D'où tomberait au loin cette
avalanche d'eau
Qui gonfle les torrents et
change en mer les plaines?
Ces flammes et ces vents, les
brumes en sont pleines ;
De là vient qu'il éclaire et
tonne par endroit.
Tu sais que le soleil
incessamment accroît 280
Ce trésor enflammé, réserve
des orages,
Germe ignés enclos dans le
sein des nuages
Que la tempête assemble en
quelque coin des cieux.
Des vapeurs qu'il étreint, le
vent victorieux
Exprime en s'y mêlant ces
germes qu'il attise ;
Et son souffle, engouffré dans
la fournaise, aiguise
Les éclairs fulgurants,
doublement irrité
Par les feux qu'il rencontre
et sa rapidité.
Le vent s'est embrasé ; le
feu, crevant la nue,
A déchaîné sa force. Alors
l'heure est venue,
Alors la foudre est mûre et
tombe, empourprant l'air ;
Tout s'emplit des lueurs
errantes de l'éclair.
Le tonnerre à son tour éclate,
et le ciel même
S'ouvre ; les pans rompus de
la voûte suprême
Semblent pendre d'en haut. Au
murmure profond
Qui roule au ciel, sur terre
un long frisson répond ;
Et l'étendue entière au loin
s'ébranle et tremble.
La pluie enfin descend,
épaisse et lourde: il semble
Que l'éther tout entier se
fonde en torrents d'eaux

Et replonge le monde aux
fanges du chaos.
Tant d'eaux l'aquilon mêle, en
éventrant la brume,
Au vol retentissant des
foudres qu'il allume !
Mais il se peut encor que la
force du vent,
Sans entrer dans la nue,
atteigne en la crevant
Le lieu brûlant où dort la
foudre déjà mûre.
L'éclair, qui pour jaillir
n'attend qu'une ouverture,
De proche en proche court, par
le choc déchaîné.
Parfois, pur, au départ, de
tout principe igné,
Le vent prend feu ; s'il perd,
en sa course rapide,
Les atomes trop gros pour les
mailles du vide,
Il en emprunte à l'air
d'autres plus déliés
Qui, mêlés à son Cours,
l'embrasent volontiers.
Ainsi le plomb s'échauffe en
volant ; tant sa trame
Perd d'éléments grossiers,
tant elle s'amalgame
Les principes du feu dans
l'étendue épars.
La flamme quelquefois fait
défaut des deux parts,
Et le vent, froid encor,
rencontre un froid nuage.
C'est du seul choc alors que
le feu se dégage,
Affluant à la fois, par le
heurte suscité,
Et de l'agent qui frappe et de
l'endroit heurté. 320
Tel il jaillit du choc du fer
et de la pierre.
Quelque froide que soit l'une
ou l'autre matière,
L'ardente explosion n'en suit
pas moins le coup.

J'en conclus que l'éclair peut
s'allumer, partout
Où l'attend un concours
propice de substance.
Les vents d'ailleurs sont-ils
si froids? La force intense
Qui vers les champs d'en haut
emporte leur essor,
Lors même que le feu n'en
jaillit pas encor,
A du moins dans leur course
échauffé leur haleine.
La foudre avec raideur fend
l'air. Ce qui déchaîne
Les invincibles coups de ses
carreaux brûlants,
C'est ce que le nuage
amoncelle en ses flancs
De violence ardente à
s'élançer au large.
La barrière enfin cède à la
croissante charge,
Et le jet fulgurant jaillit,
au loin chassé,
Comme un trait par l'effort
des balistes lancé.
Ajoute que la foudre est
précisément faite
D'atomes si ténus que rien ne
les arrête.
Dans tous les tissus donc elle
trouve des jours ;
Elle évite les chocs qui
restreindraient son cours ;
340
Bref, sa rapidité répond à sa
structure.
Qui l'ignore? en vertu de sa
propre nature,
Tout objet pesant tombe, et
tout choc à la fois
En double incessamment la
vitesse et le poids;
Il brise d'autant mieux les
obstacles et passe
Au travers, poursuivant son
chemin dans l'espace.
La vitesse en marchant

s'accroît ; l'impulsion
Acquise en un long vol
s'ajoute à l'action,
Et, fondant, emportant dans la
même traînée
Les éléments épars de la
matière ignée,
Germe aériens dont le choc
répété
Peut-être active encor tant de
célérité,
Fait le trait plus rigide et
le coup plus terrible.
Maint corps frappé demeure
intact ; comme en un crible,
Le fluide subtil glisse et
fuit au travers.
Mais lorsque d'autres corps
plus serrés, moins ouverts,
Ont opposé leur masse aux
pointes de la foudre,
Par cette force intense ils
sont réduits en poudre.
Sur l'heure, l'airain fond,
l'or s'amollit et bout ;
La flamme déliée y plonge coup
sur coup 360
Ses dards faits de substance
impalpable et polie ;
La trame se relâche et le nœud
se délie ;
Les corps s'ouvrent, dissous
par la brusque chaleur.
C'est vers l'automne, ou quand
le printemps est en fleur,
Que le ciel, haut séjour des
astres, et la terre
Tremblent le plus souvent sous
le vol du tonnerre.
L'hiver manque de feux ; l'été
n'a point de vents
Qui puissent condenser les
nuages mouvants.
Le concours d'éléments où la
foudre s'aiguise
Ne se voit qu'aux saisons
moyennes, temps de crise
Où, comme deux courants jetés

en un détroit,
S'engouffrent confondus la
chaleur et le froid.
Pour que la foudre éclate, il
faut la double rage
De ces deux artisans de
discorde et d'orage ;
Il y faut le tumulte et la
fureur des airs.
Soit que le printemps heurte
au départ des hivers
Le retour des chaleurs, soit
que le tiède automne
Oppose au froid naissant l'été
qui l'abandonne,
La rencontre est pareille et
le trouble est égal.
La même inimitié mêle en un
choc fatal 380
L'âpre hiver et l'été
brûlant : lutte obstinée,
Conflits qu'on peut nommer les
guerres de Tannée.
Et comment s'étonner que des
retours constants
Ramènent la tempête et la
foudre, en un temps
Où la discorde intense
incessamment amasse
Les flammes et les vents et
les eaux de l'espace?
Voilà comme on observe, et
comme on peut savoir
De quoi la foudre est faite et
quel est son pouvoir.
Quant à s'imaginer que sa
flamme figure
Quelque décret divin, c'est
affaire à l'augure
Qui, lisant à rebours des vers
tyrrhéniens,
Cherche où, d'où, par où vont
les feux aériens,
Et si des lieux fermés où leur
trait s'insinue,
Ils ressortent vainqueurs pour
rentrer dans la nue,
Enfin quel péril couve en ce

fracas des cieux !
Eh ! si c'est Jupiter qui
tonne, si les dieux
Lancent à leur caprice au
travers des nuées
Le feu, le tremblement, les
sinistres huées,
D'où vient l'impunité du crime
heureux? Pourquoi
Aux flancs troués du monstre
oublié par la loi 400
Ne font-ils pas vomir la
flamme accusatrice,
Sévère enseignement à
l'humaine justice.
Hélas ! trop souvent pris dans
ce lien de mort,
L'innocent, l'homme au cœur
sans reproche, se tord,
Brusquement abattu par la
foudre, et proteste
Contre l'aveuglement du
tourbillon céleste
Pourquoi sur un désert user
leur force en vain?
Pour exercer leur bras? Pour
affermir leur main?
Oui : pourquoi laisser perdre
et s'émousser en terre
L'arme du dieu tonnant? Et,
Jupiter leur père,
Que ne la garde-t-il contre
ses ennemis?
Nous dira-t-il pourquoi ses
foudres endormis
Ne résonnent jamais dans un
ciel sans nuage?
Pour descendre, attend-il que
l'aquilon étage
Ces degrés de vapeurs,
allongés tout exprès?
Croit-il ajuster mieux en
visant de plus près?
Alors, pourquoi sévir sur les
masses profondes
Des mers, pourquoi s'en
prendre aux champs flottants
des ondes?

Que ne fait-il, s'il veut
qu'on y puisse échapper,
En sorte que l'on voie où le
coup doit frapper? 420
S'il entend nous surprendre, à
quoi bon ces ténèbres,
Ces rumeurs, ces fracas
lointains, signes funèbres
Qui nous disent de fuir et
font assez juger
En quelle région se forme le
danger?
Puis d'où vient, fait
constant, je pense, et qui
s'impose,
Que la foudre en cent lieux à
la même heure éclore?
Pour tant d'explosions suffît-
il d'un seul bras?
Mais la pluie aussi baigne à
la fois cent climats.
C'est le concours fortuit de
substances connues
Qui fait jaillir les eaux ou
les flammes des nues.
Enfin, pourquoi frapper les
saints temples des dieux,
Les siens même ! et, blessant
leurs marbres radieux,
Sombre viol ! changer en
néfastes outrages
Les honneurs qui sont dus à
ses propres images?
Mais autant demander d'où
vient que sur les monts
La foudre aime à s'abattre, et
pourquoi nous trouvons
Sur les plus hauts sommets les
marques de sa rage î
Passons. Il est encore une
forme d'orage
Que, d'après ses effets, les
Grecs nomment prèstèr,
La trombe, qui d'en haut
s'allonge vers la mer. 440
On voit glisser du ciel une
épaisse colonne;
Rudement secouée à l'entour,

l'eau bouillonne
Sous le déchaînement fougueux
de l'aquilon.
Et malheur au vaisseau pris
dans le tourbillon !
C'est un fait naturel dont la
cause est connue :
Quand le vent furieux n'a pu
rompre la nue
Qu'il étreint, il l'étiré en
pilier qui descend
Vers l'onde, comme si l'effort
d'un bras puissant,
Impérieux, d'en haut
précipitait sa chute ;
Et le souffle vainqueur,
irrité par la lutte,
S'engouffre, soulevant les
flots tumultueux.
Il a suivi la nue en son cours
tortueux ;
Sa force accroît le poids de
ce long corps qui tombe ;
C'est pourquoi tout entier
dans l'onde avec la trombe
Il plonge, et le fracas
retentissant des airs
Monte en bouillonnements à la
face des mers.
Parfois, s'enveloppant des
voiles qu'elle amasse
Dans sa course à travers les
vapeurs de l'espace,
La trombe vers nos champs
s'incline et, sur le sol
Qui la brise et l'effondré en
arrêtant son vol, 460
Crache au loin la tourmente et
l'horreur.
Mais c'est chose Rare : les
ouragans, auxquels la terre
oppose
Ses monts, donnent plutôt pour
théâtre à leurs jeux
La libre immensité de la mer
ou des cieus.
Les nuages sont faits de mille
atomes frêles

Dont le hasard des chocs
embarrasse les ailes,
Angles subtils, liens faibles
et qui pourtant
Serrent encor les plis de ce
tissu flottant.
Ce ne sont tout d'abord que
des flocons de brume :
Le vent de proche en proche en
accroît le volume ;
Puis ce sont des monceaux,
emportés par le vent
Jusqu'à ce que l'orage éclate
en les crevant.
Ces éléments ténus, ces
embryons de brume
Forment les épaisseurs
vaporeuses dont fume
Le front voilé des monts les
plus voisins des cieux.
Avant que, rassemblés et
visibles aux yeux,
Leurs opaques amas pendent sur
les campagnes,
L'effort des vents les pousse
aux faîtes des montagnes.
Puis, quand l'afflux constant
des vapeurs a grossi
Leurs épais bataillons, ils
montent, comme si 480
Des humides sommets sourdaient
leurs multitudes.
Le vent règne plus libre aux
grandes altitudes :
La raison, et les sens, pour
peu que nous montions,
En témoignent assez. Les
émanations
De l'onde incessamment
nourrissent les nuages;
On voit s'en imprégner le
linge sur les plages :
Dès lors comment douter des
mille emprunts que l'air
Fait aux mouvants sillons du
vaste gouffre amer?
Cela, fatalement: car la
raison réside

Dans le sang, et le sang
manque au principe humide.
Vois les vapeurs surgir des
fleuves et du sol
Lui même, et, s'élevant d'un
insensible vol,
Vagues exhalaisons des choses,
les buées
Dans les cieux envahis se
grouper en nuées.
Il s'en détache aussi de la
zone de feu
Qui resserre le voile épars
sur le ciel bleu,
Parmi ces éléments des brumes
vagabondes,
Il en vient du dehors. Tu sais
qu'entre les mondes
S'ouvre l'immensité des
espaces; tu sais
Que, d'un cours éternel et
rapide lancés, 500
Dans l'incommensurable errent
des corps sans nombre,
Comment donc s'étonner qu'en
un moment tant d'ombre
Enveloppe les monts, s'abatte
sur les mers?
Que des pays entiers soudain
en soient couverts?
Lorsque les soupiraux et les
mailles du vide,
Pour l'entrée ou la fuite, à
l'essence fluide
Ouvrent de toutes parts leurs
multiples réseaux !
Conçois-tu maintenant
l'origine des eaux
Que le nuage assemble et
projette en sa course?
Le nuage et la pluie ont une
même source ;
Comme leurs éléments leurs
destins sont jumeaux.
Si notre corps grandit avec
ses sucs vitaux,
Les sueurs et le sang, avec
l'eau qu'il recèle

Le nuage se forme, il grandit
avec elle.

Lorsque, toison pendante, il
erre au gré des vents
Sur les sillons brumeux des
flots toujours mouvants,
De mille atomes d'eau le nuage
s'abreuve.

Il en monte des mers, il en
surgit du fleuve,
Effluves que l'Auster
condense. Un double assaut,
Le choc des aquilons déchaînés
et, d'en haut, 520

Le poids des blocs épais que
l'orage amoncelle,
Presse, environne, étreint la
nue ; et l'eau ruisselle.

Il pleut, lorsque l'ardeur
puissante du soleil
Ouvre, aspire et dissout le
nuage, pareil

A la cire fondue en gouttes
sur la flamme ;

Il pleut, quand l'aquilon en
éclaircit la trame ;

Mais plus violemment, quand
mille amas mouvants
Joignent leur violence à la
fougue des vents.

La pluie est véhémence encore
et continue,

Quand les germes aqueux
s'amassent dans la nue,

Quand les nuages lourds, l'un
sur l'autre étages,

Crèvent de toutes parts, quand
les champs submergés

Leur rendent en vapeur l'onde
qui les sature.

Si d'obliques rayons rasant la
nappe obscure,

Aussitôt, sur le front de
l'étendue en pleurs

L'arc-en-ciel peint sa courbe
où vibrent sept couleurs.

Quant aux autres dangers qui
pendent sur nos têtes,

Météores issus des airs et des tempêtes,
Neige, grêle, ouragans, givres pernicieux,
Et ce froid constricteur qui durcit l'eau des cieux, 540
Dont la glace en leur cours entrave les rivières,
Tout s'explique aisément par les causes premières,
Les corps simples, leur forme et leurs combinaisons.
Les tremblements de terre ont aussi leurs raisons
Naturelles. Avant d'en sonder le mystère,
Conçois bien que, dessous comme dessus, la terre,
Pleine de vents, de lacs, d'antrès, porte en ses flancs
Des vides spacieux et des rochers croulants ;
Des fleuves enfouis sous son vaste dos coulent.
Et ses débris s'en vont en des flots qui les roulent.
Partout elle est la même; et cela va de soi.
De là ces soubresauts terribles, dont l'émoi
Monte des profondeurs et s'étale en désastres,
Quand des cavernes l'âge a sapé les pilastres.
Il tombe alors des monts tout entiers ; et, rampant
Dans l'ombre, la secousse en tous sens se répand.
Pourquoi non? L'humble poids d'un chariot qui passe
Ne fait-il pas vibrer les maisons et l'espace?
Et les murs, quand le char court sur l'arène, au pas
Des vigoureux coursiers ne tressaille-t-il pas, 560
Secoué par le fer dont la roue est armée?

Parfois, dans une mer
souterraine abîmée,
Quelque tranche de terre
immense, brusquement,
De vétusté s'affaisse ; et,
sous le mouvement
Des eaux, le globe ému
vacille. Tel un vase
Qu'on emplit, se soulève et
frémit sur sa base,
Tant que le flot qui tombe
ondule entre ses bords.
Il se peut que, soudain
concentrant ses efforts,
L'ouragan prisonnier dans les
cavernes fonde
Sur une des parois de sa
prison profonde.
Alors la terre penche où
l'incline le vent,
Et dans le même sens elle
porte en avant
Les murs et les palais qui
couvrent sa surface :
Plus ils sont près du ciel,
plus leur faîte menace ;
Les poutres hors d'aplomb,
prêtes à s'en aller,
Pendent. L'on tremble, à voir
de tels blocs s'ébranler
Que l'heure n'ait sonné du
désastre suprême,
L'heure où la mort attend la
Nature elle-même.
Et certes, si parfois le vent
ne respirait,
Dans ce néfaste élan, quel
frein le contiendrait? 580
Mais il faut qu'il respire. Il
prend du champ, se lance,
Retombe, et le recul use la
violence.
C'est pourquoi la menace
avorte bien souvent.
La terre, qui penchait,
bientôt se relevant,
Reconquiert l'équilibre où son
poids la ramène,

Mais tu comprends pourquoi
l'action souterraine,
Aux toits moyens ou bas
épargnant les assauts,
Se fait sentir surtout aux
faîtes les plus hauts.
Il peut se faire encor que,
venu de l'espace
Ou formé sous la terre, un
tourbillon s'amasse
Dans les vides, et là,
grondant, roulant au fond
Des cavernes, se rue en
tumulte. D'un bond,
La force accumulée éclate et,
trionphante,
Ouvre quelque soudaine et
formidable fente
Où le Péloponnèse en deuil
voit s'engloutir
Aegium, où périt Sidon, la
sœur de Tyr.
Éruptions des vents,
d'effondrements suivies,
A la clarté par vous que de
villes ravies !
Que de murs, de remparts
puissants, précipités
Dans les abîmes noirs ! que
d'antiques cités 600
Avec leurs citoyens dans la
mer descendues !
Et si, dans l'épaisseur de la
terre perdues,
Les haleines des vents n'ont
pu crever le sol,
Parles mille conduits qui
divisent leur vol
Rampe un frisson qui monte et
s'épand dans les plaines.
Tel un froid pénétrant qui, du
fond de nos veines,
Gagne et fait malgré nous
grelotter notre chair!
Sous la terre, épouvante !
épouvante dans l'air!
Là haut les toits, en bas les
antres ! la Nature

Veut-elle en quelque énorme et
subite aventure
Enfouir ses débris pêle-mêle
croulants,
Et combler de son corps
l'abîme de ses flancs?
Bien qu'une foi tenace à la
foule réponde
De l'immuable et sûre éternité
du monde,
Il est de tels dangers que
leur vue en plein cœur
Enfonce on ne sait quel
aiguillon de terreur.
La terre brusquement sous les
pieds se dérobe ;
L'univers trahi croule à la
suite du globe,
De fond en comble, amas
confus, gouffre béant !
Et l'on sent le grand tout
rentrer dans le néant. 620
Expliquons maintenant pourquoi
la mer ignore
L'accroissement. Quoi donc !
tant d'eaux qu'elle dévore,
Ces fleuves dans son lit
tombant de toutes parts,
Ces vols de tourbillons et
d'orages épars,
D'où la pluie à torrents sur
le monde ruisselle,
Ses propres réservoirs enfin,
tout coule en elle ;
Et, chose étrange, rien
n'élève son niveau?
Eh ! près de l'Océan, que sont
ces trésors d'eau,
Pour grossir l'infini des
mers? moins qu'une goutte.
Voilà de quoi bannir la
surprise et le doute.
En outre, le soleil boit
l'onde. Nous voyons
Les tissus trempés d'eau
séchés par ses rayons ;
Sa puissante chaleur au même
instant visite

Les surfaces de mers sans
nombre et sans limite.
Si peu qu'il en aspire en
chaque région,
Sur un si vaste champ,
L'évaporation
Totale se mesure à l'ampleur
du volume.
Joins-y ce que le vent peut
emporter d'écume
En balayant les flots ; dans
une nuit souvent
Les chemins inondés sont
séchés par le vent,
Et la fange liquide en écorce
est figée.
Songe aussi que les eaux dont
la nue est chargée,
Qu'elle disperse en pluie au
gré des aquilons,
Elle les prend aux mers pour
les rendre aux sillons.
Combien n'en faut-il pas pour
arroser le monde !
Enfin, le sol poreux en
lacunes abonde.
Par le fond et les bords la
terre étreint les mers ;
En épanchant ses eaux dans les
gouffres amers,
Elle reçoit les leurs, les
filtre et, toutes neuves,
Les ramène en arrière à la
source des fleuves,
D'où leur flot pur reprend les
chemins qu'à leur cours
Leurs pieds, cristal fluide,
ont creusés pour toujours.
Nous passons aux volcans.
Lorsque, par intervalle,
Des bouches de l'Etna tant de
flamme s'ex haie
Et tant de tourbillons, que
les peuples hagards,
Sur les champs de Sicile
attachant leurs regards,
Devant le ciel fumeux traversé
d'étincelles,

Se demandent, le cœur plein
d'angoisses mortelles,
Si la Nature va refondre
l'univers ;
Ces tempêtes de feu qui
montent dans les airs 660
Ne sont pas, crois-le bien,
par un prodige écloses.
Il faut ici porter sur le
monde et les choses
Un coup d'œil vaste et clair,
vraiment universel,
Songeant que le grand tout est
infini, qu'un ciel
Est un fragment infime, un
chiffre dans la somme,
Et quel atome enfin près de la
terre est l'homme !
Prends cette vérité pour
mesure et pour loi :
Combien d'étonnements
s'enfuiront devant toi !
Qui de nous est surpris quand
un homme s'agite
Dans le brûlant transport
d'une fièvre subite,
Ou de tel autre mai endure les
tourments?
Le pied gonfle soudain ; de
vifs élancements
Attaquent la gencive, entrent
dans les yeux même ;
Le feu sacré s'allume et
s'insinue, et sème
L'incendie, et partout rampe
en brûlant la chair.
Qui s'en étonne? Il est tant
de germes dans l'air!
Et sur la terre assez
d'exhalations funestes
Pour nourrir aisément les plus
terribles pestes.
C'est ainsi, que l'espace où
nous sommes plongés
Fournit au globe assez
d'éléments étrangers, 680
Pour que la terre au loin
tremble, pour que la trombe

Rapide sur les champs et les
mers vole et tombe,
Pour que l'Etna flamboie et
que l'air prenne feu :
Oui, quand les corps ignés s'y
pressent en un lieu.
L'air brûle, comme il crève en
pluvieux orages
Quand les germes aqueux
surchargent ses nuages.
– Quoi ! dans ces tourbillons
de flammes, rien de plus?
Dans ce désastre unique?... –
Un ruisseau, Memmius,
Pour qui n'a jamais vu de
rivière est un fleuve ;
Nous en usons ainsi pour toute
chose neuve.
Tout s'exagère, un arbre, un
homme ; et ce qu'on voit
Est toujours le plus fort et
le plus grand qui soit.
Hélas ! la terre entière, avec
les deux et l'onde,
Ne compte pas devant
l'immensité du monde.
Expliquons maintenant ces
accès furieux
Qui des flancs etnéens
crachent la flamme aux cieux.
La montagne, d'abord, est
creuse ; des murailles
De silex, seul appui de ses
vastes entrailles,
Emprisonnent du vent et de
L'air : car le vent
N'est que l'air agile. Lorsque
cet air mouvant, 700
Qui tournoie et s'échauffe et
sourdemment s'embrase
A, des parois qu'il bat et des
rochers qu'il rase,
Tiré la flamme au vol
indompté, tout à coup
Il se dresse, il jaillit des
fournaises, debout,
Versant au loin le feu, les
cendres enflammées,

Roulant dans l'épaisseur
opaque des fumées
Des rocs, monstrueux poids,
dont le jet montre assez
L'intensité du vent qui les a
déplacés.
D'ailleurs presque en tous
sens au pied du monticule
La mer brise son flot qui
s'avance et recule.
Là, s'ouvrent des conduits
qui, des sables marins,
Montent jusqu'au sommet. C'est
dans ces souterrains
Que le vent s'insinue et, par
d'étroits passages,
S'élance en tourbillons de
flammes, en nuages
De poussière et de rocs épars.
Au haut des monts
S'évasent vers les cieux ces
puits que nous nommons
Les bouches du volcan,
soupleaux de la terre,
Dont les Grecs ont nommé
l'orifice cratère.
Mais parfois, dans le doute,
il faut donner d'un fait
Plusieurs motifs, dont l'un
s'est produit en effet. 720
De loin, tu vois un corps
gisant. Il est sans vie.
Peux-tu prouver comment l'âme
lui fut ravie?
Froid, maladie ou fer, poison
peut-être : c'est
Quelqu'une de ces morts ; mais
laquelle, on ne sait.
Il te faut donc compter avec
toutes ces causes.
C'est ce que nous ferons pour
beaucoup d'autres choses.
Pourquoi l'unique fleuve
égyptien, le Nil,
Grossit-il en été? Pourquoi
déborde-t-il
Juste quand les chaleurs ont
desséché les plaines?

Peut-être l'aquilon,
raidissant ses haleines,
Debout au seuil des mers,
l'arrête et le remplit
Du reflux de ses flots
refoulés dans son lit,
C'est la saison des vents
étésiens ; leur course,
Partant comme l'on sait, des
cieux glacés de l'Ourse,
Directement s'oppose au
progrès de ces eaux
Qui, parmi les tribus
australes, noirs troupeaux
Humains, tout pénétrés des
flammes du Tropicque,
Coulent du sein profond de la
brûlante Afrique.
Ou bien, lorsque les vents
fouillent le fond des mers,
Le sable soulevé s'amoncelle
en travers
Du fleuve. L'estuaire est
barré. L'onde accrue,
Moins libre, cherche en vain
dans le lit qui s'obstrue
La pente nécessaire à son
écoulement.
Peut-être encor la source
enfle subitement.
Le souffle étésien vers ces
lointains parages
Pousse en les condensant les
amas des nuages,
Et broie aux flancs des monts
son pluvieux fardeau
Qui sous le poids s'écroule et
crève en torrents d'eau.
Enfin l'ardent soleil, qui
fait des cimes blanches
Descendre sur les champs la
neige en avalanches,
Peut bien déterminer ces
inondations
Que la Nubie envoie au sol des
Pharaons.
Abordons maintenant ces
lugubres cavernes,

Ces régions d'horreur, ces
lacs, nommés Averno
Parce que les oiseaux y sont
frappés de mort.
En approchant ces lieux,
l'aile perd son ressort ;
Inerte, brusquement sa voile
se replie :
Et, comme insoucieux des rames
qu'il oublie,
La tête appesantie et
pendante, l'oiseau
S'abat précipité sur la terre,
ou dans l'eau,
Si l'Averne est un lac, comme
celui de Cumès,
Au pied du mont Vésuve, où
deux jets de bitumes
Versent les flots épais de
leurs courants mortels.
Athènes, dans ses murs et
proche des autels
D'où Pallas Tritonis sur
l'acropole veille,
A le sien, que jamais ne
franchit la corneille,
Même quand l'encens pur fume
dans l'air, non pas
Pour dérober sa vie au
courroux de Pallas
Que l'oiseau vigilant a jadis
offensée
(Les Grecs ont mis en vers ces
fables), mais chassée
Par la sourde terreur qui
plane sur ce bord.
La Syrie, on le croit, a de
ces champs de mort.
Les quadrupèdes même en leurs
vapeurs succombent ;
A peine ont-ils foulé le sol
fatal, ils tombent,
Comme sacrifiés aux Mânes.
Mais tu sais
Le secret du pouvoir qui les a
terrassés.
A la clarté des faits mêleras-
tu des ombres,

Des Mânes, attirant aux bords
des fleuves sombres,
Par ces portes d'enfer, les
âmes des vivants,
Comme on nous dit parfois
qu'en aspirant les vents, 780
Le cerf aux pieds ailés, du
fond de leurs asiles
Évoque sur ses pas les tribus
des reptiles?
Fables que la raison répudie
et confond !
Mais la chose, après tout,
vaut qu'on en traite à fond.
Je te rappelle donc qu'on
trouve dans la terre
Des germes de tout ordre et de
tout caractère,
Germes vivifiants, morbides ou
mortels.
Nous avons établi déjà que
tels ou tels,
Selon la dissemblance ou
l'accord de leurs types
Et les combinaisons multiples
des principes,
Conviennent plus ou moins aux
divers animaux.
Il en est, et beaucoup, qui
blessent les canaux
De l'oreille ou de l'œil ; il
est des simulacres
Dont la langue et le nez
craignent les senteurs acres,
Des contours dont le choc ne
va pas sans danger.
L'homme de toutes parts se
voit donc assiéger ;
Chaque sens est en butte à des
douleurs sans nombre.
Tout d'abord, on connaît
certains arbres dont l'ombre,
Mauvaise à qui s'endort couché
sur le gazon,
Distille dans la tête un
lancinant poison. 800
Sur le haut Hélicon pousse une
fleur fatale :

Ne la respire pas ; c'est la
mort qu'elle exhale.
Partout montent au jour, sous
mille aspects divers,
Mille éléments des corps qui
peuplent l'univers ;
La terre dont le sein les
porte pêle-mêle
Garde en leurs composés leur
force originelle.
Parfois l'homme couché qui
respire en dormant
La vapeur de sa lampe éteinte,
brusquement,
Comme frappé d'un mal
stupéfiant, se pâme.
L'acre castoréum est funeste à
la femme
Surtout à certains jours que
lui rend chaque mois.
Ses membres engourdis
s'affaissent, et ses doigts
Tendres laissent couler leurs
gracieux ouvrages.
Combien d'autres agents
détendent nos rouages
Et vont opprimer l'âme au plus
profond du corps !
Le bain après l'orgie a causé
bien des morts ;
Que d'estomacs trop pleins au
bord d'une piscine
Dans un peu d'eau trop chaude
ont trouvé la ruine !
Que l'étouffante odeur du
charbon, faute d'eau,
Facilement pénètre et remplit
le cerveau ! 820
Lorsqu'à la fièvre ardente un
malade est en proie,
Le seul fumet du vin comme un
choc le foudroie.
La terre abonde en soufre et,
de ses profondeurs,
Tire le noir bitume aux
puissantes odeurs.
Que de feux elle exhale et que
de funérailles

Pour celui dont le fer explore
ses entrailles !
Son or et son argent sont des
empoisonneurs.
Quelles faces, quel teint
rapportent les mineurs !
Tu les as vus ; tu sais que
plus d'un ne vit guère,
Qu'une rapide mort clôt le
destin précaire
Des malheureux voués à de si
durs labeurs.
Mais la terre ne peut garder
tant de vapeurs ;
Il lui faut les vomir, au
dehors, dans l'espace.
C'est ainsi que leur force
abat l'oiseau qui passe.
Un nuage invisible et
pestilentiel
Au dessus de l'Averne
empoisonne le ciel.
L'être ailé que son vol amène
au bord du piège,
Embarrassé dans l'air vénéneux
qui l'assiège,
Tombe, où l'exhalaison
impérieuse attend
Ce qui reste de vie en ce
corps palpitant. 840
Car la chute d'abord n'est que
l'effet d'un spasme.
C'est en bas, dans la fange,
aux sources du miasme,
Que le souffle vital, à jamais
endormi,
Cède à l'intensité du fluide
ennemi.
Il se peut bien aussi que
cette gueule avide,
De la terre à l'oiseau fasse
presque le vide.
A peine touche-t-il à l'air
raréfié
Qu'il sent fléchir l'espace
auquel il s'est fié ;
Son vol désemparé lutte en
vain ; il chancelle ;

Rien n'offre plus de prise au
double effort de l'aile ;
Le support et l'appui, tout
lui manque à la fois.
Déjà tout épuisé par le vide,
son poids
Le jette sur la terre, où
l'essence vitale
Par les pores ouverts se
disperse et s'exhale.
Les puits semblent plus froids
en été qu'en hiver.
C'est que la terre aride
expulse et rend à l'air
Tout germe calorique attardé
dans sa masse.
Plus forte est la chaleur qui
règne à sa surface,
Plus la fraîcheur des eaux
souterraines s'accroît.
Quand le sol, comprimé,
resserré par le froid, 860
S'épaissit, dans les puits la
terre condensée
Exprime la chaleur en ses
flancs amassée.
La fontaine d'Ammon, dont on
fait tant de bruit,
Froide pendant le jour devient
chaude la nuit.
Contre toute raison, les amis
du mystère
Veulent que le soleil
l'échauffé de sous terre,
Quand l'ombre a déployé son
ténébreux manteau.
Quoi ! les rayons du jour
s'épuisent sur cette eau
Sans pouvoir l'échauffer, cela
dans le temps même
Où l'astre au ciel jouit de
son pouvoir suprême !
Et le terrestre bloc, épaisse
profondeur,
Laisserait jusqu'à l'eau
pénétrer leur ardeur ;
Quand, sur un simple mur usant
leur force vaine,

Leurs feux dans nos maisons se
font sentira peine !
Cherchons d'autres raisons.
Cette onde a pour séjour
Un terrain plus poreux
qu'ailleurs ; et tout autour
Les semences de feu dorment en
plus grand nombre.
La nuit vient, plongeant tout
dans la fraîcheur et l'ombre ;
Et le sol refroidi se
contracte soudain,
Comme un corps spongieux
pressé par une main, 880
Dans la source exprimant cette
chaleur diffuse
Que le toucher signale et que
le goût accuse.
Puis quand, sur les rayons du
soleil renaissant,
Dans le sol dilaté la chaleur
redescend,
L'eau renvoie à ce sol, par
les mêmes issues,
Les semences de feu qu'elle en
avait reçues,
Et la source reprend sa
fraîcheur jusqu'au soir.
D'ailleurs, sous les rayons
que l'astre y fait pleuvoir,
L'onde aussi se dilate,
ouverte et remuée,
Et la chaleur s'échappe en
tremblante buée,
Comme fait au printemps la
froidure, quand l'eau
De ses liens de glace écarte
le fardeau.
Une autre source froide en
merveilles abonde.
On voit flamber soudain au
contact de son onde
L'étoupe et la résine, et leur
reflet mouvant
Sur le miroir qui luit nager
au gré du vent.
Il faut qu'elle soit riche en
semences ignées,

Et que d'autres, du fond de la
terre émanées,
Fendant l'eau d'outre en
outre, émergent au dehors,
Assez chaudes en bloc pour
enflammer ces corps, 900
Mais non pour échauffer cette
épaisseur fluide.
Sans doute que sous l'onde une
force réside
Dont l'impulsion chasse et
rassemble dans l'air
Les germes plus légers. Telle,
au sein de la mer,
Jaillit, près d'Aradus, une
source d'eau douce
Inaccessible au sel des flots
qu'elle repousse ;
Tels, ces jets que la mer, en
d'autres régions,
Conserve toujours purs de ces
contagions,
A la soif des marins précieuse
ressource !
Ainsi doivent monter à travers
notre source
Les atomes brûlants dans l'eau
disséminés
Qui, mêlés dans l'espace aux
éléments ignés
Que la torche et l'étaupe
enferment dans leur trame.
Rien qu'à toucher ces corps en
font jaillir la flamme.
Le flambeau qu'on éteint,
vivement approché
D'une lampe, s'allume, avant
d'avoir touché
La flamme. Que d'objets
s'enflamment à distance,
Et par le seul effet de la
chaleur intense,
Sans l'atteinte du feu ! c'est
ce qu'on voit ici,
Et le cas de la source est
explicable ainsi. 920
Maintenant, Memmius, il est
temps que j'explique

Quel pacte unit le fer au
métal magnétique
Appelé par les Grecs Magnés,
en souvenir
Des lieux auxquels échet
l'honneur de le fournir.
Cette pierre a le don, que les
humains admirent,
De former une chaîne ou des
anneaux s'attirent,
L'un sous l'autre attachés
sans lien apparent.
On en voit parfois cinq et
plus tombant en rang,
Pendre et flotter au gré de la
plus faible brise,
Echangeant à l'envi la
pression transmise
Qui de la pierre en eux coule
indéfiniment.
Si tenace est l'attrait
continu de l'aimant !
Mais avant d'attaquer de front
un tel problème
Et d'atteindre le fait dans
son principe même,
Il faut des jalons sûrs, il
faut de longs détours.
Ouvre plus que jamais
l'oreille à mes discours.
Et d'abord, des objets que
nous voyons, s'échappent,
Eveillant le regard au fond de
l'œil qu'ils frappent,
Des atomes sans nombre
épanchés de leurs bords.
L'arôme se dégage aussi de
certains corps, 940
Tout comme la fraîcheur émane
des fontaines,
Du soleil la chaleur et, des
liquides plaines,
Un bouillonnement rude aux
murs rongés des mers.
Dans l'oreille en vibrant
passent les sons divers.
Lorsque nous distillons
l'absinthe, il s'en élève

Un goût amer ; souvent, quand
nous longeons la grève,
Il nous vient à la bouche une
saveur de sel.
Tant il est vrai qu'un flux
constant, universel,
En tous lieux projeté, coule
de toute chose,
Flux qui jamais n'arrête et
jamais ne repose !
Les sens sont toujours prêts ;
jamais nous ne cessons
De sentir des odeurs, des
formes et des sons.
Secondement, tout corps est
poreux : certitude
Mise dans tout son jour au
seuil de cette étude,
De mille vérités indéfectible
appui,
Et si liée aux faits que
j'aborde aujourd'hui
Qu'on ne peut trop défendre un
concept si solide.
Rien n'existe, sinon des corps
mêlés de vide.
Goutte à goutte suintant des
rocs supérieur,
L'eau transpire aux parois des
autres. Les sueurs 960
Filtrent sous les tissus des
chairs et les traversent.
La barbe et le duvet sur tous
nos membres percent.
Le suc des aliments, charrié
par le sang,
Jusqu'aux extrémités,
jusqu'aux ongles, descend.
Le chaud comme le froid dans
l'airain se propage ;
Dans l'or et dans l'argent
nous sentons leur passage
Quand le cratère plein glace
ou brûle nos doigts.
A travers l'épaisseur des murs
entrent les voix
Qui voltigent, l'odeur, le
froid, la vapeur tiède

Du feu ; devant le feu, le fer
lui-même cède,
Quand même une cuirasse
enfermerait le corps.
La maladie aussi s'infiltré du
dehors.
Quand de la terre au ciel la
trombe emplit l'espace,
Brusquement suscitée, aussi
vite elle passe.
Force est donc que partout des
pores soient ouverts.
Mais tous les éléments
dispersés dans les airs
Sur les différents corps
diversement influent.
Ils conviennent aux uns, les
autres les excluent.
Le soleil cuit la terre et la
dessèche ; mais
Il relâche la glace et, sur
les hauts sommets, 980
Résout en eau l'amas de la
neige hivernale ;
La cire à ses rayons s'amollit
et s'étale.
S'il contracte les chairs et
racornit la peau,
Le feu rend l'or liquide et
fond l'airain. Si l'eau
Trempe au sortir du feu la
lame refroidie,
Elle assouplit la peau par la
chaleur raidie.
La feuille d'olivier semble au
chevreau barbu
Un mets tout d'ambrosie et de
nectar imbu,
Et rien n'est plus amer à des
lèvres humaines.
Le pourceau craint, il fuit,
l'odeur des marjolaines ;
Les parfums les plus doux sont
pour lui des poisons,
Ces parfums par lesquels
souvent nous renaissions.
La fange est à nos yeux une
exécrable ordure ;

Elle semble au pourceau plus
nette que l'eau pure ;
Il s'y lave, il s'y vautre
insatiablement.
Mais, avant d'en venir aux
vertus de l'aimant,
Etablissons encore un
important principe :
Les pores ne sont pas
construits sur un seul type.
Ces canaux à l'échange ouverts
sur tous les corps
Ont chacun leur emploi, leur
genre de transports. 1000
Chaque sens n'a-t-il pas sa
nature et sa sphère?
Chez eux l'impression comme
l'objet diffère.
L'un n'admet que les bruits,
l'autre que les odeurs ;
Un autre sait des sucs
extraire les saveurs.
Quelle variété de trames, de
matière !
Telle émanation passe à
travers la pierre,
Telle à travers le bois, le
verre ou le métal :
L'image, par exemple, à
travers le cristal,
La chaleur à travers l'argent
et l'or ; et toutes,
Selon leur force propre et
l'office des routes
Que partout la Nature ouvre
aux flux du dehors,
Plus ou moins promptement
cheminent dans les corps.
Etablis, confirmés et mis hors
de conteste,
Ces principes d'avance ont
éclairci le reste.
La tâche désormais est aisée,
et l'attrait
Qui fascine le fer dans sa
cause apparaît.
Il faut que de l'aimant mille
effluves s'écoulent,

Dont le tourbillon chasse et
dont les chocs refoulent
L'air qui s'interposait entre
le fer et lui.

Dès que le vide est fait, dès
que l'air s'est enfui, 1020

Les éléments du fer sont
projetés en masse

Et sans se désunir ; l'anneau
qui se déplace

Reste entier dans sa chute et
suit le mouvement ;

Car il n'est pas de corps
tissu plus fortement,

Pas de cohésion, de nœud plus
invincible

Que la froide raideur du fer
incoercible.

Ne sois donc pas surpris de
voir l'anneau, suivant

Les atomes en foule attirés en
avant,

Dans le vide lancer sa rondeur
tout entière

(Ce qu'il fait) jusqu'au bord
de la puissante pierre.

Un aveugle lien l'y fixe et
l'y suspend.

L'action se produit partout où
se répand

Le vide ; soit d'en haut, soit
de flanc, elle entraîne

Le chaînon le plus proche et
l'ajoute à la chaîne.

Sans ce concours de chocs
extérieurs, le fer

Ne pourrait pas monter contre
son poids dans l'air.

De plus, ce qui l'allège et
l'accélère encore,

Tandis que l'air d'en haut
plus rare, s'évapore,

L'air d'en bas se dilate et
s'élève, chassant,

Par derrière, l'anneau vers le
vide croissant. 1040

Toujours l'air bat les corps
que baigne son fluide ;

Mais sa force, doublée au
moment où le vide
Ouvre un espace libre au
progrès des anneaux,
Pénétrant dans le fer par
mille étroits canaux,
Aux fibres du métal fait
sentir son empire,
Comme un vent favorable aux
voiles du navire.
Les corps, d'ailleurs, sont
pleins de pores et de trous :
Baignés par l'air, ils faut
qu'ils en renferment tous,
Puisque à tous leurs contours
l'air confine et s'applique
L'air qui se cache au fond du
tissu métallique
S'agite incessamment dans son
rigide étui ;
Il ébranle le fer et s'élançe
avec lui.
Ainsi la pression intime
coïncide
Avec tous les efforts qui
tendent vers le vide.
On voit aussi le fer
s'éloigner de l'aimant
Ou le suivre et le fuir
alternativement.
Dans l'airain, je l'ai vu, le
fer de Samothrace,
La limaille, s'affole et
bondit, si l'on place
Un aimant sous le vase ; à ce
point qu'on dirait
D'un véhément dégoût luttant
contre l'attrait. 1060
Cet airain s'interpose et
rompt la sympathie.
Par ses exhalaisons la place
est investie ;
L'aimant déçu trouvant les
interstices clos,
Frappe, monte, s'acharne ; et
le choc de ses flots
Chasse à travers l'airain la
substance infidèle

Qu'il attirait quand rien ne
le séparait d'elle.

Ne sois pas étonné que sur les
autres corps

La vertu de l'aimant
s'émousse. Les uns, forts
De leur poids, tels que l'or,
demeurent impassibles ;
D'autres, tels que le bois,
percés comme des cribles,
Ouverts sans résistances aux
atomes ailés,
Laissent passer leur vol sans
en être ébranlés.

La nature du fer est
intermédiaire.

Quand les vapeurs du bronze
imprègnent sa matière,
Les afflux aimantés, de leurs
chemins exclus,
Doivent pousser le corps
qu'ils ne traversent plus.

Mais ces affinités, ces
rapports de structure,
Ne sont pas à ce point rares
que la Nature
N'en présente beaucoup et
d'aussi singuliers.

Vois comme par la chaux les
moellons sont liés ; 1080
Vois la colle de bœuf et les
ais qu'elle enchaîne ;
Le bois éclaterait plutôt par
quelque veine
Que de rompre le nœud du
subtil scellement.

Le vin dans l'eau versé s'y
mélange aisément,
Mais non la poix, trop lourde,
ou l'huile, trop légère.

Le murex à la laine
étroitement adhère ;
La pourpre indissoluble à
chaque fil se joint,
Et Neptune obstiné ne la
déterait point,
Non, dût-il jusqu'au fond
vider son gouffre énorme !

Mêlé d'étain, le cuivre en
airain se transforme ;
Le mercure aux contours
incruste et fixe l'or.
Que d'exemples pareils je
citerais encor !
Mais en ces longs détours
pourquoi m'attarderais-je ?
Tu n'en a pas besoin. Il est
temps que j'abrège,
En formulant la loi qui régit
ces accords.
L'amalgame complet s'opère
entre deux corps,
Quand le vide s'oppose au
plein, le plein au vide,
Ou qu'entre leurs tissus un
système solide
De crochets et d'anneaux
s'engrène intimement.
Et c'est ici le cas du fer et
de l'aimant. 1100
Maintenant, je dirai les
fièvres et les pestes,
Quel morbide pouvoir, quels
miasmes funestes,
Portent soudain la mort dans
les rangs des vivants.
Parmi les corps sans nombre
errants avec les vents,
Les uns sont Les gardiens, les
agents de la vie ;
Mais par d'autres la mort à
son tour est servie,
Germe dont le concours
infecte au loin les cieux :
Et la tourbe des maux dans
l'air contagieux
Se déchaîne, tantôt passant
comme la nue
Du dehors à travers les
espaces venue,
Tantôt montant de terre, en
ces humides lieux
Où, brusques successeurs des
excès pluvieux,
Les soleils trop hâtés
frappent la pourriture.

Vois les eaux, tout d'abord,
et la température
Loin du séjour natal éprouver
l'étranger.
L'air avec le climat ne doit-
il pas changer
Est-ce que la Bretagne, et
l'Egypte, où la terre
Incline sur son axe, ont la
même atmosphère,
Le soleil de Gadès ne luit pas
sur l'Euxin,
Ni le ciel dévorant qui
noircit l'Africain. 1120
Aux quatre coins du monde à
quatre vents livrées,
Ainsi que leurs climats
contraires, ces contrées
Ont leurs peuples, divers de
traits et de couleurs ;
Et chacune a ses maux, qu'on
ne voit point ailleurs.
L'éléphantiasis aux bords du
Nil est née ;
Sa puissance néfaste à
l'Egypte est bornée.
L'Achaïe est malsaine aux
yeux, l'Attique aux pieds,
Tel pays à tel membre ; et ces
inimitiés
Changent d'objet selon la
changeante atmosphère.
Souvent, hélas! un ciel, qui
du nôtre diffère,
Se déplace et vers nous
glisse, brouillard rampant ;
De proche en proche, un
souffle ennemi se répand ;
L'effluve envahissante
imprègne et dénature
Tout ; notre air s'assimile à
l'air qui le sature ;
En un ciel inconnu notre ciel
est changé.
Partout en un moment le virus
propagé
Fond sur les eaux, s'abat sur
les biens de la terre ;

Tout ce qui nourrit l'homme et
les troupeaux s'altère.
S'il s'échappe dans l'air,
l'air même nous le rend :
Le mélange nous baigne, et,
rien qu'en respirant, 1140
Force est d'en absorber les
ondes purulentes.
C'est ainsi que les bœufs et
les tribus bêlantes
Souvent sont décimés par des
contagions.
Il importe donc peu que de
ciel nous changions,
Nous transportant nous-même en
des milieux perfides,
Ou qu'un manteau flottant de
vapeurs homicides,
Un air nouveau pour nous, hôte
pernicieux,
D'une irruption brusque
infecte au loin nos cieux.
Tel jadis, emplissant
d'épouvante les plaines
Et les chemins déserts,
s'abattit sur Athènes
Un tourbillon de mort, sombre
calamité,
Fléau qui d'habitants épuisa
la cité.
Née au fond de l'Egypte, à
travers l'étendue
Des cieux, des vastes mers, la
peste descendue,
Vint se fixer aux murs de
Pandion ; et tous,
Tous, par milliers frappés,
succombaient sous ses coups.
D'abord un feu cuisant
s'allume sous le crâne,
Puis un éclat diffus des yeux
rougis émane ;
D'ulcères obstrués, les canaux
de la voix
Se ferment ; un sang noir
inonde leurs parois ; 1160
Le flux gagne la langue,
interprète de l'âme,

Qui, raide, appesantie, âpre
au toucher, s'enflamme
Et s'épuise. Bientôt,
l'écoulement vainqueur
Occupe la poitrine et,
poussant jusqu'au cœur,
Investit l'existence en son
fort poursuivie ;
C'en est fait des remparts qui
protégeaient la vie.
La bouche empoisonnée exhale
un souffle impur,
Rance odeur de voirie et de
cadavre mûr.
Les forces de l'esprit
languissent ; tout succombe ;
Le corps exténué touche au
seuil de la tombe.
Sur les victimes plane une
anxieuse horreur ;
Puis ce sont des sanglots et
des cris de terreur,
Compagnons assidus d'affres
intolérables ;
Raidissant, contractant les
nerfs des misérables,
Les soubresauts fréquents des
muscles convulsés
Épuisent nuit et jour des
corps déjà lassés.
La peau n'eût pas trahi le
secret incendie ;
La main n'y constatait qu'une
ardeur attiédie ;
Mais partout s'empourpraient
sur le corps ulcéré
Des chancres sourds, pareils à
ceux du feu sacré,
Calcinés en dessous par une
flamme intense.
Car le feu jusqu'aux os
dévorerait la substance.
Au fond de l'estomac la
fournaise couvait.
Le plus mince tissu, le plus
léger duvet
Ne leur servait de rien contre
un mal sans ressource.

Toujours au vent, au froid,
dans l'eau, dans quelque
source
Glacée, ils plongeaient nus
leurs corps en feu. Souvent,
Inclinés sur les puits, ils
tombaient en avant,
La bouche ouverte. En vain !
La soif inextinguible
Leur eût fait d'un déluge une
goutte insensible.
Nul répit ; seulement une
sombre torpeur.
Épuisés, ils gisaient. Muette
de stupeur,
La médecine en deuil suivait
leur agonie,
Pendant que, distendu par des
nuits d'insomnie,
Dans l'orbite roulait le globe
ardent des yeux.
D'autres signes de mort
apparaissaient en eux :
Un grand trouble d'esprit dans
l'angoisse et la crainte,
L'air hagard, la fureur en
leur visage empreinte,
Le sombre froncement du
sourcil, un bruit sourd
Qui tinte dans l'oreille émue,
un souffle court
Ou bien rare et profond, le
cou toujours humide
Et comme reluisant d'une sueur
fluide.
Une toux rauque arrache aux
gosiers essoufflés
D'affreux petits crachats,
jaunâtres et salés ;
Les doigts crispent leurs
nerfs, le corps tremble, et
sans trêve
D'un progrès sûr, le froid
victorieux s'élève
Des pieds au cœur. Enfin, vers
le fatal moment,
Le nez, pincé du bout,
s'amincit, comprimant

Les narines ; l'œil rentre et
la tempe se creuse ;
La peau rude se glace ; une
ouverture affreuse
Entre les dents grandit ; le
front tendu ressort.
Et les voilà couchés dans la
rigide mort !
Rarement la blancheur de la
huitième aurore,
De la neuvième au plus, les
éclairait encore.
Quelqu'un d'eux passait-il ce
terme par hasard,
Attendu par la mort il
succombait plus tard.
Le poison était là, dans les
hideux ulcères,
Dans le flux noir sans fin
épanché des viscères.
Parmi de cruels maux de tête,
avec le sang
Corrompu, comme un fleuve à
plein nez jaillissant, 1220
Coulaient la force vive et la
chair tout entière.
Chez celui qu'épargnaient ces
pertes de matière,
Le virus descendait dans les
nerfs, dans les os,
Jusques aux profondeurs des
conduits génitaux.
Ceux-ci, pris de terreur
devant le seuil suprême,
Pour vivre, au fer livraient
leur virilité même :
Ceux-là restaient sans pieds,
sans mains, d'autres sans
yeux :
Ce peu dévie encor leur était
précieux,
Tant la peur de la mort
possédait tout leur être !
Plus d'un ne savait plus même
se reconnaître ;
D'avance l'oubli morne
environnait leurs sens.
Les corps sans sépulture,

affreux amas gisants,
Couvraient les places. Loin de
l'odeur délétère
Fuyaient les animaux de l'air
et de la terre ;
S'ils goûtaient au charnier,
la mort suivait de près.
Nulle bête la nuit ne sortait
des forêts,
Nul oiseau, dans ces jours,
n'errait à l'étourdie,
Sans attirer sur eux
l'horrible maladie.
La plupart languissaient et
mouraient. Tout d'abord
Les chiens jonchaient la rue,
attendant que la mort
Vînt arracher le souffle à
leur troupe fidèle.
Sans pompe, les convois
s'enlevaient pêle-mêle.
Point de commun remède assuré.
Le trésor
Auquel l'un avait dû de voir
les cieux encor,
D'ouvrir la bouche aux flots
de la brise vitale.
Pour l'autre était la perte et
la coupe fatale.
Mais le pire symptôme et le
plus désastreux,
C'était qu'en se sentant
frappés, les malheureux,
Comme des condamnés,
défaillants, le cœur morne,
Dans la prostration d'un
désespoir sans borne,
Ne voyaient que la mort et
mouraient de la voir.
Pour comble, nul obstacle au
morbide pouvoir ;
Par la contagion transmise
sans relâche,
La peste accumulait ses
victimes. Le lâche
Que l'amour de la vie et la
peur de la mort
Entraînaient loin des siens,

juste retour du sort !
Puni par l'abandon, la honte
et la misère,
Périssait d'une mort sinistre
et solitaire,
Comme un mouton des champs,
comme un bœuf oublié.
Ceux qu'avaient retenus la
pudeur, l'amitié, 1260
La caresse des voix
gémissantes, prodigues
D'eux-mêmes, succombaient,
trahis par leurs fatigues.
Oui, telle était la fin
réservée aux meilleurs.
Quand ils revenaient pleins
d'amertume et de pleurs,
Las d'avoir enfoui tout un
peuple de frères,
Le chagrin les couchait sur
leurs lits funéraires.
On ne voyait personne, en ces
temps de malheur,
Qui n'eût sa part de maux, de
morts, et de douleur.
La maladie au fond des
chaumières se rue.
Pâtre, bouvier, vaillant
conducteur de charrue,
Ils sont tous là, brisés,
gisants sur leurs grabats.
La pauvreté les livre, ils
n'échapperont pas.
Là, sur leurs parents morts
les enfants rendent l'âme !
Partout la même horreur eût
frappé tes regards.
Des campagnes aussi la mort de
toutes parts
Avec les paysans reflue vers
la ville ;
A la première atteinte, ils y
cherchaient asile.
Leur foule envahissait les
cours et les maisons,
Entassant pour la mort de
faciles moissons. 1280
Beaucoup, brûlants de soif,

près de quelque fontaine,
Roulaient en pleine rue et
râlaient, hors d'haleine,
Pour avoir abusé de la douceur
des eaux.

Dans les quartiers du peuple,
erraient, ceints de lambeaux
Sordides, tout couverts de
répugnante ordure,
Des êtres demi-morts, tombant
en pourriture ;
Les os saillants perçaient
l'épiderme ulcéré,
Sous des croûtes de pus déjà
comme enterré !
Les morts avaient rempli même
les sanctuaires.
Des temples les gardiens
faisant des ossuaires
D'hôtes inattendus
encombraient les saints lieux.

Qu'importaient les autels?
Qu'étaient-ce que les dieux,
Au prix de la douleur
présente? Les usages
Par ce peuple observés durant
le cours des âges,
Cessaient de présider aux
obsèques.
Chacun, Seul et tout à son
deuil dans le trouble commun,
Inhumait de son mieux son
compagnon de peines.
Que d'étranges forfaits, que
d'attaques soudaines,
Par l'affreux dénuement et
l'audace inspirés !
Souvent, sur des bûchers pour
d'autres préparés,
Des passants déposaient les
restes de leurs proches :
Et, la torche baissée, en
gardaient les approches ;
Et, parmi les clameurs, ils
luttaient corps à corps,
Prêts à mourir, avant
d'abandonner leurs morts.

FIN

RETOUR À L'ENTRÉE DU SITE

**ALLER À LA TABLE DES MATIÈRES DE
LUCRÈCE**

Lucrece

**Introduction - livre 1 - livre 2 - livre 3 - livre 4
- livre 5 - livre 6**

**Oeuvre numérisée par Marc
Szwajcer**

autre traduction

**Introduction - livre 1 - livre 2 - livre 3 - livre 4
- livre 5 - livre 6**

LUCRÈCE

(TITUS LUCRETIUS CARUS)

DE LA

NATURE DES CHOSSES

(DE RERUM NATURA)

TRADUCTION COMPLÈTE EN VERS FRANÇAIS

AVEC UNE PRÉFACE ET DES SOMMAIRES

ANDRÉ LEFÈVRE

Auteur de Virgile et Kalidâsa, de la Flûte de Pan, etc.

Professeur à l'École d'Anthropologie

Nouvelle édition, revue par l'auteur



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES

PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

4, RUE ANTOINE-DUBOIS, 4

1899

Tous droits réservés

APPENDICE

Vitry, 30 mars 1876.

Il faut bien que je vous dise, Monsieur, puisque cela est, qu'en même temps que votre présent m'honore et me flatte, il m'embarrasse, et me met en face de vous dans une situation pareille à celle où est un impie en face d'un prêtre : en un mot, je suis de ceux « qui ne croient pas » à la traduction en vers. Ce n'est pas que je sois rebelle à la puissance de l'art, ni au prestige des vers. Pour le vers, au contraire, je l'aime, comme dit Musset, à la rage; la prose, mise à côté, n'est à mes yeux qu'un néant; le vers, c'est la poésie elle-

même; mais c'est précisément pour cela que je n'accepte pas plus la poésie changeant de forme, qu'une femme aimée changeant de figure. La traduction en prose efface Lucrece, mais elle ne le transforme pas ; la traduction en vers met à la place du poète antique un autre poète, un poète qui me plairait toujours, qui me charmerait quelquefois, s'il rendait dans ses vers ses propres pensées, mais qui, en exprimant l'imagination d'autrui, ne peut me donner qu'une impression équivoque et troublante.

Quant aux ressources de l'art, vous avez le droit d'en parler aussi fièrement que vous le faites: votre art est en effet consommé. Vous faites du vers ce que vous voulez. Vous le pliez à la pensée avec une souplesse dont vous donnez vous-même, je ne dirai pas le secret (ces secrets ne se donnent pas) mais les formules. Vous faites des miracles, mais les miracles même ne me convertissent pas.

Il est vrai que si je ne suis pas converti, je ne puis m'empêcher quelquefois d'être touché. Il y a tel vers comme celui-ci :
« Une blancheur qui dort sur des champs qui verdoient »; il y a même tel groupe de vers, comme III, 900-940, qui me surprennent et s'emparent de moi comme malgré moi. Et si un vieux professeur, qui a depuis quarante ans sur la question un parti pris, et à qui d'ailleurs le vrai Lucrece est, pour ainsi dire, toujours présent, «prouve cependant par moments cette surprise, il doit comprendre que l'illusion soit fréquente, ou peut-être continuelle, pour tant de lecteurs moins frottés de latin et moins défiants. Le succès ne m'étonnera donc pas, mais je résisterai même au succès, et je plaiderai jusqu'à la fin, comme j'ai plaidé toute ma vie, contre la traduction en vers. La traduction en prose n'est qu'un chiffre qui ne trompe pas : la traduction en vers méfait l'effet d'un mensonge: Lucrece y devient forcément un homme d'aujourd'hui.

Je me retrouve à l'aise, Monsieur, en lisant votre préface, où j'ai le plaisir de vous rendre la pleine adhésion que je suis habitué à

vous donner. Vous prenez enfin sur Lucrece le ton qu'il faut prendre ; vous mettez supérieurement en vue les grands côtés de sa doctrine. Vous démêlez aussi très ingénieusement les vérités qui peuvent se cacher sous des formules inexactes ou bizarres. Vous relevez à merveille la largeur et la majesté de son œuvre. Et je dirai en passant qu'il en est de sa période comme de sa composition, et que cette période, dans sa masse pleine de grandeur, est une des choses que votre art même n'a pas pu rendre. Vous n'êtes pas d'ailleurs esclave de votre admiration, et elle ne vous empêche pas de reprocher à Lucrece et à son maître, non seulement la pauvre idée qu'ils se font de l'âme, mais surtout, chose plus grave, ce découragement et ce détachement chrétien que vous surprenez chez eux et dont vous dites si bien le danger. Il me semble que vous auriez pu montrer la même sévérité à l'égard de leur dédain pour la science, qui tient d'ailleurs au même esprit de découragement et d'abandon. Ils ont manqué de foi, non seulement envers la science qui était encore à faire, mais même envers celle qui était faite, et la mathématique démontrait déjà de leur temps, pour qui lui prêtait l'oreille, que les dimensions des astres devaient être proportionnelles à leurs distances, que la terre était sphérique et qu'il y avait des antipodes. Là encore Epicure a été le complice de la barbarie ignorante du moyen âge. Quoi qu'il en soit, il y a plaisir à entendre sur Lucrece le discours d'un vrai philosophe, qui pense si bien et qui dit si juste.

Je finis, Monsieur, en vous priant d'accueillir mes entêtements avec indulgence, et de me conserver la sympathie, si précieuse pour moi, que vous m'avez toujours témoignée, et dont renvoi de votre livre est une nouvelle preuve qui m'a vivement touché.

ERNEST HAVET.

Paris, 2 Avril 1876.

Monsieur et cher compatriote,

J'ai reçu votre beau volume, beau en toute façon, et par le contenant et par le contenu, intus et exterius : c'est là un magnifique hommage rendu à Lucrèce par le poète et les éditeurs. Je ne regrette qu'une chose, l'absence du texte original en regard de la traduction. Vous n'avez qu'à y gagner. On ne comprendra vraiment la valeur de votre œuvre, tout ce qu'elle révèle de travail, de patience, quelquefois d'audace et de bonnes fortunes poétiques, qu'en faisant la comparaison.

Laissant de côté la préface, où je pourrais n'être pas en tout d'accord avec vous, j'ai couru d'abord à certains morceaux éclatants, qui sont dans toutes les mémoires, j'avais hâte de voir comment vous les aviez attaqués, et ils m'ont paru vaillamment enlevés d'élan et de verve primesautière. Je vous ai lu non pas seulement avec plaisir, mais avec émotion.

A travers votre traduction, j'ai senti Lucrèce vivant, palpitant : or c'est là le meilleur argument en faveur des vers : la prose ne saurait vous donner cette émotion. Le vers même tel que vous l'employez avec ses heurts, ses brisures, ses enjambements capricieux et toutes ces libertés que nous a jadis rendues André Chénier, répond bien à la fougue, aux éclairs, aux explosions soudaines, aux âpretés parfois sauvages et splendides de Lucrèce. Le vers de Racine si admirable de souplesse, d'élégance et d'harmonie, et celui de Delille son très humble disciple, ne suffiraient pas à cette tâche. Vous me semblez avoir trouvé souvent la vraie note et le vrai ton, la musique et la couleur associées à la vigueur de la pensée ; et ce n'est pas peu de chose, quand il s'agit d'un Michel Ange de la poésie. L'invocation à Vénus, cet hymne admirable à la Nature, est d'une ampleur et d'un jet vigoureux et hardi qui annoncent le poète.

Tous ces magnifiques débuts de chaque livre se déroulent avec leur grâce et leur majesté sereine dans ces vers qui Ruissellent inondés d'un calme radieux.

Des parties même les plus techniques, les plus arides et les plus rocailleuses en apparence, vous avez fait jaillir la flamme qui ne s'éteint jamais chez Lucrèce, mais qu'il faut savoir dégager comme l'étincelle du caillou. Les peintures de l'amour physique, sensuel, animal, l'horrible tableau de la peste d'Athènes revivent chez vous avec leurs crudités étincelantes, parfois brutales, mais toujours poétiques.

CHARLES LENIENT.

4 Avril 1876.

Monsieur,

Je vous remercie de la bonne pensée que vous avez eue de m'offrir votre traduction de Lucrèce. Personne peut-être n'a été plus curieux que moi de connaître votre grand et difficile ouvrage, dont quelques fragments publiés m'avaient déjà révélé le rare mérite. Aussi je viens de le lire avec un vif empressement et le plus nour-rissant plaisir. Je n'ai pas eu de peine à remarquer que vous avez fait une étude sérieuse du texte, et si profonde que votre traduction pourra, sur certains points, servir de commentaire. Aussi vos vers sont-ils pleins et fermes et se ramassent pour mieux êtreindre le sens. Ce souci de l'exactitude leur donne tout d'abord du crédit et un charme sévère, le lecteur se sentant comme envahi par la pensée même de Lucrèce. Quant à votre art, il est d'un poète qui sait à son gré assouplir la langue. Vous trouvez l'expression que vous cherchez; il en est d'autres qui viennent à vous et ce sont les plus heureuses. Il y a un grand nombre de vers qui se sont faits tout seuls, de ces vers deux fois charmants pour le poète, parce qu'ils ne lui coûtent rien et qu'ils sont d'ordinaire les meilleurs. Là où vous êtes obligé, par le texte, de faire des tours de force et d'habileté, vous parvenez à la concision brillante. C'est la qualité qu'avec raison vous avez le plus recherchée et elle ne vous a pas fait défaut. Veuillez agréer, Monsieur, mes

compliments que j'ai grand plaisir à vous offrir au moment où je suis encore tout plein de ma lecture.

Laissez-moi pourtant faire une petite réclamation en faveur de M. Patin, que vous ne nommez qu'en passant et, ce semble, avec quelque dédain. Il a rendu à Lucrèce de vrais services. Avant lui on n'avait rien dit que de superficiel sur le grand poète. Fontanes a bien essayé de lui faire les honneurs, mais, ce qui prouve l'ignorance du temps, il lui reproche les sons étrusques de sa poésie. Villemain çà et là, dans ses livres, a donné quelques fanfares pour le célébrer. Mais c'est M. Patin qui, pendant trente ans, a expliqué dans son cours Lucrèce, qu'il savait par cœur, qu'il admirait, qu'il expliquait plus en littérateur, il est vrai, qu'en philosophe, mais dont il a partout répandu les louanges. A vous, à moi, à tous, il est revenu de proche en proche quelque chose de cet enseignement, que nous le sachions ou non. Sans les redites de M. Patin, Lucrèce n'aurait peut-être pas sa renommée en France. Car son poème est difficile à lire pour les profanes : beaucoup de professeurs même l'ignorent, il est fermé à la plupart des gens de lettres. M. Patin en a été l'interprète passionné. il l'a pris sous sa protection en un temps où il y avait quelque mérite dans cette espèce de patronage littéraire. On vante aujourd'hui Lucrèce parce qu'il n'est pas dévot, parce qu'il n'est pas classique ou pour d'autres raisons de ce genre, mais qui le lit, qui l'a lu? Vous, moi et les traducteurs, et encore! Pongerville, qui a parfois gentiment brodé sur le canevas, ne l'a jamais lu, c'est le cas de le dire, que dans sa propre traduction.

Je ne veux pas terminer cette lettre et ces réflexions peut-être un peu indiscretes, mais que notre confraternité excuse, sans vous remercier encore du plaisir que vous m'avez procuré et des témoignages d'estime que vous avez accordés à mon livre dans votre préface : et puisque entre Romains, que nous sommes tous deux, le latin est de mise, je ne repousse pas

un vers du vieux Névius qui demande à venir
sous ma plume :

Lætus sum laudari me abs te laudato viro.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes hautes
sympathies littéraires.

MARTHA.

LA TRADUCTION DE LUCRÈCE

On possède enfin complète la belle traduction
de Lucrèce à laquelle André Lefèvre travaillait
depuis plusieurs années et dont la Revue
Positive et La Vie Littéraire ont publié des
fragments si remarquables. Pour rendre toute
justice à une œuvre de cette valeur, il faut
une compétence multiple ; la critique y
pourvoira par ses divers organes: nous nous
bornons ici à l'examen des qualités de
l'artiste, laissant le soin d'apprécier le
mérite du latiniste et la raison de ses choix
entre les versions douteuses à des juges plus
intéressés et surtout plus autorisés que nous à
le faire.

Ce qui frappe tout d'abord dans un tel
travail, c'est l'énergie et le souffle qu'il
accuse en son auteur. Les poètes ne manquent
pas, qui se sont exercés sur le texte de
Lucrèce ; en versifier un livre, une page, cela
suffit à quiconque s'y est obstiné, pour
mesurer l'immensité de la tâche entière. Ceux
qui ont un instant soutenu cette lutte, peuvent
témoigner de tout ce qu'il y faut y apporter de
constance et de ruse, dans les conditions
faites par les dernières réformes de notre
poétique à toute traduction en vers. Car le
temps est bien passé des amplifications, des
paraphrases et des embellissements ; il semble
que l'austérité scientifique ait peu à peu
envahi toutes les études, et que partout la
justesse ait supplanté l'à peu près oratoire.
L'imagination n'est plus la folle du logis,
tant s'en faut ! On lui emprunte encore sa
palette, mais on ne lui confie plus le
pinceau ; la toile illimitée où se jouaient ses

fantaisies a pris des proportions plus arrêtées, un cadre plus étroit, et la nature y est reproduite au carreau. En poésie, l'épithète n'est plus la parure vague d'un nom de genre, l'attribut habituel d'un substantif usé ; elle s'est rajeunie par une vision plus directe des choses dont on parle ; c'est l'œil ou le cœur qui la dictent sous une impression présente ou toute neuve.

Il faut traiter Pongerville avec respect comme tout initiateur : mais enfin, quand il traduisait Lucrèce, on pouvait licitement dire encore : un noble coursier, par exemple, sans avoir d'ailleurs en tête la moindre image d'un cheval vivant ; et ce temps, qui déjà nous semble fabuleux, n'est pas très éloigné de nous. Une traduction en vers était peut-être alors aussi longue à faire qu'elle l'est aujourd'hui parce qu'on la faisait en deux fois plus de vers, mais à coup sûr elle était au moins deux fois plus facile.

On ne croit plus guère maintenant que les mots aient des synonymes; l'épithète latine que l'éducation classique du goût accoutume trop à regarder comme un ingénieux ornement, est unique et impérieuse chez Lucrèce, on la respecte aujourd'hui davantage. Nos maîtres nous ont appris un culte tout nouveau de l'épithète. L'usage qu'ils en ont fait nous a révélé combien elle est sacrée, combien il en faut être jaloux, et c'est pourquoi les traductions lâchées à la manière de Jacques Delille sont maintenant inadmissibles. Aujourd'hui un vers ne semble achevé que s'il est devenu incommutable dans tous ses termes, pour la même raison qu'une figure ne paraît au dessinateur définitivement composée que quand il est devenu impossible d'y changer un trait ; en un mot la poésie confine de plus en plus aux beaux-arts ; elle en accepte les lois.

Serait-ce le sentiment de ces difficultés nouvelles, d'ailleurs en partie rachetées par un plus fréquent usage du rejet et de l'enjambement, qui a porté M. Ernest Lavigne, dans la préface de son excellente traduction en prose, à proscrire exclusivement la traduction

en vers. André Lefèvre s'émeut de cette fin de non recevoir. Il y répond trop discrètement. « On doit traduire en prose, dit-il, on peut traduire en vers, c'est permis et c'est possible ». Nous qui ne sommes pas tenu d'être modeste pour André Lefèvre, nous dirons qu'un poème n'est vraiment traduit que s'il l'est en vers. Et voici pourquoi.

Toute œuvre littéraire étant œuvre d'art, la pensée y est inséparable de l'expression qui en est la vie et partant la beauté même. Le traducteur, pour en rendre tout le sens, doit donc en faire goûter le sens esthétique aussi complètement qu'il en fait comprendre le sens littéral. Or le sens esthétique d'un texte est intimement lié au mode d'expression, prose ou vers, adopté par l'auteur, car ce mode est essentiel à la beauté propre de l'ouvrage. Une page de prose et une page de vers peuvent être belles au même degré, mais leurs beautés respectives n'ont pas de commune mesure et ne sont susceptibles entre elles d'aucune équivalence ; à ce point qu'on peut reconnaître la nullité d'un poète à la possibilité de le rendre en prose ; et, de fait, dans ce cas, on ne voit plus sa raison d'être.

Il y a là un assez bon moyen de comparer les poètes. Pour décider qui des deux l'emporte de Lafontaine ou de Boileau, par exemple, il suffit de doser ce que chacun d'eux perdrait à être mis en prose. La prosodie et la métrique d'une langue constituent par l'accent et le rythme seuls, indépendamment du sens même des mots, une musique expressive dont les effets sur l'âme n'ont pas d'analogues en prose, et n'en peuvent rencontrer que dans la poétique d'une autre langue. Et qu'on ne se flatte point que la prose, par un certain mouvement, pourra suppléer la versification ; elle ne peut tenter de devenir poétique sans se dénaturer, elle y perd ses qualités sans compensation :

Nam quodcunque suis mutatum finibus exit
Continuo hoc mors est illius quod fuit ante.

C'est ici Lucrèce même qui proteste.
Faute du rythme qui est une aile, la prose

poétique est à la poésie ce que la danse est au vol ; on y sent toujours le bond et la chute, au lieu de l'essor et de l'aisance à planer.

Quand il s'agit de Lucrèce, la versification est plus avantageuse, plus nécessaire encore à la traduction. Il y a en effet dans la versification une puissance de formuler les vérités les plus froides, qui n'appartient même pas au même degré à la prose. Nous avons tous sur les lèvres des vers de Rénier, de Molière, de Lafontaine, de Corneille, qui n'expriment que des observations morales et des maximes dépouillées de toute image ; le vers fournit aux aphorismes un étroit écrin qui leur impose la concision, et une pierre dure où ils s'incrument. En somme il n'y a de vers prosaïques que les vers mal faits. Mais répondra M. Ernest Lavigne, est-il possible, en traduisant, de bien faire les vers. Voilà une réponse qui ne nous embarrasse guère, car nous avons la réplique sous les yeux. C'est le livre même d'André Lefèvre qui nous rend si hardi dans nos assertions ; sa traduction abonde en vers excellents qui n'expriment que des vérités nues.

Il faut reconnaître qu'André Lefèvre est né à propos pour une entreprise telle que la sienne ; ses facultés variées ne pouvaient rencontrer pour s'affirmer toutes ensemble un moment plus opportun.

Depuis le siècle où chanta Lucrèce il s'est trouvé peu d'époques favorables à une bonne interprétation de son œuvre. On ne comprend à fond que ce qu'on aime, et le Christianisme a déposé de bonne heure dans toutes les littératures qu'il inspirait un germe de haine contre le naturalisme ; il en est l'ennemi par essence. Sous une telle influence l'oubli a été le traitement le plus doux qui pût être réservé au *De rerum natura*. Ceux qui, peut-être, dans un autre milieu, eussent employé leur talent à le ressusciter, l'ont au contraire enseveli sous un mépris dont l'*Anti-Lucrèce* est la plus naïve expression.

Ajoutons qu'il n'y a pas eu, chez nous du moins, la concordance désirable entre l'état de la langue et celui des esprits. Il est arrivé, en France, que la langue poétique était propre à une traduction de Lucrèce avant que l'esprit public le fût, et qu'elle y était devenue impropre quand celui-ci commençait à s'y approprier.

D'une part, nous ne pouvons lire nos anciens poètes, tous d'un style si ferme, et dont le vocabulaire était si riche en mots concrets et colorés, sans regretter qu'ils aient dû respirer dans l'air de leur temps une philosophie incompatible avec un sentiment scrupuleux de la doctrine d'Épicure ; d'autre part au XVIIIe siècle, où l'on pouvait si bien la comprendre, la poésie déplorablement facile sous la plume de Voltaire avait perdu le nerf et l'éclat, et Chénier mourait avant d'avoir pu faire école. Plus tard, Chateaubriand inaugurait le romantisme par des accents aussi éloignés que possible du timbre des vers Lucrétiens. Pongerville a osé le premier, on doit s'en souvenir, mais il lui a manqué de naître un peu plus tard pour bénéficier de la révolution totale opérée par nos maîtres dans l'art et le sentiment poétiques. Désormais on pourra, bien armé, descendre avec Lucrèce dans la lice. Les mots de tout âge, de toute extraction, de toute provenance, sont à la disposition du poète; tous leurs droits sont reconnus égaux, ils ne sont plus ni nobles ni bas: leur seul titre est d'être justes, et celui qui sait exploiter en eux le nombre et la sonorité, leur préparer un voisinage assorti, les mettre en harmonie par leurs reflets réciproques, celui-là en fait ce qu'il veut pour tout exprimer. La versification a été rendue plus difficile par un choix plus sévère des rimes, mais au profit de l'harmonie du vers et pour sa perfection. Les derniers venus sont exempts du péri d'éprouver ces réformes et du labeur d'essayer ces matériaux. Nos grands devanciers en ont pris les risques et la peine. Pareils à des fils de conquérants, nous

jouissons en paix du butin des batailles gagnées, sans avoir saigné des défaites.

Enfin si l'on considère que le progrès accéléré des sciences en fait converger les plus récentes théories juste au point de vue où Epicure s'était placé d'intuition, de sorte que l'intérêt du poème en est tout rajeuni, on avouera qu'aucune époque de notre histoire littéraire n'a été plus propice que la nôtre à une traduction du *De rerum natura*.

Tout était donc préparé mais rien n'était fait, car nous ne sommes pas de ceux qui pensent que le milieu crée l'artiste ; nous croyons seulement qu'il lui offre le modèle, l'argile et l'ébauchoir. Si l'obstacle à une bonne traduction de Lucrèce en vers n'existait plus dans les conditions du milieu, il restait entier dans la difficulté de trouver réunies dans un même homme toutes les qualités requises pour y réussir. Il fallait qu'en cet homme la force de caractère fût égale à celle du talent, car traduire en vers sept milliers de vers avec l'exactitude et la sobriété désormais exigibles, c'est livrer sept milliers de combats. Il fallait, bien entendu, qu'il fût poète, et qu'il le fût dans la pleine acception du mot, c'est-à-dire artiste sensible aux beautés les plus diverses, à la sombre nudité du vrai comme à la splendeur du soleil : et en outre ouvrier consommé, rompu aux plus intimes artifices de la versification, car pour traduire en rimes riches et régulièrement accouplées, le problème à résoudre presque sans cesse consiste à forcer un mot sur deux à signifier malgré lui ce qu'on veut qu'il exprime en le domptant et l'apprivoisant par un habile entourage. Il fallait enfin que le poète fût pénétré de l'esprit critique et historique de notre temps, pour apporter à l'interprétation du texte une entière impartialité, un zèle soutenu, même dans les passages ingrats où les erreurs, trop manifestes, sont rebutantes. Mais il fallait aussi qu'il pût s'éprendre passionnément de son modèle, et que pour cela il y trouvât la glorification de sa propre philosophie. Hé

bien ! tant de conditions diverses, quelqu'un s'est rencontré pour y satisfaire.

Tous les précédents ouvrages d'André Lefèvre attestent une préparation instinctive ou résolue à son héroïque entreprise. Sa traduction du *De rerum natura* nous montre toutes ses aptitudes en exercice, et résume ses travaux. C'est un appareil exact de pierres parfaitement jointes, dont aucune ne branle. Tantôt, dans la masse, il taille des bas-reliefs purs, tantôt, à la surface, il étend des fresques d'une couleur intense, partout d'une main sûre d'elle-même. Nous ne songeons pas à citer ici les passages célèbres que chacun a dans la mémoire et qu'il trouvera rendus avec une approximation d'effet surprenante. Notre poète, qui sait bien que dans un vers, latin ou français, l'effet est une résultante de tous les détails, mais doit primer chacun d'eux, s'applique à déterminer dans le texte où est l'importance, comme disent les peintres, et il s'attache à la reproduire par tous les moyens disponibles. Il arrive ainsi à une fidélité supérieure que les plus ombrageux admirateurs de Lucrèce ne désavoueront pas. La franchise du ton ne se dément jamais, même dans les passages scabreux du quatrième livre, où l'auteur décrit en physiologiste ce qui doit être lu avec le même esprit. Le traducteur a compris qu'en cette occurrence les voiles ne sont bons qu'à signaler la présence du nu, et que l'appel à la pudeur dans une analyse philosophique est plutôt une injure qu'un hommage à la moralité du lecteur ; en pareil cas, la pudeur, n'est-ce pas simplement la gravité.

On n'espère pas qu'une traduction de Lucrèce ne contienne aucun vers répréhensible, d'autant que le poète latin est lui-même, comme on sait, loin d'être partout irréprochable. Nous nous garderons de noter les quelques vers fatalement défectueux que nous avons rencontrés, n'ayant pu citer les pages entières où nous pouvions admirer sans interruption ni réserve. Le petit nombre de ces vers sacrifiés nous a plus surpris que leur présence. Les moins rebelles à

la correction pourront être améliorés plus tard ; mais il ne faut rien demander encore à l'immense lassitude qui doit suivre un si prodigieux travail, réussi d'ailleurs beaucoup au-delà de ce qui semblait possible. Nous en saluons le succès avec une émotion qui n'est pas uniquement littéraire. Une nation dégénérée ne produirait pas sans doute des hommes capables d'une œuvre de cette espèce ; nous pouvons être heureux parfois que nos voisins se tiennent au courant de nos affaires de toutes sortes, et qu'ils s'appliquent à bien savoir notre langue.

SULLY PRUDHOMME.

UNE NOUVELLE TRADUCTION DE LUCRÈCE

Chapelain écrit à Bernier: « On dit que le comédien Molière, ami de Chapelle, a traduit la meilleure partie de Lucrèce, prose et vers, et que cela est fort bien. »

La date de cette lettre (25 avril 1662) montre assez que cette traduction avait été faite par Molière en ses années de jeunesse et de loisir. Plus tard, il n'avait pas même le temps indispensable à l'achèvement de ses pièces. De plus, il n'avait traduit que « la meilleure partie de Lucrèce, prose et vers ». M. André Lefèvre a tout traduit, et en vers, et bien traduit, ce qui est encore mieux. Il est vrai que son enthousiasme pour son modèle lui a rendu facile cette entreprise laborieuse; et nous ne parlons pas, cela va sans dire, de l'admiration du traducteur pour le génie du poète latin : les doctrines même que Lucrèce a professées trouvent dans M. André Lefèvre un ardent panégyriste, et je ne sais même si parfois il ne les exagère pas un peu pour embellir son poète à sa façon.

C'est dire que M. André Lefèvre remplit d'avance la première condition pour bien traduire un grand poète : ce sera une œuvre de conviction, œuvre de parti philosophique si l'on veut ; elle n'en sera que plus vivante, et elle l'est. Le traducteur s'est absolument

identifié avec son modèle, et peut-être ne fallait-il pas moins que cette absorption de la personnalité pour lui faire trouver agréable de traduire la physique de Lucrèce. Au reste, le système de M. Lefèvre est excellent et meilleur que celui qu'avait imaginé Molière. Pour les épisodes remarquables, les grands morceaux, ce sera le vers plein, sonore, sans monotonie, que nous avons entendu résonner avec une harmonie si mâle dans les divers recueils de poésie de M. André Lefèvre ; pour les portions beaucoup plus nombreuses et purement scientifiques, ce sera, au contraire, la versification coupée, que M. Lefèvre ne s'est pas interdite ailleurs, mais qui seule, en pareil cas, peut concilier l'aisance de la prose avec les avantages de la versification. Ces avantages, incontestables même pour le sens, seraient sensibles pour tous, si ces passages, comme beaucoup de ceux des Châtiments, au lieu d'être lus tout bas, étaient lus à haute voix par un lecteur qui eût le sentiment de ces secrets, et qui fît valoir l'effet ou plutôt la simple signification des enjambements et des rejets, ce que bien des gens ne sentent pas du tout et comptent même pour des défauts. C'est quand on lit tout bas que les yeux sont choqués, à l'hémistiche ou à la rime, de ces infractions à l'alignement. Mais c'est avec l'oreille et surtout avec l'intelligence qu'on doit juger la versification. Celle de M. Lefèvre est constamment moulée sur la pensée de Lucrèce.

Nulle part ne se sent la gêne de la traduction, gêne si sensible pourtant jusque dans des traductions en prose. Il semble que c'est sa propre pensée que M. Lefèvre exprime, tant il est sûr de son expression ; et en effet c'est sa pensée. Cette copie a le caractère d'un original ; on n'est jamais entré si complètement dans la personnalité d'autrui.

EUGENE DESPOIS.

DE LA NATURE DES CHOSES.

Une chose recommande particulièrement l'entreprise que M. A. Lefèvre vient de mener à

bonne fin, entreprise tentée avant lui par bien d'autres et rarement heureuse : sa traduction en vers du poème de Lucrece est une œuvre de passion. Il a songé d'abord à se satisfaire lui-même, en consacrant à l'intelligence et à l'interprétation du poète qu'il adore entre tous ses études de philologue, sa connaissance approfondie des ressources de la langue française, sa rare dextérité dans le maniement du vers, la pénétration d'un esprit familier avec les résultats de la science moderne et entraîné par une conviction réfléchie vers une doctrine fort analogue à celle que Lucrece a exposée avec une force sans égale et revêtue d'une incomparable poésie. Virtuose de premier ordre, accoutumé à se jouer en maître de toutes les difficultés du rythme et de la rime, M. A. Lefèvre avait montré il y a longtemps de quoi il est capable en fait de traductions ; il s'était préparé, en traduisant les Bucoliques de Virgile, à une lutte de plus longue haleine et, pour ainsi dire, armé de toutes pièces pour aborder un original plus dangereux. Il ne se dissimule pas qu'entre l'original et la copie il restera toujours une distance infranchissable, il est le premier à le déclarer ; mais cette distance, il l'a diminuée autant qu'elle pouvait l'être en s'appliquant à rendre avec un amour qui l'a soutenu dans ce long labeur, non-seulement le sens du texte, le coloris et la brièveté de l'expression, mais cette vie intense dont le poème déborde et qu'on dirait empruntée à la nature elle-même. Œuvre ardue, presque impossible, car, un demi-siècle tout au plus après Lucrece, les anciens le trouvaient déjà difficile à entendre, et cependant Lucrece n'est pas seulement un poète sublime, c'est encore un écrivain excellent, je veux dire qui emploie les mots dans leur acception la plus vraie, la plus naturelle, et avec une signification constante. Mais le sens, si plein et si net quand on l'a saisi, s'éloigne souvent des manières de penser vulgaires, et désespère, par sa précision même, le traducteur consciencieux.

L'amour de M. A. Lefèvre pour le poème de Lucrece, cette passion qui l'a si bien servi,

ne serait pas une véritable passion si elle ne se trahissait par quelque excès et ne lui causait des illusions auxquelles un admirateur moins chaud ne serait pas exposé. « La renaissance de la méthode expérimentale, dit M. A. Lefèvre au début de sa préface, a fait de Lucrèce un contemporain ». L'ami de Memmius Gemellus et de Catulle, le témoin des guerres de Marius et de Sylla, le disciple d'Epicure, l'imitateur d'Empédocle, un contemporain ! En vérité, c'est beaucoup dire. Malgré le plaisir particulier que peut trouver à lire le poème de la Nature des choses un matérialiste de nos jours, il ne faut que l'ouvrir pour s'apercevoir qu'il est d'un ancien.

Il est vrai que Lucrèce, reprenant en sous-œuvre la doctrine d'Epicure, a exposé la théorie des atomes avec une richesse d'applications, un éclat de poésie et une éloquence dont le cœur de nos matérialistes fervents est justement touché. Ils lui donnent à ce titre, dans leur arbre généalogique, une place d'honneur. Dans ces particules simples, éternelles, indestructibles, dont Lucrèce fait les principes des choses, ils reconnaissent les éléments indécomposables qui sous le nom d'atomes, de molécules, d'équivalents chimiques, tiennent une si grande place dans la science moderne ; et cela leur suffit pour saluer Lucrèce comme un des leurs.

D'un bout à l'autre de son poème, Lucrèce livre aux superstitions religieuses une lutte intrépide, et par là du moins il semble bien être un devancier des libres-penseurs de nos jours. On croirait entendre à chaque ins-tant retentir chez lui le cri : Écrasez l'infâme. S'il comptait, pour arracher les hommes au joug de la superstition, sur autre chose que l'éclatante lumière des vérités qu'il proclame. A voir avec quelle énergie d'indignation il combat les vieilles fables et de quel air triomphant il oppose les explications de la physique aux divinités que les anciens apercevaient derrière chaque phénomène de la nature, quel philosophe de nos jours ne reconnaîtrait en lui un frère d'armes?

L'accent de Lucrèce s'élève jusqu'à l'enthousiasme, lorsqu'il célèbre le génie d'Epicure et les bienfaits dont il a doté la pauvre espèce humaine. Uniquement préoccupé de dissiper les ignorances et les terreurs entretenues par la religion, et qui pèsent d'un poids si lourd sur la plupart des hommes, il s'incline avec un amour religieux devant le sublime révélateur qui a le premier allumé le flambeau. Il ignore les autres philosophies, ou, s'il les connaît, il n'y fait du moins que des allusions éloignées et il n'engage contre elles aucune polémique.

Quant à lui, il habite la région sans orages, *templa serena*, d'où il abaisse sur les agitations des hommes un regard de pitié profonde et n'en sort par instants que pour proclamer parmi eux en beaux vers les vérités qui lui ont procuré le bonheur et le repos.

Par cette vaste sympathie qui embrasse tous les êtres de la nature, par la mélancolie qui plane sur tout son poème et où se reconnaît le précurseur de Virgile, par les accents de commisération poignante et tendre qu'il trouve pour tout ce qui souffre et qui nous émeuvent jusqu'aux entrailles, Lucrèce intéresse toujours; son poème, profondément humain, et pour ainsi dire plein de larmes, nous fait tressaillir à chaque page.

Sans parler de ses raisonnements d'une sécheresse didactique et cependant presque toujours mêlés d'émotion, ce qui rend singulièrement pénétrant l'intérêt qui s'attache au poème de Lucrèce, c'est la sincérité de son amour pour les hommes et la certitude où il est qu'il leur apporte une doctrine de salut. Comme tous les philosophes anciens depuis Socrate, comme Zénon et les stoïciens, Epicure et, après lui, Lucrèce, se propose pour unique but de sa philosophie le souverain bien, c'est-à-dire la paix de l'âme, morale d'abstention plutôt que d'action, qui tend surtout à préserver ou à délivrer les hommes de tout ce qui les trouble, des vaines espérances, des peurs frivoles et des passions.

Il ne trouve pas de couleurs assez vives pour décrire les dangers de la passion, pas de paroles assez éloquentes pour prémunir contre les pièges de l'amour ceux qui ne les connaissent pas encore. A la fin de son quatrième livre, il y a deux cents vers où se trouve résumé ce que l'expérience la plus consommée a pu recueillir de griefs contre l'amour. Est-ce la sagesse tardive d'une âme qui n'a que trop connu la passion, fatiguée par ses orages et à jamais revenue de ses illusions? On peut le croire ; il y a de l'Obermann dans ces deux cents vers. Lucrèce s'y exprime sur l'amour avec la sévérité d'un sermonnaire, mais en faisant valoir des raisons qui n'ont rien de commun avec la morale chrétienne. Pour les comprendre, il faut dépouiller les idées sur lesquelles vivent les romanciers et les poètes modernes, écarter cette espèce de religion de l'amour qu'ils ont inventée, et se placer au point de vue de la philosophie ancienne, étrangère à tous ces raffinements et qui, pour sauver l'âme des troubles de l'amour, recommande hardiment d'assouvir le corps.

L'amour n'enchaîne pas seulement la liberté de celui qui s'y abandonne. Il assiège l'âme de pensées indignes, de soucis ridicules, de désirs toujours renaissants que rien ne rassasie. Il entraîne après lui la dégradation et la servitude, honteuses pour un homme, surtout pour un Romain. Avec lui s'abattent sur l'homme la paresse, la dissipation, la négligence des devoirs, l'oubli des occupations viriles l'énervement de la volonté, la déchéance du caractère et de l'esprit, le sombre mécontentement et le remords qui le poursuivent jusqu'au milieu du plaisir. « Qu'est-ce autre chose, dit Bossuet, que la vie des sens, qu'un mouvement alternatif de l'appétit au dégoût, et du dégoût à l'appétit, l'âme flottant toujours incertaine entre l'ardeur qui se ralentit et l'ardeur qui se renouvelle? » Lucrèce parle précisément le même langage. Jamais l'amertume et le vide que

laisse après lui l'abus de la volupté n'ont été signalés avec plus de force.

Pour mettre l'homme en garde contre les mensonges de l'amour, le poète dépouille impitoyablement de leurs attraits illusoire et ramène à terre d'une main brutale ces êtres adorés que l'imagination exaltée comble de ses trésors et élève jusqu'au ciel. Lucrèce les accable de son ironie ; il met en pièces cette cristallisation, comme l'appelle Stendhal, qui transforme la branche sèche et flétrie en une parure de diamants, et qui n'est qu'une piperie du désir. Il démasque les artifices de ces beautés habiles à se servir de nos faiblesses, et leurs ruses savantes pour cacher leurs misères, pour le moins égales aux nôtres.

Les philosophes fermement résolus à trouver chez Lucrèce quelque pressentiment du darwinisme et autres théories contemporaines découvriront sans trop de peine, à la fin de ce quatrième livre, de curieuses considérations sur l'atavisme, sur l'harmonie et la discordance des tempéraments, sur l'accord préétabli des organes dans les deux sexes et sur les diverses circonstances d'où dépendent, selon Lucrèce, la fécondité des sexes et même la procréation à volonté des garçons et des filles. A cette physiologie plus ou moins chimérique je préfère les passages empreints de tant de grâce, d'une raison si haute, d'un esprit si véritablement romain, où il décrit en vers charmants l'austère douceur du mariage et où il oppose aux façons savantes des courtisanes la gravité chaste de l'épouse et son attrait irrésistible.

Je ne dirai pas qu'il ne manque rien à ces vers, le traducteur ne m'en croirait pas. Mais on peut juger avec quelle conscience M. A. Lefèvre s'est acquitté de la tâche qu'il s'est imposée ; il ne développe pas le sens de son auteur, comme l'ont fait tant de traducteurs et, par exemple, l'Italien Marchetti dans ses vers languissants et sonores : il se contente d'atteindre à l'exactitude et à la brièveté, précieux mérites qui n'excluent pourtant pas une certaine obscurité et qui imposent parfois,

comme le texte lui-même, un travail complémentaire à l'esprit du lecteur. Cette traduction restera: sans doute elle ne remplacera pas l'auteur, et qui pourrait le remplacer? mais elle sera pour ceux qui savent le latin un intéressant objet de comparaison, elle les aidera par ses imperfections même, imperfections inévitables, comme par les différences du génie des deux langues, à pénétrer plus avant dans le texte de l'auteur. A ceux qui ne peuvent l'aborder, elle donnera la plus juste idée qu'ils puissent en avoir.

A. P. C. (CHALLEMEL-LACOUR)

LUCRÈCE. — DE LA NATURE DES CHOSES

Lucrèce n'est ni un philosophe qui compose des vers pour se distraire, ni un poète qui fait de la philosophie en amateur. Il est à la fois, indivisiblement, poète et philosophe, au même degré, avec la même sincérité, nous dirions volontiers avec le même génie, si nous accordions à sa conception de la vie et de l'univers autant de valeur qu'à son talent d'expression. Quoi qu'il en soit de cette réserve, la vérité qui s'impose à tout esprit sérieux et que nous tenons à mettre en lumière, c'est que l'œuvre de Lucrèce, le célèbre poème sur la Nature des choses forme un tout qui reflète exactement l'organisation de l'auteur en son intime unité. Il suit de là que ce poème présente à la traduction des difficultés particulières et qui, pour être surmontées, exigent un assez rare concours d'aptitudes.

A parler net, hier encore nous ne possédions point une bonne traduction de Lucrèce. Nous en avons une aujourd'hui, grâce à M. André Lefèvre. C'est un événement littéraire qui a une réelle importance, et qui, même par ce temps d'élections, mérite de ne point passer inaperçu. Nous écarterons, à propos de ce beau et sérieux travail, les considérations relatives à l'opportunité d'une telle publication et les objections que peut soulever la doctrine contenue dans l'œuvre elle-même. Traduire Lucrèce en pleine fièvre de

positivisme, lorsque Comte et Darwin sont applaudis comme des oracles, n'est-ce pas, selon la locution populaire, porter du bois à la forêt? Était-il nécessaire d'aller réveiller ce vaillant combattant des siècles passés, et de le jeter encore une fois dans la mêlée, au grand détriment des esprits indécis et des consciences impressionnables?

Ceci étant bien entendu, nous ne voyons pas pourquoi M. André Lefèvre, qui partage les opinions du poète latin et qui en sent les beautés, se refuserait la satisfaction honorable, élevée, de nous dévoiler les mystères et de nous signaler les grandeurs d'une œuvre de premier ordre. Ajoutons que, dans l'intérêt bien compris du spiritualisme, il faut se réjouir de voir Lucrèce enfin accessible à tous, car l'adversaire qui se présente en plein soleil est moins redoutable que celui qui demeure enveloppé d'épais nuages.

La parenté qui, à travers les âges, rapproche M. Lefèvre de Lucrèce et qui se marque avec une virile franchise dans l'excellente notice placée en tête du volume, est une des meilleures garanties de fidélité, de pénétration que l'on puisse rencontrer. Lucrèce, en effet, n'est nullement le poète des Morceaux choisis. Il veut être traduit tout d'une pièce dans sa continuité et dans sa teneur. Sans doute il y a chez lui des passages éclatants, mais ces passages tiennent au fond même de l'œuvre. Ils ne sont ni plaqués ni rapportés. Ne voir et ne reproduire qu'eux, ce serait faire acte de légèreté, montrer que le sens du poème échappe, et que l'on se soucie peu de le comprendre. Rien de pareil chez M. André Lefèvre.

Le traducteur, justement remarqué, des Bucoliques, l'auteur du recueil original et fort intitulé la Flûte de Pan, le rédacteur trop hardi et trop absolu, selon nous, mais toujours loyal, de la Pensée nouvelle, a voulu traduire la Nature des Choses selon l'esprit d'unité dans lequel ce vaste poème a été composé. Il n'a pas glissé sur les développements systématiques pour réserver son

énergie et ses soins aux parties voyantes, aux sommets lumineux.

L'avantage de ce procédé, quand il est employé par un homme compétent et consciencieux, est incontestable. Le succès doit en être évidemment la récompense. Il y a deux manières de lire une traduction, surtout une traduction en vers : on peut la comparer avec le texte en se plaçant au point de vue, très respectable assurément, de l'exactitude littérale; on peut également, si l'on veut juger de l'effet d'ensemble, lire la traduction sans tenir compte du texte et comme on ferait de l'œuvre mère. Résiste-t-elle à cette seconde épreuve? Produit-elle sur vous une vive et durable impression, qui vous fait un instant oublier l'original pour l'interprète ou plutôt qui vous les montre étroitement mêlés l'un à l'autre? Tenez-la pour bonne et de qualité supérieure. Eh bien ! la traduction de la Nature des Choses par M. André Lefèvre triomphe parfaitement de cette épreuve décisive. Elle se fait lire comme une œuvre, non pas de reflet et d'imitation, mais de premier jet et de création spontanée.

La versification de M. Lefèvre est savante. Le poète emploie des coupes hardies, variées et généralement très heureuses. Sa diction, sauf quelques néologismes probablement nécessaires, est correcte parfois énergique et d'une souplesse étonnante. On en jugera par la page où il s'agit des origines de la société, un des passages du poème où Lucrèce a tempéré l'amertume ordinaire de sa verve et permis de deviner l'homme de cœur sous le misanthrope.

Il nous reste à justifier cette qualification d'événement littéraire que tout à l'heure, et non sans dessein, nous avons employée en parlant du travail de M. André Lefèvre. Une bonne traduction produisait jadis une sensation considérable dans le monde des lettres. Elle créait à l'habile, à l'heureux interprète d'un ancien plus ou moins illustre, une situation à part, lui assurait un rang, lui ouvrait la porte des salons aristocratiques et de l'Académie. Nous sommes portés aujourd'hui à

taxer cette faveur d'exagération, et nous avons tort. Les traductions sérieusement faites apportent à la langue un élément précieux. Elles la retrempe aux sources, la rappellent à la précision, à la justesse, à la sévérité. Le beau grec, le beau latin ne se traduit pas en mauvais français. Il faut faire un effort pour le rendre fidèlement, dignement, et tout effort en littérature, quand il n'est pas inspiré par la vanité ou la bizarrerie, élève le niveau, correspond à un progrès.

Loin de nous la pensée d'établir un parallèle intempestif entre les interprétations, si remarquables soient-elles, et les œuvres originales. L'auteur de la Lyre intime, de la Flûte de Pan, de l'Épopée terrestre, aurait lui-même à se plaindre et réclamerait contre nous. L'originalité a toujours le dernier mot comme elle a eu le premier. Nous aurions mauvaise grâce à contester ses titres, mais nous serions absolument injuste en méconnaissant les services rendus par des traductions aussi approfondies, aussi magistrales de ton et d'allure que celle de la Nature des Choses. Les dix ans que M. André Lefèvre a consacrés à cette tâche n'ont certes point été perdus, et les lettrés, même spiritualistes, lui seront sincèrement reconnaissants d'avoir conduit jusqu'au bout sa noble entreprise.

JULES LEVALLOIS.

LUCRECE

Nous sommes de ceux qui, avec Voltaire et nos aïeux des dix-septième et dix-huitième siècles, croient fermement à l'efficacité de la traduction en vers, à son excellence même, si elle est traitée magistralement. Il faut en effet que le poète traducteur, sans être nécessairement l'égal de celui qu'il interprète, soit autorisé à engager et à soutenir la lutte par un talent personnel déjà mis à l'épreuve et fertile en ressources. Le discrédit momentané de la traduction en vers n'est venu que de la multitude de rimailleurs

qui usurpent ce noble et fécond exercice. Que les amateurs fassent grâce aux maîtres qu'ils défigurent. C'est, au contraire, en même temps qu'un travail fructueux pour le public, un véritable profit pour les poètes d'un grand talent que ce commerce de plusieurs années avec le génie classique dont ils serrent de près les beautés. C'est pour leur style une gymnastique assouplissante et fortifiante ; c'est aussi pour leur inspiration, qui pourrait languir et s'épuiser par l'abus des compositions personnelles et le péril des redites, une précieuse occasion de renouvellement continu, comme une longue visite aux sources rajeunissantes, à l'éternelle fontaine de Jouvence.

C'est ainsi que nous voyons avec un grand plaisir M. André Lefèvre, l'un des trois ou quatre poètes les plus justement accrédités de la nouvelle génération, nous apporter une traduction complète de Lucrèce, œuvre de veilles prolongées et d'énergique labeur. Ce poète original, qui, en même temps, est un érudit et un linguiste, a depuis longtemps donné la mesure d'un talent sérieux et fort dans ses recueils de la Flûte de Pan, la Lyre intime, l'Epopée terrestre ; ce jeune maître que Sainte-Beuve et Théophile Gautier ont mis au premier rang dans son art, était admirablement préparé pour affronter avec succès une semblable entreprise. Car dans ses poésies d'invention André Lefèvre avait prouvé qu'il possédait tous les secrets de notre langue poétique, secrets de rythme, d'harmonie, et qu'il disposait d'un vocabulaire à la fois abondant et choisi. Pour se mesurer avec le génie de Lucrèce, il ne fallait pas moins qu'un poète de cet ordre et de cette valeur. Un versificateur, même habile, eût été impuissant, à plus forte raison un de ces imitateurs de Delille, plus nombreux encore que l'on ne peut se l'imaginer.

Ajoutons qu'André Lefèvre comprend et connaît à fond la doctrine de Lucrèce, qu'il en admet l'esprit et en adopte les tendances, et qu'il remplit ainsi la condition principale d'une

bonne traduction, qui est de se passionner pour l'auteur avec lequel on est aux prises.

« Malheur à la connaissance, nous dit Bossuet, qui ne se tourne pas à aimer ! »

On peut d'abord avancer que cet ouvrage laisse à une incalculable distance tous les essais de traduction de Lucrèce, complets ou fragmentaires, qui ont été successivement tentés. Le travail de Pongerville, estimable pour le temps, d'une hardiesse méritoire en 1817, n'est pas dénué de quelque talent de versification : le style y est plus ferme et plus coloré que chez les rimeurs de l'époque précédente : mais la langue resté trop terne, et le rythme trop maigre et trop sec pour rendre un poète ancien plein de termes qui font image, de mots « drus et spacieux, » comme dit quelque part Sainte-Beuve à propos de Rotrou. Il faut un idiome ample et souple pour interpréter les poètes anciens. La langue du dix-huitième siècle est trop pauvre pour une semblable lutte : seule, la langue de notre siècle, enrichie de ces tours et de ces mots du seizième et du dix-septième siècle, qu'ont été reprendre comme des biens oubliés les grands artistes de la poésie contemporaine, offre assez de ductilité pour reproduire la forme d'un poème grec ou latin.

Aussi, l'on peut déjà dénombrer les traductions en vers prises avec succès au répertoire de l'antiquité. J'énoncerais sans hésitation: le Juvénal de Jules Lacroix, le Térence du marquis de Belloy, le Cyclope d'Euripide imité par Joseph Autran, le Virgile de Barthélémy, et surtout le Lucrèce d'André Lefèvre qui nous paraît occuper le sommet de cette ascension vers les modèles antiques.

Ces prémisses posées, nous laisserons la parole au poète traducteur pour faire apprécier, par quelques citations, le bonheur de son entreprise. Le public auquel nous nous adressons est assez familiarisé avec le texte de Lucrèce pour qu'il lui soit facile de saisir, à première vue, ce qu'il y a de profondément « lucrétien, » dans le style et le

tour d'André Lefèvre, pour reconnaître de prime abord ce caractère distinctif d'ampleur et de solidité, dont Lucrece avait été dépouillé par la phraséologie voltairienne du respectable M. de Pongerville.

Je craindrais de déflorer par de plus longs commentaires le charme sérieux de cette œuvre d'art. Il me suffit de dire que les parties les plus sympathiques du poème de Lucrece, celles où il traduit avec une rare puissance ce que Bossuet appelle « l'inexprimable ennui de la vie humaine, » ont été rendues par André Lefèvre, avec une intensité d'accent qui égale les notes pénétrantes et graves du maître latin.

C'est donc dans l'ensemble un fort beau travail, qui achève de recommander ce poète érudit à la sympathie des lettrés et qui, dans un temps ultérieur, le désignera sans doute aux suffrages de l'Académie française. Mais André Lefèvre est jeune encore, et nous ne voulons que rappeler ses titres si notables et déjà si nombreux, que sa traduction de Lucrece vient provisoirement couronner sans préjudice de l'avenir. Qu'il nous soit permis de dire que, moins que jamais, on a le droit de désespérer de notre poésie française et que, n'en déplaise aux pessimistes, la muse de notre pays est encore jeune et florissante, quand elle s'atteste dans le Parnasse contemporain, publié d'hier, par les vers de Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme, François Coppée, Anatole France et par la traduction de Lucrece d'André Lefèvre, que nous avons présentée au public d'élite qui lit et consulte ce journal.

EMMANUEL DES ESSARTS,

Professeur à la Faculté des lettres de Clermont.

Extrait du livre de Justin Bellanger, Histoire de la traduction en France, 1903 (p. 115-116)

.....
Il appartenait à un poète qui se double d'un

philosophe, tout au moins à un écrivain en vers qui se double d'un historien de la philosophie, de venger Lucrece des infidélités parfois outrageantes de son paraphraste. En entreprenant cette tâche, M. André Lefèvre satisfait à la fois son goût de fin lettré et sa dévotion bien affirmée pour les théories d'Épicure. Au point de vue de l'exactitude, le Lucrece de Pongerville ne supporte pas la comparaison avec celui de M. André Lefèvre. Celui-ci s'élève au-dessus de son devancier autant que le cyprès s'élève au-dessus des viornes, pour parler comme Virgile.

Au point de vue du style, peut-être le Lucrece de M. André Lefèvre donnerait-il un peu plus de prise à la critique. Et tout d'abord on doit reconnaître que le style de M. André Lefèvre, habituellement concis et ferme, est quelquefois lourd et malaisé. L'effort y reste trop apparent. C'est un ouvrage qui sent l'huile, comme disaient les Athéniens.

Ces critiques paraîtront légères en regard de tant de précieuses qualités qui appartiennent en propre à M. André Lefèvre et qui caractérisent son beau talent, fait principalement de conscience et de gravité. Écrit d'une plume un peu plus facile et un peu plus vive, le Lucrece de M. André Lefèvre eût pu devenir le chef-d'œuvre de nos versions en vers. Tel qu'il est, il inspire aux lettrés quelques regrets mêlés à beaucoup d'estime.

..... ;

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.

DE LA NATURE DES CHOSES

LIVRE PREMIER

L'UNIVERS ET LES SYSTEMES

SOMMAIRE. — Invocation à Vénus et dédicace à Memmius, v. 1-70. — Eloge d'Épicure, v. 70-90. — Cri-mes conseillés par les religions, sacrifice d'Iphigénie. v. 90-115. — Dangers des fictions; incertitude de la vie future. La

science, unique sauvegarde contre les terreurs superstitieuses, v. 116-167. – Rien ne naît de rien ; nul élément premier ne périt, v. 167-282. – Les éléments premiers sont hors de la portée de nos sens, v. 283-342. – Il existe de la matière et du vide, v. 343-424. – Le reste est combinaison, qualité, accident du vide et de la substance, v. 425-484. – Les atomes sont insécables, immuables, éternels, v. 485-636. – Réfutation des philosophes qui attribuent l'origine des choses à un, deux ou quatre éléments : Héraclite (feu), Xénophane (feu et eau), Parménide (feu et terre), Empédocle (air, eau, terre et feu), v. 637-836. – Réfutation de l'Homéométrie d'Anaxagore, v. 837-928. – Noble ambition du poète, v. 929-959. – Démonstration de l'infinitude du monde, v. 960-1062. – Négation des antipodes, v. 1063-1118.

LIVRE DEUXIÈME

LES ATOMES

SOMMAIRE. – La sérénité épicurienne, v. 1-67. – Permanence, mobilité, combinaisons des atomes, v. 67-120. – Les atomes comparés à la poussière qui s'agite dans un rayon de soleil, v. 121-173. – L'imperfection de l'ordre universel exclut toute idée d'intervention divine, v. 174-191. – La chute et la déclinai son des atomes, v. 192-258. – La liberté humaine expliquée par la déclinaison des atomes, v. 259-301. – La somme de matière et de mouvement est toujours la même, v. 302-316. – L'immobilité apparente de certains corps est une illusion de notre jugement, v. 317-344. – Variété limitée des figures atomiques, v. 345-534. – Les atomes de chaque type sont innombrables, v. 535-582. – Tout corps résulte d'un concours d'atomes de figures diverses, v. 583-602. – La terre renferme tous les types atomiques des êtres qu'elle produit, v. 603-611. – Explication allégorique du mythe de Cybèle, v. 612-672. – Fixité des espèces, v. 673-745. – Les atomes ne sont point colorés, v. 746-808. – La couleur n'existe que par la lumière, v. 809-847. – Les atomes ne possèdent aucune qualité sensible, v. 848-876. – Le

sentiment et la vie sont la combinaison d'éléments insensibles et insensitifs. Génération spontanée, v. 877-944. – Si les atomes sentaient ou étaient accessibles à la sensation, ils ne seraient ni simples ni éternels; il n'y aurait rien de permanent, v. 945-1036. – Pluralité des mondes habités, v. 1037-1104. – Toutes les combinaisons des éléments sont périssables, v. 1105-1145. – La terre et le monde que nous habitons, ayant commencé, doivent périr, v. 1146-1192.

LIVRE TROISIÈME

L'ÂME ET LA MORT

SOMMAIRE. – Éloge d'Épicure. Exposition : maux qu'entraînent l'ignorance de la nature de l'âme et la crainte de la mort, v. 1-99. – L'âme et l'esprit, ou raison, sont des parties du corps, de structure analogue. L'esprit siège dans la poitrine; l'âme, qui lui obéit, est répandue dans le corps, v. 100-182. – L'âme et l'esprit sont faits d'atomes très subtils, très mobiles, v. 183-292. – Les tempéraments de l'âme, chez l'homme aussi bien que chez les animaux, sont déterminés par la proportion des éléments qui la constituent, v. 293-327. – L'âme, intimement unie au corps, est comme lui mortelle ; elle naît, croît, vieillit avec lui, en ressent les maux, en partage l'agonie, et s'en échappe avec le souffle, v. 328-556. – L'âme ne peut exister sans un corps qui la contienne et des organes qui l'impressionnent, v. 557-636. – Si elle était immortelle, il faudrait qu'elle conservât des sens après la mort, v. 637-684. – L'âme ne se souvient d'aucun fait antérieur à la vie, v. 685-694. Autres raisons de la mortalité de l'âme, v. 695-796. – Ridicule des hypothèses sur l'entrée de l'âme dans le corps après la conception ou après la naissance, v. 797-860. – La certitude que l'âme est mortelle dissipe les terreurs de la mort, v. 861-956. – Prosopopée de la Nature à l'homme, v. 957-1004. – Il n'y a point d'enfers. Les châtiments sont sur la terre, dans la conscience, v. 1005-1049. – La mort est commune aux grands hommes et au vulgaire, v. 1050-1080. – Misère profonde de ceux qui la

craignent, v. 1081-1104. – La mort est inévitable, et aussi longue pour les jeunes que pour les vieux, v. 1104-1124.

LIVRE QUATRIÈME

LES SENS ET L'AMOUR.

SOMMAIRE. – Les simulacres, décalques fidèles échappés du contour des corps, pareils à de minces pellicules, voltigent dans l'air comme la fumée, comme la couleur diffuse des voiles de théâtre, et viennent frapper les sens, v. 27-131. – Il existe aussi des simulacres nés spontanément, des images répandues dans l'atmosphère et qui se combinent diversement, v. 132-146. – Ténuité extrême des simulacres; ils passent à travers certaines substances, et sont arrêtés par d'autres, notamment par les miroirs, v. 147-186. – Mouvement rapide des simulacres, comparés aux odeurs et aux saveurs, v. 187-236. – La concordance du tact et de la vue prouve que les simulacres émanent réellement des choses elles-mêmes, v. 237-275. – Théorie des miroirs, v. 276-330. – Phénomènes de la vue. Pourquoi, d'un lieu obscur, nous voyons les objets éclairés; et pourquoi, d'un endroit éclairé, nous ne voyons pas les objets plongés dans l'obscurité, v. 331-359. – Effets du lointain sur les perceptions de la vue, v. 360-370. – De l'ombre qui suit les corps éclairés, v. 371-386. – Exemples des prétendues erreurs de la vue, v. 387-480. – Certitude des sens, v. 481-538. – L'ouïe et la voix, l'écho, v. 539-636. – La saveur et le goût, l'odeur et l'odorat, v. 637-745. – Comment les simulacres atteignent la substance de l'esprit, v. 746-756. – Visions et fantasmagories de la veille et du sommeil, les monstres, les dieux, v. 757-842. – L'organe est antérieur à sa fonction, v. 843-862. – Au contraire, les inventions de l'homme sont nées du besoin et de la réflexion; seules elles ont des causes finales, v. 863-977. – Comment les animaux sont amenés à choisir leurs aliments, v. 878-896. – Comment il se fait que le corps obéit à la volonté de l'âme, v. 897-926. – Le sommeil et les songes, v. 927-1054. – L'amour, ses caractères, ses tourments, ses illusions,

v. 1055-1254. – De la stérilité et de la fécondité, v. 1255-1336.

LIVRE CINQUIÈME

LE MONDE, LA TERRE ET L'HOMME.

SOMMAIRE. – Hymne à Épicure, v. 1-80. – Le monde a commencé il doit finir, v. 81-120. – Le monde n'est ni l'œuvre ni le séjour, des dieux; les imperfections des choses, les souffrances de l'homme écartent l'hypothèse d'une intervention divine, v. 121-255. – La déperdition constante des diverses combinaisons élémentaires, compensée à grand-peine par des réparations constantes, mais qui peuvent manquer quelque jour, prouve la nature mortelle de l'univers. v. 256-442. – La naissance de l'univers et la coordination progressive de ses parties, v. 443-507. – Comment la terre demeure suspendue dans l'espace, v. 508-597. – De la nature et de la marche du soleil, de la lune et des astres, v. 598-799. – Apparition de la végétation et de la vie sur la terre, v. 800-871. – Élimination des formes mal douées : la concurrence et la loi de sélection, v. 872-912. – Il n'y eut jamais de Centaures, de Scyllas, ni de Chimère, v. 913-960. – Tableau de la vie humaine en ses rudes commencements, v. 961-1052. – La famille adoucit les mœurs, v. 1053-1073. – Le langage chez l'homme et chez les animaux, v. 1074-1140. – Le feu. v. 1141-1157. – Fondation des villes. La richesse et ses dangers. Éloge de la médiocrité. Naissance de la royauté, règne de la force et de la beauté physique. Révolte des peuples. Anarchie. L'intérêt commun créa les contrats, les lois, la justice, l'ordre républicain. La conscience punit la violence et le crime, v. 1158-1213. – L'invention et le culte des dieux. Erreur des religions, fondées sur la crainte des phénomènes dont la cause est ignorée, v. 1214-1299. – Découverte et usage des métaux, v. 1300-1356. – Conquête du cheval et des autres animaux. Les guerres primitives, v. 1357-1412. – Le tissage, les vêtements, v. 1413-1424. – L'agriculture, la greffe, v. 1425-1442. – La musique et les délassements joyeux, v. 1443-1478. – Progrès de la civilisation, v.

1479-1508. -Fortification des villes.
Navigation. Traités. La poésie, l'écriture, les
arts, v. 1500-1528

LIVRE SIXIÈME

LES METEORES ET LES MALADIES.

SOMMAIRE. - Éloge de la morale d'Epicure.
Exposition. In fluence superstitieuse des
météores, v. 1-101. - Description et
explication des orages, de la foudre et des
trombes. Ce ne sont pas les dieux qui tonnent,
v. 102-464. - Formation des nuages, v. 465-507.
- Cause des pluies, v. 508-536. - Les
tremblements de terre, v. 537-620. -Stabilité
du niveau des mers, v. 621-652. - Les volcans,
v. 653-726. - Les crues du Nil, v. 727-752. -
Les Avernoes et les marécages, v. 753-854. - Les
puits; sources singulières, v. 855-920. -
L'aimant et son action sur le fer, v. 921-1100.
-Les miasmes et les contagions, v. 1101-1148. -
La Peste d'Athènes, v. 1149-1304.

APPENDICE

FIN DE LA TABLE DES MATIERES